bernard fontana

toubab, toubab !

la pensée universelle
3 bis, quai aux Fleurs - Paris 4e

B583459

Toute ressemblance avec des notabilités existant ou ayant existé serait fortuite.

PQ
2666
.O467
T6

© Bernard Fontana
et la Pensée Universelle, 1977

PROLOGUE

Pour rejoindre Ziguinchor par la route, au départ de Dakar, vous vous dirigez ver le Sud jusqu'à M'Bour. Là, vous amorcez la large courbe de 350 kilomètres, vers le Sud-Est.

La route bitumée défile sous vos roues, si vous ne jouez pas au touriste. Vous traversez Sandjara, Tattaguine et d'autres petits villages sans prêter d'intérêt aux cases ni aux enfants qui, déjà plantés le long de la route au bruit de votre moteur, gesticulent et crient « Toubab ! Toubab ! » à votre passage.

Peut-être vous arrêterez-vous à Kaolak, ville importante, chef-lieu de la Région du Siné-Saloum, pour prendre de l'essence, faire vérifier l'huile et vous rafraîchir en absorbant un coca-cola, un « Judor » ou une « Stork, la bière adaptée au climat » que l'on retirera pour vous de la « glacière à eau fraîche » ou mieux, d'un vieux réfrigérateur. — Quel délice ! Surtout après quatre heures de route en plein soleil... et une température intérieure de 45° !

Et de nouveau, c'est l'appel de la route : Kavil, Ndofane, Nioro du Rip... Attention ! Ralentissez ! Ici, le bitume cède la place à la piste de latérite rouge. Une piste défoncée sur quelques kilomètres par les lourds camions qui alimentent le Sud du pays. Vous roulez à 10 km/h. Pour éviter les nids de poule, les crevasses, vous vous livrez à un véritable slalom. Une déviation est en cours d'achèvement...

Bientôt votre voiture retrouve avec plaisir le chaud asphalte qui la mène au poste frontière de Médina. Le temps de faire viser votre entrée et vous êtes en Gambie.

La végétation change sensiblement. La Gambie sert de transition naturelle entre le paysage aride et sec du Nord Sénégal, dont la monoto-

nie est brisée par la présence majestueuse de quelques baobabs, et le Sud Sénégal, plus vert par ses rizières et ses taches de forêts.

Le poste douanier gambien vous propose de changer quelques-uns de vos francs, français ou C.F.A., en Dalasi pour payer votre passage en bac. Cela vous permettra de gagner du temps à l'embarcadère.

« Gagner du temps » ! Expression curieuse dans un lieu où le temps ne compte pas. Vous en oublierez vite la signification quand votre impatience vous aura fait moquer des Africains. A toutes vos demandes de justification, d'explications, il vous sera placidement répondu dans un sourire : « C'est l'Afrique, Woueï ! ».

Votre billet en main, vous embarquez, vous et votre voiture, rougis de latérite, sur le bac. Seul Blanc au milieu d'une foule aux tissus chamarrés dont vous êtes blasé, vous contemplez l'eau trouble et jaunâtre du fleuve qui coule sous vos pieds. Sachez que ce trafic fluvial est une des principales ressources du budget de l'ancienne colonie anglaise devenue République Indépendante.

Le Sénégal s'irrite parfois de cette enclave sur son territoire — résultat d'un troc franco-anglais au bon vieux temps de la colonisation — et du péage. Mais comment faire pour relier aussi rapidement et aussi directement le Sud à Dakar ?

Alors des frictions éclatent quelquefois entre les deux Républiques... aux autres postes frontières, peu importants. Les deux Etats, conscients de leurs intérêts, se tolèrent mutuellement, l'un en ne fermant pas son territoire, l'autre en refusant de le contourner. Les « Frères ennemis » se réconcilient jusqu'à la prochaine augmentation du péage.

De la rive gauche de la Gambie au poste frontière de sortie, il reste une dizaine de kilomètres. Vous apercevez une famille de cynocéphales ou un énorme mâle solitaire, et de petits camaléons sur les bas-côtés de la route, verts encore de l'herbe qu'ils viennent de quitter. Vous en aurez certainement écrasés : ces petits reptiles sont aussi lents dans leur marche que leur langue est rapide à saisir les insectes, ce qui explique leur écrasement et leur indigestion.

Après le contrôle de sortie, vous êtes à nouveau au Sénégal : Senoba, Ina, Bignona, le même ruban noir et étroit jusqu'à Tobor. Ici, la piste sur cinq kilomètres. La chaussée disparaît sous les eaux des marigots pendant l'hivernage. Le conducteur se fie alors aux poteaux télégraphiques qui en épousent les formes. Vous avez bien fait de choisir ce mois de novembre pour voyager.

La piste se termine sur la Casamance, aussi large que la Gambie dont elle est la réplique exacte, par la qualité de ses eaux, par ses rives bordées de ces mêmes palétuviers aux racines inextricables et par ce bac qui vient lentement à vous.

Au Sud, face à vous, Ziguinchor.

Ziguinchor, « la ville qui pleure » cinq mois par an, de juin à octobre, sanglotante de tornades mais qui sèche ses larmes le reste de l'année.

De votre point de vue, vous n'apercevez que quelques constructions à unique étage, des arbres, et là-bas, sur votre gauche, le château d'eau du marché « Escale ». Sa dénomination vous rappelle qu'il est situé à quelques mètres du port. Et ces tôles scintillant au soleil sont les toitures des deux bâtiments métalliques constituant les docks.

Vous parvenez à embarquer parmi les premiers. De la façon dont on vous a placé, votre visage rencontre la roue d'un poids lourd, à gauche, qui bloque l'ouverture de votre portière. Sagement assis derrière votre volant, vous détournez la tête vers la droite, vers l'Ouest.

Le bac traverse la Casamance en diagonale. Selon l'heure, il a à lutter contre la marée très sensible encore, à 70 kilomètres de l'Atlantique. Une panne, et vous dérivez, vers l'Est ou vers l'Ouest, au gré du courant; mais vous finirez toujours dans les palétuviers.

La rive Sud vient lentement à vous, avec son quartier neuf de Boudody. Les petites H.L.M. jaune pâle, discrètes malgré leur muet alignement, vous rassurent.

Le bac vibre dans son ralentissement. Les moteurs latéraux entrent en action pour amener le pont de débarquement face au débarcadère sur lequel on lance la corde d'ancrage. Le pont de fer heurte la pierre du débarcadère. Les moteurs s'énervent, les piétons se ruent en désordre, et c'est la cohue.

Vous parvenez à franchir la barrière de contrôle et vous voilà sur la place de la « Gouvernance », siège du gouverneur de la Région de Casamance, dont le bâtiment blanc se devine à travers la végétation.

Vous ne vous attendiez peut-être pas à cette station « Shell » qui tente de surpasser son vis à vis, une station « B. P. », à force de publicités lumineuses, de glaces et de néon. Mais cette débauche d'enseignes se découpe fort heureusement sur un fond de cocotiers, de flamboyants, de manguiers, de fleurs qui, comme le fromager planté devant l'entrée de la Gouvernance en gigastesque gardien fier de ses trente mètres, suffisent à vous rappeler que vous êtes en Afrique.

En contournant la place par l'Est, vous longez un bâtiment jaune canari, le seul hôtel touristique confortable de la ville dont l'entrée fait face à celle du « Cercle », lieu de distractions et de culture.

A côté, le bâtiment de la « Société des Banques au Sénégal » avec ses jardins en fleurs.

Vous suivez la rue, bitume malade reposant sur le sable qui, sur les côtés, constitue les trottoirs fictifs, pour déboucher sur la place du marché Escale.

La place donne naissance au Sud, à la rue Javelier, la rue marchande : vous êtes en plein quartier européen. Elle vous offre des deux côtés

des magasins de tissus, des épiceries, des librairies, des quincailleries, des banques, une pharmacie, sa foule de piétons et de cyclistes, ses corps allongés de fatigue ou d'ennui, les klaxons des « cars rapides », estaffettes Volkswagen, qui pour 15 F. C.F.A. vous amènent au terminus.

La rue Javelier finit au Sud sur un rond-point fleuri, avec vasque blanche en ciment au centre de laquelle jaillit, aux grandes occasions, un magnifique jet d'eau. A droite, la rue qui mène à la Préfecture, au C.E.G. et se termine face aux bâtiments du vieil hôpital. A gauche, la rue qui mène au quartier de Santiaba, au cimetière catholique où elle perd son nom de rue pour celui de piste, de « Route de Kolda » et se lance à la conquête du Parc National du Niokolo-Koba.

Une quincaillerie, le mur couvert d'affiches cinématographiques du jardin de la Cathédrale de pierre et de tôle, une pharmacie, un commerce varié à l'enseigne « Sonadis » réplique microscopique de nos « Prisunic », et une station « Total », constituent le décor « circonférenciel » du rond-point.

En contournant le rond-point vers le Sud, vous entrez dans le quartier de Boucotte. Avant de passer le pont de Boucotte, le photographe Guérin, à droite, fait pendant à son confrère Fakri, à gauche, mais après le pont. A sa sortie, évitez les deux trous qui se reforment aussitôt bouchés.

Les maisons à étage font place à des rez-de-chaussée en ciment, en terre, au toît-terrasses de tôle ondulée ou de paille. Des échoppes de bois et de tôle, misérables, surchargées se nomment épiceries, tailleurs, horloger, tissus.

Au milieu de l'agitation générale, vous parvenez au carrefour de Boucotte et à la place des taxis, taxis de ville et de brousse, propriétaire, elle aussi, d'un fromager de taille modeste compensée par la présence d'un château d'eau.

Vous lancez un regard distant aux tissus de pagne inédits qui languissent au soleil sans vous arrêter, jusqu'à ce que les lettres noires « Marché St. Maur-des-Fossés » sur un mur clair vous apprennent que Ziguinchor est jumelée avec la ville française.

Le marché, enclos de hauts murs, ressemble à une petite ville fortifiée, grouillante et bruyante. A côté de l'entrée, un panneau indicateur, noir, rongé par les pluies, porte en caractères jaunes : « Frontière à 15 km » : la Guinée Portugaise, la « Guinée Bissau », est en face de vous, plein Sud.

Le marché passé, vous suivez le bitume en direction de l'aérodrome. A gauche, la piste vers le poste frontière de MPack; à droite, une intersection dont le terre-plein central est constitué par un immense triangle sur lequel s'arrondissent trois grandes cases à ceinture blanche, à large

chapeau de paille, les pieds dans l'herbe, protégées par un grillage, aussi jolies qu'inutiles, mais symbole vivant de l'habileté des architectes ziguinchorois tandis qu'à deux cents mètres d'elles, plus modestes mais plus utiles, au milieu d'un jardin de sable limité par un même grillage, resplendissant de blancheur et de nouveauté, se dressent les quelques 120 mètres cubes préfabriqués de la pouponnière municipale, don du Lions Club.

Ces monuments, si différents d'inspiration et de style, vous ouvrent le quartier de Néma. Et, en longeant sur votre gauche, le lycée mixte jouxtant le terrain de football, vous finissez votre course perpendiculairement au bâtiment de l'aéroport. Impossible d'aller plus loin. Vous venez de parcourir du Nord au Sud, de la Casamance à l'aéroport, les six kilomètres de la ville.

Vous descendez de votre voiture pour respirer une éventuelle fraîcheur. Quel calme ! Quelle solitude ! La tour de contrôle vous semble triste. Elle s'ennuie, avec un départ et une arrivée par jour, accomplis par le même appareil. Seul, le manche à air, blanc et rouge, la distrait quand il daigne s'agiter. Et voilà qu'il s'agite davantage le dimanche qu'en semaine. Le dimanche ! Son jour le plus souvent chargé, le jour où, en plus du vol ordinaire, elle doit s'occuper des vols de l'Aéro-Club ! Ce qui double, parfois triple, son travail. De sa hauteur, elle peut apercevoir le nouvel hôpital, les anciennes H.L.M. de « Grand Dakar », l'église moderne de Néma.

Vous méditez en contemplant ses vitres vertes, lorsqu'une silhouette sur son toît vous ramène à la réalité. C'est un soldat. Intrigué, vous observez davantage, et, selon l'évolution de la situation locale, vous n'oserez croire à la présence de la mitrailleuse, pointée vers le ciel, défense symbolique anti-aérienne.

On n'ose croire, tout en les redoutant, les menaces portugaises de bombarder Ziguinchor, si la ville et sa région continuent de donner asile aux révolutionnaires guinéens qui luttent pour leur indépendance.

D'ailleurs, prêtez l'oreille. Vous entendez ? Oui, ce bruit sourd ? C'est le canon. Aujourd'hui lointain, demain tout proche comme hier, tantôt de jour tantôt de nuit, parfois quelques coups, parfois une canonnade épouvantable.

C'est ce canon, ce canon étranger et aveugle qui effraie les élèves du lycée devant lequel vous venez de passer.

Le lycée est vraiment trop près de la frontière.

Or, ce samedi-là, au lycée...

TOUBAB, TOUBAB !

... Pierre Martin avait hâte de terminer son cours. Il ne parvenait pas à fixer son attention sur l'exposé, long et confus, de l'élève qui bafouillait.

La fin de l'hivernage approchait mais la température demeurait élevée. La chaleur l'incommodait. Les nouveaux visages noirs, encore inconnus, et l'élève butant à chaque mot l'énervaient. Le temps ne passait pas. Il aurait aimé se trouver à la poste, en possession du courrier, de la lettre adressée à sa femme mais qui changerait sa vie.

Dissimulé derrière ses lunettes teintées, un stylo à la main, il acquiesçait aux bêtises de l'élève qui, stimulé par les hochements magistraux, esquissait un sourire de satisfaction. Ses pensées s'accrochaient à la missive dont dépendait son futur bonheur.

Marié depuis dix ans à Jeanne qu'il avait épousée par peur de la solitude, il était depuis deux ans l'amant de Francette Chalet, une célibataire, conseillère pédagogique. Il l'aimait. Eperdument. Pour la première fois de sa vie, à 38 ans, il connaissait l'Amour. Il était prêt à l'épouser s'il redevenait libre.

« Libre... et riche », avait plaisanté Francette. Il l'avait prise au sérieux. Tout pouvait se décider aujourd'hui à midi.

Il avait proposé à plusieurs reprises le divorce à sa femme. Elle s'y était refusée : « Divorcer ? mais tu n'y penses pas, bourrique ! Que deviendrais-tu sans moi ? Et nos amis, que diraient-ils ? »

Les amis ! Ils se foutaient d'eux, comme eux-mêmes s'en foutaient !

Huit ans qu'ils étaient à Ziguinchor, huit ans que les amis défilaient dans son lit ! Huit ans qu'il laissait faire. Sa lâcheté le révoltait parfois, mais il était faible, il n'y pouvait rien. Même depuis l'arrivée des jeunes du contingent. Les Volontaires du Service National, les V.S.N., célibataires retrouvaient un peu de France dans les bras de Jeanne.

Il essayait de revoir les différents collègues qui avaient partagé le lit conjugal ces dernière années. Ils étaient nombreux. Plus qu'il ne l'imaginait.

Au début, il avait été déçu. Puis il avait réfléchi. Il avait voulu faire un mariage de raison et non d'amour. Il avait épousé Jeanne alors qu'il était perdu au fin fond de l'Afrique. Elle était aussi perdue que lui. Ils avaient uni leur solitude.

Peut-être l'avait-il aimée. Un peu, au début. Ils s'étaient habitués l'un à l'autre. En Jeanne, il avait trouvé une compagne pour tromper son ennui, une ménagère pour tenir son logement et une « fille » agréable, pour ses nuits. Tout ce dont il avait besoin, tout ce dont il s'était contenté jusqu'à l'arrivée de Francette Chalet.

A présent, Jeanne le gênait. Sa façon de guetter le mâle, de l'exciter discrètement en public, patiemment, pendant des jours et des jours, l'écœurait. Il devinait ses propos, prévoyait ses gestes immuablement fixés et dont il avait été lui-même victime. D'acteur, il était devenu spectateur irrité.

Jeanne parvenait toujours à lui faire inviter son futur partenaire. Elle refusait de le faire elle-même par respect des convenances. Des convenances ! Elle ! Un mari doit lancer les invitations aux hommes, sa femme, aux femmes ! Et il cédait...

Pendant l'apéritif, l'hôte se voyait comblé de prévenances, d'attentions de toutes sortes. Dans ces occasions, Jeanne portait une mini-robe. Quand elle se baissait, le vêtement découvrait des cuisses fermes et bronzées. Elle surveillait les réactions de l'homme. Celui-ci croyait à une inadvertance. Un regard de Jeanne le détrompait rapidement. Le jeu se poursuivait, avivant une lueur de plus en plus lubrique dans le regard du célibataire.

Pendant le repas, elle avait soin de frôler sa jambe. Elle aimait avoir l'invité à portée du genou.

Pendant la danse, quand les vapeurs de l'alcool commençaient à relâcher les convenances et à resserrer l'intimité, elle se collait à l'homme ! Trois rencontres de ce genre suffisaient à lui assurer une année de plaisir !

Jeanne et le plaisir ! Jeanne et ses amants ! Mais pourquoi n'avait-elle pas rencontré l'Amour comme lui ! L'Amour, qui l'aurait éloignée en le libérant, lui ! Cette situation ne pouvait plus durer. Francette risquait de lui échapper. Il devait agir le plus rapidement possible. Dès qu'il saurait ce qu'il voulait savoir, dès qu'il serait à la Poste ! Quelle heure était-il donc ? Midi ! Enfin !

Mais qu'avait donc l'élève à le regarder fixement ? Il avait terminé son exposé depuis quelques instants. Il scrutait le visage pensif de son professeur. Sans aucun doute, celui-ci réfléchissait aux observations qu'il allait faire. Pour faciliter la réflexion du maître, la classe se tenait silencieuse. La cloche sonna. Les élèves rangeaient leurs affaires. Pierre Martin redevint professeur.

— Allons, allons ! Un peu de silence, s'il vous plaît ! heu, bon... N'Diaye, votre exposé était intéressant dans l'ensemble, n'est-ce pas... Mais vous devez être plus concis... plus clair, corrigea-t-il, c'est compris ? La prochaine fois, je...

— M'sieur, ça a sonné ! interrompit une voix.

— Taisez-vous !... Donc, la prochaine fois, je vous donnerai un exemple sur la façon d'aborder ce genre de texte... Bien, vous pouvez sortir.

Les élèves s'étaient déjà levés et se précipitèrent vers la porte dans une bousculade joyeuse, en traînant les pieds sur le ciment.

Pierre Martin rangeait rapidement ses livres dans sa serviette quand le responsable de la classe lui présenta le cahier de textes à signer. Il déposa son paraphe et se leva.

C'était un homme grand et fort au visage couperosé. Il quitta la classe. Malgré ses verres teintés, il fronçait les sourcils sous la lumière implacable de midi. Le soleil se concentrait sur son début de calvitie. Il passait inconsciemment une main moite et tremblante sur son front pour en chasser les gouttelettes de sueur qui se formaient aussitôt.

La salle de classe étant située tout au fond du lycée, il dut longer sur toute sa longueur l'une des deux allées que formaient les trois rangées de bâtiments parallèles. C'étaient des constructions en ciment, en rez-de-chaussée, aux toîts rouges et avancés, le long desquels couraient une galerie couverte. Les portes étaient semblables aux volets des fenêtres pour permettre une meilleure aération. Pas de vitres, sauf aux bâtiments administratifs climatisés, situés à l'entrée du lycée, légèrement surélevés pour compenser la déclivité du terrain.

Les élèves refluaient vers la grille de sortie. Les milliers de pieds en action soulevaient un nuage de sable qui blanchissait les têtes crépues. La poussière s'abattait sur le visage de Martin, pénétrait dans ses narines, crissait sous ses dents. Il pressa le pas. Arrivé dans la salle des professeurs, il salua quelques-uns de ses collègues, vérifia son casier et ressortit précipitamment.

Sa voiture l'attendait dans la cour, à l'ombre, sous le grand manguier. Il s'y dirigea tandis que la sueur ruisselait sur ses sourcils et poissait ses cheveux sur la nuque, tachait sa chemise blanche. Il ouvrit la portière de la 2 CV, jeta sa serviette sur le siège avant et s'installa au volant.

Il tira, en vain, sur le démarreur.

« Merde ! jura-t-il, il ne manquait plus que ça ! »

Il insista. Rien. Il s'énervait. Chaque tentative lui rappelait ironiquement qu'il était pressé. Il avait patiemment attendu pendant des jours et des jours, mais plus le terme approchait, plus le temps parais-

sait s'allonger. Depuis son lever, il pensait à l'instant où il ouvrirait sa boîte postale.

Après ces quatre interminables heures de cours, cinq minutes l'en séparaient.

« Quel con ! » se dit-il en constatant qu'il n'avait pas tourné la clé de contact. Il le fit. Le moteur tournait. Il passait la vitesse quand on l'appela.

Il se retourna et vit courir vers lui la jeune Catherine Renard, une élève française. Essoufflée, la jeune fille le priait de la mener en ville, son vélo ayant crevé. Elle se tenait penchée, le visage à hauteur de la demi-vitre relevée. Dans cette position, son corsage, largement échancré, baillait. Martin suivait le flux et le reflux des jeunes seins emprisonnés par l'essoufflement dans un soutien-gorge blanc à galon dentelé.

Il accepta de la prendre : Catherine parlait beaucoup et tromperait son impatience.

Souriante, la jeune fille s'installa à côté de Martin. Sa mini-jupe remonta sur les cuisses blanches.

— Hé bien... Heureusement que vous êtes là... sans ça, je descendais à pied, dit-elle en remettant en place les quelques boucles brunes déplacées dans la course. Et avec cette chaleur ! Vive la fin de l'hivernage qu'on aille au Cap prendre un bain... Vous y êtes déjà allé ? Non ! comme nous... Maman dit que la route n'est pas suffisamment bonne.

Malgré ses dix-huit ans, elle donnait l'impression d'une petite fille qui veut jouer à la dame : les exclamations, les gestes, les soupirs, tout était naturellement exagéré chez elle. Bien qu'on lui prêtât quelque aventure amoureuse, Martin était persuadé de sa virginité. Il la connaissait depuis longtemps. Il avait suivi le développement physique de la jeune fille et constaté la permanence de sa naïveté. Elle lui plaisait, mais jamais il n'aurait osé lui faire des avances : aurait-elle seulement compris ? Sa mère avait confié à Martin que Catherine était pleine d'illusions sur les « choses de la vie ». Catherine n'aimait pas les études. Elle voulait devenir coiffeuse. Elle espérait réussir au B.E.P.C. pour suivre à Paris des cours de coiffure.

— Et les cours ? Comment ça se présente cette année ? demanda Martin, en lui jetant un rapide coup d'œil.

— Bof... Comme ci, comme ça, vous savez, répondit-elle en haussant les épaules. On a commencé Andromaque... Quelle barbe !

— Qui est ton professeur de Français ?

— Jean-Paul ! Heu... Monsieur Loubier, je veux dire, corrigea-t-elle précipitamment.

Son lapsus la fit rougir. Elle détourna brusquement la tête pour

s'absorber dans la contemplation du paysage qui défilait rapidement et qu'elle pouvait à peine voir tant l'afflux de sang lui piquait les yeux.

Rien n'avait échappé à Martin qui sourit, malgré lui. Son collègue Montana lui avait fait part de l'intérêt que Catherine portait à Loubier, intérêt que Madame Renard devenue depuis Madame Guigoz, avait elle-même révélé au cours d'une longue conversation dominicale.

Ce dimanche soir, Madame Guigoz dîne en tête à tête avec son second mari à l'hôtel « Plein Air ». Elle aperçoit à une table voisine Bernard Montana en compagnie de Jean-Paul Loubier, le professeur de sa fille, qu'elle connaît peu. Elle profite du passage de Montana qu'elle tutoie, pour le prier d'obtenir un entretien avec Loubier.

Montana, prévoyant une fin de soirée amusante, s'exécute. Les deux jeunes professeurs s'installent à la table de leurs hôtes. Après un long préabule d'usage, Madame Guigoz en arrive au cœur du sujet : Catherine ne cesse de lui parler de son professeur, de ses habits, de sa coiffure, de son jeu au tennis, de sa façon de fumer, « Monsieur Loubier par-ci, Monsieur Loubier par-là ».

— D'ailleurs, vous avez dû, vous-même, vous rendre compte de l'intérêt que vous porte ma fille, Monsieur, et comme je... enfin, permettez-moi de vous le dire franchement, comme je ne vous connais pas... je ne voudrais pas que vous abusiez de l'innocence de ma fille en lui faisant croire que de votre côté, n'est-ce pas ?... Catherine est jeune, peu éveillée — je le sais, je lui répète sans cesse que la seule chose qu'elle puisse apporter à un mari, c'est sa virginité... vous voyez, je ne mâche pas les mots... Alors, j'aimerais connaître, si de votre côté, hum... enfin, quelles sont vos intentions...

Jean-Paul Loubier parvient à garder son sérieux. Il félicite la mère inquiète pour sa franchise et conclut, en s'adaptant fort bien au ton général de la conversation :

— Je crois que vous devriez lui laisser préparer son C.A.P. de coiffeuse il est évident qu'elle s'ennuie en classe... et, d'autre part... je peux vous assurer que si je sais ce qui se passe dans la tête de Catherine, j'ignore et continuerai à vouloir ignorer ce qui se passe sous sa robe.

Madame Guigoz soupire d'aise. Elle suivrait son conseil. Dans une dernière tirade, elle veut justifier son inquiétude pour sa fille.

— Vous ne m'en voudrez pas, j'espère, Monsieur Loubier... mais je suis une mère qui s'inquète pour sa fille... Vous savez qu'ici en Afrique, on en voit de drôles, oh ! là là... je ne sais pas si c'est le soleil ! Et puis avec l'arrivée de ces jeunes gens... et les parents qui ne s'occupent pas de leurs enfants ! Ah non, merci ! je ne suis pas de ce genre ! je ne voudrais pas que ma fille finisse comme celle du dentiste qui écar-

te les jambes à chaque coin de rue ! Tiens, vous auriez pu demander à votre collègue Jean-Claude ce qu'il faisait avec elle au cinéma ! Heureusement qu'il est parti celui-là ! Et puis, la meilleure : je ne veux pas dire leur nom, mais tu les connais, Bernard, et vous aussi, Monsieur — des parents qui sont venus me demander d'autoriser leur fils à coucher avec ma fille ! Non, mais vous vous rendez compte ? Et puis...

Montana et Loubier l'écoutent en silence. Ils évitent de se regarder et essaient de penser à des choses tristes pour laisser paraître un air compatible avec l'angoisse d'une mère. Monsieur Guigoz n'a ouvert que très rarement la bouche. Chercheur agronome, il semble enfoui dans une profonde réflexion derrière ses lunettes à monture noire. Ses doigts jouent sur la table avec une mie de pain qu'ils arrondissent par de lentes et savantes caresses.

Pierre Martin revoyait les mimiques de Montana imitant Madame Guigoz, tandis que Catherine, sans cesser de ciller reprenait sa coloration naturelle. Le supplice prenait fin.

— Voilà, je descends ici, s'il vous plaît, dit-elle.

La demande fut enregistrée dans un coin du cerveau préoccupé et transmise au pied droit du conducteur. La voiture s'arrêta. Catherine en descendit précipitamment après avoir remercié une dernière fois Martin.

La Poste était toute proche. Martin se rangea près de l'entrée du local des Boîtes Postales. Il quitta sa voiture en fouillant sa poche à la recherche de la clé. Devant la serrure du casier n° 306, sa main fut prise d'une agitation fébrile. La clé cherchait la serrure de gauche à droite, de droite à gauche, dans une irritation métallique; puis, un doigt interrompit son mouvement vers la gauche. Elle s'enfonça dans la serrure, fut violemment tournée et emportée par le mouvement brusque de la petite porte tournant sur ses gonds.

Pierre Martin arracha son courrier... Des imprimés, quelques lettres. L'une d'entre elles, adressées à Madame Martin, portait au recto le nom de l'expéditeur : « Maître Varan, notaire, 3, rue des Cures, Bordeaux (France) ».

Martin ferma les yeux et respira profondément.

Ce soir, il donnait une réception. Tout se passerait bien. Son bonheur était à portée de la main.

En fin d'après-midi de ce samedi, Jeanne Martin, debout derrière son bar, finissait la préparation de son cocktail réputé dont elle gardait jalousement la recette : un volume de vermouth blanc, un volume de Cointreau, quinze volumes de jus d'orange. Appréciant beaucoup cette boisson peu alcoolisée et rafraîchissante, la ville l'avait surnommée « Cocktail Jeanne », en hommage à sa créatrice.

Elle venait de verser la mesure de vermouth dans l'immense shaker contenant le jus d'orange. Posée sur le bar, une énorme fiasque, à abat-jour rouge, servant de lampe d'ambiance ,dénudée de sa clisse, portait sur son ventre noir la caricature mouvante de la jeune femme.

La chevelure acajou se fondait dans l'obscurité du verre, si bien que seul le visage imprégnait sa pâleur vivante sur la froideur vitreuse. Les yeux se perdaient dans la profondeur de leurs arcades; le nez, naturellement long et crochu semblait rejoindre le menton pointu par delà les lèvres minces. Les pommettes saillantes grossissaient ou s'allongeaient selon leur lieu de réflexion.

Cette image, grotesque pourtant, était le portrait anticipé d'une femme qui n'avait jamais été belle et qui avait devant elle de nombreuses années de plaisir.

Jeanne Martin reboucha la bouteille de Cointreau et recueillit sur son index gauche la goutte d'alcool qui aurait blanchi en séchant. Le doigt se porta aux lèvres et attendit longuement que la langue l'eût débarrassé de la liqueur sucrée.

Puis, la femme rangea la bouteille sur un rayon du bar qu'elle s'était fait construire l'année précédente. Le matériau et la main d'œuvre étaient si bon marché qu'elle se permettait de changer le meuble tous les deux ans. Elle porta le shaker au réfrigérateur. Il était 17 h 30. Tout

était prêt. Elle avait commandé la plus grande partie de son repas à l'hôtel « Plein Air », le seul hôtel- restaurant correct de la ville, tenu par des Français. Elle voulut vérifier à nouveau son « livre d'or » pour être certaine de ne pas commettre d'impairs. Le « livre d'or » était le cahier dans lequel elle notait ses menus et les noms des invités qui les avaient appréciés. Cela lui évitait de présenter deux fois le même mets à la même personne.

Elle referma son cahier et s'accorda un instant de répit en s'asseyant sur le canapé de cretonne vert sombre, placé au fond de la salle de séjour. De sa place, elle embrassait toute la pièce, maintenue dans la pénombre par le repli des deux portes-fenêtres donnant sur la galerie couverte qui constituait la façade principale de la maison.

A sa gauche, dans le prolongement du mur auquel elle tournait le dos, dissimulée par un rideau de cretonne fleurie sur un fond rouge vif, la porte de la chambre qui communiquait directement avec la salle de bains; puis le bar en gros bambous. Devant elle, la table basse de salon au-dessus de formica merisier assorti aux quatre tablettes et les quatre fameux fauteuils aux sièges et dossiers plastique, sur lesquels on transpirait, à peine assis.

Du côté opposé au canapé, un grand buffet en bois ordinaire et fragile, dont le placage se décollait rapidement; sur sa droite, le réfrigérateur; sur sa gauche, la table, aux pieds placés en diagonale sur lesquels on butait souvent, et les six chaises, aussi agréables que les fauteuils par leur revêtement plastifié.

Les appartements, comme le mobilier complet qui les garnissait, étaient mis gracieusement à la disposition des coopérants. Partout où l'on allait, on rencontrait les mêmes meubles plus ou moins vétustes, plus ou moins branlants, selon leur usage. Ils demeuraient pratiques malgré le gonflement du bois pendant l'hivernage, qui nécessitait alors la caresse du rabot pour vaincre l'entêtement d'un tiroir ou d'une porte. L'entretien en était par ailleurs facile et le plus souvent à la charge des domestiques.

On avait poussé la table avec ses chaises, sur le côté, près de la porte qui menait à la cuisine et donnait sur la galerie arrière de la maison, pour libérer la pièce, grandie déjà par le brillant du carrelage ciré.

Jeanne Martin, contrairement à ses habitudes, donnait une réception — « un dégagement » — un samedi. Habituellement, le week-end, on quittait Ziguinchor pour la plage du Cap Skirring. Mais l'hivernage se terminait à peine et une tornade était toujours à craindre.

Elle s'était brusquement décidée dans l'espoir de vaincre enfin la résistance de Jean-Paul Loubier. « Pourvu qu'il vienne, pensait-elle. Il

est bien capable de me faire encore faux-bond... Je n'aurais pas dû inviter tout ce monde ! Et pourtant, comment faire autrement ? »

Depuis un an, elle tentait de refermer son piège sur Loubier, en vain. Or, depuis ce matin, elle disposait d'un nouveau moyen : l'argent.

Par sa lettre, Maître Varan lui confirmait le montant définitif de l'héritage que lui léguait son vieil oncle : deux millions de francs ! Une véritable fortune !

Le cher vieillard lui avait caché son retour aux bons sentiments, l'été dernier, quand elle lui avait rendu visite avec son mari. Il avait déshérité son unique nièce quand celle-ci l'avait abandonné très tôt pour une vie aventureuse en Afrique. Sentant sa mort prochaine, le vieil oncle avait confié à Pierre Martin, en lui demandant le secret, l'existence du nouveau testament. Puis il avait fini sa longue vie de célibataire dans son lit, par suite d'une défaillance cardiaque nocturne.

Cette fabuleuse richesse qui aurait fait crier de joie tout héritier ne soulevait en Jeanne Martin qu'une satisfaction tempérée. La fortune était à double tranchant. Non pas que Jeanne craignît que son mari abusât de leur compte bancaire commun, mais Pierre pourrait lui demander de s'installer en France. L'éventualité d'un retour au pays natal ne l'enchantait pas. Mais si son mari insistait, elle cèderait. Elle s'était trop habituée à lui pour en changer et n'envisageait pas, à trente-quatre ans, une vie de célibataire.

Curieusement, depuis plusieurs semaines, Pierre s'absentait de parler divorce. Ce matin, elle avait craint une nouvelle discussion à ce sujet. A tort. Pierre l'avait félicitée. S'imaginait-il qu'elle allait lui « payer » son attachement ? Pourtant il devait bien se douter que cet argent lui servirait à faire des cadeaux à ses futurs amants qui montreraient des signes de lassitude. Ses dons agiraient sur les ardeurs faiblissantes comme l'huile sur le feu.

Jeanne Martin réfléchissait aux divers moyens de se faire ouvrir les bras de Jean-Paul Loubier.

Lui proposer franchement de l'argent ? Cela risquait de blesser la susceptibilité qu'elle devinait sous l'aspect rustre du célibataire. Et puis, combien ? Non... le mieux était un cadeau. Quelque chose qui convienne à un homme solide et sportif. Pour le tennis ?... Pour la chasse ?... Un fusil ! Il se plaignait souvent de sa lunette de visée. Un fusil, c'était pas bête, ça ! Et puis, c'était discret et à portée des moyens modestes de l'homme, au cas où certains se montreraient curieux.

Ce fut décidé. Elle attendrait le résultat de cette proposition avant de surenchérir avec l'offre de la « Land-Rover ». Ah ! il pourra dire qu'il lui en aura créé, des difficultés, ce Loubier ! Mais il le méritait bien... Jamais un homme ne lui avait résisté aussi longtemps. Il était

tellement attirant dans sa brusquerie. Et si gauche... qu'on ne pouvait lui en vouloir de casser verres et assiettes ni de briser les pieds de vos tables. Il prenait un air d'enfant fautif ! Adorable ! Quel grand enfant !

— Mon Dieu, les enfants ! s'exclama Jeanne Martin.

Elle se précipita sur la première porte-fenêtre dont elle poussa les volets. Elle accédait ainsi à la véranda privée, protegée par le mur bas de la façade qui supportait des grilles à hauteur du premier étage, grilles doublées d'un voile métallique très fin contre les moustiques. La véranda donnait une fraîcheur relative à l'appartement proprement dit, construit en retrait. La porte d'entrée s'ouvrait discrètement sur cette galerie couverte qui se répétait sur la façade arrière.

Jeanne Martin fronça les sourcils au contact de la lumière crue. Les enfants, Yann Ranneau et Patrice Delon, âgés respectivement de trois et six ans, jouaient sagement sur le sable. Leur silence les lui avait fait oublier. Les mères, occupées, lui demandaient de temps en temps de garder leur fils. Elle les aimait bien. Elle aimait les enfants en général depuis qu'elle savait qu'elle n'en aurait jamais.

— Yann, Patrice ! Voulez-vous boire quelque chose ? dit-elle de sa voix douce et posée.

Les enfants refusèrent pour ne pas quitter leur jeu.

— Patrice, fais attention ! Tu vas te salir... Tu vas voir, maman...

Jeanne Martin voulait lui éviter une réprimande supplémentaire, connaissant la propreté méticuleuse dans laquelle Madame Delon entendait élever son enfant.

Rassurée, elle rentra en fermant de nouveau les volets. L'obscurité tempérait la pièce qui n'était pas climatisée comme la chambre mais possédait un brasseur d'air dont les pales noires demeuraient affreusement figées dans le vide. Elle s'abstint de le mettre en marche de crainte d'être décoiffée.

Elle reprit sa place sur le canapé et s'empara de son paquet de «Golden Club », seule cigarette qui ne lui donnait pas de migraine. Elle soufflait lentement la fumée, l'esprit ailleurs.

Son regard suivait distraitement le filet bleuté qui s'élevait de la cigarette. Il montait perpendiculairement au plafond puis à une certaine hauteur, s'alanguissait en une courbe molle avant de reprendre son ascension.

La cigarette donnait naissance à une sorte de fantôme qui fascinait le regard de la femme. La blancheur diaphane semblait envahir la chaude obscurité de la pièce. La présence se faisait lourde, puissante, presque humaine.

L'esprit de Jeanne s'en saisit bientôt pour y incarner la silhouette longue et légèrement voûtée de Jean-Paul Loubier...

Dès qu'elle l'aperçoit quelque chose se produit en elle.

Il est grand, musclé sous sa fine chemise, un peu maigre pour sa taille. Les omoplates bombent exagérement le dos. Il marche à grandes enjambées.

On le présente. Un visage allongé. Un front large dissimulé en partie sous de grandes boucles brunes; les mêmes boucles qui, depuis sa nuque, s'accrochent au col de la chemise. Des mâchoires volontaires, un nez aquilin, la lèvre supérieure inexistante mais une lèvre inférieure, large, gourmande sous la cigarette, des yeux fuyants sous les sourcils proéminents, mais un regard doré par le scintillement d'insaisissables paillettes. De longues pattes d'oie aux commissures des paupières.

Pas beau, mais dur, viril... sauvage !

Elle frissonne quand elle lui sert l'apéritif; elle lui expose ses cuisses, son genou frôle le sien pour la première fois sous la table. Il l'ignore. Il casse deux verres...

Il n'aime pas danser. Il lui échappe...

Son regard se pose sur son pantalon de velours marron, à la fourche de l'aine... Frisson.

On se tutoie. Invitation à la plage.

Il nage merveilleusement bien. Son corps étincelant sous le soleil. Un slip bleu et blanc, trop petit.

Trop de monde. L'attirer, là-bas, derrière les rochers. « La chambre d'Amour ».

Un pari : le premier à la nage.

Il plonge, disparaît. Elle suit...

Il est déjà là, allongé sur le ventre. Essouflé.

Se coucher près de lui. Comme lui, se retourner; frôler son corps.

— «Pardon ».

Un temps. Il se lève brusquement. Trop brusquement... Vers l'eau. Y dissimuler le désir, vite ! Trop tard. Elle sourit.

Le soleil brille... Chaleur ! Chaleur ! Chaleur !...

— « Aïe » La cigarette venait de lui brûler l'index droit. « Bourrique ! Ce n'est pas le moment de m'abîmer », se dit-elle.

Jeanne Martin écrasa le mégot dans le cendrier. Le fantôme de Loubier s'était évanoui, mais ses pensées s'obstinaient. Elles jaillissaient en épaves légères du monde de la mémoire, qu'une volonté laborieuse assemblait en radeau de fortune auquel le désir s'accrochait désespérément.

Jeanne Martin, plis au front, suivait en elle le long cheminement de son esprit qui la mena près d'un an en arrière...

Jeanne Martin est assise bien tranquillement à la caisse de la librairie-drugstore des Mercier.

Francis et Micheline Mercier, arrivés cinq ans plus tôt à Ziguinchor, ont vite fait de saisir l'intérêt de la situation. Ils louent une maison dans le rue principale, transforment le rez-de-chaussée en librairie et aménagent l'étage en appartement. C'est un succès : l'argent rentre.

Les Mercier deviennent les fournisseurs de l'Administration locale. Ils décident de diversifier leur commerce.

A présent, les rayons de la papeterie voisinent avec les rayons des jouets, de la quincaillerie, des articles ménagers, de la droguerie, des souvenirs et des bijoux.

Partis de rien, les Merciers sont à la tête d'une petite fortune qu'ils investissent, partie en France, partie dans leur commerce : ils projettent de séparer nettement le rayon librairie par la construction d'un entresol, coupant la très grande hauteur du local à la mi-plafond.

Francis Mercier est un homme heureux, en affaires et en amour...

Sa femme lui reproche sa passion pour Madame Blanchot, professeur au lycée. Des querelles éclatent souvent entre les époux.

Puis, Michèle Mercier se retrouve enceinte pour la deuxième fois. Pour reconquérir son mari, elle lui propose de passer les vacances de Noël, en Suisse. Mais, impossible de fermer leur commerce.

Ils nomment Jeanne Martin, gérante intérimaire qui leur rend volontiers ce service en échange du plaisir que lui procure à l'occasion Francis Mercier, au cours des soirées privées qu'organisent les deux couples.

Jeanne Martin voit entrer Jean-Paul Loubier. Il porte un T. shirt bleu délavé, un pantalon de velours vert, déchiré, de gros souliers. Elle le laisse approcher en souhaitant qu'il ne brise pas la vitrine du comptoir.

— Je voudrais deux boîtes de cartouches double zéro, dit-il sèchement.

Elle le regarde, la tête légèrement baissée, les lèvres tendues par le sourire.

— Tu pourrais dire bonjour, non ? bourrique !

— Bonjour Jeanne, dit Loubier en minaudant ironiquement.

Jeanne Martin remue la tête d'un signe faussement désespéré. Elle soupire.

— Toi !... Tu sais...

Elle continue de sourire. L'air doux de Loubier ne correspond pas à sa nature rétive.

— Alors, ça vient ? dit-il impatienté.

Elle aime qu'il lui parle durement. Il n'est pas rasé.

— Tu vas à la chasse ?

Loubier fait un rapide signe d'assentiment. Sa main droite pianote sur le comptoir.

— Bon... Hé bien... On va voir ça. Elle descend de son tabouret. « Tu sais, les cartouches, ce n'est pas tellement mon rayon... c'est lesquelles, que tu m'as dit, déjà ?

— Du double zéro ! Bon Dieu ! Du double zéro, c'est pas compliqué à se rappeler, non !

Loubier a martelé sa phrase par de grands gestes nerveux de ses deux mains.

— Je vais te faire voir ce que j'ai, suis-moi.

Elle le précède dans l'arrière-magasin. C'est un vaste local compartimenté par de nombreux rayonnages. Elle le conduit devant l'un d'eux. Une ampoule jette une lumière triste. Les bruits de la rue et des vendeurs lui parviennent faiblement.

— Tiens, c'est par là, dit Jeanne Martin en tendant mollement son bras.

Loubier s'avance pour lire les cartons. Elle se glisse entre le rayon et l'homme, face à l'homme qui l'ignore, le cou tendu par l'attention.

Les mains de Jeanne se promènent, impatientes, sur le T shirt délavé. Elle lève la tête pour parler d'une voix devenue plus rapide sous la violence du désir.

— Pourquoi ne viens-tu pas me voir plus souvent, dis ? Bourrique, je t'adore !... Ecoute, le mercredi après-midi, Pierre travaille... Je suis toute seule à la maison... Viens me voir ! Tu verras comme ce sera bien... Oh ! Jean-Paul !..

Elle est haletante. Elle enfouit son visage dans la poitrine de Loubier.

— Ecoute... Les Mercier sont partis, j'ai la clé de leur appartement !... Viens, montons...

Elle s'excite au son de sa propre respiration. Elle relève de nouveau la tête pour frotter son ventre sur celui de Loubier.

Loubier, remué, fronce les yeux dans l'effort du déchiffrage des caractères qui se balancent.

Les dents de Jeanne Martin essayent de saisir la peau à travers l'étoffe délavée, sa main droite cesse son va-et-vient sur le large dos pour se glisser vers le ventre de l'homme, part à la recherche de la fermeture à glissière, libératrice.

— Ah, les voilà, dit Loubier sans se préoccuper de ce corps contre le sien. Il retire deux boîtes de cartouches de l'un des rayons supérieurs. — Je te les paie maintenant ou je te fais un bon ?

Ces paroles lui font l'effet d'une douche. Elle remet en place une mèche de ses cheveux et lisse sa robe.

— Comme tu veux, dit-elle en reprenant son souffle, sans le regarder.

Il paye et la quitte sans la remercier.

Il l'avait bien eue, ce jour-là. Elle avait fait d'autres tentatives, toutes aussi vaines. Elle lui en voulait encore de l'avoir obligée, en juillet dernier, à se lancer, plus désespérée que jamais, dans son « safari ».

Curieuse chasse que celle consistant à servir d'appât, puis de victime au plaisir nègre.

Très tôt, elle s'était sentie attirée par les Noirs. Très tôt aussi, elle n'avait pu résister à cette incompréhensible attirance. Cela remontait bien avant son mariage, quand elle s'était retrouvée seule en Afrique; et depuis, le désœuvrement aidant, elle s'abandonnait tous les ans à son penchant avant son départ pour la France.

Elle quittait Ziguinchor pour Dakar, début juillet, trois semaines avant que son mari ne finisse ses cours, sous prétexte de préparer et de remettre en ordre leur maison, à l'abandon.

Dans la capitale, elle s'occupait tout d'abord de reporter la date de son voyage en avion. Elle s'installait ensuite dans un hôtel moyen, éloigné de la Place de l'Indépendance et de l'Avenue William Ponty, lieux fréquentés de Blancs, pour éviter une facheuse rencontre. On la croyait en France et elle tenait à ce qu'on le crût.

Vêtue d'une robe seyante, elle partait à la recherche du « gibier ». Le terme lui plaisait. Il lui communiquait une certaine sécurité, face à son sentiment inavoué de victime consentante.

Comme elle ne chassait que le « gibier de luxe », elle se faisait conduire au Bar-Restaurant de l'Anse Bernard, en fin d'après-midi. Le « Lotus » possédait une jetée sur l'Atlantique qui servait de salle de restaurant ou de bar-dancing, selon l'heure.

La chaleur était tempérée par la brise légère de l'océan et Jeanne Martin la laissait sécher ses gouttelettes de sueur. Sous ses pieds, les vagues, oublieuses des pilotis, continuaient leur course folle vers les rochers. Elles s'y écrasaient dans un tumulte sourd et disparaissaient bientôt, après une blanche agonie.

Jeanne, assise devant son whisky, lançait de rapides regards sur les visages sombres qui l'observaient. Elle ne se méprenait pas sur leur signification : elle se savait peu jolie, mais désirable parce qu'elle était Blanche.

Les Africains présents, musulmans ou catholiques, appartenaient à la bourgeoisie montante, le tarif des consommations était le label de distinction. Ces hommes étaient pour la plupart de hauts fonctionnaires, avides d'honneurs. La décolonisation, en les élevant brutalement à leurs postes, les obligeait à calquer leur conduite sur celle de leurs prédécesseurs, pour le meilleur et pour le pire.

Recevoir un conseil du Blanc, c'était prendre conscience d'une infériorité qui se voulait innée. L'orgueil de l'Indépendance dissimulait mal un sentiment, trouble, de vengeance, de jalousie, de masochisme même, à l'égard du Blanc. La négritude se heurtait à une civilisation nouvelle, méconnue.

Dans ce choc, le smoking, le goût effréné du luxe et du plaisir de l'Occident rayait la candide blancheur du « boubou » africain.

Jeanne Martin jouait volontiers de cette mentalité. Sous les yeux avides de ces hommes, elle tirait calmement une cigarette du paquet de « Golden Club » posé près de son verre et cherchait ostensiblement un moyen de l'allumer, en fouillant nerveusement dans son sac. Visiblement, cette femme ne trouvait plus son briquet ou ses allumettes, elle n'osait pas déranger le garçon pour si peu. Les garçons sont faits pour ça !... Une touriste ?...

Jeanne Martin prenait un air si désolé qu'une ombre s'approchait bientôt pour lui offrir du feu. Le contact s'établissait. Elle proposait un verre. Un whisky ? Si l'alcool était accepté, le catholique ou le musulman peu orthodoxe serait choisi. Elle préférait l'homme excité par l'alcool. Mais si le verre de whisky était refusé, elle perdait son temps. Tout était à recommencer.

On causait, on buvait. On arrivait à s'entendre. Jeanne Martin partait la première à son hôtel pour y attendre son amant.

Elle changeait sa robe de soie pour une robe en tissu de pagne. Elle connaissait l'impatience de certains qui déchiraient ses vêtements, dès leur entrée; d'autres, même saouls, ne se départaient pas d'une certaine timidité devant sa nudité en pleine lumière.

Mais ces inconvénients n'étaient rien comparés au plaisir qui suivait.

Plaisir étrange où la conscience luttait contre son anéantissement par la sensualité...

...Son amant la pénètre en lui arrachant ce cri de douleur que, seule, sa race sait lui donner.

Puis elle s'abandonne, froide, patiente, aux assauts de l'homme. Elle suit le rythme lent, attentive...

Le souffle de l'homme se fait plus chaud sur sa nuque. La cambrure de ses reins s'accentue comme la cognée qui se précipite vers la fin du travail.

C'est l'instant où elle repousse de ses mains les épaules de l'homme, de toutes ses forces, pour amener son visage au-dessus du sien, sachant qu'il obéira s'il veut recevoir la joie qu'il se prépare.

Alors, cambré sur ses bras, douloureusement calé sur un genou, l'homme s'abandonne à cette chose en lui qui le force à s'agiter frénétiquement dans ce corps qui le fuit.

Elle scrute les déformations que va subir le visage.

Une haleine brûlante tombe de cette bouche énorme qui la domine. Les narines palpitent, les mâchoires se soudent, se relâchent; les lèvres se retroussent sur des dents éclatantes qui laissent filtrer une mousse soyeuse constituée d'inégales bulles blanchâtres. Les paupières baissées, ne tarderont pas à libérer la lueur démentielle qui illuminera tout le visage, à l'apothéose.

Le corps en mouvement exhale une odeur de chair brûlée, âcre qui envahit la chambre.

Jeanne écoute, respire, épie tout à la fois

Le visage torturé est plus excitant pour elle que le heurtoir aveugle qui frappe, là-bas, en elle. Ce visage, c'est SA volupté. Rien qu'à elle.

...Sous ses mains, les puissants muscles noirs se pétrifient, ses doigts ont du mal à s'y incruster. La tête bascule en arrière, les narines semblent éclater; les lèvres larges s'amincissent sous l'effet de leur tension et expriment un suc blanc, enfin, les paupières fébriles et lourdes d'humidité ruisselant du front, cèdent sous la pression de deux globes pâles pigmentés de rouge.

La respiration est suspendue... Un dernier soubresaut. Sec, violent...

...Et déjà la respiration reprend. L'air s'engouffre dans le corps à présent vide, à la chair agonisante. Et l'homme s'abat sur elle, brisé.

Elle a hâte de se débarrasser de cette chair qui l'étouffe.

— Alors ?... On rêve ? dit Madame Delon en souriant. Elle tenait son fils par la main. Je vous dérange peut-être ? ...J'ai frappé plusieurs fois et, comme personne ne répondait, je me suis permise d'entrer et...

— Vous avez bien fait, Inès; je réfléchissais à la soirée..., mentit Jeanne Martin.

— J'espère que vous n'avez pas fait de folies, au moins ! s'exclama Madame Delon.

— Non, non... Vous verrez. Mais, asseyez-vous donc un instant. Vous allez bien prendre quelque chose ?

— Ma foi..., dit Inès Delon qui transpirait dans son ensemble de cuir blanc, je prendrai volontiers un « Schwepps ».

Jeanne Martin se dirigea vers le réfrigérateur tandis qu'Inès Delon s'asseyait dans un des quatre fauteuils avec un « ouf » de satisfaction.

Madame Delon était mécontente. Son fils Patrice était couvert de poussière. Chaque fois qu'elle le confiait à Jeanne, elle le récupérait sale.

— Patrice ne vous a pas trop ennuyé, au moins ? demanda-t-elle par courtoisie.

— Pas du tout, alors... Vraiment, je vous assure, il a joué tout le temps avec Yann..., répondit sincèrement Jeanne.

Inès Delon n'en doutait pas : Jeanne avait mis son fils à la porte pour qu'il la laisse en paix ! Elle jetait un regard désapprobateur sur le short souillé de son fils, debout à côté de Yann Ranneau.

C'était celui-ci qui avait sali son fils, pas de doute ! Madame Ranneau était passée après elle, car jamais elle n'aurait laissé Patrice avec Yann Ranneau ! Elle n'aimait ni l'enfant, ni ses parents. Jamais elle ne les avait invités et jamais elle ne les inviterait !... Avec l'éducation qu'ils donnaient à leur fils, ah non ! merci !

En bonne mère de famille consciente de la valeur d'une bonne éducation, Inès Delon interdisait à son fils la fréquentation du petit Ranneau depuis qu'elle était sûre de la grossièreté de ce dernier. C'était Yann qui avait appris les mots « con », « sale putain » à Patrice. Certainement. Et son fils les avait lancés un jour à sa petite voisine africaine, dont le père était haut placé. Heureusement que le hasard avait bien fait les choses : les grossièretés de Patrice étaient arrivées du jardin à ses oreilles. N'écoutant que ses bonnes manières, elle s'était précipitée sur Patrice, la main lourde; de plus, l'Africain n'avait rien entendu... Un homme important ! Qui aurait pu se vexer... Un scandale !... Ils auraient pu être expulsés ! Perdre tout ça ! A cause de ce garçonnet blond, qui suçait son pouce d'un air innocent A trois ans ! Son pouce ! A cet âge-là, Patrice ne le suçait plus depuis longtemps !

Jeanne Martin vint déposer le soda et un verre sur la petite table basse, devant les regards envieux des enfants. Elle servit Inès Delon qui se saisit aussitôt de son verre.

Patrice épiait la disparition du liquide dans la bouche de sa mère. Une frange châtain lui tombait sur le front tandis qu'une longue chevelure encadrait un visage rond. Malgré le léger strabisme divergent de l'œil gauche, il demeurait quelconque.

Les lèvres ouvertes, la respiration ralentie, il observait la déglutition de sa mère. C'en fut trop. Il se tourna vers Jeanne Martin et, d'une voix volontaire, lui lança un « Moi aussi, j'ai soif ! » qui faillit faire étrangler sa mère.

Inès Delon reprit lentement son souffle. Le sang, sous la pression de l'impolitesse de l'enfant ,lui était monté à la tête.

— Eh bien Patrice ! Qu'est-ce que c'est que ces façons ! Où te crois-tu ? (Patrice tenait la tête baissée) Regarde-moi !) Elle lui fit faire un demi-tour sur lui-même) Regarde maman ! Tu es impoli, tu sais...

— C'est un peu de ma faute, aussi, tenta d'intervenir doucement Jeanne Martin, j'aurais dû lui proposer quelque chose.

— Ah non, pas du tout, lui dit Madame Delon en reprenant son calme... Vous savez, Jeanne, qu'il est de plus en plus terrible... Je me demande où il apprend toutes ces mauvaises manières.

Elle jeta un regard sur Yann Ranneau.

— Oh, ce n'est qu'un enfant... dit Jeanne Martin.

— Tout de même... ! Il a toujours été poli et je ne voudrais pas qu'en grandissant, ça cesse. Tout à l'heure, il se roulait dans le sable, alors que je le lui avais défendu, poursuivait Inès Delon en profitant de l'occasion pour lancer ce reproche à Jeanne, — à présent, il est impoli.. C'est beaucoup dans la même journée. (Elle se tourna vers son fils). Tu entends, Patrice ? Maman n'est pas contente, pas du tout !

Patrice, à l'approche de l'orage maternel qu'il avait déclenché, s'était

mis sur la défensive. La tête rentrée dans dans les épaules, les deux mains levées près du visage pour en protéger les joues, les paupières frémissantes et le buste légèrement courbé formaient la parfaite protection du petit enfant méchant contre la traîtresse attaque d'une main leste, et de la trombe de doigts lourds de bagues. Et Jeanne qui mettait du temps à intervenir ! L'aurait-elle abandonné ?

Mais Jeanne Martin veillait au grain. Elle savait déchaîner au moment propice un vent de compliments qui, non seulement éloignait les gros nuages noirs qui menaçaient sa tête, mais, en plus, accrochait aux lèvres de sa mère un sourire rayonnant de satisfaction personnelle.

— Le pauvre... C'est la première fois qu'il oubli de me dire « s'il vous plaît », vous savez, Inès, dit enfin Jeanne. — Pas vrai, Patrice ? Il faut vraiment qu'il soit assoiffé... Tu veux un peu de sirop ? (Patrice acquiesça. Elle se leva pour faire le service). Il m'a bien aidée cet après-midi. Il a porté les verres, les assiettes, les couverts à la bonne, en faisant bien attention... Oui, sans rien casser... Il a même essuyé quelques verres... Il a été A-DO-RA-BLE ! Mais, c'est que c'est un grand garçon, maintenant...

Inès Delon était vraiment calmée. Elle aurait bu du petit lait si le vulgaire Yann Ranneau, en voyant la bouteille de sirop dans les mains de Jeanne, n'avait eu la naïve politesse de dire dans le zézaiement de ses trois ans :

— Moi aussi, ze veux du si'op, s'il te plaît, Zeanne.

Madame Delon regarda ce petit bout blond, stupéfaite, contrariée dans son jugement, honteuse pour son fils.

Jeanne Martin se dépêcha de remplir les verres des enfants : la politesse de Yann ramenait l'orage qu'elle croyait avoir éloigné.

Patrice hésitait à reprendre sa position défensive. Le visage de sa mère l'inquiétait. Il en eut peur. Ses lèvres commençaient à s'affaisser sous le poids du proche chagrin, quand il sentit un verre se glisser dans sa main droite. Alors, dans une dernière volonté dont ce petit corps troublé était encore capable, ces mots, hésitants mais nets, échappèrent aux lèvres tremblantes.

— Merci... beaucoup, Jeanne.

Patrice venait de parler en regardant sa mère. Celle-ci soupira : cet enfant était redevenu son fils.

A trente-deux ans, Inès Delon est une femme heureuse. Bien proportionnée, bronzée, naturellement blonde, elle est mariée à un professeur de mathématique qui l'adore et ne lui apporte que des satisfactions.

Elle se flatte d'appartenir à la haute société de la ville depuis que son mari est membre du Lions Club.

Mais l'honneur de cette distinction l'oblige à un rude apprentissage pour s'en montrer digne.

Elle étudie les différentes encyclopédies des « Comment ceci..., Comment cela » depuis la confection des dîners jusqu'à l'art de se tenir ou de relancer une conversation. Puis, l'heureuse autodidacte passe à la pratique, non sans quelques difficultés. Les échecs, pourtant normaux chez une débutante, inquiètent le mari sur tous les plans.

Pour limiter les pertes du côté culinaire, il engage un cuisinier. Les repas s'améliorent aussitôt, le budget familial aussi.

Les leçons portent leurs fruits, au-delà de toute espérance.

Depuis, Inès Delon confond quantité et qualité. Elle parle beaucoup et gesticule autant, pour souligner des propos toujours aussi banaux mais si bien enveloppés et enrubannés de mimiques et de gestes présentés sur un fond d'exclamations brillantes, qu'elle estime atteint l'idéal de la parfaite femme du monde. Elle vouvoie tout le monde et veut que tout le monde la vouvoie.

Consciente de son rang, qu'elle ne parvient pas à fixer avec exactitude sur la moitié supérieure de l'échelle sociale, elle veille scrupuleusement à ce que sa garde-robe s'y accorde.

Les produits de beauté, les postiches, les bijoux, et les « petits-tailleurs ravissants qui-coûtent-les-yeux-de-la-tête-mais-tant-pis-il-faut-ce-qu'il-faut » soulignent, coiffent, illuminent et parent la beauté de cette « lionne » en furie de compliments, mais malmènent, diminuent et menacent l'équilibre financier et familial.

Son mari y met un frein. Ils ont un gosse à élever. Et l'argent, ça se gagne !

D'accord ! Elle cherchera du travail pour se payer les fantaisies vestimentaires qui conviennent à sa personnalité.

D'ailleurs, elle s'ennuie à la maison ! Le cuisinier fait la cuisine, la bonne, le ménage, la nurse s'occupe du fils auquel elle n'a qu'à donner une gifle de temps à autre pour parfaire son éducation.

Oui, mais quel travail ? Elle a été dactylo. Redevenir dactylo quand on est « lionne » !

La chance lui sourit. Monsieur Papadopoulos, riche commerçant, cherche une secrétaire-comptable-attachée de direction pour son usine de congélation de crevettes.

Attachée de Direction !

Elle y court. Un travail à mi-temps, le matin seulement ? Et le salaire serait de... ?

C'est bien, et de plus elle continuera à faire sa sieste l'après-midi. Oui, elle connaît la comptabilité.

Monsieur Papadopoulos l'engage. Les secrétaires africaines, capables et honnêtes son si rares, et lui, si pressé.

Inès Delon est heureuse. Un travail facile, dans un bureau climatisé, et qui ne demande pas d'efforts intellectuels épuisants. C'est mathématique. Rien à inventer. Des chiffres, des chiffres !...

Et l'usine est la plus importante de la ville et du pays ! — L'unique concurrent s'occupe du marché régionale — et exporte partout !

Monsieur Papadopoulos est satisfait de son employée. Il le dit. On le répète.

L'employée avoue de son côté que le patron a eu beaucoup de chance : au moment de l'embauche, elle a refusé sa proposition de travail à temps plein.

Le matin seulement. C'est ça ou rien, qu'elle lui a dit à Papadopoulos !

Maintenant à l'usine, elle est chez elle. Elle ne parle plus que de son bureau, de SES employés, de SES pêcheurs, de SES chambres froides, de SES crevettes, de SES clients, de SES livraisons, de SES soucis, de SES millions dans SA caisse.

« J'exporte dans le monde entier ! »

Chaque année, elle confie négligemment à ses nouvelles connaissances, mondaines ou non, le curriculum vitae de la « lionne » devenue Directrice de la plus importante usine de traitement de crevettes.

Mais il faut toujours que Patrice, à un moment ou à un autre, fasse craquer publiquement son « vernis », ou lui en ternisse l'éclat par l'éclaboussement de ses grossièretés d'enfant.

A présent, il allait tacher sa chemise avec du sirop !

Ses deux mains serrées sur le verre, Patrice Delon buvait sa menthe à l'eau, en regardant Yann Ranneau l'imiter. Les deux garçonnets s'interrompaient souvent pour rire de l'empreinte verte que le sirop laissait sur leur lèvre supérieure.

—Finalement, ça ne vous a pas pris tellement de temps votre travail supplémentaire, constata Jeanne Martin en s'asseyant sur le canapé, face à la mère immobile.

— Heureusement !... Je vous assure, c'est bien parce que c'est Monsieur Papadopoulos que je fais des heures supplémentaires un samedi !... Je suis trop bonne, que voulez-vous ! Il fallait établir d'urgence un devis pour un nouveau client — un très, très gros client —, et je suis la seule capable... Alors, j'ai dû y aller ! Oh, remarquez que çà peut devenir une très bonne affaire pour « mon » usine !

Jeanne Martin suivait l'oscillation de la tête blonde coiffée d'une casquette de cuir, blanche comme la veste, la jupe, les chaussures et le sac en bandoulière. Comment pouvait-on supporter tout ce cuir avec une chaleur pareille, assis sur un fauteuil en skaï. Elle devait fondre, sous cette deuxième peau.

— Vous ne remarquez rien de changé, Inès ? demanda Jeanne en présentant mollement son profil.

Inès Delon vit la main de Jeanne se glisser précautionneusement entre la chevelure et la joue. Ses yeux partirent errer sur le mur, montèrent au plafond, puis, entraînés par un brusque mouvement de la tête pivotant sur un cou doré, descendirent en diagonale se poser sur la table de la salle à manger placée contre le mur et qu'Inès n'avait pas remarquée à son entrée.

— Ah, si !... Vous avez poussé la table contre le mur... C'est bien... Nous aurons davantage de place pour danser, dit-elle en portant son verre aux lèvres vermeilles.

— Non, pas dans la pièce ! sur moi, dit Jeanne Martin dans un sourire de contentement anticipé.

Les sourcils d'Inès Delon disparurent d'étonnement sous la visière de la casquette puis leurs courbures artificielles reprirent leur position au-dessus des yeux bleus, fixés sur Jeanne.

Inès Delon continuait à boire son schweeps pour se donner le temps de réfléchir.

Quelque chose en effet, avait changé sur ce visage. Mais quoi ? C'était difficile à dire... pourtant — c'est quand même étrange, çà — Le nez semblait plus long ! Et il n'arrangeait rien. A part ça...

— Oh, Inès... je suis déçue, dit Jeanne, vexée par l'aveuglement de l'autre, vous n'aimez pas ma nouvelle coupe ?

C'était donc ça ! Les cheveux ! Plus courts, ils dégageaient le visage et mettaient le nez en valeur.

— Ah, mais oui ! maintenant que vous me le dites, commença Inès, je vous trouvais un air bizarre mais je n'arrivais pas à déterminer pourquoi !... Vous devez vous sentir plus à l'aise..., plus légère, avec le visage dégagé... tandis que ces cheveux qui vous pendaient de chaque côté, c'était vraiment... enfin, oui, franchement, je trouve que cette coupe vous va mieux, elle vous rajeunit un peu, vous embellit... vraiment... c'est une réussite.

Inès Delon venait de réparer son manque de discernement par un débit rapide, agrémenté de profondes oscillations de la tête et de larges mouvements de bras à l'extrêmité desquels les mains, d'abord fermées, s'ouvraient en tournant autour de leur poignet pour présenter à l'interlocutrice la surface plane de leurs doigts serrés, légèrement inclinée pour que celle-ci pût mieux lire l'invisible sincérité des propos qu'elle tenait.

Agréablement surpris par ce tumulte, Yann Ranneau avait quitté des yeux la grosse moustache verte et sirupeuse de Patrice pour s'intéresser à la forme blanche qui l'amusait. Souriant, il attendait qu'elle recommence.

Jeanne Martin demeurait sceptique.

— Vous trouvez ? J'espère que, transformée à ce point, on ne me prendra pas pour une autre !

La « pointe » lancée par Jeanne n'atteignit pas Inès qui sourit, amusée par l'éventualité d'une confusion.

Jeanne savait qu'il fallait très souvent mettre les points sur les « i » avec Inès; elle s'était montrée volontairement discrète dans son allusion comptant sur son actualité pour en compenser la discrétion.

Car le contenu était encore vivant dans toutes les mémoires de Ziguinchor.

C'était Madame Tancaze qui, ne pouvant supporter Inès s'était offert le plaisir de conter l'erreur dont elle fut victime mais qui dévoilait un nouvel aspect de la vie méconnue de la « lionne ».

Au cours d'une soirée dansante, Madame Tancase danse un slow, plaquée contre le corps de son cavalier africain qui, resserrant son étreinte sur une blondeur qu'il attribue à Madame Delon, glisse une main experte sur les reins de sa partenaire. Madame Tancaze, pas pudibonde du tout, mais sentant que le sombre danseur « y va carrèment », interrompt brutalement la danse. Pour qui la prend-il ? Mais pour Madame Delon, non ? Des amis lui ont dit que...

Dès le lendemain, le Tout-Ziguinchor prêtait son oreille attentive aux propos de la belle innocente, victime d'une fâcheuse ressemblance capillaire avec Inès Delon, la déjà célèbre « lionne qui se repaît de chair noire au cours de slows-cochons » !

Ainsi, Jeanne Martin échouait. Ses sous-entendus demeurèrent lettre morte chez une destinataire peu habituée à lire entre les lignes.

— Dites-moi, est-ce que je peux vous aider à quelque chose, demanda Inès en reposant son verre vide.

— Non, non, merci, dit Jeanne en accordant l'importance qu'il faut à une proposition trop tardive, j'ai tout commandé à l'hôtel.

— Vous avez bien fait, comme ça vous n'avez pas eu beaucoup de dérangement... C'est ce que je fais toujours quand on veut recevoir potablement... on ne peut pas toujours compter sur son cuisinier. Il vous réserve parfois de ces surprises ! Tandis qu'à l'hôtel... Quoique... Ces derniers temps, la qualité laissait un peu à désirer, je ne sais pas si vous l'avez remarqué... Mon mari et moi n'avons pas été entièrement satisfaits... Il paraît que le chef se soûlait ! Ce n'est pas la première fois que ça leur arrive... Ils l'ont renvoyé. Je suppose qu'à présent leur cuisine est meilleure... Et votre époux ? Il n'est pas là ?

— Non, il est parti chercher du whisky chez Razza. Oh, il ne va pas tarder, répondit Jeanne, habituée aux « coq à l'âne » d'Inès.

— Comment ! s'étonna aussitôt celle-ci, vous n'avez pas eu la visite du contrebandier ? — et, sans attendre la réponse —. Il est passé hier

après-midi... Je m'y attendais un peu car hier matin, il est arrivé un bateau grec... Je lui ai acheté du gin, du pastis, vous connaissez François, s'il n'a pas son pastis !, des cigarettes, toujours pour mon mari... heu (elle compta sur ses doigts), et du whisky. Oh, ce whisky ! qu'est-ce que j'ai dû discuter ! Oh, la la !... Il ne voulait pas me le laisser à 950 F*... « 1.200 F., madame; donne 1.200 F.., c'est pas cher », qu'il me répétait. Vous vous rendez compte ! Même les contrebandiers se mettent à augmenter, c'est le monde à l'envers ! Finalement, je lui ai donné 950 F... et un vieux pantalon à François... ça fait quand même une sérieuse économie, dites donc !... Chez Razza, la bouteille de « Johnny Walker » coûte bien dans les 1300-1400 F.., oh, oui ! au moins, au moins 1.300 F.. !

Jeanne Martin entendait.

La présence d'Inès Delon commençait à lui peser. Madame Delon s'imposait de façon anormale à cette heure-ci où, se sachant invitée, elle aurait dû se précipiter sous sa douche pour s'occuper ensuite de sa permanente.

Mais, toute de blanc vêtue, elle demeurait assise dans le fauteuil réfléchissant la chaleur du cuir; qui l'écrasait. Puis, elle se tourna vers les enfants qui jouaient au train en prenant pour rails les lignes de couleurs identiques du carrelage ciré. Elle les regardait en souriant vaguement, l'esprit en ébullition.

Elle n'était pas encore parvenue à obtenir de Jeanne certains renseignements sur la soirée. Et la conversation languissait. Elle cherchait désespérément le moyen de la relancer. La gêne dans laquelle elle nageait depuis un moment sans oser l'avouer, lui fut d'un précieux secours :

— Eh bien ! Qu'est-ce qu'il fait chaud, vous ne trouvez pas ?

Un mouchoir de fine dentelle jaillit prestement de son sac pour venir frapper le front, victime d'une casquette qui s'égouttait, puis se plia sur lui-même pour présenter une face propre aux ailes luisantes du nez. le travail terminé, il se recroquevilla bien au chaud dans la main gauche d'Inès.

— Bof ! pas plus que d'habitude à la même saison, dit Jeanne Martin avec un lent haussement d'épaules, libres sous les minces attaches de la robe légère.

— Il faut dire aussi que je viens de boire frais... Dès qu'on boit, tout ressort aussitôt en transpiration, reprit Ines dans un grand éclat de rire dont elle profita pour s'éponger à nouveau le front.

— Il n'y a qu'à mettre le brasseur d'air en marche.

Jeanne se leva pour se diriger vers le commutateur du ventilateur.

---

* Francs C.F.A.

vissé sur le mur, près de la deuxième porte-fenêtre, proche du canapé. C'était un boitier métallique peint de couleur noire, avec au centre, un bouton de bakélite, taillé en biseau et dont la pointe parcourait la courbe des cinq ou six chiffres portés sur le boitier même et correspondant aux différentes vitesses de rotation de l'appareil.

Jeanne, énervée par l'insistance d'Inès, tourna l'interrupteur d'un geste brusque. Les deux vis supérieures du boitier sortirent du mur. Le commutateur bascula, puis vibra, maintenu par la base.

— Comme vous y allez ! s'exclama Inès Delon; et, comme Jeanne remettait les vis dans leur cavité. Faites attention ! Ça peut être dangereux !

— Ouf ! Voilà, ça y est.

Jeanne revint s'asseoir.

— Vous devriez dire à votre mari de s'en occuper, vous savez, on ne sait ja... commença Inès.

— Ne vous inquiétez pas, l'interrompit Jeanne, Pierre a dû s'en rendre compte... Il nettoyait le plâtre sur le carrelage quand je me suis levée de ma sieste... Seulement, le plâtre ne tient pas et Pierre est si peu bricoleur !

— Ce n'est pas comme François ! Mon Dieu ! Je peux dire que j'ai de la chance d'avoir un mari bricoleur... recommençait Inès avec son débit naturel, figurez-vous que je lui ai fait changer les deux interrupteurs des ventilateurs de la salle, — dans la chambre, nous avons un climatiseur, comme vous —. Ils étaient en métal ! Vous vous rendez compte ? du métal avec une couche de peinture par-dessus !... pour un appareil électrique. Eh bien, François les a changés pour des boitiers en plastique, au moins, c'est sans danger... A présent, je suis rassurée... Vous savez, c'est du plastique mais ça fonctionne tout aussi bien.

Jeanne Martin n'en doutait pas. Mais son brasseur d'air fonctionnait suffisamment bien pour l'instant. Les pales noires brassaient un air tiède qui soulevait ses mèches acajou. Elle devait sans cesse les rabattre.

L'opiniâtre destruction de l'air en tourbillons alluma une lueur de satisfaction dans les grands yeux bleus d'Inès.

— Vous reprenez quelque chose Inès ? demanda Jeanne en se forçant au calme.

— Non merci... je dois partir... Il doit être tard déjà... Mais où est donc Patrice ?

Elle fit semblant de chercher son fils du regard, sans quitter le fauteuil sur lequel elle semblait fixée. De la véranda, leur parvinrent les cris joyeux des enfants.

— Ils sont sortis... Bon, je vais vous laisser, Jeanne. Elle se leva. Qu'est-ce que je voulais vous dire déjà ? C'est bête, ça ! Je devais vous dire quelque chose et j'ai oublié... Ah, oui ! Vous voulez que je vous

prête ma bonne pour ce soir... ? Ne vous gênez pas... je n'ai qu'à lui dire de rester et...

— Non, ce n'est pas la peine, Inès, je vous remercie. J'ai demandé à ma cuisinière si elle pouvait rester... et je lui donnerai moi-même un coup de mains, répondit Jeanne soulagée de voir l'autre debout.

— Je vous disais ça comme ça... parce que si nous devons être nombreux...

Inès arrêta sa phrase sur une note interrogative qui la surprit elle-même. Peut-être parviendrait-elle à quitter Jeanne en sachant ce qu'elle désirait savoir ?

— Nombreux... mon Dieu, non... je ne donne qu'une petite réception toute simple, entre amis, et s'apercevant qu'Inès s'attendait à l'entendre poursuivre, il y aura Jean-Paul Loubier, les Launay, les Molard... Cinmer... heu... les Quenelec, les Ranneau... heu... Loubier, non, je l'ai déjà dit... Nunnenbugne, Montana et qui donc encore ?... Ah, les Topovitch et...

— Et « « Quoi » ? l'interrompit Inès en fronçant exagérément les sourcils, avec une grimace qui déformait sa bouche.

— Les Topovitch. C'est un couple de jeunes enseignants qui est arrivé tard, il y a une huitaine de jours, je crois, sympathique... vous verrez... donc, les Topovitch et vous, naturellement... C'est tout... conclut Jeanne en se levant.

— Topovitch ! Quel drôle de nom ! dit Inès. Et ce monsieur est peut-être militaire ?

— Oui.

Inès savait enfin ! De la qualité des invités dépendait celle de sa tenue. Or, ce soir, il y aurait beaucoup de « V.S.N. » (Volontaires du Service National), des militaires ! pour la plupart mariés, mais c'était bonnet blanc et blanc bonnet pour Inès. Jamais elle n'invitait de V.S.N. célibataires, et par nécessité, les mariés. Pas de soldats chez elle ! Elle n'était pas antimilitariste : elle était prête à recevoir chez elle un colonel, un général... C'était une question d'étoiles ».

Mais cette ségrégation la tourmentait quelquefois. Les V.S.N. n'avaient pas toujours la vulgarité qu'elle croyait immanente aux simples soldats. Alors, impatiente, elle devait attendre leur libération sur place pour les inviter.

Bernard Montana était placé premier sur cette liste d'attente. En un an, elle avait admiré de loin le charme et la distinction du jeune V.S.N. célibataire qu'il lui tardait d'accueillir dans son salon. Ce soir, la présence de Montana serait sa seule consolation au milieu d'une assemblée vulgaire.

— Vous gardez cette robe pour ce soir ? dit Inès à brûle-pourpoint.

— Oui... peut-être... je ne sais pas, dit Jeanne, surprise, en esquissant un mouvement vers la porte d'entrée, pour tenter d'y entraîner l'autre.

— Je vous demandais cela pour savoir un petit peu... ce que je dois mettre... je ne voudrais pas... n'est-ce pas ? essayait d'expliquer Inès, les mains tendues en signe d'impuissance mais les pieds toujours cloués au sol.

— Vous n'avez pas de souci à vous faire... on s'habille simplement... de toutes façons, quoique vous mettiez, Inès, vous serez toujours ravissante. Ce n'est pas comme moi !

Jeanne venait de mettre beaucoup de chaleur dans son compliment sachant qu'Inès s'empresserait de l'utiliser comme une pommade antiphlogistique bien grasse; ainsi le corps entièrement huilé glisserait de lui-même vers la sortie.

— Oh, vous exagérez ! dit Inès, ravie, exagérant elle-même sa modestie. J'ai beau être ravissante, il me faut du temps pour me préparer ! Je me sauve... Patrice !

D'un coup de main sur la tête, sa casquette reprit une position correcte; d'un coup d'épaule, la courroie du sac, sa place : Inès Delon partait !

Les deux femmes sortirent sur la véranda où s'amusaient les garçons.

— Allez, Patrice, mon chéri, dis merci à Jeanne, on s'en va, dit Inès en tendant la main droite à son fils.

Patrice ne voulut rien entendre. Il n'abandonnerait pas Yann autour duquel il tournait. Une gifle l'arrêta dans sa course.

— Ça suffit, Patrice ! Maman est pressée... Dépêche-toi !

Patrice, une main sur la joue brûlante, commença un caprice : il pleurait en tapant du pied.

— Allons, allons, Patrice, tu ne vas pas faire le bébé après avoir été si gentil, intervint Jeanne.

Le « bébé » refusant d'écouter sa mère, reçut une nouvelle claque.

— Mais qu'est-ce qu'il a aujourd'hui ! se lamentait Inès, tu es très vilain, tu m'entends ? Maman ne t'aime plus ! — puis, se saisissant violemment de la main libre de Patrice —. Excusez-le, Jeanne... Merci beaucoup... Oh, ce gosse ! ce gosse ! Il me rendra folle !

Jeanne ouvrit la porte et s'effaça pour laisser le passage au convoi rapide d'une mère remorquant difficilement un enfant criant et piétinant.

Au croisement, Inès Delon lança un « A tout à l'heure » auquel la bouche de Jeanne fit écho.

Avec un soupir de soulagement, Jeanne referma la porte sur Inès traînant son fils en larmes vers la demeure familiale située deux cents mètres plus loin, de l'autre côté de la rue.

— C'est un messant ga'çon, hein ? Il est messant, Patrice, dit le petit Yann Ranneau, la tête levée vers Jeanne. Moi, ze p'eure pas.

— Tu ne peures pas ? Hum, de temps en temps, tu dois bien pleurer un peu... un tout petit peu, lui dit Jeanne d'une voix douce.

— C'est pas vrai. Ze peure jamais moi !

Yann avait levé la main comme pour repousser les propos de Jeanne; puis, fâché, il baissa la tête et mit son pouce dans sa bouche.

Jeanne s'approcha et se baissa pour faire face à la petite tête blonde boudeuse.

— Allons, tu n'es pas fâché, dis ? — elle glissa son index sous le menton pour le chatouiller — Tu es fâché ? Bourrique, va !... Ecoute, tu vas rester un moment bien sage, je vais me doucher. J'en ai pour une minute, tu entends ? Je reviens tout de suite, d'accord ? (Yann jouait au fâché, il parvenait difficilement à retenir un sourire sous l'index chatouilleur), mais dis quelque chose... Non ? Bon. Tant pis pour toi. Je te laisse.

Jeanne abandonna le gosse. Elle traversa sa chambre, passa dans la salle de bains, se doucha rapidement. Après une vérification du maquillage dans la glace, elle repassa entièrement nue dans la chambre pour prendre une serviette sèche. Elle se retrouva face à face avec Yann.

Il se tenait appuyé au chambranle de la porte à peine entr'ouverte et suçait son pouce. Il contemplait innocemment la nudité de Jeanne qui, la surprise passée, prenait une serviette dans l'armoire.

— T'as un gros vent'e, dit Yann, le temps d'ôter puis de remettre son pouce dans la bouche.

— Quoi ! qu'est-ce que tu dis ? Jeanne mimait une violente colère.

Le jeu n'échappa pas à l'enfant qui sourit en voyant la conséquence de ses propos.

— T'as un gros vent'e, répéta-t-il plus fort.

— Et toi ? — Jeanne appuya sa main sur le petit ventre bombé du garçon —, mais regardez-moi ça... ce ventre ! A trois ans ! Tu n'as pas honte, non ! Il est plein de grenouilles ! (Yann riait parce qu'elle le chatouillait. Il avait du mal à reprendre haleine. Jeanne cessa.) Tandis que moi... je n'ai pas de grenouilles — elle se redressa et se tapota le ventre qu'elle venait de rentrer —, ça ce n'est pas de la graisse mais du muscle... Parfaitement, Monsieur, du muscle.

Jeanne répétait « du muscle » pour se convaincre elle-même. A la plage, on lui faisait toujours des réflexions sur son embonpoint.

Yann qui ne comprenait pas la portée de ces mots, détourna son regard. Sur le lit, un ours rose en peluche semblait dormir.

— Oh, nounours !

Il se précipita vers le lit, s'agrippa au couvre-lit pour y grimper dessus et se saisit de l'ours.

— Tu me le donnes ?

— Ah non ! C'est mon nounours à moi, il fait dodo avec moi, tu

sais. Si tu me le prends, je ne pourrai plus dormir, dit Jeanne en s'asseyant.

Elle disait vrai. Depuis des années, elle conservait cet ours rose dans sa chambre sans jamais s'être interrogée sur la raison profonde de cette présence nécessaire à son sommeil. Satisfaction d'une maternité qu'elle savait impossible ? Symbole réconfortant d'un Paradis à tout jamais perdu ? L'une et l'autre à la fois ?

— Tu n'as pas de nounours, toi ? continua-t-elle (Yann fit un signe de dénégation). Non ? Mais, je sais que tu as un joli petit lapin blanc avec les oreilles qui bougent (nouveau signe de dénégation du jeune menteur voulant son ours.) Si, si, si... Je l'ai vu.

Yann était assis sur le grand lit, les jambes allongées devant lui. De son bras gauche replié, il serrait l'ours sur sa poitrine. Les doigts de la main droite étaient très occupés : le pouce dans la bouche, l'index levé, le médius caressait le sourcil droit, l'annulaire recourbé vers le bas cachait un peu le nez en trompette; enfin le petit doigt, trop petit pour être employé, demeurait plié sur lui-même.

Dans son attitude préférée, Yann suivait les gestes de Jeanne chantonnant « tu as un joli petit lapin blanc », debout, au pied du lit. Tout en continuant de se frotter le dos avec la serviette elle lui fit face. Elle rencontra un instant le regard de l'enfant, puis le sentit glisser lentement sur sa poitrine et s'immobiliser sur son ventre.

Yann tendit son index en direction du pubis brun.

— T'as pas de « souris », toi !

Surprise par la remarque naïve de l'enfant, Jeanne dissimula son sourire sous un ton faussement scandalisé :

— Mais... qu'est-ce que c'est que ces mots !

— C'est que les garçons qui z'ont des « souris », dit Yann en donnant de rapides coups de tête affirmatifs. Annie, non plus, elle n'a pas de « souris ».

— Si sa mère t'entendait, tu verrais un peu ce qu'elle te dirait, Annie ! Mais, qui t'apprend toutes ces belles choses, hein ?

— Annie !

Apparemment, Yann était sincère. Jeanne se fit mentalement une réflexion sur la façon dont la mère élevait son enfant. Cependant, elle décida de pousser plus avant ce curieux entretien.

— Et puis, comment sais-tu qu'elle n'a pas de « souris », Annie ? demanda-t-elle.

Ce fut au tour de Yann d'être surpris par la naïveté de la question. Comment le savait-il ? C'était très simple, si évident que la perspective d'une explication jugée inutile ne l'enchantait pas du tout : il devrait pour cela cesser de sucer son pouce. Mais Jeanne attendait. Contrarié par cette insistance muette qui l'obligeait à retirer une nouvelle fois le

doigt de la bouche, Yann respira profondément et se lança dans un petit discours improvisé dans lequel la recherche des mots contrariait l'impatience d'en avoir fini.

— Pa'ce que ze l'ai vu... et pa'ce que... pa'ce que, Annie, hé bien, tu sais... Annie elle se « dousse » avec moi... Le matin, Annie et puis moi, on va se « dousser ».

Il se tut, à bout de souffle. Le pouce droit disparut dans la bouche. Il avait trop parlé. Les grandes personnes le fatiguaient parfois avec leurs questions, leur « pourquoi » et leur « comment » « Qu'ils sont bêtes ! », pensait-il souvent.

Jeanne, renseignée, abandonna Yann à ses réflexions, et passa un slip noir et le soutien-gorge assorti. Elle cherchait dans l'armoire une robe simple quand sa main se posa sur une longue robe de soie noire. Elle savait qu'Inès Delon en avait une à peu près semblable par la faute de leur couturière commune, une Libanaise qui s'amusait parfois en proposant les mêmes modèles à ses clientes, certaine de conserver sa clientèle par la qualité et la perfection de son travail.

Jeanne Martin hésita un instant.

Les Quenelec et les Ranneau arrivèrent les premiers, Pierre Martin les accueillit et laissa sa porte d'entrée poussée pour s'éviter de futurs dérangements.

Hervé Quenelec et Roger Ranneau s'étaient découverts bretons, dès leur arrivée à Ziguinchor. L'origine commune rapprocha aussitôt les deux barbus qui se mirent en ménage en attendant la venue de leur femme respective. Dans l'appartement attribué aux Quenelec, la cuisine de Ranneau entretenait les deux solides appétits aussi facilement que le nettoyage de Quenelec, la propreté des lieux.

Quand ces dames arrivèrent enfin, elles resserrèrent rapidement les liens noués par les maris, bien que le tempérament et le caractère d'Edmonde Quenelec s'opposassent à ceux d'Annie Ranneau.

Celle-ci était petite, maigre, nerveuse; les gestes secs, le parler rapide et familier, la riposte facile et si crue avec les intimes qu'elle passait pour un « garçon manqué ». Elle avouait elle-même, avoir désiré être un homme. Pour appuyer ses dires, elle s'était fait couper ses longs cheveux, très clairs, presque blonds.

Un blond peu soutenu et identique à la longue chevelure de Madame Quenelec. Edmonde Quenelec était grande pour une femme, trop grande à son goût. Cette grande taille la complexait parfois par sa disproportion avec le reste de sa personne. Alors sa poitrine lui semblait trop petite et ses hanches trop larges brisaient sa mince silhouette. Ces défauts étaient compensés par un maintien souple et naturel, des gestes posés, un débit contenu et une courtoisie spontanée. Elle savait dissimuler son sourire moqueur sous une franche gaîté.

Edmonde Quenelec était toujours aussi heureuse après ses deux

années de mariage. Mais elle aurait désiré un enfant, désir accentué depuis, par la fréquentation des Ranneau et de leur fils.

Le mari s'y était opposé prétextant la faiblesse de leurs ressources actuelles, l'incertitude de leur avenir et la fin de leur tranquillité.

En effet, Hervé Quenelec, comme tous les « V.S.N. », percevait mensuellement une « indemnité fortaitaire de subsistance » de 1 500 francs*; sa femme — chef de famille pendant le séjour du mari sous les drapeaux — touchait un peu plus de 2 400 francs* par mois en sa qualité d'agent féminin non-fonctionnaire, c'est-à-dire moins que l'enseignant masculin non-fonctionaire de même indice, au traitement mensuel brut de 3 050 francs*. C'était de la ségrégation !

De plus, même si sa femme espérait se faire titulariser, il n'avait pas l'intention, lui, une fois libéré, de faire carrière dans l'enseignement. Il préférait le journalisme et avait sa place retenue dans un grand journal breton; enfin, il voulait profiter de sa jeunesse dans une liberté qu'aurait plus ou moins menacée la paternité.

Edmonde Quenelec raisonnait son mari.

L'argent, est-ce que ça comptait ? Et les Ranneau ? Ils s'en sortaient bien avec leur gosse. Roger percevait la même indemnité mensuelle et Annie, avec son contrat local ne gagnait que 7000 francs* par mois pour les mêmes dix-huit heures hebdomadaires. Alors ? Et ce n'était pas les quelques petits suppléments familiaux qui leur permettaient de vivre correctement.

Une fois en France, on s'arrangerait toujours. Elle ne voulait pas devenir mère à quarante ans ! Elle en avait déjà vingt-trois. Il faut avoir les enfants quand on est jeune. Annie avait eu Yann à son âge...

Les époux ne laissaient pas passer une seule occasion de défendre mutuellement leur thèse. Elle, elle vantait les joies de la maternité; lui, celles de la tranquillité. Celle-ci citait en exemple le bonheur des Ranneau dû à la présence de Yann; celui-là lui faisait constater les perpétuelles disputes des mêmes Ranneau, victimes d'un enfant fauteur de troubles qui promettait.

« Qu'il est mignon, tu ne trouves pas ? T'en voudrais pas un comme ça », lui disait-elle attendrie par le dessin que Yann venait de peindre pour elle. « Quel emmerdeur, ce gosse ! » s'exclamait-il abasourdi par les cris ininterrompus du garçonnet capricieux.

A la fin de chaque bataille, les Quenelec se retrouvaient sur leurs anciennes positions, fort éloignées l'une de l'autre.

Mais les jeunes combattants s'aimaient trop pour tarder à signer l'armistice. Les concessions mutuelles tacitement acceptées, ils se reti-

---

* Francs français — Traitement variable selon les Etats.

raient discrètement dans leur chambre pour sceller leur pacte d'amour. Un pacte d'amour dont les clauses étaient si loyalement respectées des deux côtés que la maternité insatisfaite se heurtait bientôt au mur viril de la tranquillité.

Les Quenelec ne savaient pas encore que ce même conflit, que la venue d'un fils bilatéralement désiré aurait pu apaiser, grondait sourdement chez les Ranneau.

Roger Ranneau avait lancé quelques timides offensives qui avaient fait battre sa femme en retraite.

Celle-ci conservait bien vivant dans sa mémoire le souvenir des heures terribles d'un accouchement difficile. Elle n'était pas prête à recommencer, même trois ans après. Face à la volonté de l'homme, elle utilisait non pas les vieilles et habituelles ruses de femme mais les moyens les plus modernes de la médecine. Les résultats étaient excellents. Mais le mari, tenu dans l'ignorance, commençait à se poser toutes sortes de questions.

Roger Renneau désirait une fille, jolie comme son Yann pour lequel il se montrait aussi injustement sévère qu'indulgent. Ce soir, il l'avait laissé dîner chez les Martin parce que le fils en avait exprimé le caprice. Jeanne Martin elle-même avait soutenu Yann.

Annie Ranneau en souhaitant le bonsoir à Jeanne, s'inquiéta de la gêne que son fils lui avait certainement causée.

— Pas du tout. Il a été adorable, et il a bien mangé, dit Jeanne Martin. Pas vrai, Yann ? C'était bon ?

— Zeanne, hé ben... elle n'a pas voulu me donner de la mangue, se plaignit Yann, en baissant la tête d'un air boudeur; puis, en lançant un regard « par en-dessous », ze suis fassé !

— Non, mais ! Ça ne va pas !, gronda sa mère, c'est comme ça que tu remercies Jeanne ? Tu sais bien que je ne veux pas que tu manges de mangue. Ça te donne mal au ventre ! J'en ai assez de t'entendre dire « Annie, bobo ventre » !

— Ze suis fassé, persista Yann, vexé par la moquerie de sa mère.

— Bon. Puisque tu es fâché, tu vas aller au lit. Allez, ouste ! — La mère s'empara du fils et s'adressant à Jeanne — Je peux l'amener dans la chambre ?

— Bien sûr. J'ai préparé le lit pour lui et Valérie. Viens, dit Jeanne en se dirigeant vers la chambre.

Yann refusait d'aller se coucher. Il essayait d'échapper à la main de sa mère qui le tirait vers la chambre à coucher.

— Ça suffit, Yann ! Tu vas te ramasser une de ces fessées !, dit Annie Ranneau en colère. Ne pouvant en supporter davantage, elle se

déchargea de la corvée sur son mari — Roger ! Débrouille-toi ! Il m'agace !

Le père s'empara calmement du fils en pleurs qui émit un « ze veux pas faire dodo, Rozer » désespéré, entre deux sanglots.

— Allons, Yann. Il y a mon nounours qui t'attend, intervint Jeanne Martin. Tu ne vas pas laisser mon nounours faire dodo tout seul, dis ?

Le père, son fils et Jeanne disparurent dans la chambre en abandonnant la salle au silence.

— Quel calme ! constata en souriant Pierre Martin, occupé à servir l'apéritif aux Quenelec.

— Il est terrible, ce gosse ! soupira Hervé Quenelec.

— Tais-toi, Hervé ! tempéra sa femme. Tu verras quand nous en aurons un !

— Ma « Louise », commença Quenelec qui aimait surnommer ainsi sa femme, en tirant exagérément sur ses lèvres, c'est pas demain la veille.

— Tu as bien raison ! acquiesça Annie Ranneau, encore rouge de colère, en s'asseyant brutalement — Nom de Dieu ! Je te jure que si c'était à refaire...

Elle conclut par un geste suffisamment explicite.

— Tu as fini de dire des conneries ! lui dit son mari d'une voix sourde, revenu de la chambre.

— Attention... Je crois qu'on va avoir droit à une dispute « Rannesque », dit Quenelec d'un ton ironiquement tragique.

L'atmosphère se détendit dans un sourire général.

— Qu'est-ce que je vous sers ? demanda Jeanne Martin. Edmonde ? Ah, c'est fait. Annie ? Tu veux un Martini ? Toi, Roger ? Hervé a déjà son jus de fruits, évidemment !

Quenelec ne buvait plus d'alcool depuis son hépatite virale. Jeanne le trouvait sympathique. Un visage allongé, le nez droit et long au milieu de la barbe chatain clair l'amusait; ses cheveux frisés finissaient en creux de vague sur la nuque. Il était grand, calme et un peu mince. Elle ne se sentait pas attirée par lui.

Roger Ranneau lui plaisait davantage. Il était plus petit mais plus puissant, large d'épaules, une démarche roulée; un visage plutôt carré, couvert de barbe noire aux reflets roux, une fine moustache soulignait la fraîcheur des lèvres sensuelles. Et c'était à cause de cette sensualité qui brisait l'impression de dureté du visage, que Ranneau ne l'excitait pas. Même le regard aigu en était radouci.

Pourtant, ces muscles, cette large poitrine velue sous la fine chemise blanche, ces mamelons qui en tendaient la texture, étaient ceux d'un petit animal sauvage ! Mais cette bouche gâchait tout.

L'arrivée de Monsieur et Madame Launay la surprit au milieu de ces réflexions.

Les Launay, tous deux enseignants de Sciences Naturelles, firent leur entrée, flanqués de leur éternelle fille de sept ans, qu'ils ne se décidaient pas à laisser chez eux, même sous bonne garde. A leur avis, la fillette était trop grande pour être confiée à une nurse mais encore trop jeune pour rester seule la nuit. Cela était connu et un lit était préparé pour accueillir le sommeil de la gamine, qui ne participait jamais au dîner des invités. Valérie s'endormait sans aucune difficulté dans le lit des hôtes de ses parents qui la récupéraient au moment du départ. Ainsi, l'enfant couchait, au cours de l'année, plusieurs fois dans tous les lits de la ville.

— Dépêche-toi, Valérie, dit Jeanne Martin en désignant la porte de la chambre à coucher, Yann est déjà couché.

— Bonne nuit, ma « bique », dit Yves Launay en embrassant sa fille.

— Bonne nuit, ma chérie, lui souhaita sa mère dans un baiser.

Pendant que la « bique chérie » allait sagement se coucher, les salutations d'usage s'échangèrent.

— Dis donc, si j'avais su, je me serais mis autre chose dit Marie-Jo Launay dans son accent du Sud-Ouest français, avec un air complimenteur à l'adresse de Jeanne, vêtue de sa longue robe noire, au profond décolleté dorsal.

— Mais... Tu n'as pas de soutien-gorge ! s'écria Yves Launay en riant, ce qui lui faisait froncer le nez.

— Ça t'intéresse, bourrique ?, fit Jeanne Martin, délicieusement chatouillée par l'allusion mais elle le dissimula dans un soupir, avec élévation d'yeux au plafond aidée d'un mouvement d'épaules.

Marie-Jo Launay tira sur les deux plis de son pantalon jaune poussin avant de s'asseoir. Elle portait un chemisier noir et blanc pour amincir une poitrine bien portante. Elle était brune, les cheveux courts dans une coiffure gonflante; les yeux très noirs ne perdaient jamais leur éclat sévère, même dans le rire. Le visage de vingt-neuf ans reflétait le goût de la bonne chère que partageait un mari gourmet.

Yves Launay, de même âge, en était déjà à l'embonpoint, la tête en paraissait rapetissée, avec son début de calvitie frontale. Le teint rosé, les joues gonflées, le nez court et à peine crochu, une bouche fondue dans la rondeur du visage, tout respirait la santé.

— Je suis allé au Cap, hier. Il y a pas mal de dégâts et la plage est dégueulasse, dit-il.

— Il paraît que le toît de notre concession est complètement pourri, dit Marie-Jo Launay qui s'était refusée au voyage.

— Et les autres ? demanda Edmonde Quenelec.

— D'après ce que j'ai pu voir, ça a l'air de tenir. Merci, dit Yves Launay en acceptant le verre offert par Jeanne.

— La piste n'est pas trop défoncée ? demanda celle-ci.

— Bien sûr ! Surtout après Oussouye, tu sais, là, quand on longe la frontière portugaise, — la main de Launay dessinait des zig-zag dans l'air —, en arrivant au Parc de Basse Casamance.

— Ce ne doit pas être à cause de l'hivernage, intervint Pierre Martin, mais surtout à cause des camions de l'armée. Ils sont arrivés en renfort.

— Ah, voilà pourquoi le bac a fonctionné si tard l'autre nuit, dit Hervé Quenelec. Je me demandais ce qui se passait. Il devait être 2 heures, 2 h 1/2... C'est pas croyable ce qu'on peut l'entendre de chez nous. Pourtant, nous sommes relativement loin. Heureusement qu'on n'habite pas à l'embarcadère, comme les Cinmer. Qu'est-ce qu'elle a dû prendre, Monique !

Quenelec terminait à peine quand une voix forte et connue les fit sursauter puis éclater de rire.

— Qu'est-ce qu'elle a pris, Monique, Hervé ? Allez, dites !, ordonnait Monique Cinmer jouant à l'adjudant, puis en se radoucissant : Bonsoir, tout le monde !

A ses côtés, son mari, souriant, salua et fut interrompu par sa femme répondant à Quenelec :

— Le bac ? Oh, ne m'en parlez pas, Hervé, dit Monique en portant une main à sa joue, signe féminin en face d'une catastrophe. Je n'en ai pas fermé l'œil de la nuit... et « Toukoutoum, Toukoutoum »... toute la nuit ! et Jules qui n'a rien entendu, vous vous rendez compte ?

— Moi, la nuit, je dors. Je me demande pourquoi tu n'en fais pas autant !, dit Jules Cinmer en plaisantant sa femme.

— Alors, quand ce ne sont pas les enfants, c'est le bac, se lamentait Madame Cinmer. Mais cette fois-ci, ça a l'air sérieux.

— Mais non ! s'empressa de répondre son mari avec une mine de désapprobation à l'égard de sa femme, il faut que tu exagères tout le temps, toi !

Monsieur Cinmer adoucissait toujours les propos de sa femme qui ne savait pas se modérer. Elle parlait trop à son gré.

Les Cinmer, qui enseignaient les mathématiques depuis un an au lycée de la ville, étaient les heureux parents de quatre enfants, dont la dernière n'avait que quelques mois.

Le père ne paraissait pas ses trente-huit ans, peut-être parce qu'il est difficile de lire l'âge sur le visage sombre d'un Martiniquais, mais surtout parce qu'il était souple et plein d'entrain, malgré un ventre proéminent dont le bombement était accentué par la taille moyenne de l'homme et par la chemise blanche qu'il portait.

Par contre Madame Cinmer faisait un peu plus que ses trente-quatre ans. Ses nombreuses grossesses l'avaient marquée. La taille s'épaississait au grand désespoir de cette mère de famille nombreuse qui abandonnait à regret sa voiture pour se forcer à la marche à pied, à rouler à vélo pour durcir ses abdominaux et perdre quelques kilos en cours de route.

Malgré ces différents exercices physiques, les maternités successives persistaient à peser lourdement sur la balance.

Elle portait une robe en tissu de pagne, à manches courtes, très ample. Les cheveux longs étaient roulés en un gros chignon net sur la nuque et découvraient aussi l'ovale du visage, au maquillage discret effaçant les taches de rousseur.

Le couple aimait s'amuser et savait recevoir. Ils s'étaient vite habitués à Ziguinchor. Et Ziguinchor appréciait leur gentillesse, leur serviabilité et les innocents punchs de Monsieur aux conséquences inattendues. Mais Madame parlait beaucoup et sa voix portait loin.

Pendant que la discussion roulait sur l'évolution de la situation locale, les Martin continuaient le service.

Des bols, en bois noir, contenant un assortiment varié d'amandes, de cacahuètes et de noix de cajou salées, d'olives noires et vertes, de « chips », passaient de main en main; les verres vidés s'emplissaient aussitôt.

Un « coin repas » était aménagé près de la table poussée contre le mur et surchargée d'assiettes diverses, de couverts, de bouteilles, de serviettes en papier, de plats. L'insuffisance de chaises était supplée par des banquettes étroites fabriquées localement et sur mesure.

C'étaient des sièges constitués d'une assise de fines lianes tressées reposant sur une armature de baguettes d'un bois spécial, souple et résistant, superposées et réunies entre elles par des « pointes » de bois dur. Pas le moindre métal. Ces banquettes végétales étaient légères, pratiques et bon marché. Une fois hors d'usage, on n'hésitait pas à les remplacer.

On se poussa pour faire une place aux Cinmer. Bien qu'on se vît plusieurs fois par jour, on continua à prendre des nouvelles de la santé des uns et des autres. Un malaise pouvait toujours avoir frappé l'un d'entre eux depuis le matin. Le climat tropical est si traître.

La santé des invités présents étant stationnaire, on s'enquit de celle des enfants plus sujette à variations, par principe. Madame Cinmer prit enfin la parole pour donner des nouvelles de ses deux garçons-deux filles, en commençant par la dernière qui gardait encore sa tache violette, dite de naissance, à son âge ! C'était, en effet, surprenant. Mais l'aîné l'inquiétait aussi; et le temps de résumer ses soucis de mère, elle tint la conversation jusqu'à l'arrivée de Monsieur et Madame Topovitch.

Le nouveau couple stationna un instant sur le pas de la porte-fenêtre, intimidé par les regards tournés vers lui.

Michel Topovitch, agrégé de Sciences Naturelles à vingt-cinq ans, vêtu de chemise blanche à manches courtes, inclina le buste en signe de salut, un sourire sur sa petite bouche rose à la lèvre inférieure épaisse, les paupières plissées sur un regard bleu. C'était un blond, de taille moyenne, mais aussi grand que sa femme perchée sur de hauts talons noirs.

Yvonne Topovitch, la large chevelure teinte d'un blond roux sur laquelle se détachaient les deux anneaux d'or de ses boucles d'oreille, roulait de grands yeux verts étonnés, en amande sous des cils surchargés de noir et le turquoise du fard à paupières. Sa maigreur et ses épaules hautes, surélevées par les courtes manches bouffantes de sa robe, la faisaient paraître bossue. Plus intimidée que son mari, elle eut un brusque accès de toux sèche, nerveuse. Cette même toux qui la prenait au moment d'entrer dans ses classes de Terminale et de Sixième.

Les Martin s'empressèrent de leur trouver une place. Les Topovitch tutoyaient déjà la plupart de leurs collègues qu'ils ne connaissaient que depuis huit jours.

Madame Topovitch s'assit sur une chaise à côté de son mari. Elle toussa trois ou quatre fois en accrochant son sac noir au dossier du siège. Elle en retira un petit mouchoir rose et un éventail noir qu'elle tint fermé, sur ses cuisses.

Le couple se doutait bien qu'il allait être l'objet de curiosité de la soirée. Mais il ne pouvait pas encore savoir à quel point.

Car tout au long de la soirée, les projecteurs resteraient braqués sur les Topovitch.

On voudrait tout connaître d'eux et tout de suite, depuis leur enfance jusqu'à leur arrivée dans cette ville; la profession de leurs parents, s'ils en avaient; la vie qu'ils menaient en France, leurs diplômes, leur voyage de noces, leurs maladies infantiles, leurs opinions politiques, la raison pour laquelle ils n'avaient pas d'enfant, s'ils comptaient rester longtemps dans ce pays...

On étudierait leurs gestes, leurs regards; on apprécierait leur tenue vestimentaire, on jugerait de leur maintien dans les moindres détails. Tout cela, sans haine, sans amour, sans pitié.

Les renseignements recueillis ce soir, seraient échangés, comparés, pesés, étudiés, rectifiés, hors de leur présence et finalement digérés par l'insatiable cerveau électronique des compatriotes.

Après lecture et interprétation personnelles de la « carte Topovitch » ainsi programmée, on les aimerait ou on se moquerait d'eux, on les inviterait ou on les ignorerait, on s'en ferait des amis ou des ennemis.

Dès qu'elle eut remercié Jeanne Martin pour son whisky-coca, Madame Topovitch fit part de ses impressions de nouvelle résidente.

Elle était satisfaite de la villa mise à leur disposition par l'administration sénégalaise. L'habitation était grande, quatre pièces-cuisine avec une très belle salle de bains, située près du lycée et entourée d'un vaste jardin privé. Le mobilier était en mauvais état mais suffisant.

— Avez-vous trouvé une « fatou » ?, demanda Madame Cinmer.

— Une « fatou » ? — Madame Topovitch la regardait étonnée — Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Voyons, Yvonne, une « fatou » c'est une bonne, lui dit son mari toujours gêné par l'expression naïve de sa femme, qui, incapable de cacher son ignorance ou son incompréhension, prêtait à sourire.

— Ah oui, la « fatou ». — Elle toussa —. Nous avons pris une catholique. Il paraît qu'elles sont plus honnêtes. Elle fait bien la cuisine, elle parle français. Mais Michel a engagé un veilleur de nuit — un vieux noir, très amusant avec sa lance — pour garder notre 2 CV.

— Vous avez bien fait, dit Jeanne Martin, surtout avec une 2 CV ! Nous en savons quelque chose ! Une fois, on nous l'a volée. On l'a retrouvée à cent kilomètres d'ici. Une autre fois, on l'a trafiquée. On n'a pu emporter que les roues de secours, et nous la garons à l'intérieur de la propriété, près de la fenêtre de notre chambre. Si ça continue, on prendra un gardien.

— Tu vois que j'ai bien fait, dit Topovitch à sa femme.

— Tu sais, ils te fauchent n'importe quoi... un phare, un siège, le bouchon du réservoir, une roue, tout ce qu'ils ont le temps d'emporter, dit Yves Launay.

— Et la police, elle ne fait rien ? s'étonna Yvonne.

— Oh, ! tu sais, la police, la police... elle voit ce qu'elle veut bien voir, surtout quand il s'agit d'un « toubab », dit Marie-Jo Launay. Et puis, on va pas se plaindre pour un phare volé. Et avant qu'on retrouve le voleur...

— Ne dis pas ça, chérie. Ils le retrouvent parfois, tempéra Yves Launay.

— Tu parles ! — et sa femme fit un geste d'impuissance.

— Pardon, Marie-Jo, on le retrouve parfois, dit Annie Ranneau, pour prendre la défense de Launay contre sa femme. Les Quenelec en savent quelque chose... Demande-leur !

Ces paroles soulevèrent une exclamation de surprise générale. « Comment Hervé ! Comment, Edmonde ! On vous a volé votre voiture ! »

La déception fut grande. On avait volé le bracelet d'Edmonde, cadeau d'Hervé.

— Le beau bracelet en or ? s'enquit Madame Cinmer, le visage durci, le buste raidi par l'émotion, l'index tendu vers le bras d'Edmonde.

La police, chargée de l'enquête, pensant avoir arrêté le voleur qui s'était introduit en plein jour, dans l'appartement des Quenelec, en présence de leur bonne occupée à la cuisine, avait prié le couple d'assister à l'interrogatoire.

— Vraiment, si j'avais su, je n'aurais pas porté plainte commença Edmonde Quenelec, sincèrement émue. C'était un gosse. Ils l'on giflé, battu devant nous pour le faire avouer. Je ne savais plus où me mettre. Mais de ces coups !... Quand je suis sortie du commissariat, j'étais écœurée; mais vraiment écœurée.

Madame Quenelec au comble de l'émotion, perdit sa respiration, devint rouge. Ses yeux brillaient.

—Calme-toi, mon petit. C'est fini, plaisanta son mari en l'entourant de ses bras pour la protéger d'un danger imaginaire.

— Que tu es bête, Hervé, dit-elle doucement, vexée d'être moquée publiquement par son mari.

— Tant qu'ils se battent entre eux, dit en riant Yves Launay.

— On ne s'ennuie pas, là-dedans ! constata Madame Molard en entrant.

Monsieur Molard tendit son bras pour un salut fasciste, claqua des talons et cria : « M'ssieurs-dames, bonsoir ! »

Les regards des « anciens » se dirigèrent aussitôt sur le bas du pantalon de René Molard, enseignant, lui aussi, les sciences naturelles.

Le pantalon s'arrêtait toujours au-dessus des chevilles. C'était la constante caractéristique de ce jeune « V.S.N. », père de deux garçons.

On l'expliquait facilement. Monsieur Molard prenait du poids à chaque grossesse de sa femme qui, à l'inverse de son mari en perdait après l'accouchement. Le ventre bedonnant de l'homme raccourcissait un peu plus chaque année la longueur du pantalon.

René Molard demeura un instant le bras levé, le regard bleu fixe, la tête aux cheveux argentés droite, sous l'œil amusé de sa femme.

Jacqueline Molard, blafarde, les cheveux bruns roulés en chignon sur le côté droit, attendait que son mari ait fini ses pitreries. Sur sa bouche, fuyant sur la gauche, la lèvre supérieure plus avancée empiétait de façon disgracieuse sur la lèvre inférieure, pourtant charnue.

Elle portait sa robe ample, bleue à pois blancs, au col rond. de même couleur. La robe — pavillon homologué qu'elle hissait à chaque grossesse — était explicite, mais Madame Molard tint à confirmer officiellement la nouvelle, ce soir-là.

— Ça y est, dit-elle en se tapant sur le ventre, d'un air ravi, je suis encore pleine !

Il y eut des rires. Madame Topovitch, comprenant que cela indiquait qu'elle était saoûle, la jugea vulgaire, quand son mari lui eut expliqué.

— Elle attend d'être au frais en France, pour être en chaleur, dit René Molard dans un humour dont il ne se départait jamais.

— Mais vous allez me rattraper, Jacqueline !, s'écria Madame Cinmer.

— Ne vous inquiétez pas, Monique, ça ne fera que mon troisième ! précisa Jacqueline Molard, en proie à un rire qui lui remettait momentanément la bouche droite.

Annie Ranneau en profita pour taquiner Marie-Jo Launay qui désirait un petit frère pour sa Valérie.

— Alors, Marie-Jo, qu'est-ce que tu attends pour t'y remettre !

Madame Launay lui lança un de ses regards noirs les plus terribles : Annie Ranneau venait de mettre le doigt sur la plaie qui faisait souffrir son mari : Yves ne voulait plus d'enfant. Marie-Jo ne cessait de lui réclamer depuis quelques années ce fils qui devait être conçu obligatoirement en cette période pour qu'elle accouche en France, pendant les grandes vacances. Quand la date de conception approchait, Madame Launay énervait son mari avec cette histoire d'enfant. Le pauvre homme connaissait une semaine d'impuissance. Cette année, elle s'était décidée à prendre son mari en traître, de ne plus lui en parler. Et voilà qu'Annie Ranneau venait peut-être de ruiner ses bonnes résolutions.

— Moi, je veux bien. Mais c'est Yves... dit-elle enfin, un regard de reproche sur son mari.

— Ho ! Hein ! Lâche-moi la braguette, tu veux ?, tonna Yves Launay.

Le ton sur lequel fut dite son habituelle plaisanterie indiquait un colère sourde. Launay rougit. Pour garder une contenance devant ses voisins qui le scrutaient, il s'absorba dans la dégustation de son whisky.

— De quoi j'me mèle !, dit Ranneau à sa femme.

— Ça va ! Je m'écrase, répondit-elle en croisant les jambes, détournant la tête, fâchée de ce que son mari lui rejette la responsabilité de la colère de Launay.

— Ça te va bien de parler comme ça, j'te jure, insista Ranneau.

Annie Ranneau fit une brusque volte-face vers son mari, articula clairement mais sans le prononcer un « merde » de fureur et s'enferma dans un mutisme rageur qui lui fit balancer une jambe dans le vide pendant plusieurs minutes.

Le mari, de tempérament plus rentré, s'enferma dans une muette bouderie pendant laquelle il se caressa la barbe.

Un vent de maternité soufflait sur Ziguinchor.

Libérées de leurs tâches ménagères, menant une vie calme, sans gros soucis matériels, grassement nourries, ces femmes s'abandonnaient à leur existence monotone jusqu'au jour où elles se révoltaient contre l'enlisement doré d'une mort lente.

C'était le réveil en sursaut de la maternité.

Alors, dans les chairs distendues par l'embonpoint de ces femelles passivement bercées par le chaud clapotis de l'ennui tropical, jaillissait la fraîche source de la Vie, emplissant ces corps d'un heureuse et nouvelle existence.

C'était, alors, l'inquiétude et la joie de la prochaine naissance; la quête désespérante du premier mouvement, puis ce douloureux et réconfortant petit coup de pied; c'était la dispute pour le futur prénom; c'était bientôt l'angoisse des derniers jours et déjà la peur des dernières heures.

Ces femmes dormantes s'éveillaient mères à la vie.

Elles revivaient. Elles VIVAIENT.

Madame Molard s'assit à côté de Madame Cinmer, en tant que deuxième mère prolixe — en enfants et en paroles — de la soirée. Grâce à sa fonction de gérante du « Cercle », elle connaissait fort bien la gente ziguinchoroise.

— Mais ça va nous coûter des sous, tout ça, dit-elle en faisant allusion à la venue de son troisième enfant.

Jacqueline Molard veillait scrupuleusement sur le budget familial et comparait les prix des deux ou trois épiceries de la ville avant de se décider à tout achat. Elle recevait avec les moyens du bord et davantage avec sa débrouillardise de femme.

Les deux femmes n'eurent pas le temps d'entamer une nouvelle conversation : l'arrivée de Mademoiselle Chalet et de Madame Leminoux les en empêcha.

Aux exclamations habituelles saluant les nouveaux arrivants, Jeanne Martin devant la table, dos à l'entrée, parvenant enfin à se servir un whisky-Perrier, se retourna.

Elle fut surprise.

D'abord, elle avait complètement oublié l'invitation faite à la pharmacienne, Madame Leminoux, mais surtout, elle n'avait pas invité Mademoiselle Chalet. Elle en était sûre.

Elle voulut faire part de son étonnement à son mari. Mais Pierre regardait vers l'entrée et l'expression peinte sur son visage lui était inconnue. Pierre semblait rajeunir dans son immobilité heureuse.

Comme ce ne pouvait être la présence de Madame Leminoux peu attirante qui réjouissait son mari, restait Mademoiselle Chalet.

Les yeux de Jeanne oscillèrent de Pierre à Mademoiselle Chalet qui regardait Pierre.

Jeanne ne douta plus. Que Pierre lui parle encore de divorce et il trouverait à qui parler !... Après tout, qu'il fasse ce qu'il veut, du moment qu'il lui fichait la paix.

Pierre Martin alla au-devant des deux nouvelles invitées et fit les présentations

Madame Leminoux préféra s'asseoir aux côtés de Mesdames Cinmer et Molard, ses clientes les plus fidèles.

L'ensemble beige, veste-pantalon habillait la maigreur squelettique de cette femme sans âge, au visage ingrat, aux mâchoires saillantes, aux pommettes plates ,aux orbites enfoncées, au front large et dégagé par les cheveux courts. rejetés en arrière. Elle était froide d'apparence. antipathique à beaucoup. L'allergie à ce physique était source de médisance. On lui attribuait un passé louche, un présent peu louable par sa liaison avec un africain qu'elle entretiendrait et ses pires ennemis laissaient entendre bien des choses sur la tendresse qu'elle vouait à un danois, un splendide animal noir.

Tout cela glissait sur ce visage impassible, derrière lequel se cachait une future amitié et un humour caustique certain.

Mademoiselle Francette Chalet s'installa près des couples Quenelec et Ranneau.

— Ça ne va pas, Roger ? demanda-t-elle au mari renfrogné.

— Mais oui, ça va très bien, dit Ranneau avec une moue nerveuse.

— « Monsieur » boude, intervint Annie Ranneau en jetant un regard de mépris sur son mari.

— C'est pas gentil ça !, reprit Francette Chalet sur un ton gamin.

Elle avait dit « chentil » comme elle disait « Rocher ». Dans sa prononciation, les consonnes chiuntantes s'assourdissaient. Le phénomène était dû à une malformation des maxillaires mais aussi au genre qu'elle se donnait, consistant à « mouiller » les « t » et les « d » d'une façon plus appuyée encore que celle de Jeanne Martin. Quand les deux femmes se parlaient, c'était un fantastique éclatement humide qui fusait d'entre leurs dents.

Mais cela nécessitait une importante gymnastique labiale. Pendant la conversation, la lèvre inférieure de Mlle Chalet déviait fortement sur la droite formant une avancée charnue tandis que la partie gauche de la lèvre supérieure restant soudée à la lèvre inférieure attirait la bouche de ce côté-là, la partie droite battait l'appui rose de la lèvre inférieure. Ainsi, seule la partie droite de la bouche servait réellement à l'articulation des syllabes. L'air comprimé par le resserrement des dents s'échappait sous pression.

La jeune femme aimait s'entendre parler. Cela la rassurait. Le manque de confiance en elle-même provenait de la conscience de l'enlaidissement naturel mais certain de son visage. Concentrées sur le pourtour

des lèvres et disséminées sur les joues, des papules de grosseur variable hérissaient la peau de défauts que le maquillage pâlissait sans parvenir à les atténuer.

Chez une personne aussi timide, la crainte de rougir et d'enflammer davantage ces éminences épidermiques produisait aussitôt le phénomène redouté. Mlle Chalet en devenait nerveuse. Elle donnait alors avec sa tête de brefs coups circulaires comme pour créer un vent susceptible d'éteindre le feu qui lui dévorait le visage; avec ses cheveux en épi, son attitude était celle d'une grue couronnée à l'écoute du danger.

Enfermée dans son complexe, Francette Chalet se défoulait dans sa tenue vestimentaire. Physiquement bien proportionnée. elle moulait ses jambes dans un pantalon aux bariolages criards et portait un chemisier noir tout aussi transparent que le soutien-gorge.

Par sa contradiction — faire oublier le visage sans pour autant passer inaperçue — elle attirait le regard des hommes. Se sentant observée, la jeune femme rougissait de plus belle, ne savait plus où donner de la tête, ni comment marcher. parlait haut, riait fort pour se fondre dans l'ambiance particulière à cette soirée.

Jeanne Martin l'abandonna aux soins de son mari. Elle vérifia les bols et les plats des amuse-gueule, les verres, recompta les assiettes. Les discussions allaient bon train. L'atmosphère s'échauffait. Cependant, il manquait encore Jean-Paul Loubier. Le retard de ce dernier n'était pas inquiétant du fait que les deux autres « V.S.N. » célibataires, Nunnenbugne et Montana qui formaient une « popote » avec Loubier, n'étaient pas arrivés. Ces deux-là viendraient, elle en était certaine. Elle devait se montrer patiente.

Pour tuer le temps, en bonne maîtresse de maison, elle se dirigea vers les Topovitch. Elle voulait leur conter l'histoire — encore inconnue d'eux — de la « fatou » qui avait fait cuire le chien de ses patrons, parce que, ceux-ci, devant rentrer tard, lui avaient recommandé de ne pas oublier de faire « la soupe au chien ».

Jeanne Martin s'excusait de déranger Ranneau pour passer quand l'apparition de Monsieur et Madame Delon l'arrêta.

Hervé Quenelec se retourna pour savoir ce qui pouvait amuser Jeanne qui lui faisait face.

— Ho ! Inès ! Elle est tout en bleu, dit-il en étouffant un rire dans sa barbe.

— Vraiment, c'est une réussite ! dit Edmonde Quenelec souriante et imitant le ton et les propos de Madame Delon.

Inès Delon souriait à côté de son mari.

François Delon, brun robuste, vif, au nez busqué, à l'accent marseillais avec un défaut de langue, portait une magnifique chemise blan-

che brodée et un pantalon de velours martelé bleu nuit, selon la volonté de sa femme.

Il lança un « Ave César », serra des mains et se précipita vers Monsieur Cinmer pour parler mathématiques, discipline qu'il enseignait à l'Ecole d'Agriculture.

Inès Delon resta seule, debout. Elle avait troqué son ensemble de cuir blanc contre une tenue plus légère, pantalon chemisier, d'un bleu si différent, quelle en offrait des pieds à la tête une gamme assez étendue.

Les chaussures à talons hauts étaient bleu marine, le pantalon bleu roi, le chemisier bleu cobalt; et au-dessus de ses yeux bleu ciel, le fard à paupières hésitait entre un bleu franc et un bleu-vert sans se décider pour le turquoise des grosses boucles d'oreilles carrées.

Madame Delon serrait dans sa main droite une pochette en lamé or. Les avant-bras découverts par les manches retroussées exposaient à gauche, au-dessus de la montre, un bracelet maure en or; à droite, les « sept anneaux de la semaine » du même or rouge; les doigts conservaient l'or de l'après-midi.

Elle attendait, heureuse des regards d'envie qu'elle croyait susciter, comme seul un écrin de bijoux peut en être capable.

Mais son sourire s'affaissa en rictus — malgré l'effort déployé pour tenir les lèvres bien tendues — quand elle vit Jeanne Martin s'avancer dans sa robe de soirée, robe à la couleur près, semblable à la sienne.

— Mais vous êtes une véritable symphonie en bleu !, s'émerveilla Jeanne en lisant la déconvenue sur le visage crispé de la « cacophonie bleue ».

— Nous ne sommes pas trop en retard, j'espère ? — parvint à dire Inès Delon. Puis, parce qu'elle avait la même : — Votre robe est splendide.

— N'est-ce pas ? Venez, je vais vous présenter aux « nouveaux », chuchota Jeanne Martin.

Inès Delon voulut serrer la main à tout ce monde qui s'était remis à la conversation, l'instant de surprise passé. Elle fit un sourire modéré mais poli aux Ranneau et s'installa face aux Topovitch.

On déclina son identité.

— Vous êtes parente avec Alain Delon ?, demanda Yvonne Topovitch.

— Pas du tout ! répondit Inès Delon, flattée du rapprochement avec son homonyme célèbre. Et vous, Topovitch, c'est russe, non ?

— Oui, enfin... c'est arménien, exactement. Mais la famille de mon mari est française depuis des générations.

Yvonne Topovitch lui était agréable par sa douceur et sa retenue. Un peu maigre, cependant. Dommage qu'elle n'ait pas davantage de

poitrine. Les jeunes femmes d'aujourd'hui semblaient peu s'en soucier, et quand elles en avaient, elles l'exposaient. Comme cette Francette Chalet. Quel mauvais genre !

Sa poitrine à elle, était ferme, parfaite. Ça se sentait. Elle n'avait pas besoin de la mettre sous le nez des gens.

Elle tendit le buste pour enfoncer plus facilement son chemisier dans le pantalon.

Mais Jeanne Martin aurait mieux fait de mettre une autre robe. Sans soutien, la poitrine tombante se devinait à peine sous l'étoffe noire.

Elle n'oublierait pas cette soirée ! Si elle avait pu se douter de l'attitude de Jeanne, elle aurait enfilé sa robe blanche...

Il y avait trop de monde, ce soir. Des groupes allaient se former selon les sympathies. Et on ne pourrait suivre qu'une seule conversation à la fois. Jeanne ne savait pas recevoir... Ces sièges n'étaient pas confortables... Pourquoi ne pas inviter une partie un soir, et l'autre, un autre soir ? C'était simple, pourtant. Bientôt, on ne s'entendrait plus...

Elle aurait dû refuser de venir... Mais avec Jeanne, on ne connaissait jamais le nombre des invités, si on ne le lui demandait pas !... Oh non !... Sa façon de lancer des invitations !

Elle, elle faisait porter un bristol par sa fatou, à chaque invité. Dix jours à l'avance. Et même pour les goûters que donnait Patrice, chaque petit camarade recevait son carton d'invitation une semaine à l'avance !... On n'était pas des sauvages. tout de même !...

Mais avec Jeanne, c'était toujours « très simple, décontracté, petite soirée ». Petite, pour les invités; tandis qu'elle s'empressait d'enfiler la grande robe !... Elle ne devrait pas se moquer ainsi des gens...

... Ce caviar avait un goût bizarre. Le plateau avait dû rester trop longtemps sur la table, en pleine chaleur. Tout de même, Jeanne exagérait...

Plongée dans ses profondes réflexions, Inès Delon mordait son toast coincé entre le pouce et l'index droits, la tête avancée sur le côté pour éviter d'être salie par la chute de quelques œufs de lump, s'avariant bizarrement dans sa bouche. Ses lèvres écarlates en mouvement furent délicatement tamponnées d'un index ouaté, avant de se renfermer sur un verre.

Tout en buvant, Inès Delon fixait l'éventail de Madame Topovitch. L'instrument noir, décoré de fins bouquets fleuris, battait l'air trop rapidement. Elle lui aurait donné un mouvement moins frénétique, plus étudié. Madame Topovitch n'arrêtait pas de papilloter sous le courant d'air.

— Vous avez des yeux... extraordinaires, Madame Topovitch. Ils sont longs... heu, comment dire ?, en amande !

Madame Topovitch fut amusée par la remarque habituelle.

— C'est parce que ma mère est indochinoise. Tout simplement.

— Ah, je me disais aussi... fit Inès Delon qui s'expliquait la présence de l'éventail et son battement accéléré, selon, sans aucun doute, la coutume indochinoise.

Madame Topovitch se sentait toujours observée .Elle toussa.

— Vous êtes de santé fragile, Madame ?. s'inquiéta Madame Delon; et, Madame Topovitch, en proie à son tourment, ne pouvant répondre, — Vous ne devriez pas vous faire tellement d'air. On transpire beaucoup, ici, et au moindre vent, on prend facilement un chaud et froid.

Madame Topovitch, la main devant la bouche, le buste secoué, remuait négativement la tête. Elle réussit à dire : « C'est nerveux » sur un ton empêchant toute demande d'explication complémentaire.

La cuisinière-bonne des Martin, la fatou, aidait silencieusement au service. Dans son pagne aux multiples effigies des Présidents Senghor et Pompidou, séparés par une poignée de mains, et sous son mouchoir assorti, la fatou passait discrètement entre les invités, vidait un cendrier, ramassait une serviette, présentait un plateau, emportait un verre sale à la cuisine, revenait chercher les ordres de Madame et repartait, chargée de bouteilles vides.

Pierre Martin posa sur l'électrophone «le Concerto à une voix » de Saint-Preux, l'un des disques préférés de Francette Chalet.

Bien que faibles et noyées dans le bruit général, les premières notes parvinrent à la jeune femme. Intéressée aux propos des Launay et des Quenelec, Francette tourna la tête vers la source dispensatrice de si jolies roulades. Elle rencontra le regard teinté de Martin, debout, près du buffet sur lequel reposait l'électrophone.

Touchée par la délicate attention, elle lui sourit et le temps de donner deux coups de tête d'émotion, elle se replongea dans la conversation de ses voisins.

Si bref que fût le sourire, il bouleversa Pierre Martin qui se méprenait encore.

Jeanne hésitait à donner le signal du repas en l'absence des trois célibataires. Ses invités, discutant et piochant dans les plats qui circulaient, ne montrant pas de signes d'impatience, elle attendit.

Pas longtemps.

— Vos gueules, là-dedans, hurla Gilles Nunnenbugne en entrant à côté de Montana.

La voix forte couvrit tous les bruits et amena des sourires sur les visages surpris. On était habitué à la gouaillerie de Nunnenbugne, à l'accent de « Paname ».

Les cœurs de Jeanne et d'Inès s'accélérèrent, le premier de déception, en l'absence de Loubier, le second, de plaisir, en présence de Montana.

Gilles Nunnenbugne, grand garçon au teint clair, aux cheveux blonds et longs, s'avança d'une démarche incertaine, les lèvres encore retroussées sur son cri de salutation.

Il embrassa Jeanne Martin.

— Bonsoir, ma chérie; que tu es belle ! — Son haleine était lourde de pastis — Jean-Paul s'excuse, il viendra plus tard, s'il vient : il est à la chasse.

— Mais... la chasse est fermée en ce moment ! s'exclama Jeanne Martin, se rendant compte que Nunnenbugne était déjà « gris ».

— Chut !, fit celui-ci, un doigt sur la bouche, chut !

Il la quitta pour rejoindre les Quenelec et les Launay.

— Une « tomate », Gilles ?, demanda Pierre Martin.

— Ben... Je m'en taperais bien une !, dit Nunnenbugne, le « gamin de Paris ».

Bernard Montana s'approcha, après avoir serré quelques mains dont celle de Madame Delon qui l'avait interpellé.

Vêtu d'une fine chemise blanche brodée et d'un pantalon de velours noir retenu par une large ceinture de cuir noir à grande boucle dorée, il s'assit près de Quenelec et des Ranneau.

Les deux couples et les deux V.S.N. célibataires, — trois avec Loubier —, habitant près les uns des autres, se fréquentaient beaucoup. Ils formaient un sous-groupe dans la petite société de la ville, une bande, « La Bande ». Puisqu'ils s'entendaient si bien entre eux, ils étaient souvent invités en même temps.

— Qu'est-ce qu'il a, Roger ?, demanda Montana.

— Tu vois bien. « Monsieur » fait la gueule !, répondit Annie Ranneau avec un regard torve sur son mari. — Ecoute, occupe-t'en... Il m'énerve avec sa tête !

Annie Ranneau sollicitait souvent les plaisanteries de Montana pour détendre la tension du couple.

— Ho ! mon gros Roger, dit-celui-ci, en prenant le ton d'une mère consolant son fils, on lui avait fait de grosses misères, hein ? C'était Annie ? Ho ! La vilaine ! On va lui faire pan-pan, tu veux ?

Prenant la main de Ranneau, il l'agita en direction de Madame Ranneau. Les rires fusèrent dans le petit groupe de spectateurs et Ranneau retrouva momentanément son sourire.

Montana remit en place ses lunettes de myope sur son nez droit, un peu fort d'extrémité. Un visage ovale, plutôt maigre; des cheveux chatains mi-longs tombant sur son front, un regard vif, une bouche aux lèvres charnues et bien dessinées donnaient au célibataire un physique agréable.

La réserve due à sa timidité, la lenteur de ses gestes et son maintien souple le rendaient distingué, d'une distinction qui trompait les gens.

Montana aimait rire et plaisanter de tout. Il s'était vite fait à l'ambiance superficielle de la ville. Il savait en jouer.

Il semait la zizanie dans les ménages en rapportant les propos médisants; au besoin, il les inventait; mais rétablissait la vérité tôt ou tard. Cette habileté à répandre le trouble, lui avait valu le surnom de « la Pute ».

La définition morale avait peut-être été suggérée par l'apparence physique et l'impression qu'elle donnait chez chacun.

Son charme vague répandait la pureté du poème d'amour dans le cœur neuf des jeunes filles romantiques, se poursuivait en caresses ineffables chez la jeune femme, troublait le cœur de la mère et finissait en confuses paroles sur le cœur attentif de certains hommes.

— Oh, Bernard, vous avez une chemise magnifique !, s'exclama Edmonde Quenelec en le vouvoyant à la façon d'Inès Delon.

— Doucement, voyons ! Elle va t'entendre, lui dit son mari.

— Et transparente, avec ça ! On lui voit les seins ! dit Yves Launay, en fronçant le nez de rire. — Comme tu es excitante, ce soir !

— Que vous êtes cons, dit Marie-Jo Launay, avec un signe de tête désespéré.

— Oh, Marie-Jo, quel langage ! Vraiment !, reprit Edmonde Quenelec, jouant la scandalisée.

— Ma « Louise » est saoûle, annonça Quenelec.

— Pas plus saoûle que Gilles, regardez-le, dit-elle.

Nunnenbugne sirotait sa « tomate », le premier pastis des Martin mais le cinquième de la soirée. Son teint, habituellement pâle, était rouge.

— Putain, les mecs, vous faites chier, dit-il en riant.

— Oh mon Dieu, mon Dieu, où suis-je tombée !, dit Edmonde Quenelec, faussement outrée, avant d'être prise de fou-rire.

— Moi, j'ai faim, dit Madame Launay en jetant un regard à sa montre, puis un regard noir vers la table vide, les sourcils froncés. Enfin, elle soupira d'impatience.

Le ton et le menu — hors-d'œuvres variés, canard à l'orange, salade, fromage, dessert — annonçaient une soirée « simple et décontractée », selon l'expression même de Jeanne Martin.

Celle-ci, avec une invitée en plus et un invité en moins, la mort dans l'âme, commença à distribuer les assiettes.

Certains finissaient la salade pendant que d'autres attaquaient le fromage.

Les uns, assiettes en main, déambulaient dans la pièce, sortaient sur la véranda par une porte-fenêtre et rentraient par l'autre; d'autres, enfin, se levaient pour se servir en vin ou grignoter dans le plat précédent qu'ils estimaient ne pas avoir pu apprécier suffisamment.

Les couverts tintaient sur les assiettes, les verres heurtaient les tablettes, les chaises râclaient le sol, les banquettes gémissaient sous le poids des corps soudainement alourdis et l'électrophone hurlait. La chaleur suffocante n'indisposait plus ces convives consumés d'alcool et de calories vite absorbés.

Une pellicule grasse illuminait les visages rosis. Les glandes sébacées soumises à rude épreuve, répondaient aux nombreuses demandes des mouchoirs et des serviettes en papier. La présence vaporeuse du tabac ajoutait une note trouble à l'atmosphère houleuse dans laquelle s'enfermaient ces hommes et ces femmes pour se rappeler qu'ils existaient.

On riait de plus en plus souvent et de plus en plus fort. On s'interpelait, on s'insultait plaisamment. On buvait, suçait, mordait, avalait, éructait. On se mouchait, on bavait, on s'essuyait.

On se goinfrait encore et on parlait toujours.

Yves et Marie-Jo Launay commentaient l'un et l'autre les qualités et les défauts du camenbert respectif, tout en le dégustant. Leurs mouvements étaient synchronisés par le même amour du fromage.

Leurs couteaux s'abattaient en même temps dans l'assiette pour détacher un morceau de cette pâte crémeuse, puis l'étalaient sur le pain.

Les bras gauches s'élevaient de concert, déclanchant dans leur ascension, l'ouverture des deux bouches qui se refermaient comme un piège sur l'énorme tartine. Les quatre joues enflaient aussitôt et les deux paires de mâchoires entraient en action avec le même échappement d'air bienheureux des narines.

Madame Ranneau, plus nerveuse, n'étalait pas la pâte blanche. Elle la coupait en carrés qu'elle portait à la bouche de son autre main dont les doigts devenaient nets après une courte station buccale.

Monsieur Ranneau, mâchant une bouchée, attendait impatiemment la déglutition, le couteau dans la main gauche, le pain dans la droite, l'assiette sur les genoux, les bras écartés battant l'air.

Dès qu'il avait débarrassé le pain de sa mie, Nunnenbugne le rompait en plusieurs morceaux qu'il alignait dans l'assiette. Il s'appliquait à les couvrir de fromage d'un seul coup de lame. Il accompagnait ses échecs de mots crus. Puis, les mini-tartines, toutes plus pressées les unes que les autres, se bousculaient à ses lèvres bruyantes.

Monsieur Quenelec recherchait de ces deux doigts les morceaux de Roquefort tombés dans sa barbe, en battant la mesure de son pied droit. Les gros morceaux étaient gobés, les autres se sauvaient en chutant de la pilosité frémissante.

Madame Quenelec parvenait difficilement à terminer ses feuilles de salade. Le buste raidi, assise au bord du siège, elle portait élégamment la fourchette à sa bouche. Elle mâchait, les yeux perdus dans le vague, peut-être à l'écoute du lointain ordre paternel de se tenir droite.

Monsieur Topovitch, l'assiette en équilibre sur ses cuisses écartées, appréciait en connaisseur le fumet de la pâte, fondant sur sa langue.

Madame Topovitch demeurait perplexe. Elle avait félicité Jeanne Martin pour le canard, ignorant que le plat venait tout droit du four de l'Hôtel « Plein Air ». Elle s'était montrée aimable avec tout le monde. Mais les plaisanteries gaillardes — celles qu'elle croyait comprendre —, la choquaient; elle n'avait pas apprécié les jeux bêtes de Ranneau et de Montana consistant à s'arracher d'un coup de dents les morceaux de viande que l'un puis l'autre laissait pendre à ses lèvres.

Le vin lui donnait chaud. Elle aurait bien aimé partir. Son mari l'en dissuada. Déçue, elle alluma une « Gitane » et essaya de capter une conversation, malgré la clameur des « Beatles» posés sur l'électrophone.

Madame Cinmer, de sa voix forte, se plaignait de son ventre, visiblement trop gros, à Madame Leminoux dégustant son verre de Bordeaux qu'elle préférait au champagne. La pharmacienne lui conseillait de marcher en tenant l'abdomen rentré; à la longue, les muscles abdominaux se tendraient et la mère de famille serait aussi maigre qu'elle.

— C'est vous qui auriez besoin d'une bonne grossesse !, dit Madame Cinmer, plaisantant la femme squelettique.

Madame Molard en se resservant de ces bons fromages qu'elle achetait rarement, se renseigna sur leurs prix. Ils étaient beaucoup plus élevés que ceux de son épicier. Elle conseilla à Jeanne Martin de ne plus se servir chez Razza qui était un voleur.

Jeanne Martin continuait la présentation du plateau, en jetant d'incessants coups d'œils à sa montre. Le temps passait trop vite; chaque minute rendait plus aléatoire la venue de Loubier.

Bernard Montana la remercia. De faible appétit, il était rassasié et l'odeur et la fusion des fromages l'écœurèrent. Il préféra une gorgée de vin et une cigarette blonde.

Monsieur Molard n'arrêtait pas d'introduire l'auriculaire droit dans sa bouche pour dégager la masse pâteuse coincée entre deux molaires inférieures. Puis, retirant le doigt vainqueur il en contemplait le butin blanchâtre avant de l'avaler.

Pierre Martin s'amusait à donner la becquée à Francette Chalet. Il confectionnait de longues tartines qu'il présentait à la bouche gloutonne de sa maîtresse. Celle-ci mordait et tirait sur le pain, en s'aidant de forts mouvements latéraux de la tête, jusqu'à ce qu'il cède. Elle riait alors, en plaçant une main, paume à l'extérieur, devant ses lèvres, sa lourde poitrine remuée de bas en haut.

Seuls Messieurs Cinmer et Delon accordaient peu d'intérêt à leurs voisins. Ils se servaient tout en poursuivant la conversation sur leurs difficultés professionnelles.

Pourtant gourmande, Inès Delon n'avait presque rien avalé. La plupart des aliments n'avaient pu transpercer la robe de soirée de Jeanne qui lui restait en travers de la gorge. La soie noire ne laissait filtrer que les liquides. Inès ne cessait pas de lever son verre. Elle se sentait oubliée. Madame Topovitch ne lui donnait pas souvent la réplique, Montana ne lui prêtait guère attention.

L'effroyable brouhaha fut soudain couvert par l'exclamation de Madame Delon.

On crut d'abord à une dispute entre celle-ci et Madame Topovitch. En réalité, elle contait à cette dernière — avec beaucoup d'émotion — les circonstances tragiques dans lesquelles son mari et elle-même auraient dû mourir, si le hasard n'en avait décidé autrement.

Au mois de mai dernier, les Delon se rendaient au Cap Skirring. Un petit car précédait leur voiture. Gênés par le nuage de latérite rouge soulevé par le transport en commun, ils s'arrêtèrent pour lui laisser prendre de l'avance. Quelques minutes plus tard, le car sautait sur une mine, faisant des morts et des blessés.

— J'ignorais que la situation était aussi explosive, dit Madame Topovitch.

Cette jeune femme avait encore bien des choses à apprendre sur la situation locale. Inès Delon s'en chargea aussitôt. Elle feignait d'ignorer l'attention qui lui était portée.

En effet, Pierre Martin venait de mettre l'électrophone en sourdine; les conversations s'étaient ralenties, puis tues; certains gestes demeuraient en suspens : personne ne voulait manquer un mot de Madame Delon. Ce serait un pré-dessert.

Madame Delon expliquait. Ses mains battaient l'air, s'élevaient très haut au-dessus de la tête, plongeaient vers le sol, dans le cliquetis énervant des bracelets; la tête en perpétuel mouvement proférait exclamations et soupirs. Elle parlait vite, si vite qu'un mot sortait à la place d'un autre. Launay l'interrompit pour apporter une précision. Elle la fit sienne, et poursuivit, ne s'adressant qu'aux Topovitch.

Madame Topovitch était fascinée par les contorsions des lèvres écarlates. Tantôt, elles s'élargissaient, donnant une inclination au surplomb du nez, tantôt, elles s'arrondissaient ou s'avançaient dans une moue de dégoût, malmenées par l'intarissable flot de banalités. La nouvelle résidente en oubliait l'éventail, figé dans sa main. Elle ne cherchait même plus à comprendre ce que racontait cette femme atteinte de logorrhée depuis que celle-ci ne se décidait pas à fermer la parenthèse ouverte quelques minutes plus tôt. Elle préférait contempler l'exercice physique des lèvres. Le phénomène était si extraordinaire que ses paupières, habituellement en amande, devenaient peu à peu rondes.

Inès Delon termina son explication avec un sourire de satisfaction. Elle remit quelques-unes de ses boucles blondes en ordre et prit une gorgée de vin rouge.

Les Topovitch, retrouvant leur esprit, se regardaient.. Le mari, en accord avec sa femme, posa une question pertinente qui jeta un doute sur la clarté de Madame Delon. Pendant que l'assistance reprenait ses conversations là où elle les avait interrompues, Monsieur Delon intervint. Il fit un compte-rendu explicite. Inès plaignit mentalement Madame Topovitch d'avoir un mari peu éveillé, car dans la nouvelle explication, François répétait mot pour mot ce qu'elle venait de dire.

La guérilla règne en Guinée Bissau qui cherche à se libérer de la colonisation portugaise.

Les guérilleros pourchassés s'installent en brousse. Le mouvement de libération s'organise, une administration parallèle mais illégale se constitue.

Puis, Amilcar Cabral* crée le Parti Africain pour l'Indépendance de la Guinée et du Cap Vert, le P.A.I.G.C.

Le Parti, mieux structuré se révèle efficace et poursuit la lutte.

Le gouvernement de Bissau contre-attaque par le bombardement des villages guinéens aux mains des forces de libération. Les populations fuient vers la frontière du Sénégal, où une partie y trouve refuge et assistance.

Excédés par ce soutien tacite, les Portugais font de nombreuses incursions sur le territoire voisin pour y harceler les forces rebelles.

La menace de bombarder Ziguinchor, si la ville continue à se montrer accueillante n'est qu'une intimidation. En revanche, le canon portugais porte volontairement ou involontairement au-delà de son territoire jusqu'aux villages sénégalais.

Les plaintes pour « violation de territoire » déposées contre le Portugal s'entassent sur le bureau du Conseil de Sécurité de l'O.N.U., tandis que le nombre des victimes croit jusqu'au jour où la situation s'aggrave dans la confusion et le sang de victimes innocentes.

Des éléments sénégalais irresponsables, irrités des représailles de Bissau, veulent-ils faire accuser à tort le « P.A.I.G.C. » ? Ou bien, ce dernier sentant faiblir l'amitié du « pays frère » cherche-t-il un moyen de la forcer en rejetant la responsabilité de l'acte sur les Portugais ? Ou ceux-ci veulent-ils profiter de la tension déjà existante entre les deux amis pour l'accroître ?

On ne le saura jamais.

Des mines sont placées sur la piste fréquentée par les touristes. Et ce jour-là, le premier véhicule à passer est le « car rapide »... L'explosion apporte consternation, colère et angoisse.

Déjà, à l'est de la ville, un village est bombardé. Le Sénégal porte plainte devant l'O.N.U. Une commission internationale se rend sur les lieux et ne peut qu'enregistrer l'ampleur des dégâts.

— Et vous continuez à emprunter cette route pour aller au Cap Skirring ? s'étonna Madame Topovitch.

— Qu'est-ce que vous voulez faire d'autre ? Il n'y a que cette piste. On ne peut pas toujours rester en ville, répondit Monsieur Delon, dans son accent méridional.

— Oh ! mais nous avons eu très peur, n'est-ce pas, François ?, dit Madame Delon, la main ouverte écrasée sur la poitrine, les yeux ronds.

— Et les villages sont souvent bombardés ? s'enquit Monsieur Topovitch.

---

* Assassiné à Conakry, le 20 janvier 1973.

Monsieur Delon n'eut pas le temps de répondre, sa femme parlait déjà.

— Ce fut un terrible massacre ! Oh ! Vraiment terrible, vous savez, dit-elle avec une expression d'horreur, comme si elle avait été un témoin oculaire autrement que par la lecture et les photos du journal local.

— Hé bien... souvent non; mais ça arrive. Plus qu'on ne le voudrait, put enfin dire Monsieur Delon qui conclut dans un soupir : « Ha la la, la guerre... c'est affreux... »

Bernard Montana, fumant une cigarette, avait suivi la discussion. Il devinait la déception de Madame Delon et cherchait le moyen de la stimuler.

La question qu'il adressa à Madame Topovitch étonna le groupe de ses voisins.

— Yvonne, as-tu reçu l'invitation pour le bal du Lions-Club, — et sur la réponse affirmative de celle-ci — Vous irez ?

— Je ne sais pas. Peut-être. Mais lundi, nous irons au concert du Rotary Club. Et toi ?

Au nom du Rotary Club prononcé devant Madame Delon du Lions Club, les Launay, Ranneau, Quenlec et Nunnenbugne comprirent l'intention de Montana.

— Quelle vache !, dit Nunnenbugne.

— Putassou, fit Ranneau.

— Quelle salope !, constata Launay.

— Tu déconnes !, dit Quenelec.

— Tu exagères, Bernard !, dit Edmonde Quenelec.

Montana, un doigt sur ses lèvres souriantes, leur fit signe de se taire et d'écouter les deux femmes.

— Vous êtes membre du Rotary Club ?, demandait Madame Delon dans un faux sourire.

— Non, pas du tout, répondit Madame Topovitch.

— Ah, j'avais cru... Comme vous ne semblez pas décidée à assister au bal de charité du Lions'Club... je croyais que...

— Nous irons peut-être. Mais je n'aime pas tellement ce genre de soirée, je m'y ennuie généralement, — confiait Madame Topovitch. Et puis, cette soirée de charité, ça me semble un peu... hypocrite.

— Comment, hypocrite ? Madame Delon eut un sursaut d'indignation.

— Heu... il me semble qu'au lieu de perdre une partie de l'argent pour organiser le bal, on devrait en remettre la totalité directement à une œuvre. On dirait qu'on cherche une excuse pour s'amuser. Tandis que le Rotary Club, au moins...

— Le Rotary Club n'a jamais organisé un bal de charité. Pas ici, en

tout cas, coupa Madame Delon. — Et le concert de lundi qui est payant, n'est fait au profit d'aucune œuvre.

— Mais je sais, puisqu'il s'agit de la section culturelle du club, acquiesça Madame Topovitch, mais, au moins, c'est clair. Et puis, d'une façon générale, — elle toussa —, pardon, je connaissais à Paris des membres du Lions'Club et du Rotary, et bien, les « Lions » n'ont toujours paru peu sympathiques, peu intéressants. Le Rotary est d'une autre qualité : dans le Lions' il y a un peu n'importe quoi...

Montana souriait. Il avait attendu la gaffe. Les voisins, muets, attentifs aux événements, échangeaient des regards inquiets.

— N'importe quoi, n'importe quoi ! C'est vite dit !, s'emportait Inès Delon. Si vous trouvez que mon mari est n'importe quoi !

— Votre mari est membre du Lion ? demanda Madame Topovitch, en prenant conscience de son erreur, pendant son accès de toux soudaine.

— Bien sûr ! Il en est le Secrétaire Général. C'est lui qui s'occupe de tout, qui organise le bal. Si vous croyez que c'est rien ! — Les boucles blondes de Madame Delon se balançaient furieusement de droite à gauche. C'est bien grâce à mon mari si le Lions Club a pu offrir une splendide pouponnière à la ville ! Ah, non ! Il faut être juste, tout de même ! Vous savez, je pourrais vous en citer, moi, des noms du Rotary qui ne sont pas sympathiques, et quand je dis sympathiques, c'est que je ne suis pas méchante !

— Hé, doucement, ma chérie, qu'est-ce qu'il t'arrive ? dit en souriant le mari distrait par la colère de sa femme.

— C'est de ma faute, je suis désolée... je ne savais pas, s'excusait timidement Madame Topovitch.

— Non, ce n'est rien. C'est ma femme qui ennuie tout le monde, dit Monsieur Topovitch en voulant donner peu d'importance à la querelle.

— Qu'est-ce qu'il y a ?, fit Madame Molard, toujours à l'affût d'une nouvelle qu'elle pourrait répandre au « Cercle » dès le lendemain.

— C'est Inès qui me défend face au Rotary, lui répondit Delon en éclatant de rire.

— Oh ! A propos du Rotary, vous savez qu'il y a un concert de musique de chambre... commença Madame Molard.

— De musique de chambre ?, dit Madame Cinmer, sa voisine, étonnée. Mon Dieu !, et elle fut secouée de rire.

— Parfaitement. De musique de chambre, qu'est-ce que vous croyez, dit ironiquement Madame Molard, sa bouche plus que jamais en coin, et mercredi, ce même Rotary nous offre une conférencière : Madame... heu, Madame Machin-Truc, j'ai oublié son nom, avec une projection sur Madagascar.

—Alors, lundi : concert, mercredi : conférence, la semaine prochaine : bal du Lions', énuméra Madame Leminoux de sa voix calme et nasillarde. Ça fait beaucoup.

— En tout cas, le Lions' a fixé la date du bal depuis longtemps, précisa Madame Delon pour faire allusion aux festivités inattendues du club rival.

— Ça c'est vrai, cria Montana, content du désordre.

— Tu ne vas pas recommencer, non ? lui chuchota Annie Ranneau.

Inès Delon arrangea le col de son chemisier déplacé pendant la vive discussion. La « Lionne » se sentait humiliée. Les mains parcouraient nerveusement la rangée de boutons de la chemise bleue, en enfonçaient rageusement les plis dans le pantalon. Puis, les bracelets furent tripotés, poussés vers les coudes, les bagues tournèrent sur elles-mêmes, les cheveux étaient aplanis ici, ébouriffés là. Elle ne tenait pas en place sur son siège électrisé.

— La « Grande Bleue » est démontée, ironisa Montana.

— Ils ne vont pas se disputer pour ça. Qu'est-ce qu'on s'en fout de leur club !, dit Madame Launay, contrariée par le dessert qui n'arrivait pas.

— C'est vrai, quoi ! Rotary Club, Lions'Club — articulait posément Launay en appuyant ses paroles d'un mouvement de bras —, Piss-Club...

— Merde Club, dit Ranneau en gardant son sérieux.

— Oh ! Arrêtez, bon sang ! fit Annie Ranneau en tapant du pied.

— Merde Club — reprit Launay, lèvres retroussées et nez froncé par le sourire —, qu'est-ce qu'on s'en branle !

L'alcool aidait beaucoup à la détente. Devant les mines amusées de ses amis et celle contrariée de Marie-Jo Launay, Montana fut pris de son fou-rire habituel audible de très loin.

C'était un rire qui ressemblait au cri de la pintade, saccadé comme lui, mais beaucoup plus puissant. La bouche ouverte aspirait l'air qui jouait sur les cordes vocales. Dans les cas graves, le rire pouvait durer cinq minutes, montre en main. Montana en ressortait épuisé, à bout de souffle.

— Mon Dieu, il va s'étouffer ! dit Edmonde Quenlec, victime elle aussi du fou-rire communicatif.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait à la « Pute » ? cria Madame Cinmer.

— Allons, allons, mon petit Bernard, calme-toi, disait Annie Ranneau, les larmes aux yeux, en tapotant le dos du rieur.

— Eh ! Putain ! Il nous fera crever, celui-là ! dit Monsieur Delon, hilare, en employant un mot que sa femme lui aurait reproché si elle

n'avait été occupée à essuyer le rimmel que le rire drainait sur ses joues.

— J'en ai mal au ventre ! put articuler Madame Molard, les deux mains sur son abdomen, geste instinctif pour retenir son embryon ballotté.

— Faites attention. Il a du mal à respirer, prévint Monsieur Cinmer.

— L'affaire est grave. Il me faut y remédier, dit Roger Ranneau d'un ton doctoral.

Il se leva pour saisir le seau à glace. Il restait quelques glaçons. Il les glissa sous la chemise de Montana et lui versa l'eau glacée sur la tête.

La douche froide fut efficace. La bouche de Montana se referma lentement, la respiration redevint peu à peu normale. Un soupir de soulagement s'éleva de l'assistance elle aussi calmée, au moment où les Martin revenaient de la cuisine avec le dessert.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Jeanne Martin. On aurait dit le tonnerre.

— C'est rien. C'est notre petite « pute » qui a eu sa crise, lui dit Annie Ranneau.

— Hé bien, tu es beau comme ça !, dit Jeanne en voyant l'aspect de chien mouillé de Montana. Tu veux une serviette ?

— Non merci, ça va vite sécher. Puis, apercevant les plateaux des Martin, d'un air extasié. — Mon Dieu, que cela est beau !

Il fut secoué par quelques restes mal éteints de son fou-rire.

Pierre et Jeanne Martin présentèrent les plateaux sur chacun desquels reposaient dix coupes de glace. Celles-ci étaient chapeautées de crème chantilly parsemée d'amandes grillées.

Ce fut un régal.

Inès Delon contemplait le délicieux dessert posé sur ses genoux. Il était tentant. Elle raffolait habituellement de ce genre de douceurs. Mais la cuillère de crème onctueuse et légère demeura sur sa langue.

La robe de Jeanne et les contrariétés successives formaient un écran invisible mais réel au fond de sa gorge. Elle donna sa coupe à son mari qui la crut souffrante.

Un silence quasi religieux s'était fait autour d'elle. Le dessert se déguste toujours dans le mutisme le plus complet.

Elle n'osait briser le recueillement sacré ni le supporter davantage. Elle se leva pour se rendre aux toilettes. Elle passa dans la véranda arrière.

Poussée contre le mur, à gauche des deux portes de la salle de bain et des W.C., une petite table placée sous une grande glace murale constituait le bureau de Jeanne Martin.

Inès y fut arrêtée par son image de femme échevelée. Elle était vraiment peu présentable. Il fallait mettre de l'ordre dans cette blondeur hérissée. Elle chercha le peigne dans sa pochette lamée or en l'appuyant sur le bureau jonché de papiers. Elle ne le trouvait pas.

Pendant que ses doigts palpaient les recoins de la doublure, remuaient le minuscule flacon de parfum et les divers tubes et pinceaux, ses yeux erraient du miroir à la table.

La lettre de Maître Varan, aux trois pliures transversales, présentait son volet supérieur. La date bien visible indiquait une correspondance récente.

Sûre de ne pas être observée, Inès déplia d'un geste expert le volet inférieur. Elle lut. Elle passa de l'étonnement à la colère.

Jeanne ne lui avait rien dit. Elle allait faire la fière, la nouvelle riche!

Pendant qu'elle essayait de se calmer, ses doigts continuaient leur

besogne machinale de vider la pochette sur le bureau.

Du bruit lui parvint de la salle à manger. Elle rangea ses flacons, tubes et pinceaux.

Sans être peignée, oubliant les toilettes, elle revint à sa place, bouleversée par la découverte qu'elle ne pouvait révéler.

Ce fut l'heure du slow.

Monsieur Delon invita sa femme; Monsieur Cinmer, Jeanne Martin; René Molard, Madame Quenelec; Monsieur Quenelec, Madame Molard; les Launay dansaient ensemble; Pierre Martin avec Francette Chalet. Montana barbouillait la barbe de Ranneau d'un reste de chantilly en se laissant traiter de « dégueulasse » par Annie Ranneau; les Topovitch, sagement assis l'un près de l'autre fumaient en se confiant de brèves réflexions; Nunnenbugne se dirigea en vacillant vers les W.C. pour répondre à l'appel désespéré d'une vessie pleine. Mesdames Cinmer et Leminoux poursuivaient une nouvelle discussion para-médicale.

La fatou vint ramasser les coupes à glace et les couverts restants. La vaisselle finie, elle s'en irait avec une gratification de 1 000 francs (C.F.A.), soit le dixième de son salaire mensuel. C'était à souhaiter que Monsieur et Madame donnent de nombreuses réceptions au cours de cette nouvelle année.

Elle aimait ses patrons. Ils la traitaient bien et lui laissaient emporter les restes dont profitaient ses neveux et ses nièces. Leur nourriture était différente mais elle s'y était habituée. Ici, pas de riz ni de mil, ni de sorgho, mais de bonnes choses. Beaucoup de bons plats que Madame lui avait appris.

Elle se demandait encore pourquoi les Toubabs mangeaient tellement. Leurs corps étaient plus maigres que le sien. Où mettaient-ils tout ça ? Elle, étant grosse — elle l'avait toujours été —, elle mangeait peu. C'était peut-être pour ça qu'elle n'était jamais malade ?

Le Toubab mangeait, mangeait beaucoup !... Trop même ! Et il devait aller voir le docteur après !

C'était pas la faute à sa cuisine ! Jamais de « piquant » dans les plats sauf si Madame l'ordonnait. Alors, c'était un tout petit bout de piment. De la cuisine, elle entendait Monsieur tousser. Elle riait. Rien qu'un « tou-out » petit bout !... Et ça toussait ! Monsieur serait mort s'il avait goûté SA sauce !...

Monsieur et Madame dansaient bien serrés dans les bras d'une autre personne, ce soir ! Comme tous les danseurs.

Ils ne bougeaient presque pas. C'était amusant à voir ! Comme des caméléons ! Tout doucement... On resterait beaucoup de moments à les regarder... Houyouyou !... Ma vaisselle !...

Puis ce fut l'heure du twist.

Les couples se disloquèrent pour en former de nouveaux.

Madame Molard se démenait face à Francette Chalet dont la poi trine marquait un tempo plus lent.

Jeanne Martin les rejoignit après avoir ôté ses chaussures. Inès Delo déplora la fâcheuse habitude de la femme qui, quels que soient se invités se déchaussait tôt ou tard pour danser à l'aise. Elle se réins talla à sa place. Elle aurait préféré un tango. Montana l'aurait peu être invitée.

Pierre Martin réapparut en portant un grand seau d'eau qu'il dépos près de la deuxième porte-fenêtre. Il revint y jeter de gros morceaux d glace. L'eau déborda. Enfin, il plaça au frais quelques bouteilles d soda.

— Vous devriez le mettre sur la véranda, non ? lui dit Inès.

— Personne ne le verrait. Comme cela, chacun se servira. Ne vo gênez pas, répondit Martin dans un sourire tendu.

Dans quelques instants, on pataugerait.

— Attention à ton petit troisième ! cria Montana à l'adresse d Jacqueline Molard qui se déhanchait.

— T'en fais pas. Il est bien accroché ! le rassura celle-ci.

— Oh ! « La Pute » ! Vous m'avez bien eue ! hurla Madame Ci mer pour se faire entendre sur la musique. Et vous aussi Madam Leminoux. Puis, s'adressant à Madame Delon. — Bernard m'a offe tout un assortiment de pillules anticonceptionnelles pour mon annive saire, avec la complicité de Madame Leminoux. C'était un joli paqu cadeau ! Je ne m'y attendais pas. Vous vous rendez compte ? Heure sement qu'il avait apporté le champagne !

— Ho ! Ce Bernard ! fit Inès Delon dans un ample mouveme des lèvres comme pour gober le prénom de son distingué V.S.N.

— Ça partait d'un bon sentiment, dit la pharmacienne, vous vo plaignez tout le temps de vos grossesses.

— Fais-moi danser, Hervé, demanda Edmonde Quenelec à son ma avachi.

— T'es folle, ma pauvre « Louise » ! C'est beaucoup trop rapi pour moi, j'en peux plus, se plaignit Hervé. Puis, se tapant sur l'e tomac : On a bouffé comme des salauds... Demande à Bernard.

— C'est toi que je veux ! dit Madame Quenelec de son gentil amoureux. Ho, pardon ! Je n'ai rien contre toi, Bernard. Excuse-m c'est mon mari qui me fait dire des bétises.

— Ce qui est dit est dit, fit Quenelec, ironique.

— Bon, très bien. Bernard, veux-tu me faire danser, s'il te plaî demanda Edmonde Quenelec d'une voix douce pour rattraper son politesse.

Montana ne savait ni n'aimait danser. Mais les différents appels muets de Madame Delon le décidèrent à servir de cavalier à Madame Quenelec.

— Annie, on fout le camp ? dit Ranneau d'un air dépourvu de conviction.

— Ça va pas, non ? lui répondit sa femme sur un ton peu affable.

Roger Ranneau fit une grimace et soupira. Il s'enfermait dans une nouvelle mais très tempérée bouderie. Tête basse, les lèvres arrondies pour que la moustache chatouille la base du nez, il tripotait une capsule de bouteille de Perrier pour en extraire le liège. A l'extrémité de la jambe droite repliée sur la gauche, la chaussure vibrait.

Annie Ranneau, furieuse du second accès de contrariété se rongeait nerveusement les ongles. Sans le regarder, elle ressentait le tremblement du pied. Elle alluma une cigarette et lança le briquet qui manqua la tablette. Elle n'attendait pas que la cendre se forme pour tapoter la cigarette de son index droit.

Le disque fini, Pierre Martin le replaça sur sa deuxième face.

La chaleur formait de larges auréoles sur la robe bleue à pois blancs de Madame Molard dont le chignon se relâchait sous l'effet du trémoussement.

— Oh ! Quelle chaleur ! dit-elle, haletante, en s'essuyant le front. Je suis en nage. Elle remarqua le brasseur d'air immobile au-dessus de sa tête et, sans s'arrêter de « twister » — Jeanne ! Je peux mettre le ventilateur en marche ?

— Attends, j'y vais. Il vaut mieux que ce soit moi.

Jeanne Martin s'approcha de la deuxième porte-fenêtre. Elle eut un petit cri de surprise quand ses pieds nus entrèrent en contact avec l'eau froide. Elle releva le bas de sa longue robe pour ne pas la salir. Le sol frais communiquait au corps échauffé une agréable sensation de bien-être.

Sa main se posait sur l'interrupteur quand elle vit, au travers des grilles de la véranda et du grillage de la propriété, une voiture se garer. Malgré l'obscurité de la rue, le modèle du véhicule était reconnaissable. Les lumières de la Renault 4 s'éteignirent. La tête du conducteur se perdait dans le plafond sombre de la voiture. Le chauffeur était grand. Jeanne Martin frissonna : Jean-Paul Loubier refermait sa portière. Elle ne l'attendait plus. Une onde de désir la parcourut toute entière. Les doigts de la main droite lâchèrent la soie noire de la robe, la main gauche fit un mouvement.

Un nouveau et violent frisson secoua Jeanne Martin, tendit son corps et durcit la pointe des seins.

Elle n'en eut même pas conscience. Elle s'écroula sur le sol, foudroyée.

Inès Delon poussa un cri de surprise et se précipita vers le corps étendu.

On crut à un malaise.

— C'est la chaleur. Donnez-lui de l'air, dit Jacqueline Molard.

— Elle est évanouie ! dit Francette Chalet, la lèvre inférieure proéminente.

Pierre Martin tapotait les joues de sa femme. Les invités se groupèrent autour du corps inanimé.

— Attends, on va la mettre sur le divan, dit François Delon en s'emparant des pieds.

Pierre Martin l'aida à déposer sa femme. Chacun donnait son avis et ses conseils. Madame Leminoux essayait de briser le paravent humain qui lui cachait le canapé.

Au même instant, Jean-Paul Loubier entra. De retour de la chasse, il venait de prendre une douche et ses longues boucles brunes humides dansaient sur le large front. Montana et Nunnenbugne qui se tenaient en retrait de l'agitation, l'accueillirent.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? s'enquit Loubier, un coup de tête en direction du fond de la pièce, Jeanne se fait baiser en public !

Il eut un rire bref.

— Un malaise, je crois, lui dit Montana d'un air détaché.

— Elle a... — et Nunnenbugne s'interrompit lui-même d'un rire à la pensée de ce qu'il allait dire —, elle a peut-être ses « machines » douloureuses !

— T'es dégueulasse ! gronda Loubier, avec une moue de dégoût. Vous êtes tous bourrés, j'ai plus rien à foutre ici.

Et il partit. Les deux autres célibataires ne firent rien pour le retenir. Ils s'étaient accoutumés aux humeurs changeantes et aux manières rustres de leur confrère.

On laissa approcher Madame Leminoux. Elle était pharmacienne donc un peu docteur. Elle prit le pouls de Jeanne puis posa son oreille sur le sein gauche de celle-ci.

— C'est inutile. Elle est morte, dit-elle en réponse à la question que tous se posaient.

Des exclamations, puis le silence.

On entendit la musique assourdissante. Monsieur Ranneau courut à l'électrophone pour arrêter ces notes dépourvues soudainement de gaîté. Personne n'osait ouvrir la bouche. Pierre Martin regardait sans le voir le corps de sa femme.

— Mais... Mais que s'est-il passé, chuchota Madame Cinmer en faisant un gros effort sur elle-même pour baisser le ton de sa voix forte.

— Un arrêt du cœur probablement, dit Madame Leminoux avec l'habituel sang-froid du médecin légiste en présence de la mort.

— Elle a dû prendre un chaud et froid. Ça arrive souvent au moment de la digestion, dit Inès Delon en cherchant des assentiments à la ronde.

— Vous pensez qu'on puisse attraper un chaud et froid, ici ? lui demanda Madame Quenelec de sa voix posée.

— Oh, mais certainement ! reprit Inès Delon en hochant la tête et en parlant plus fort parce qu'on semblait douter de sa parole. D'ailleurs, elle est... elle est tombée devant la fenêtre. Je l'ai vue. Elle était là... Inès Delon se plaça devant l'encadrement de la porte-fenêtre. Vous voyez ? Peut-être se sentait-elle mal et sortait-elle prendre l'air ? Allez savoir maintenant !

— Non, elle allait mettre le ventilateur en marche, dit Madame Molard.

— Hé regardez ! René Molard attira l'attention sur le commutateur sorti du mur.

— Elle a dû s'y accrocher en tombant, commentait Monsieur Cinmer et, approchant son visage près du boitier pour regarder l'intérieur : « Les fils sont sortis. »

— Vous ne pensez pas qu'elle a pu prendre le courant ? C'est traître ces boitiers... et c'est du 220 volts, dit Monsieur Molard.

— Non, je ne crois pas, intervint Monsieur Delon avec sa vivacité méridionale. J'avais le même « engin » chez moi et je me le suis pris quelques fois, le jus ! et pourtant, je suis toujours là. A moins qu'on soit cardiaque... Alors là, je sais pas, hé...

— Tu ne penses pas que le courant sur la digestion... persistait Inès Delon.

— Mais qu'est-ce que c'est que ça ! — Monsieur Cinmer soulevait les pieds du sol trempé — Mais c'est dangereux ! Voyez toute cette eau !

— Ho putain ! s'exclama Monsieur Delon, ça change le problème ! Holà !

— Avec le 220 volts, c'est plus étonnant, conclut Molard avec un geste d'évidence de ses mains.

Les femmes, à l'exception de Madame Delon, avaient suivi en silence la discussion des trois hommes.

— Mon Dieu ! Ho ho, mon Dieu. Madame Molard s'enfouit le visage dans ses mains. Elle chancelait.

— Asseyez-la !, ordonna la pharmacienne.

— Mais calme-toi, lui dit le mari.

— Ho ! C'est affreux ! sanglotait Jacqueline Molard, tremblante, je... je... je voulais moi-même... mettre le ventilateur en marche,,, j'aurais pu... ho...

Les sanglots s'accentuaient. Elle ne parvenait pas à se retenir. Puis, elle se plaignit du ventre. Elle croyait faire une fausse couche.

Madame Leminoux conseilla au mari de l'emmener, de la coucher et de lui donner un calmant.

L'atmosphère était lourde.

La pharmacienne consolait du mieux qu'elle pouvait Pierre Martin, hébété, assis sur le divan.

— Vous savez, elle n'a pas dû souffrir. Elle n'a pas eu le temps de se rendre compte.

Les invités, dégrisés par le drame, échangeaient des regards gênés. Ils ne trouvaient rien à dire.

— Quel stupide accident, murmura Monsieur Cinmer. On est là, on s'amuse, on ne pense pas à ce qui vous guette...

— Pourtant, je vous avais bien dit de ne pas laisser le seau, dit Inès Delon à Martin.

— Hé chérie, calme-toi un peu, s'il te plaît, dit Monsieur Delon.

— Vous savez, ce n'est pas tellement la faute du seau. Madame Leminoux voulait adoucir le reproche de Madame Delon. C'est surtout celle de l'installation électrique. Elles sont toutes défectueuses. Seulement on ne pense pas toujours à les faire vérifier. Vous n'avez rien à vous reprocher, Pierre. Ce n'est qu'un accident.

— Oui, c'est un accident, répéta Pierre Martin faiblement. Si j'avais su...

— Mais !... Vous saviez !, commença Inès Delon d'un ton si agressif que son mari lui ordonna de se taire.

Il s'excusa au nom de sa femme qui continuait à marmonner jusqu'à ce que le regard de Martin se posât sur elle. Elle en eut une étrange impression. Elle se tut.

Le premier choc passé, Madame Topovitch fit des efforts désespérés pour libérer sa gorge d'une gêne imaginaire. La quinte de toux empourprait son visage. Elle faisait peine à voir. Le mari profita de l'occasion :

— Excusez-moi, je dois raccompagner ma femme, elle ne va pas très bien. Puis-je vous aider à quelque chose... ?

Il laissa sa phrase en suspens, par politesse. On le comprenait. On le remercia.

Les Topovitch prirent congé. Ce fut le signal de la débandade générale.

Monsieur Ranneau marchait de long en large, le pouce et l'index droits pinçant sa moustache. Il ne se sentait pas concerné par le drame. Il en avait assez. Il glissa discrètement à sa femme : « On fout le camp ? ». Celle-ci tenait à rester; « Attends une minute ! Et le gosse ! »

Puisque la soirée était terminée, les Quenelec, à force de prévenances, de politesses hésitantes, parvinrent à s'éclipser honorablement en entraînant dans leur sillage Montana et Nunnenbugne. Les deux célibataires n'avaient évidemment plus rien à faire ici. Ils n'avaient pas l'intention de veiller la morte. Leur départ étant précipité, Nunnenbugne du faire une halte dans le jardin des Martin pour soulager une vessie à nouveau pleine.

Madame Leminoux prenait la situation en main :

— Tout d'abord, il faut appeler le docteur Javert qui doit établir le constat de décès. Demain, il faudra prévenir le Consul et lundi, la mairie. Ensuite, cela dépend de vous, Pierre : où voulez-vous faire les obsèques ? Ici ou en France ? Avait-elle de la famille qui...

— Non, elle était seule. Elle n'avait que moi, dit Martin en soupirant.

— Alors, à mon avis, il vaut mieux l'enterrer à Ziguinchor, quitte, plus, tard, à faire le nécessaire pour rapatrier le corps. Il ne doit pas y avoir de cercueil plombé à l'hôpital. Il faudrait le commander à Dakar, et nous ne pouvons pas attendre.

— Je m'occupe du cercueil dès demain, dit M. Delon, je connais un artisan.

— Bien. Pour les obsèques, continua la pharmacienne, pensez-vous faire dire une messe ? Excusez-moi de vous ennuyer avec toutes ces questions, Pierre, mais nous devons décider rapidement. Le temps nous presse.

— Oui, oui... je comprends, murmura Martin. Une messe ?... oui... je ne sais pas...

— Une bénédiction, non ?, demanda Monsieur Cinmer à sa femme.

— Oui, je crois que ça suffirait. Je peux m'en occuper, dit Mme Cinmer, je connais très bien le Père Ledantec qui enseigne le catéchisme à mes enfants. J'irai le voir demain... mais vous dire quand il pourra...

— Lundi ! l'interrompit Madame Leminoux. Le Père Ledantec comprendra. Il n'y a pas de difficultés de ce côté-là. Bien... je vais chercher le docteur.

— Je vais y aller, dit Launay cherchant depuis longtemps le moyen de partir. Je dois ramener la petite et ma femme.

Ranneau saisit l'occasion pour récupérer son fils endormi à côté de Valérie. Les deux couples chargés de leur enfant ensommeillé saluèrent Martin avec quelques mots de compassion pour un homme si cruellement frappé.

Francette Chalet, assise, et muette d'émotion, se leva.

— Vous pouvez me déposer, puisque nous habitons la même maison ? dit-elle aux Launay.

Elle dodelinait de la tête. Elle serra tristement les mains, sans un mot. Elle n'arrivait plus à marcher, ses cuisses se frôlaient, ses genoux se touchaient dans le déhanchement grotesque qui ralentissait ses pas. Cependant, elle parvint à quitter correctement la pièce.

— Reste le problème de l'attente, dit la pharmacienne. Il n'y a pas de morgue, ici.

— Ah non ? Mais comment fait-on habituellement, alors ? s'étonna Madame Cinmer.

— On n'attend pas. On enterre rapidement, en général. Je vous passe certains détails... Mais avec cette chaleur !... On ne peut pas la laisser comme ça.

— Ho non ! Dites, ce serait pas hygiénique. Elle ne se conserverait pas ! dit Inès Delon, comme si elle parlait de crevettes fraîches.

— Mais, si on la mettait dans un sac plastique ? interrogea Monsieur Cinmer.

— Oui. J'y ai pensé. J'en ai à la pharmacie. C'est mieux mais il faut cependant prévoir les 48 heures d'attente.

Madame Leminoux ferma les yeux un instant et se passa la main sur le front, très lasse.

— On pourrait peut-être demander à Razza de nous prêter sa nouvelle chambre froide. Il ne s'en sert pas encore, proposa Madame Cinmer.

— Tu exagères tout de même ! lui dit son mari. Il accepterait que ce serait lui rendre un mauvais service ! Allons ! Un épicier... ça se saurait...

— J'avais bien pensé aux chambres froides de mon usine, intervint

Inès Delon, elles sont immenses !... Mais ça nous ferait une très mauvaise publicité... oui, très mauvaise, je vous assure.

— Mais qu'est-ce qu'on va chercher ! s'exclama Monsieur Delon, les bras au ciel, chambre froide par-ci, usine par-là ! Vous me faites rire avec votre chambre froide ! On l'a, ici à côté. Bon Dieu ! Il y a un climatiseur dans la chambre !

— Mais c'est vrai ça ! dit Madame Delon, souriante.

— Pierre, vous pourrez venir coucher chez nous, il y a la place, dit Madame Cinmer.

— Non... merci... je resterai ici... Voulez-vous m'aider à la porter dans la chambre ?

Messieurs Cinmer et Delon transportèrent la défunte sur sa couche habituelle.

La fatou mettait de l'ordre dans la pièce. Seules les larmes intarissables qui étincelaient sur la peau brune, exprimaient le profond chagrin.

Elle reçut le docteur Javert qui venait d'être réveillé par Launay.

Le médecin, quadragénaire aux cheveux clairs, passa dans la chambre. Il constata et se renseigna sur les circonstances du drame. Il établit le certificat de décès : mort par accident. L'enquête s'il y avait une, ne le concernait pas Il parla peu, compâtit beaucoup et fut heureux de partir se recoucher. Le lendemain serait une rude journée : il devait faire plusieurs amputations urgentes.

Madame Cinmer se proposa pour veiller le corps. Mais Pierre Martin, offrant le visage de l'homme déchiré par la douleur mais qui la maîtrise, la remercia ainsi que les autres. Il préférait rester seul et tous avaient besoin de repos. Il les pria de l'excuser pour cette épouvantable soirée.

Les Cinmer, émus aux larmes, l'abandonnèrent à contre-cœur à son chagrin. Madame Leminoux promit de venir tôt le lendemain pour empaqueter le corps dans le plastique spécial. François Delon secoua longuement la main de son ami veuf et confirma qu'il s'occuperait du cercueil dès l'aube. Inès Delon embrassa Martin sur les joues et le quitta en lui souhaitant une bonne nuit.

Pierre renvoya la fatou malgré le désir de celle-ci de finir le rangement de la salle puis de prier « Madame ».

Enfin seul, Martin put se coucher sur le canapé. Il était épuisé. Il avait chaud. Le brasseur d'air était hors d'usage. Bien que froide, Jeanne bénéficiait du climatiseur ! Il n'avait pas de moustiquaire. Les moustiques vibraient à ses oreilles. Il dut se lever pour prendre le flacon de citronelle. Il enduit son corps de cette huile aromatique. C'était déplaisant mais efficace.

Il songea un instant aux événements passés puis aux heures pénibles qui l'attendaient. Il sombra peu à peu dans un profond sommeil.

Gilles Nunnenbugne arrêta sa vieille 2 CV bleue devant la villa dont il était l'unique occupant. Il laissa tourner le moteur pendant qu'il ouvrait maladroitement le portail du garage. Il avait bien mangé et surtout trop bu. La mort de Jeanne était oubliée.

Il rangea gaiement sa voiture sous le toît de chaume puis éteignit les feux. L'obscurité fut totale. Il retourna fermer le portail en titubant. Du coin de la rue parvenait la faible lueur de l'unique réverbère. La nuit était exceptionnellement calme pour un quartier africain. Habituellement, ses voisins le tenaient éveillé tard dans la nuit avec leurs transistors ou leurs tam-tam. Il eut envie de chanter. Il aboya les premiers mots de « Etoile des neiges ». Il saisissait le deuxième battant du portail en fer quand il aperçut une ombre s'y cramponnant.

— Qu'est-ce que tu fous là, toi ? — L'ombre ne bougea pas. — Tu ne peux pas répondre quand j'te cause, Nom de Dieu ! Allez, fous le camp !

Nunnenbugne faisait des efforts pour articuler. Il voyait deux ronds blancs clignoter par intermittence, chaque fois que la jeune africaine levait son regard vers lui. Elle mordillait un coin du pagne noué haut sur son buste. Elle attendait, craintive mais décidée.

— Tu veux entrer ? Bon, alors, magne-toi, t'entends ? Magne-toi le train ! J'ai pas que ça à foutre !

Par ses coups de tête, elle comprit qu'il l'autorisait à entrer. Elle s'avança lentement dans le jardin obscur. La grille se referma bruyamment dans son dos. Tout en chantant, Nunnenbugne parvint jusqu'à la porte d'entrée. La jeune fille suivait, silencieuse, les pieds nus blessés par le gravier de l'allée.

Après quelques tâtonnements, l'homme dévérouilla la porte, entra et alluma le hall.

— Hé bien ? Avance ! T'as voulu venir, non ?

La fille obéit. Elle lui parut très jeune bien qu'il soit difficile de juger le visage d'un Africain. Treize ans ? Peut-être quatorze. Elle souriait, le regard à terre.

— Mais c'est pas mal tout ça ! Pas mal du tout.

Nunnenbugne appréciait en passant une main sur le pagne.

— Viens, viens ici.

Il lui fit signe de le suivre jusqu'à la chambre. Quand la pièce s'éclaira, elle le regardait. Il lui plaisait. Les yeux et les cheveux, surtout : des yeux bleus, clairs et purs comme un ciel de saison sèche ! Des cheveux jaunes, brillants sous la lumière. Aucun homme jusqu'à présent ne lui avait paru aussi beau.

Dès qu'elle l'avait vu, il lui avait tout de suite plu. Elle l'avait espionné mais jamais osé le rencontrer. Les « Toubabs » étaient tellement étranges. Mais ce soir, elle s'était décidée. Elle l'avait guetté.

Elle se rendait compte qu'il n'était pas dans son état normal. Il avait bu, comme tous les « toubabs ». Elle le voyait. Elle le sentait. Mais qu'importe ! Elle était seule avec lui ! Peut-être que dans d'autres circonstances, il l'aurait renvoyée.

— Attends-moi là, hein ? Tu veux bien m'attendre, dis ? Je reviens tout de suite.

« J'ai une de ces envies de pisser », se dit Nunnenbugne en grimaçant exagérément.

Il se tourna pour buter sur le pied du lit. Il faillit perdre l'équilibre. « Saloperie de lit ! ». Il saisit la poignée de la porte de la salle de bain qui pivota sur ses gonds. Emporté par l'élan, il suivit le battant qui heurta violemment le mur.

— Bon Dieu de bon Dieu de merde ! Mais qu'est-ce que j'ai ce soir ! J'suis quand même pas bourré à ce point !

La fille rit et le laissa disparaître dans la pièce. Elle donna un regard circulaire : le lit défait, poussé contre le mur, un petit meuble sur le côté libre, une chaise, une sorte de table avec des tiroirs, un grand meuble avec un miroir. Comme c'était beau !

Sur les murs, des photographies en couleurs de femmes nues. Des « toubabs ». Comme elles se tenaient curieusement ! Et les cheveux ! De longs cheveux, rouges, noirs, jaunes qui descendaient jusqu'à la taille. Elle aurait aimé avoir de longs cheveux. Elle en aurait fait deux grandes nattes. Ses amies auraient été jalouses... !

Elle caressait d'une main heureuse les photos colorées, si claires, si belles que sa peau lui parut plus sombre, presque laide. Elle retira sa main. Elle se contempla dans le miroir, de face, de profil. Elle flatta sa poitrine naissante. Ça, c'était bien à elle !

Elle s'avança sur la pointe des pieds jusqu'à la porte de la salle de

bains laissée ouverte. Elle aperçut l'homme, debout le dos tourné vers elle.

Elle fit un pas de plus pour mieux voir et s'arrêta fascinée par le spectacle : du sol jusqu'au plafond, les murs brillaient comme l'eau du marigot sous le soleil. Elle tendit son cou pour apercevoir les trois murs à la fois.

Nunnenbugne toussa. Elle entendit le léger clapotis de la cuvette; le « Toubab », une main appuyée au mur, fixait le sol. Il abaissa sa main aussitôt cachée par son corps. Elle le vit chanceler, se plier sur ses jambes écartées, donner un grand coup de reins pendant que ses bras s'agitaient, puis se redresser.

Il se retourna.

— Ben ! Ça va pas, non ! gronda-t-il. Pourquoi que tu m'as pas attendu su'l « pieu » ? On ne peut même plus pisser tranquille dans cette baraque !

Elle s'adossa au chambranle et pivota mollement sur ses jambes, une main jouant avec les lèvres, un regard vers la douche pour éviter celui du « toubab ».

— T'es quand même pas venue pour prendre une douche ! cria-t-il, inquiet; puis, radouci — quoique ça ne te ferait pas de mal !

Il la repoussa dans la chambre. Titubant, il lui ôta le pagne si brusquement qu'elle tomba assise, nue, sur le lit. Il la trouva excitante par sa jeunesse. Les seins fermes promettaient avec leur mamelon droit.

— Mais c'est beau tout ça ! N'aie pas peur, mon petit, Gillou ne veut pas te faire de mal.

Il s'assit à côté d'elle, lui caressa un sein puis l'embrassa. Ses lèvres remontèrent en couvrant la poitrine de baisers pour chercher la bouche. Elle détourna la tête.

— Ho ! Tu vas pas faire la difficile, non ?

Un renvoi gonfla ses joues. Il lui souffla au visage une haleine lourde d'alcool.

— Bon, comme tu veux !

Il passa un bras autour des maigres épaules. De nouveau il baisa les jeunes seins pendant que son autre main descendait vers le ventre, vers les cuisses soudées l'une à l'autre. Il glissa un doigt expert dans l'intimité captive.

Quelques instants après, la fille se raidit brusquement en écartant les jambes. Les doigts de Nunnenbugne jouèrent un moment avec la turgescence nerveuse.

— Nom de Dieu ! s'exclama-t-il. Ça alors ! — il rit — T'as un de ces « trucs », toi ! oh ! la vache ! Mais comment que tu t'appelles ? Moi, Gilles ? Toi ? Moi, Gilles. Toi, comment ?

Elle comprit : « Aminata ».

— Aminata ? s'étonnait Nunnenbugne. Je croyais que t'étais plutôt catholique, avec un « machin » pareil ! On a dû oublier de te raccourcir ! C'est pas grave, va, t'en fais pas. Allonge-toi ! Oui ? Toi : allonger. Compris ? Oui, comme ça.

Aminata se coucha sur le lit pendant que Nunnenbugne se déshabillait.

Il s'agenouilla sur le sol et se pencha sur le corps allongé. Il en mordillait la chair ambrée, lêchait les mamelons. Il tendit une main vers la boîte de préservatifs posée sur la table de chevet. Elle était vide.

— Merde ! Pas de pot ce soir. Dis, ma petite Aminata, tu ne vas pas me refiler la « chtouille » ?

Il l'embrassa bruyamment et pivota sur les genoux pour poser ses lèvres sur le ventre pubescent. Aminata, patiente, attendait, les yeux au plafond. Elle ne comprenait pas. Aucun de ses amants n'agissait de cette façon. Ils ne perdaient pas de temps en baisers inutiles.

Elle avait connu l'homme très tôt mais n'en avait jamais reçu de plaisir.

Tout avait commencé cinq ans auparavant à Mako, son village natal, situé à l'extrême sud-est du pays.

Elle se baignait dans la Gambie en compagnie d'un jeune garçon du village voisin. Ils s'amusaient à s'éclabousser en frappant l'eau de leurs mains. Puis, elle s'était enfuie en courant, poursuivie par son compagnon. Le pagne trempé ralentissait sa course et le garçon eut tôt fait de la rattraper. Ils avaient roulé sur le sable chaud, criant et déchirant leur pagne comme deux chiots pris par le jeu.

Le garçon s'était retrouvé couché sur elle. Elle ne comprit ce qui se passait que lorsque la douleur lui permit de reprendre pleine conscience. Elle ne s'était pas débattue. Elle avait attendu qu'il la libère.

Elle avait revu le garçon. Il s'était montré moins violent. Peu à peu, elle s'abandonna, espérant recevoir de ce corps la joie qu'elle-même lui procurait, en vain.

Son père quitta Mako pour Ziguinchor. Elle dut le suivre. Elle se retrouva isolée au milieu de gens qui ne parlaient pas sa langue. Elle était Bassari. A Ziguinchor, on parlait Ouolof, Mendingue, Diola, Malinké, Français. A présent elle savait le Ouolof.

Elle continuait à subir l'homme dans son instinct égoïste et brutal, par jeu ou par ennui. Une fois, elle avait eu conscience d'une sensation nouvelle, agréable mais fugitive tant l'homme l'avait rapidement quittée.

Ces « toubabs », ils ne faisaient rien comme tout le monde. Aminata redressa la tête pour suivre les mouvements de la nuque blonde, puis

la reposa sur l'oreiller. Elle regarda le dos et les reins du toubab qui lui maintenait les cuisses serrées. Ses jambes s'ankylosaient.

Nunnenbugne excitait son désir en retardant l'offrande de cette chair douce et chaude. Ses mains emprisonnaient les jambes noires avec la force d'un étau. Sa bouche courait sur la chair offerte.

Aminata trouvait le temps long. Le contact des lèvres sur son corps la faisait sursauter. Si, au moins, il lui laissait remuer ses membres endoloris. Elle essaya de les agiter. La pression sembla s'évanouir. Libérée, elle soupira.

Le « toubab » s'était immobilisé sur son ventre. S'était-il endormi ? Soudain son corps tressaillit. Quelque chose de souple et d'humide se glissait dans son intimité. Surprise, elle demeurait immobile, attentive. La caresse montait, descendait, la parcourait sans cesse. C'était nouveau, curieux, agréable.

Elle eut l'intuition inexplicable que cela dépasserait la sensation vague et plaisante qu'elle avait connue une fois. Elle ferma les yeux pour se mettre à l'écoute de son corps.

De son sexe partaient de multiples et invisibles ondes qui, traversant sa chair frissonnante, s'élargissaient dans sa tête en une musique légère. Elle écouta, comme charmée. Puis, les ondes s'amplifièrent. Une musique assourdissante résonnait sous son crâne.

Le sang martelait ses tempes. Elle ne parvenait pas à se contrôler. Son corps lui échappait pour se soumettre à l'enchantement de l'homme. Il se cambrait puis se détendait pour s'arquer à nouveau.

La tête lui devint douloureuse. Elle souffrait; elle aima la souffrance. Elle croyait mourir, elle désira la mort.

En même temps, elle s'accrochait désespérément à la vie. Ses mains griffaient le drap. L'une rencontra une peau mais ne parvint pas à s'y accrocher. Ses ongles lacéraient sa poitrine palpitante comme pour la libérer du souffle qui la déformait. Un cri montait sans sa gorge menaçant d'anéantir l'envoûtement. Elle se mordit un doigt, la main, puis le bras. Elle crut entendre le tam-tam. Elle ouvrit les yeux. Elle ne reconnut pas immédiatement le membre de l'homme qui la dominait. Instinctivement, une main tordit le muscle vers ses lèvres éperdues.

Elle crut connaître un instant de répit. Mais, là-bas, une rape aux fines aspérités poursuivait son lent travail de destruction et sa chair meurtrie, réclamait, béante, de nouvelles blessures.

Pour la première fois, Aminata ordonnait de ses propres lèvres qu'un homme lui révèle enfin, ce mystérieux bonheur que recelait son corps.

EN BROUSSE

Le village est endormi dans la nuit douce.

Assise sur la natte posée devant l'entrée de la case, la mère donne le sein à son enfant calme.

La nuit est muette. On entend la succion des lèvres qui ont soif de vie.

Un sifflement.

La femme comprend trop tard. Elle s'élance, désespérée. La nuit éclate devant elle en un fracas rougeâtre.

Le village s'éveille en hurlements, en larmes et en sanglots.

La mère couvre de sa chair inerte le fils gémissant sous le poids.

L'enfant en pleurs ne veut plus de ce lait dont l'abreuve le sein. Il est repu. Il le crie.

Mais le liquide coule, obstiné. Il est aussi chaud, mais plus épais, plus rapide. Il emplit la gorge.

De sa poitrine déchirée, inlassablement, la femme étouffe goutte à goutte de sa rougeur maternelle son fils hoquetant, sous le regard aveugle du village en feu.

Inès Delon reposa se tasse de café sur la soucoupe blanche. Elle ne se décidait pas à se lever de table. Elle n'en avait pas le courage. Pourtant le dimanche, jour de congé de la bonne, il lui fallait s'occuper du déjeuner. Il était déjà dix heures.

François lisait le journal. Les dimanches et jours de fêtes, il se chargeait d'acheter le pain, le journal et de préparer le petit déjeuner pendant qu'elle se prélassait au lit. Patrice jouait au jardin. La maison était silencieuse.

Elle avait passé une très mauvaise nuit, peuplée de cauchemars.

Elle était morte. François la transportait dans leur congélateur rempli de crevettes. Patrice riait « Elle est méchante, maman, elle ne veut pas se coucher, la sale putain ». François l'enfonçait dans les crevettes glacées; il pesait de toutes ses forces sur le couvercle. Elle se débattait en hurlant : « C'est moi ! C'est moi ! Je ne suis pas une crevette ! Laisse-moi sortir ! » Le couvercle se referma bruyamment sur elle.

Elle s'était réveillée en criant, haletante et trempée de sueur. François l'avait rassurée, et avait voulu faire venir le médecin. « Pour constater le décès », s'était-elle dit.

Depuis, elle ne cessait de penser aux événements de la veille. La lettre, le seau, le commutateur, Jeanne, Pierre et les deux cents millions. C'était troublant. Elle n'en avait encore rien dit à François.

Elle reprit une gorgée de café.

— Les Berthier arrivent quand ?, demanda-t-elle.

— Hein ?

Delon, plongé dans sa lecture, lui signifiait qu'il l'avait entendue. Elle répéta sa question.

— Vendredi, pourquoi ?

— Il pourra m'aider.

—T'aider ? Oui... T'aider ... A quoi ? Il délaissa le journal pour regarder sa femme inquiète.

Elle était vraiment fatiguée. Des cernes d'insomnie étalaient leur marque violacée sous chaque œil.

— T'aider à quoi ?

— A quoi ? Hum... Qu'est-ce que j'en sais, dit-elle en soupirant.

— Tu ne crois pas que tu ferais mieux de te recoucher ?

Cela profiterait à sa femme et lui permettrait de poursuivre sa lecture. Il n'aimait pas la voir dans cet état. Il allait falloir lui tirer les verres du nez avant qu'elle lui fasse part de ses inquiétudes.

— Cesse donc de faire cette tête, bon sang ! Qu'est-ce que tu as ?

Elle était si lasse qu'elle lui conta tout.

Il la désapprouva.

— Mais qu'est-ce que tu vas chercher ! Et tu avais besoin de fourrer ton nez dans cette lettre ?

— Je n'ai rien fourré du tout ! La lettre était posée ouverte sur la table !, mentit-elle.

— De toute façon, ça ne nous regarde pas. C'est un accident. Nous en sommes tous témoins.

— Et le ventilateur ? Et les deux cents millions sur le compte commun ? Et le mensonge de Pierre ? Ça aussi, ce sont des accidents ?

— Peu importe. Ne te mêle pas de ça ! Et tu vas me faire le plaisir de n'en parler à personne. Tu entends ? A PERSONNE.

— J'en parlerai à Berthier. Lui, au moins, il en a l'habitude, s'entêtait Inès.

— Tu ne diras rien à Berthier ! Il vient ici en vacances et non pour son travail, d'abord. Ensuite, il se moquerait de toi.

— Je n'en suis pas si sûre. Il jugera de l'importance de l'affaire. Deux cents millions, c'est pas rien !

— Mais, arrête un peu de divaguer, je t'en prie. Réfléchis à ce que tu dis, au moins. Berthier n'a pas à s'occuper de cette affaire : personne n'a porté plainte.

— Evidemment, personne n'a porté plainte. Le seul qui pourrait le faire, c'est Pierre, et comme il empoche les millions.

— Les millions ! Les millions ! C'est tout cet argent qui t'intéresse, ma parole ?

— Je trouverais mauvais que Pierre profite d'un argent provenant de l'assassinat de sa femme !

— Assassinat ! Assassinat ! Mais te rends-tu compte de ce que tu dis, au moins ?

François s'énervait : sa femme perdait l'esprit. Inès contrariée par son mari, s'emporta.

— Parfaitement, je m'en rends compte ! Si tu avais entendu Jeanne comme je l'ai entendue, si tu avais vu tout ce que j'ai vu, tu comprendrais ! Mais bien sûr, je ne suis qu'une imbécile ! Je ne dis que des bêtises ! Comme toutes les femmes ! Hein ? Tandis que les hommes ont toujours raison ! Ils sont intelligents et ne commettent jamais d'erreur ! Ils peuvent voler, tuer, violer, faire n'importe quoi ! Et ils se serrent les coudes pour se défendre !...

— Assez ! tonna François. Puis, se calmant : Ecoute : tu laisses tomber, d'accord ? Ce n'est pas le moment de semer le trouble en ville, ni l'heure d'un scandale.

— Mais je ne veux pas de scandale, fit-elle, étonnée par le mot qui s'appliquait mal à son besoin d'éclaircir une situation confuse.

— Hé bien, dit François presque souriant, nous sommes d'accord. Tu laisses courir et tu verras que Pierre nous parlera de lui-même de son héritage.

— Ça m'étonnerait beaucoup. Mais j'en parlerai quand même à Berthier. Pour avoir son avis, par curiosité, dit-elle en se levant de table pour avoir le dernier vot.

Delon se posa la main sur le front. Il secoua la tête dans un signe d'impuissance et soupira. Quand Inès avait une idée en tête ! Et les Berthier qui arrivaient au bon moment ! Si l'officier de police s'imaginait passer de bonnes vacances, il allait être déçu. Inès le harcellerait. Heureusement qu'il la connaissait. Il saurait la raisonner.

François Delon soupira une nouvelle fois et se replongea dans la lecture du quotidien « Le Soleil ».

La nouvelle de la mort de Jeanne Martin s'était vite répandue dans la ville.

Le Consul de France, devoir oblige, se précipita parmi les premiers au domicile de la défunte. Il y pénétra vers la fin de la matinée muni d'un magnifique bouquet de roses fraîchement cueillies par sa femme qui le chargeait de le remettre en son nom à Martin en l'excusant de ne pas rendre personnellement un dernier hommage à la dépouille : sa sensibilité ne le lui permettait pas.

Martin le comprit et remercia le Consul. Celui-ci fit un ample usage de sa diplomatie. D'une voix douce et basse convenant à ces sortes de circonstances, il demanda les causes de cette perte soudaine. Il s'en montra très surpris et très inquiet. Chez lui, les commutateurs étaient aussi métalliques. Il eut quelques paroles de consolation envers le mari. Que pouvait-il faire d'autre, à présent ? Il assura Martin de son entier dévouement et promit de s'occuper de toutes les formalités. Il serra la main de cet homme si cruellement touché et Martin le pria de ne pas oublier de transmettre ses remerciements à Madame pour sa touchante attention.

En quittant Martin, le Consul se précipita chez son secrétaire qu'il tira du lit malgré l'heure tardive. Il ordonna à ce dernier de faire le nécessaire pour que les obsèques de Madame Martin aient bien lieu dans les meilleures conditions possibles.

Libéré de son devoir, le Consul arriva chez lui à l'instant précis où sa femme servait l'apéritif.

On attendit la fin de la sieste dominicale pour rendre visite à Martin. On profitait de la fraîcheur relative de l'après-midi pour venir présenter ses condoléances attristées.

Pierre Martin les recevait en remerciant, profondément ému. Il conduisait dans la chambre ceux des amis qui tenaient à saluer une dernière fois sa femme.

A présent, la dépouille reposait dans un cercueil de fabrication locale. Madame Leminoux avait glissé le corps dans une double protection plastique et Delon avait fait livrer la bière. C'était un coffret en bois de fromager; plutôt une caisse de déménagement, très solide : des planches de deux centimètres d'épaisseur et de vingt centimètres de largeur étaient maintenues par des traverses clouées, de l'intérieur, pour donner un air moins rébarbatif à l'ensemble. Le cercueil, fait sur mesure, étonnait par ses dimensions réduites. Il était plus bas que d'ordinaire pour éviter au corps de tanguer. Il était posé sur deux chevalets et recouvert d'un voile noir. Des bougies brûlaient dans la chambre obscure, refroidie par le climatiseur. Malgré cette dernière précaution, Martin attendait qu'un groupe de personnes se forme pour l'introduire dans la chambre. L'ouverture répétée de la porte aurait réchauffé la température de la pièce transformée en chapelle ardente.

Alors, il ouvrait la porte en s'esquivant pour laisser le passage. Les gens s'engouffraient dans les lieux comme s'ils y étaient aspirés, Martin entrait enfin et refermait derrière lui. Il écoutait les mots de consolation, le bruit du climatiseur et le reniflement des femmes en larmes, subissait l'étreinte virile et muette mais tellement plus lourde de signification, balbutiait quelques remerciements, guettait le désir synchronisé de fuir la froidure de la chambre. Il rouvrait la porte de sortie avec les mêmes prévenances.

Le défilé se poursuivit tard dans l'après-midi. A la vue de ces différents groupes piétinant devant la porte de sa chambre, Martin avait chaque fois l'impression d'être une ouvreuse de salle de spectacle.

Le lendemain matin, sa fatou le réveilla de bonne heure.

Martin se leva, passa un slip et alla ouvrir la porte d'entrée. Les larmes aux yeux, Amélie salua Monsieur et glissa silencieusement vers la cuisine pour préparer le petit déjeuner. Elle avait revêtu son magnifique « boubou » en lamé argent, pour être digne de Madame. C'était bien grâce à son salaire important qu'elle avait pu se confectionner un vêtement aussi riche.

Martin se rasa et se doucha. Il ne s'était occupé de rien. Tout le monde s'empressait autour de lui. Il se laissait porter par le flot de sympathie générale. On lui avait appris que les obsèques étaient fixées à 9 h 30.

Dans la cuisine, Amélie veillait à ne pas entrechoquer les casseroles ni la tasse et la soucoupe pour respecter le dernier repos de Madame. « Pauvre Madame, si gentille... Trop même... »

Jacqueline Molard, elle aussi se leva tôt. Remise de ses émotions, elle reprenait ses affaires en main.

Elle gara sa vieille 2CV sur le côté gauche de la rue Javelier en sens unique, seul côté à stationnement autorisé. Penser à la mort des autres ne doit pas faire oublier l'appétit des vivants. Elle faisait elle-même son marché. Les fatous achetaient n'importe quoi et à n'importe quel prix : l'argent ne leur appartient pas.

Madame Molard discutait longtemps les prix. Elle montrait davantage de patience pour les faire baisser que les marchands africains n'en mettaient à lui en expliquer l'augmentation. Sur la place du marché Escale, les vendeurs africains qui aimaient à palabrer, trouvaient à qui parler.

Ce matin-là, elle venait de s'approvisionner en fruits et légumes nettement moins chers que chez les trois épiciers de la ville et de retirer le gigot de mouton, commandé la veille par son mari chez Traouré, son boucher africain.

Pour les laitages, elle devait se rendre chez les épiciers dotés de vitrines réfrigérées. Elle se dirigea d'abord chez Nadi, un Libanais. Elle fit consciencieusement le tour des étalages en notant les prix sur son carnet. Avec un sourire poli à la caissière du petit libre-service, elle quitta le magasin pour rentrer quelques mètres plus loin dans l'épicerie « Maurel et Prom ». Elle inspecta les rayons et inscrivit les nouveaux prix à côté des précédents. Puis, elle les compara. Les yaourts coûtaient 2 francs de moins chez Nadi, mais les fromages étaient plus intéressants chez « Maurel et Prom ». Elle n'achetait que les fromages ayant reçu un choc pendant le transport. Le gérant du magasin les tenait en retrait à cause de leurs emballage peu présentable et signalait discrètement leur présence à la ménagère économe.

Quelques mois auparavant, Madame Molard poursuivait son enquête jusque chez Razza le deuxième épicier libanais de la ville. Mais elle s'était fâchée avec ce « voleur » quand elle apprit l'abus de celui-ci pour le pourcentage illégal qu'il prélevait sur la remise d'argent liquide C.F.A. contre un chèque français.

En effet, pour obtenir rapidement du liquide C.F.A. sans passer par une banque sénégalaise, il était de pratique courante de faire un chèque français à un commerçant possédant un compte bancaire en France... Le commerçant vous versait immédiatement la somme C.F.A. correspondante.

Madame Molard, un peu perdue à son arrivée à Ziguinchor, s'était renseignée sur l'ouverture d'un compte bancaire local. L'entretien du compte s'élevait à 500 francs* par trimestre. C'était de l'argent gaspillé. Et il fallait attendre près d'une semaine pour le faire approvisionner : son mari, comme tous les coopérants, étant payé en France.

Puisqu'elle devenait une cliente fidèle, elle s'était permise de demander ce service à Razza. L'épicier avait accepté mais prélevait 100 francs pour frais divers. Elle n'en avait jamais compris la raison. Au début, cela l'aida. Mais, faisant de plus en plus souvent des chèques, c'était chaque fois 100 francs volatilisés. Elle se renseigna. On lui apprit que Razza avait l'habitude d'exploiter la naïveté de ses nouvelles clientes. En bon Libanais qui se respecte, il ne faisait rien s'il n'en tirait profit, si mince fût-il...

A cause de 100 francs* volés à une épouse de militaire, Jacqueline Molard ne se servait plus chez ce « sale... je ne sais pas quoi ! »

En réfléchissant à l'attitude de ce gros Razza, qui n'était officiellement pas le propriétaire du commerce à cause d'une faillite précédente et dont le frère —si gentil, mais sous la tutelle de son aîné — servait de prête-nom, Madame Molard se souvint rétroactivement des « petits trucs » mesquins de l'épicier.

La charcuterie était toujours posée sur une grosse épaisseur de papier pour la préserver de la chaleur; en attendant la quantité de papier affolait et la cliente et l'aiguille de la balance. Cette dernière d'ailleurs, ne se reposait jamais sur le « O gramme », elle avait une fâcheuse tendance à prendre le départ avec une longueur d'avance de 5 ou 10 grammes. L'épicier jetait la marchandise sur le plateau de la balance et la retirait aussitôt sans vous laisser le temps de contrôler le poids ni à l'aiguille de se stabiliser. Il commentait son service rapide par un « bon poids ! » dit dans un large sourire. Enfin, Razza était curieusement atteint de surdité pour le débitage au détail de certains produits alimentaires périssables. La marchandise d'un poids supérieur à vos vœux n'était ni reprise ni échangée.

* C.F.A.

Dans de telles conditions, Madame Molard s'était juré de ne plus y remettre les pieds. Elle regrettait sa décision quand l'épicier faisait des baisses publicitaires. Elle sollicitait alors le bon vouloir d'une amie qui lui servait d'intermédiaire.

En échange de ce service, elle vous communiquait les prix du jour des deux autres épiceries, vous renseignait sur la fraîcheur du produit, critiquait l'emballage et vous rassurait sur la qualité. Elle terminait toujours en vous recommandant les camemberts de « Maurel et Prom » si bon marché, « un peu âbîmés, peut-être un peu trop faits, mais pour la maison, vous savez... »

Jacqueline Molard veillait à la défense des consommateurs. A l'entendre, elle faisait jusqu'à 400 francs d'économie par jour.

Ce lundi, elle termina ses courses par l'achat de huit yaourts chez Nadi avec une économie totale de 16 francs, et d'un fromage « fait » à 100 francs chez « Maurel et Prom », ce qui était vraiment donné. Elle reprit rapidement le chemin de son domicile pour mettre au frais le camembert coulant qu'adorait son mari.

Celui-ci serait heureux de s'en faire des tartines accompagnées d'un verre de vin rouge au retour de l'enterrement.

Annie Ranneau se réveilla la première. Le jour pénétrait à travers les volets fermés. Elle bailla et se frotta les yeux. Elle se tournait sur le dos pour mieux s'étirer quand elle faillit tomber du lit : évidemment, son mari prenait toute la place. Pendant leur sommeil, lui, poussant, elle, se reculant, elle se retrouvait toujours au bord du lit.

Sans un regard pour son mari couché sur le ventre, les bras sous l'oreiller, elle s'assit en se passant les mains sur le visage pour en chasser les brumes du sommeil.

De la chambre voisine, lui parvenait la voix de son fils. Yann devait être réveillé depuis longtemps et s'amusait avec ses jouets.

Annie Ranneau saisit son bracelet-montre sur la table de chevet : 9 heures !

D'un bond, elle fut debout. Elle enfila rapidement la robe de la veille et quitta la chambre pour ouvrir la porte d'entrée. « Pourvu que Margot soit là avec le pain », pensait-elle en ouvrant la porte.

La fatou, tranquillement assise sur le sable devant l'entrée, se leva aussitôt et salua sa patronne.

— Bonjour, Margot... Tu fais vite chauffer de l'eau, s'il te plait. On est pressé. Madame Ranneau s'écartait pour laisser entrer la bonne quand elle aperçut la baguette de pain. — Ah, tu as le pain !

Devant une telle évidence, Margot se contenta de faire un signe de

tête affirmatif en se dirigeant lentement et dignement vers la cuisine.

Annie Ranneau se précipita vers la chambre de son fils. L'enfant jouait sagement sur le dallage.

— Bonjour, mon gros chéri. Tu as bien dormi ? Elle l'embrassa.

Yann prit une voiture dans chaque main.

— Regarde, Annie, un assident. Boum ! — Il tamponna les deux modèles réduits — Il est beau, hein mon assident ?

— Oui. Il est beau. Comme toi !

Elle saisit l'enfant dans ses bras et l'embrassa de nouveau.

— Viens vite, on va se doucher.

Yann réagit violemment : « Non, Annie, ze veux zouer ». Il voulut descendre. Sa mère le maintenait fortement.

— Tu joueras après. Papa et moi, nous allons travailler. Nous sommes en retard, tu entends ? Elle prétextait le travail chaque fois qu'elle voulait dissuader son fils de les accompagner. Les larmes aux yeux, Yann criait « ze veux zouer, lasse-moi, Annie ! », pendant que celle-ci l'entraînait vers la salle de bains.

Sous la douche, le garçon piétinait, hurlait, se plaignait du savon dans les yeux.

— Tu vas t'arrêter, oui ? Je vais te faire pleurer pour de bon, moi !

Elle l'essuya. Yann, les lèvres tirées par le sanglot, hoquetait. Il tendit un bras vers sa mère à l'extrémité duquel une petite main s'abaissait et s'élevait continuellement. Dans un souffle, il parvint à exprimer la punition que méritait sa mère : « Ze suis fassé. Voilà ! »

— Puisque tu es fâché, maman ne t'aime plus. Allez, va-t'en, méchant garçon. »

Elle lui ouvrit la porte. Sans un regard pour sa mère, les petites fesses cambrées à l'air, le gamin ne voulut pas s'avouer vaincu : « Ze suis fassé », répéta-t-il en regagnant sa chambre.

Madame Ranneau mit des sous-vêtements frais et rejoignit la chambre conjugale.

Elle chercha dans l'armoire une robe discrète. Ce fut difficile. Toutes étaient de couleurs vives. Elle enfila sa vieille robe blanche à fleurs bleu marine. Face à la glace, elle se peignait en apercevant le reflet de son mari endormi. Elle aplanit les cheveux en épi sur le sommet du crâne.

— Roger ? Roger ! Réveille-toi, on va être en retard.

Elle s'approcha du lit et secoua l'épaule de son mari « Allez, Ranneau, debout ! ». Elle insista et son mari s'agita, puis soupira.

— Alors, Roger ! C'est 9 h 10. Grouille-toi. La levée du corps a lieu à la demie. T'as entendu ce que j'ai dit ?

Devant l'apathie de l'homme, elle fut prise de colère. Sa main frappa la partie charnue du mari visible à travers le drap.

— Que t'es con !, explosa-t-il en se mettant sur le côté et en appuyant une main sur la fesse meurtrie.

— Ben quoi ? Qu'est-ce que t'as ?

Il grimaçait de douleur. Il ouvrit les yeux. La faible clarté du jour l'éblouit. Il se leva du lit, les paupières closes. Le slip de bain lui avait laissé son empreinte claire sur le corps bronzé.

— Tu m'as fait mal, bon Dieu ! Je crois qu'il me vient un autre furoncle.

Toujours une main sur la partie charnue douloureuse, il présenta son dos au miroir. Sa femme ne prêta aucune attention à sa nudité. Il aimait se promener dans le plus simple appareil. Elle le prenait pour un exhibitionniste.

Elle ne voulut pas s'excuser.

— T'avais qu'à te réveiller plus tôt !

Elle lança d'une geste nerveux le peigne sur le bureau qui servait de commode, ouvrit brusquement la porte et cria avant de la refermer : « Ne te balade pas à poil, Margot est là ! »

Ranneau, le cou tordu vers le miroir pour tenter d'apercevoir quelque nouvelle grosseur insolite sur sa fesse, ne répondit pas. La torsion devenant gênante, il cessa son examen. Il se gratta la tête et la barbe puis se caressa le torse et le ventre en étouffant un baillement. Ses deux majeurs nettoyèrent les yeux. La vision claire et tout-à-fait réveillé, il ouvrit la porte avec précaution et tendit l'oreille. Ce n'était pas le moment de se faire surprendre nu. L'altercation du réveil lui suffisait.

De la gauche, lui arrivait la voix de Yann parlant à ses jouets; de la droite, celles de sa femme et de Margot et le heurt des casseroles.

En une enjambée, il fut dans la salle de bains où il s'enferma. Il se douchait en se frottant vigoureusement le corps de ses deux mains. Il frissonna. L'eau était naturellement fraîche le matin puis tiédissait en cours de journée. Il n'y avait pas besoin de chauffe-eau. Il urina dans la douche. C'était une vieille habitude qu'il avait prise en Allemagne du temps qu'il était étudiant. Les froides nuits d'hiver le forçaient a se soulager dans le lavabo de l'austère chambre mise à sa disposition, avant de s'enfouir sous les couvertures. Les toilettes de l'étage se situaient au fond d'un long couloir glacial.

Il s'était rendu dans ce pays pour perfectionner son accent. Sur le même palier, du pavillon réservé aux étudiants étrangers, logeait une jeune française qui devait devenir Madame Ranneau.

Seuls Français de l'étage, ils se rencontraient souvent puis se virent la nuit. Ils parlaient Allemand entre eux, elle, mieux que lui. L'apprentissage de la langue précéda celui des corps. Ils décidèrent de se marier en décembre.

Ce jour-là, Ranneau souffrait d'une terrible grippe. Sa future femme

le soigna et malgré sa forte fièvre, il put prononcer le « oui » fatidique.

Malgré les 39° de fièvre et le teint vert du jeune marié, la nuit de noces se déroula dans les meilleures conditions. Ranneau n'en gardait qu'un vague souvenir mais une preuve irréfutable : son fils.

Yann naquît en France, au mois de septembre suivant. Ranneau enseigna l'Allemand dans un lycée de Rennes jusqu'à la fin de son sursis. Il eut la chance d'être recruté par la Coopération. Il se retrouvait professeur de Français au Sénégal.

Il ferma le robinet et se sécha. La fesse meurtrie lui faisait toujours mal. Annie ne se rendait pas compte de sa force. Tout cela, parce qu'ils s'étaient disputés la veille à propos de Yann.

Il reprochait souvent à sa femme de ne pas s'occuper suffisamment du petit. Elle l'avait insulté et s'était mise à lire à table pendant le dîner. Au coucher, il ne lui avait pas souhaité le « bonsoir », signe de rancune. Pour se faire pardonner, il avait voulu lui faire l'amour. Elle l'avait envoyé promener. Dans ces cas de disputes graves, elle était capable de se refuser à lui pendant des jours. Ils vivaient alors dans un cycle infernal dont Yann subissait les conséquences. L'enfant était grondé, câjolé puis puni selon l'humeur changeante des parents.

Ranneau enfila un pantalon gris, léger. Il vérifia la couture de l'entrejambe, généralement décousue car les pantalons ne tenaient pas à la taille, mais étaient repoussés sur le ventre plat, par l'estomac proéminent. De ce fait, ils glissaient jusqu'aux hanches et l'entrejambe pendait. L'étoffe mal ajustée à cet endroit se déchirait à la longue. Refusant de porter une ceinture, il remontait sans cesse le vêtement entravant sa marche.

Torse nu devant la glace, il se peigna la barbe, se coiffa à l'aide d'une brosse en plastique réservée uniquement à cet usage et se rafraîchit le visage d'une friction d'eau de toilette.

Il était prêt pour le petit déjeuner : thé, pain grillé, beurre et diverses confitures.

Bernard Montana, rasé de près, s'apprêtait à quitter son appartement pour prendre le petit déjeuner à la « popote » située de l'autre côté de la rue. Il ouvrit la porte d'entrée lorsque deux petites Africaines le bousculèrent pour pénétrer chez lui.

Elles lui crièrent leur « Kasoumeï » en passant. (1)

— Hé ! Ça ne va pas ? Allez, dehors !

Les fillettes couraient dans la salle de séjour en poussant des cris aigus. Avant qu'il ne pût les en empêcher, elles disparurent dans la pièce voisine, séparée de la chambre à coucher par le double battant d'une porte « moustiquaire ». Allongées sur le lit, les gamines criaient.

— Dehors ! Vous avez compris. Allez, vite !

Les enfants — elles devaient être âgées de huit ou neuf ans — se regardèrent, échangèrent quelques mots dans leur dialecte puis éclatèrent de rire.

Montana hésitait à employer la force. Elles se seraient débattues en hurlant comme des égorgées. Les voisins, ameutés, auraient fait semblant de croire à son innocence.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Vite, je suis pressé.

Elles comprenaient le Français. Elles s'entretinrent un instant. Montana saisit le mot « toubab ». Puis, celle qui semblait être le chef, dit : « Donne-moi 100 francs. » L'autre se mit à rire, dévoilant ses petites dents blanches.

Montana ne s'en étonna pas. Tous les petits Africains qui ne le connaissaient pas encore lui réclamaient 25, 10 ou 5 francs. en lui contant

(1). Ouolof, signifiant selon les circonstances : « bonjour », « bienvenue » ou « comment ça va ? »

leurs malheurs réels ou imaginaires pour exciter sa pitié. L'aumône était la pratique courante réservée aux touristes. Mais pour la première fois, elle lui était faite dans sa chambre.

— Non, rien du tout. Sortez de là ! Montana pointait son bras vers la porte.

— Donne 50., redit la fillette.

Le jeu pouvait durer longtemps : à partir de 50 francs, l'aumône descendrait de cinq francs en cinq francs.

— Non, dégage ! Si tu continues, tu reçois une gifle, compris ?

Elles échangèrent un regard complice puis se sourirent d'un air entendu. Toujours couchées sur le lit, elles remontèrent leurs robes en lambeaux, dévoilant ainsi leur nudité d'enfants, puis elles replièrent leurs maigres jambes en les écartant largement. De leur index effilé, elles caressaient délicatement leur jeune sexe.

— Donne 25, dit l'une.

— Donne 15, dit l'autre.

Elles se livraient une concurrence amicale, sans aucune pudeur. Elles connaissaient déjà l'homme et ses jeux les plus pervers. Elles savaient que leur jeunesse et leur innocence feinte excitaient beaucoup de « toubabs ». Selon leur situation, selon le « toubab », elles se vendaient pour presque rien ou se donnaient pour la gloire.

La position obscène de la femme vénale excitant grossièrement le mâle mimée par les deux gamines, tournait au grotesque. Montana fut pris d'une soudaine colère devant les corps à peine formés ouverts sur son lit.

— Démal, démal; Gaval ! (1)

Elles demeurèrent surprises par ces mots inattendus de la part d'un nouveau « toubab » et par son air terrible. Montana ne leur laissa pas le temps de se reprendre, il leur lança l'une des plus grandes insultes locales : « N'Golo, démal ! » (2)

Elles en furent mortifiées. Elles se levèrent précipitamment et s'échappèrent avec un crépitement d'insultes et de jurons ouolofs.

Montana s'assuya le front. Il transpirait d'énervement. Il sortit en claquant la porte. De son balcon, il aperçut Eugénie, l'énorme fatou des Quenelec, s'affairant dans la petite cuisine du logement voisin.

Les deux appartements étaient situés à l'unique étage des deux maisons bâties à quatre mètres l'une de l'autre. L'accès se faisait par des escaliers extérieurs partant de la cour qui servait de parking privé. Les façades principales donnaient sur la rue de l'épicerie Razza, débouchant

(1) Va-t-en; vite.
(2) Singe, va-t-en.

sur la place du Marché Escale. Le logement de Montana donnait partie sur la rue, partie sur le marché même puisque la maison constituait l'angle sud ouest de la place.

De leur terrasse respective courant le long des appartements, les deux voisins se serraient facilement la main au-dessus du vide de l'entrée de la cour intérieure.

Montana en sortit pour traverser la rue en jetant un œil au tas d'ordures ramassées trois ou quatre fois par semaine. Les cafards, les rats, les chiens et les indigènes y grouillaient tour à tour, attirés par les déchets du marché ou par une boîte en fer ou en plastique réservée à des usages aussi multiples qu'insoupçonnables.

Devant le bâtiment aéré de la halle aux viandes de cinquante mètres carrés, il fut interpelé par le boucher Traouré chez qui se servait le cuisinier de la popote.

— Bonchour, proféchor, cria le Malien à l'accent auvergnat exagéré.

— Kasoumeï Traouré, dit Montana.

— Kasoumeï Kep, répondit le boucher, poli.

— Kata sindeï ? (et la famille, ça va ?), continua Montana pour plaisanter.

— Kokoubo Kassoumeï. Merci. (Elle est à la maison, elle va bien). Et la viande auchourd'hui, tou n'en prends pas, proféchor ?

— Il faut voir Louis. Je ne sais pas ce qu'il compte faire pour midi.

Traouré, en quête de palabres, quitta son comptoir. Par la porte ouverte de son minuscule local, on apercevait des morceaux de viande fraîche pendus à des crochets, ruisselant de sang. Le comptoir de carreaux blancs était maculé de taches et de trainées rouges coulant à terre. Un jeune aide chassait les mouches noires, vertes et bleues agglutinées, d'un coup de torchon ensanglanté. Des os jonchaient le sol de l'espace attribué à Traouré, comme ceux des bouchers voisins qui tenaient leur porte entrouverte.

Traouré portait sa tenue de travail : un maillot jaune et des pantalons bouffants lie de vin. Il s'avança en souriant :

— Louis ,il est paché mais il n'a pas acheté de la viande. Tou chais, proféchor, — il pointa un index vers le ciel —, il faut mancher beaucoup de viande. La viande cha fait beaucoup de bien au cherveau. Cha donne de l'intellichenche. Et un proféchor doit être intellichent, non ? Hé, bien chur ! Et il lui faut beaucoup, beaucoup de forches ! S'i manche pas de viande, hou la la ! il est foutu.

— Mais tu es trop cher et ta viande n'est pas toujours bonne. Montana le taquinait. Traouré fit le scandalisé : il dirigea l'index vers sa poitrine et écarquilla les yeux.

— Moi, trop cher ! Et ma viande, il est pas bonne ? Ho, non, non... Ché pas vrai cha, tou mé dis des mensonches... Ma vienda, il est bon-

ne ! Il est la meilleure dou marché. Dis à Louis que ch'ai préparé un beau gigot... magnifique ! Si tou le manche, tou seras encore plus intellichent.

— Je vais voir Louis. On verra. Au revoir.

— Au revoir, proféchor, bonne chournée.

Traouré regagna son local, content de sa palabre. Il remonta sur son biceps droit le fin bracelet de cuir noir du gri-gri le préservant des maladies mortelles.

Montana passa devant le magasin de la « Sonadis » à l'angle de la rue Javelier. La façade de la petite succursale de la Société Nationale était peinte comme ses consœurs, aux couleurs nationales : jaune, rouge et vert.

Assises sur les trottoir, deux vieilles Africaines édentées, aux cheveux gris, exposaient leurs calebasses de cacahuètes décortiquées, à cinq francs la ration : le contenu d'une vieille petite boîte de concentré de tomates.

Le jeune homme poussa le portail, traversa un jardin intérieur et grimpa sur les marches menant à l'appartement de Loubier, siège social de la popote.

L'étroite et longue terrasse-palier se terminait par la porte, condamnée de la cuisine. Deux autres portes de la même couleur Bordeaux donnaient directement accès à la salle de séjour et à la chambre de Loubier.

Montana pénétra dans la salle au carrelage gris clair meublée modestement du même buffet et des mêmes fauteuils fournis par l'Administration.

— Bonjour, Louis !

— Bonjour, M'sieur, répondit Louis de la cuisine encombrée.

Le V.S.N. s'installa à la table placée sur la grande loggia dominant la place du marché. Au nord, un château d'eau et la Casamance. Toute l'année, les trois célibataires prenaient leurs repas en plein air. L'appartement étant situé près des commerçants, Loubier avait accepté de le transformer en mess de V.S.N.

Près des volets clos de la chambre à coucher, des sièges de fabrication locale se détérioraient lentement. Le logement portait les marques du tempérament dévastateur de Loubier. Les poignées des portes vous restaient dans les mains, les portes du buffet pivotaient sur l'une des trois charnières primitives, les bras des fauteuils se fendaient, les chaises perdaient leurs barreaux, la table branlait et menaçait de s'écrouler malgré le rafistolage de différents menuisiers, les lattes des volets étaient cassées et il ne restait plus trace des énormes globes blancs des plafonniers détruits par le choc des balles de tennis. Contrastant avec ce côté cyclonique de sa personnalité, Loubier en tant qu'homme de lettres, était aussi homme de goût. La vieille toile plastique du dessus de table lui déplaisant, il tint à faire, en personne, l'achat d'une splendide toile cirée à carreaux bleus, réversible. La seconde face, ressemblant fort à la toile à matelas, ne voyait jamais la lumière du jour.

Au centre de la table, Louis avait disposé les bols, couteaux, cuillères à café, la boîte de sucre et celle de Nescafé soluble.

Montana se pencha au-dessus de la murette servant de garde-fou.

En bas, une vieille noire fouillait dans le tas d'ordures. Un boucher abandonnait son étal. Muni d'une bouteille plastique de la « Sénégal Oil » remplie d'eau, il se dirigea vers le mur de la vieille pompe à essence désaffectée.

Le pied du mur, dans le prolongement de la façade de la popote, servait d'urinoir. En bon musulman, le boucher s'accroupit, dos à la place, cuisses écartées. Quelques instants plus tard, il utilisa la bouteille d'eau pour son hygiène intime, puis remit de l'ordre dans ses pantalons bouffant et réintégra la boucherie.

Montana s'était habitué à ce soulagement public. Au début, il en avait été étonné, surtout lorsque la bouteille discrète était remplacée par l'énorme bouilloire d'aluminium.

Sur le tas d'immondices, la vieille femme courba l'échine. Deux mamelles, plates et frippées, s'échappèrent des haillons pour se balancer mollement dans le vide. La misérable cherchait de quoi manger. La foule, grouillante et bariolée, n'y prêtait aucune attention. Une forte odeur d'urine et de matières en décomposition s'élevait du lieu, brûlé par le soleil.

Montana reçut alors son deuxième choc de la matinée : la vieille Africaine dénudée, courbée par sa recherche alimentaire, défequait.

Il détourna la tête. Un frisson de dégoût le parcourut.

— Monsieur !, appela sa fatou d'une voix chantante.

Dans la rue, Georgette, la fille de Louis, attendait, vêtue d'un pagne noir depuis la mort de son mari, la tête levée vers la terrasse. Montana lui jeta la clé de son appartement.

— Il y a deux chemises à repasser, Georgette. Faites attention à ne pas le brûler.

— Oui, Monsieur.

Malgré quelques chemises jaunies par un fer trop chaud. Montana était satisfait de sa fatou. Elle savait lire mais écrivait d'une façon phonétique et curieuse. Elle gagnait 3000 francs C.F.A. par mois pour quatre heures de ménage, trois fois par semaine. Son précédent patron lui donnait 6 000 francs C.F.A. pour six jours de travail par semaine. Elle y faisait en plus la cuisine.

Elle s'estimait bien payée par le nouveau toubab. Il lui laissait chan-

ger ses heures de ménage, les jours où elle travaillait à la petite usine de crevettes. Elle s'y rendait très tôt tous les matins pour être parmi les premières embauchées. Elle l'était souvent depuis que l'un des contremaîtres toubabs lui avait fait un enfant.

Elle triait les crevettes jusqu'à midi puis se rendait chez Montana. Son double salaire lui permettait d'élever ses quatre enfants et de soigner sa petite dernière, la bâtarde.

Agée de dix mois, la petite lui donnait beaucoup de soucis. Sa santé fragile provenait peut-être du fait qu'elle était mulâtresse. Elle ne s'en séparait jamais. A l'usine et chez Montana, l'enfant était ficelée sur son dos. Elle dormait.

Georgette se pencha pour ramasser la clé tombée dans le sable. Montana vit le bébé au teint clair, couché sur le dos de sa mère.

— Et la petite, elle va mieux ?

— Ho oui, Monsieur ! Je viens de l'hôpital. On m'a donné des médicaments, — racontait la souriante Georgette —. Attendez, Monsieur, je vais vous faire voir ce qu'elle a vomi ce matin.

La fatou cherchait dans son grand mouchoir, noué aux quatre coins. Elle se réjouissait à l'idée de montrer ce qui rendait sa petite malade. Une chose étonnante et qu'elle n'avait jamais vue elle-même et qu'elle tenait à conserver.

— Regardez, Monsieur. C'est curieux ?

Elle leva son bras vers la terrasse pour exposer au soleil le long tube de verre dans lequel une sorte de corde blanche baignait dans un liquide incolore.

Montana, d'abord inquiété par la révélation de la nature du vomissement, se rassura. Ce n'était qu'une ficelle; non, un serpent blanc puisque cela trempait dans un ilquide. En effet, c'était curieux. Georgette, amusée, tournait le tube pour que son patron puisse admirer la chose.

— Mais qu'est-ce que c'est, Georgette ?

— Un ver, Monsieur. Un très gros ver, vous voyez. Elle s'est mise à tousser et puis le ver est sorti de sa gorge. Je n'avais jamais vu ça.

Si Montana avait déjeuné, il aurait lui-même vomi. Il fit un signe de tête à sa fatou qui rangea soigneusement son précieux flacon avant d'aller à son travail.

Le cuisinier, vêtu de sa blouse bleue déchirée, tachée, aux boutons dépareillés, déposa la casserole de lait chaud sur le journal de la veille plié en quatre pour ne pas brûler la belle toile cirée. Il rentra précipitamment pour revenir porteur de la plaquette de beurre, de pain frais et des serviettes.

— Merci, Louis. Vous allez chez le boucher, aujourd'hui.

— Aujourd'hui ? Louis fronçait son nez noir rongé par la petite vérole — Ah, non, Monsieur.

— Il y a un gigot magnifique, paraît-il.

— Magnifique ? Il a dit ça ? — Louis riait — Qui ? Traouré. Je vais aller voir. Attends... (Il alla chercher la vieille boite de Nescafé qui servait de caisse à la popote). Tiens, donne-moi l'argent.

— Combien ? 500 ? Ça suffit ?

— Donne 500, je vais voir. Merci.

Louis remporta la caisse sur le buffet. Il n'y touchait jamais de lui-même et faisait inscrire sur un bout de papier toutes ses dépenses quotidiennes qu'il soumettait ensuite au contrôle de ses patrons.

Montana versa dans son bol le lait concentré « Gloria » dilué sur le café soluble. Le lait frais était rare. Il venait de la laiterie de Bignona, village situé à quelques kilomètres de la ville, sur l'autre rive de la Casamance. On s'en méfiait. Comme du beurre blanc et friable de la même laiterie casamançaise. Il avait l'aspect de la margarine sans en avoir la consistance, et l'odeur du fromage frais.

Gilles Nunnenbugne arriva, revêtu d'un pantalon clair, chemise blanche, cravate sombre et de son blazer bleu marine à boutons dorés. Il était chaussé de souliers noirs, vernis.

— Salut ! Putain, quelle chaleur ! — Il ôta son blazer, s'assit. Puis, remarquant Montana en chemise blanche au col ouvert. — T'y vas comme ça ?

— Je ne vais pas porter le deuil, non ?

— Non; mais t'aurais pu mettre ton costume. T'as bien un costume ?

— Oui, il est dans mon armoire, bien rangé dans sa housse plastique. Je ne l'ai jamais mis. Je n'aime pas les costumes. Je l'avais acheté uniquement pour la réception à la Médina, à Dakar. Comme on nous l'avait recommandé, tu t'en souviens ? Tu parles d'une connerie ! J'y suis allé en bras de chemise comme beaucoup... Puis, je l'ai prêté une fois à Roger... Je me demande ce que je vais en foutre.

— Tu trouveras bien une poire à qui le vendre.

Nunnenbugne souffla dans la casserole pour éloigner la crème du lait qu'il détestait. Le café au lait prêt, il se coupa deux longues tartines de pain dont il jeta prestement la mie par dessus son épaule, sur le toît de tôle de la petite construction jouxtant la pompe à essence abandonnée.

— Et Jean-Paul, il vient pas ?

— J'en doute. Il dort ou fait semblant. Attends, je vais voir.

Montana se dirigea vers les volets clos de l'entrée de la chambre à coucher. Il en ouvrit un avec précaution. A travers la moustiquaire de la porte-fenêtre, il aperçut Loubier dormant, couché sur le ventre, le torse nu et les jambes enveloppées dans le drap bleu. Il appela son collègue : « Viens voir notre grand bébé qui fait dodo ». Nunnenbugne vint et

jouant l'adjudant, il hurla dans la chambre : « Debout là-dedans, Nom de Dieu ! »

Loubier ne bougeait pas. Montana entra dans la chambre obscure et s'approcha du lit.

— Jean-Paul ? Dis, bourrique, tu viens à l'enterrement. Tu sais, il est tard, hum ?

Il imitait la défunte Madame Martin.

Loubier grogna et dit un las et inaudible « Foutez-moi la paix ! »

— Qu'est-ce que tu dis ? insista Montana qui avait très bien compris. Mais ne reste pas comme ça. Fais quelque chose, dis-moi quelque chose, bourrique !

Loubier, se retourna sur le dos et cria un « Merde ! » monumental. C'était clair : il ne viendrait pas.

Les deux compagnons l'abandonnèrent à son sommeil et terminèrent leur petit déjeuner.

— Tiens, des dauphins, fit Montana, tourné vers la Casanance.

— Où ?

— Dans la Casamance, pas sur la table !

Nunnenbugne éprouvait le besoin de se faire expliquer les choses les plus évidentes et de faire répéter ce qu'il avait très bien entendu, comme il renouvelait ses questions sans laisser le temps de répondre à son interlocuteur.

— J'm'en doute ! Mais à quel endroit ?

— Là-bas, à droite expliquait Montana — Tu as vu ?

Les dauphins apparaissaient et disparaissaient régulièrement dans le fleuve, en soulevant des gerbes d'écume.

— Et les Quenelec ? Ils sont prêts ?, demanda Nunnenbugne, en mettant ses lunettes de soleil.

Montana regarda de l'autre côté de la rue. Eugénie préparait la lessive. Il l'appela. La fatou releva sa grosse tête coiffée d'un mouchoir et grimaça en signe d'interrogation.

— Eugénie ! Hervé est là ?

— Attends, je vais voir.

Eugénie déplaça son énorme corps le long de la terrasse jusqu'à la porte-fenêtre de la salle à manger.

— Monsieur, réponds à Bernard.

Quenelec apparut sur le balcon, dans son costume beige.

— Ces messieurs désirent ?, fit-il, ironique.

— Vous allez à l'enterrement ?, cria Nunnenbugne.

— On est là pour ça ! Quenelec souriait, les mains en porte-voix.

— Pourquoi ? Vous voulez que je vous y emmène ?

— Non, j'ai ma bagnole.

— Tu la laisses à la cathédrale et vous allez à pied chez Martin ?

— Ouais, fit Nunnenbugne.

— Bien ! Et le « glaouch », il vient ? Quenelec avait donné ce surnom à Loubier.

— Non. Il fait dodo, dit Montana.

— Quelle heure avez-vous ?

— Neuf heures et quart, fit Nunnenbugne — Vous êtes prêts ?

— Moi, oui. Mais j'attends ma « Louise ». Elle se pomponne.

— Dis-lui de se manier, dit Nunnenbugne — Bon. On y va !

— J'ai oublié d'acheter les chrysanthèmes ! s'exclama Montana d'un air catastrophé, ces fleurs étant introuvables à Ziguinchor.

— Quel con ! et Nunnenbugne s'étrangla de rire.

Hervé Quenelec demeurait sur son balcon, les mains dans les poches. Dans neuf mois, il serait en France. Il ne renouvellerait pas son contrat. Il en avait assez du pays, de la chaleur et de la promiscuité continuelle. Il lui tardait de redevenir journaliste. Cependant, deux ans au Sénégal valaient mieux que quatorze mois de caserne.

C'était sa femme qui l'avait poussé deux ans plus tôt à déposer sa candidature au Secrétariat d'Etat aux Affaires Etrangères.

Au mois de décembre de cette année-là, Quenelec expédie son dossier à Paris. Il doit être appelé sous les drapeaux au mois d'août prochain.

Il reçoit l'accusé de réception du Secrétariat d'Etat. Les commissions de recrutement se tenant en mars, il sera informé de la suite donnée à sa demande courant avril.

L'attente commence. Plus l'expiration de son sursis approche, plus il se range de l'avis de sa femme : échapper à la caserne. Qu'y ferait-il à vingt-cinq ans ?

Au mois de mars, son Bureau de Recrutement militaire le convoque dans un centre de sélection pour les fameux « trois jours ».

Muni de sa convocation qui sert de titre de transport gratuit, en deuxième classe, sur les lignes de la S.N.C.F., il débarque un mardi après-midi à la caserne.

La sentinelle vérifie les papiers et lui indique un batiment. Il est introduit dans une salle pleine de jeunes gens braillards.

On attend le Commandant.

Celui-ci arrive, un sourire militaire aux lèvres. Il s'assied derrière la table servant de bureau et réclame le silence : c'est l'instant du discours d'accueil. Très psychologue, le Commandant s'abstient de réciter ses litanies; il hésite, bute sur certains mots, s'excuse par les mêmes plaisanteries. Il réussit à donner un caractère d'improvisation à ses propos.

Il rassure cette jeunesse désorientée. La caserne, ce n'est pas si terrible. Il sait ce que c'est. Les « trois jours », c'est un bien grand mot. En

réalité, ils partiront jeudi matin, soit seulement quarante-cinq heures de caserne.

Soupirs et hourras exagérés des conscrits.

Puis, c'est l'appel et la formation des différents groupes de quarante jeunes chaperonnés par un caporal.

Les appelés d'un groupe portent le même brassard bicolore numéroté au bras gauche, cela pour éviter toute confusion.

A l'appel de son nom, le 33e de la liste, Quenelec se lève, s'empare du brassard jaune et rouge numéroté 33, sort dans le couloir rejoindre ses trente-deux compagnons sagement rangés.

Le groupe constitué, un jeune caporal porteur du même brassard bicolore vérifie la numération. Le Caporal joue le rôle d'hôtesse, de guide et de bureau de renseignements. A son signal, la file s'ébranle.

On change de bâtiment pour recevoir deux paquets de « Gauloises » et une solde variable selon la situation de famille. L'argent sera dépensé le soir même au foyer, en bières ou au billard électrique, pendant qu'on fumera une de ces cigarettes brunes si généreusement offertes par l'Armée, en signe de bienvenue.

Le Caporal, berger des jeunes boucs excités et si grassement accueillis, prend le chemin de la lingerie.

Par un circuit savamment étudié et fléché, on passe du local de la remise des clés et des cadenas au local de la lingerie proprement dite où l'on reçoit une paire de draps. Toujours à la queue-leu-leu, on traverse la cour en direction de la chambrée, sise au premier étage du bâtiment abritant le foyer. Les distractions sont vraiment à portée de la main.

La chambrée, parmi les dix de l'étage, comporte trois rangées de six lits à couchette supérieure, soit trente-six places. Elle est haute de plafond, pourvue de grandes fenêtres sans volets, réservés uniquement aux bâtiments des officiers.

C'est la précipitation pour le choix du lit : près des fenêtres ou près de la porte qui n'existe pas, au « premier » ou au rez-de-chaussée. Les quatre restants finissent dans la chambrée voisine.

On met les affaires personnelles à l'abri dans les placards métalliques placés à la tête des lits. On scelle son casier à l'aide du cadenas précédemment remis et l'on garde précieusement la clé.

Le Caporal-guide continue la visite des lieux. Dans le couloir fourmillent des groupes bruyants. Au passage, on échange quelques brefs commentaires et des plaisanteries de corps de garde, comme il se doit.

Le Caporal fait une halte devant une porte à double battant. L'arrêt est si brusque que quelques éléments du groupe se carambolent. Le guide désigne la porte et crie : « Lavabo ! » Il est déjà reparti. Qelques pas plus loin, le Caporal s'arrête devant une porte identique : « Les

chiottes ! ». La crudité du mot auquel il ne parvient pas à s'habituer le fait sourire. De la porte entrebaillée, s'échappent des effluves de savon de Marseille.

On descend dans la cour par l'escalier à sens unique. On longe des bâtiments propres dont les entrées sont surmontées de panneaux indicatifs variés : « Accueil - Infirmerie - Douches - Laboratoire ».

On s'y arrête pour le simple contrôle d'arrivée. La visite médicale aura lieu jeudi matin. Un infirmier demande à la ronde les récentes maladies contagieuses.

Le groupe étant en bonne santé, on passe dans le local suivant pour l'analyse d'urine. Deux jeunes autres infirmiers en blouse blanche sont assis sur des tabourets, devant des éprouvettes et un bec Bunsen, posés sur un établi de grès blanc. Dans le prolongement, un évier avec son robinet d'eau ouvert.

A gauche de l'entrée du local-laboratoire, sur un support en ciment carrelé de blanc sont posés quarante énormes verres à pieds, ébréchés, à bec verseur, renversés sur les carreaux numérotés de 1 à 40.

Chaque appelé prend le verre correspondant à son numéro et entre dans les vespasiennes situées dans la deuxième moitié du laboratoire dont elles sont séparées par une murette d'un mètre de haut qui offre une ouverture suffisante au passage d'une seule personne à la fois.

Les quarante personnes se retrouvent à l'étroit dans l'urinoir pourtant spacieux. Le Caporal, debout sur le pas de la porte, suit les opérations.

Les mains parviennent difficilement à déboutonner les braguettes et à maintenir les verres droits. On se bouscule beaucoup, on gueule un peu mais on s'entr'aide.

Les vessies pleines permettent le partage discret et fraternel des verres d'abondance; elles viennent au secours de ceux qui contemplent tristement leur récipient à peine humide malgré des efforts désespérés.

Pendant que l'on trinque joyeusement à l'insu des deux analystes, certains font des réflexions déplaisantes sinon blessantes sur les appendices entr'aperçus. On n'hésite pas à montrer ce qui fait qu'on est un homme, ce qui s'appelle un homme. Mais devant quelques visages complexés, on est pris de pitié. On console : « T'en fais pas en sortant de l'armée, tu seras un homme ». Alors, ces mêmes visages naïfs convaincus que l'Armée suppléera l'avarice de la nature, s'illuminent d'espoir.

L'un des infirmiers impose le silence. On s'avance donc en ordre, avec un verre à moitié plein par soi-même ou par un autre, ou avec un verre débordant, par plaisanterie ou par orgueil mal placé.

On verse doucement un peu de liquide dans l'éprouvette tenue par une pince de bois, en criant son numéro. L'analyste attend l'ébullition au-dessus du bec Bunsen. Pas d'albumine. Le deuxième infirmier inscrit le résultat sur un registre.

On vide son verre dans l'évier, on le rince et on le repose à la place numérotée.

L'analyse terminée, c'est quartier libre. Le Caporal annonce le dîner pour 18 h 30 ,comme dans les hôpitaux.

Soudain, on se sent inutile, isolé. Après la griserie des va-et-vient entre les bâtiments, des montées et des descentes à sens unique et des plaisanteries gaillardes, on est livré à soi-même dans l'immense cour semblable à celle que l'on arpentera pendant quatorze mois. Quatorze mois ! Le temps à peine nécessaire pour traiter de l'influence des saisons sur les variations d'une cour de caserne.

A 18 h 20, tous les Caporaux sonnent le rassemblement. Comme des poussins apeurés, les groupes convergent précipitamment vers leur Caporal bicolore : c'est l'heure de la becquée.

Les groupes s'ébranlent vers le réfectoire : le self-service. Un plateau et des couverts un peu gras mais qui tiennent bien en mains. Le menu et la qualité des plats surprennent : on s'attendait à pire. On a même droit à une bouteille de soda ou à une bière si on parvient à décapsuler la bouteille.

En tout, on doit mimer le Caporal qui donne toujours le bon exemple. En bon soldat, il dîne avec ses hommes et veille à ce que le dernier, victime de sa gourmandise, nettoie toute la tablée.

A 19 heures, la soirée commence au foyer ou dans la cour. Au mois de mars, la nuit est douce. A 20 heures, c'est le cinéma. Le film est vieux, la copie nécessite de nombreux entractes lumineux. Mais c'est distrayant. Un film policier et érotique soulève un vent de folie. On n'en croit pas ses yeux, on crie pour s'en persuader : « Oh, ce cul ! Oh, ces miches ! ». On lance des encouragements, des conseils au gangster sadique, on plaint le manque d'ardeur de l'amant éconduit.

Certains sont choqués. d'autres, étonnés par les révélations colorées. Qu'attendait-on dans leur village pour projeter de tels films sur l'écran paroissial ?

L'Armée leur montre qu'elle a un bon côté, quoiqu'on dise.

Ces jeunes auront du mal à s'endormir. Leurs yeux demeureront grand ouverts sur ces nudités mouvantes.

A 22 heures, extinction des feux et annonce du lever à 6 heures. Le Caporal éteint lui-même la chambrée en souhaitant une bonne nuit à tous ses petits protégés.

Au cours de la nuit, les militaires de garde s'efforcent de maintenir le calme. Des plaisantins crient, s'insultent et se bagarrent.

Le lendemain matin, ces mêmes plaisantins, vêtus d'un uniforme spécial, balaient la cour de la caserne pourtant propre. Ils apprendront que l'Armée est aussi une chose sérieuse et qu'ils n'y sont pas seulement pour s'y amuser.

Après la rapide toilette matinale, la file indienne pénètre dans le réfectoire pour le petit déjeuner de 6 h 30.

C'est ensuite une nouvelle attente. La salle des tests psycho-techniques est occupée.

A 10 heures, on piétine, on s'impatiente. On s'ennuie dans ce désœuvrement. On court se renseigner auprès de son bureau de renseignemets ambulant et bicolore.

Que se passe-t-il donc ? Peut-on aller se recoucher ? Non, mais où vous croyez-vous ! On s'excuse, on ne savait pas. C'est la première fois qu'on met les pieds dans une caserne. Inutile de la préciser, le Caporal le sait !

A 11 heures, ce dernier part aux nouvelles. On connait enfin la cause du retard : la machine électronique, — fierté de la caserne, jalousée par les autres —, chargée de comptabiliser les totaux obtenus aux tests est tombée en panne. On a fait appel à un spécialiste civil.

On ronchonne : quatre heures dans la cour pour rien. S'il n'y avait pas eu la machine, c'était un jour supplémentaire de passé à la caserne : jusqu'à présent, le dépouillement se faisait à la main !

On se tait, terrorisé à l'idée d'une telle éventualité.

La machine est réparée à 11 h 30. Trop tard :c'est l'heure du déjeuner.

Les tests psycho-techniques — dont les résultats vous sélectionnent pour le cours d'officier de réserve avec tous les avantages que cela comporte — ne commencent qu'à 14 heures, heure à laquelle les programmeurs reprennent le travail.

Hervé Quenelec pénètre avec son groupe dans la salle des tests. Une salle de clase : un bureau de maître sur une estrade, un tableau noir, des tables individuelles et numérotées avec leur chaise.

En passant près du bureau, il s'empare d'un crayon et d'une gomme prêtés pour l'occasion. Le moniteur militaire, tête nue et lunettes, leur fait part de sa lassitude. Il en a « ras le bol » de son emploi.

Avant de passer aux tests, il faut remplir des fiches de renseignements confidentielles qu'il distribue. Il est à leur disposition pour un éclaircissement.

Quenelec remplit ses feuilles : une sorte de curriculum vitae, un peu particulier. La signature, obligatoire, doit en garantir la sincérité.

Le moniteur attire l'attention sur les deux questions qui font toujours sourire :

— Etes-vous alcoolique ?

— Souffrez-vous d'autres troubles sexuels (homosexualité etc...) ?

Quenelec apprécie beaucoup l'ambiguité de la deuxième. Est-elle voulue ? Le choix du verbe et le « etc... » l'amusent.

Les autres questions portent sur l'intérêt, l'importance, l'idée qu'on se

fait de l'armée, les raisons pour lesquelles on aimerait y faire carrière ou non.

Les fiches confidentielles signées, on passe aux tests.

Une douzaine de gros classeurs sont posés sur chaque table, dans un ordre bien précis : il s'agit de PSYCHO-technie, douze séries de tests portant sur l'intelligence, la culture générale et l'aptitude professionnelle du candidat.

A chaque question correspondent trois ou quatre réponses numérotées dont la bonne. Il suffit de cocher dans la marge le chiffre ou la lettre de celle-ci. La difficulté vient du temps limité accordé pour chaque série.

Le moniteur met en marche un magnétophone. Une voix féminine qui donne lieu à un flot de plaisanteries, explique chaque épreuve et en donne un exemple.

Le moniteur donne le « Top » de départ et le « stop » d'arrivée. On change de classeur.

Quenelec jubile : les suites logiques, les figures semblables, les additions, les soustractions, les racines carrées. Naïveté et enfantillage !

Mais peu à peu, il se fatigue, s'énerve et finit dégouté.

On lui a demandé de reconnaître des outils, des pièces des machines qu'il ne connaît pas. Les questions abordent les domaines les plus divers et les plus inattendus. Dans une série de roues à crémaillère, la première tournant dans un sens, dans quel sens tourne la dernière ? Presque, on lui aurait demandé pour une pelle à gâteau, s'il s'agissait bien d'une moissonneuse-batteuse ! On lui a bien demandé si un avion tient en l'air parce qu'il est plus léger que cet élément, et si 2 + 2 font 5, 7, 4 ou 3.

Sa seule consolation est la mention que porte chaque classeur : « Ces tests sont la propriété exclusive du Ministère des Armées ».

La sélection est donc sérieuse. Ne devient pas officier de réserve qui veut; tandis que le rebut, qu'il le veuille ou non, fera quand même ses mois de caserne.

Dans la cour, on attend les résultats. Le caporal vient les annoncer. Sur les quarante du groupe, cinq sont sélectionnés. Désirent-ils suivre les E.O.R. ? Tous refusent : trois par antimilitarisme et les deux autres se méfient du sigle E.O.R. Personne ne leur en a donné la signification

La journée de travail est terminée.

Le jeudi matin, dernier lever à six heures. Toilette toujours aussi rapide. Remise en ordre du lit : pliage de la couverture. Les draps, les cadenas et les clés sont rapportés, en rangs d'oignons, au magasin. Là, on abandonne momentanément ses objets personnels contre un ticket de consigne. Puis, le petit déjeuner. Enfin, le bâtiment où se déroule la visite médicale.

On reçoit son dossier médical sur lequel chaque spécialiste inscrira ses observations.

La visite commence par l'examen de la vue qui nécessite un stationnement d'une demi-heure dans la chambre noire. Un appel est lancé aux claustrophobes qui en sont exemptés.

L'atmosphère de la pièce devient étouffante. Quenelec a de la chance d'être dans les premiers groupes de la matinée. Le dernier y est souvent oublié à cause du déjeuner de 11 h 30.

Le temps écoulé, Quenelec regarde à son tour dans une sorte de grandes jumelles les figures géométriques vertes. Il le dit.

Puis, ce sont les chiffres formés de points colorés identiques sur fond de points multicolores, à deviner, la vision de loin, l'examen dentaire consistant à déclarer les dents absentes, l'examen auditif, à s'enfermer dans une cabine vitrée, les écouteurs aux oreilles et à lever la main du côté où l'on entend un sifflement.

Quenelec débouche dans la salle de déshabillage au parquet ciré, aux nombreux porte-manteaux et aux quarante chaises. C'est la halte des poids et mesures.

Près de la deuxième porte, un jeune militaire surveille les lampes rouges placées au-dessus de l'entrée des quatre cabinets des médecins. Dès que le rouge s'éteint, le cabinet est libre. Le préposé au rouge indique à Quenelec la deuxième porte à gauche.

En slip et muni de son dossier médical, celui-ci pénètre chez le médecin.

Vos parents sont vivants ? morts ? De quoi sont-ils morts ? Bien. Tournez-vous. Bien. Vos pieds ? L'autre. Bon.

Le médecin ne se fiant pas au apparences tire sur le slip pour jeter un rapide coup d'œil à l'intérieur. Il va pour écrire lorsque sa conscience professionnelle l'oblige, en s'excusant, à rabaisser le même slip pour que ses doigts, encombrés du stylo à bille, se livrent à un examen plus approfondi.

Quenelec retrouve ses vêtements et se rend chez le psychologue de service.

« Pourquoi demandez-vous la coopération ? » — « Entre deux maux il faut choisir le moindre » — « Bien. »

Quenelec en ressort et suit le parcours fléché. C'est nécessaire, la porte palière se fond si bien avec le mur sale qu'elle passerait inaperçue. Il descend l'escalier. Il est interpelé par un militaire assis derrière une table jonchée de papiers. Le préposé lui tend une feuille à remplir aussitôt.

C'est le sondage d'opinion : avez-vous aimé l'accueil ? L'encadrement ? Les repas sont-ils : excellents, bons, mauvais, très mauvais ? Vos critiques. Vos suggestions...

Quenelec croit rêver. Il gribouille le formulaire et se rend chez le Commandant.

Celui-ci parcourt rapidement son dossier et porte la mention « APTE ». Tout est en ordre. Pour la Coopération, ça ne dépend pas de lui mais de Paris. Il souhaite bonne chance au jeune homme.

Quenelec reçoit son laissez-passer et un bon pour la S.N.C.F. Il récupère ses affaires personnelles à la consigne.

La cour de la caserne regorge de nouvelles recrues. Le Centre de sélection est une véritable ruche. Les « ouvrières » y bourdonnnt grossièrement en butinant le gravier pour servir leur Reine, la France.

Quenelec vole allègrement vers la gare.

En avril, le Secrétariat d'Etat lui annonce qu'il est recruté avec sa femme pour le Sénégal. Un stage d'information se tiendra à Orléans, début juillet. Entre temps, il se fait vacciner : TABDT, antivariolique et antiamarile. Tout est consigné sur le Carnet international de vaccinations.

En juillet, il rejoint la Cité Universitaire d'Orléans la Source. Il s'y rend en voiture avec sa femme. Le voyage aller retour étant remboursé au tarif 2ème classe S.N.C.F. quel que soit le moyen de locomotion utilisé.

L'accueil est charmant. Ils logent dans l'un des bâtiments de la Cité, perdue dans la forêt. Le cadre est agréable : verdure, calme, soleil, lac artificiel. La Cité est nouvelle. Les travaux sont en cours d'achèvement. Les coopérants pour l'Afrique noire francophone sont nombreux.

Pendant une semaine, ils assistent aux projection de films sur l'Afrique, écoutent les conseils médicaux; des groupes se forment par discipline et par Etat. On leur montre des copies d'élèves pour se faire une idée du niveau scolaire. Les éditeurs exposent des manuels scolaires et en distribuent des spécimens. Le stage se déroule dans la bonne humeur.

Les Quenelec repartent nantis de documents et d'informations diverses.

Début septembre, les V.S.N. sont convoqués à Paris pour un dernier contrôle médical et de nouvelles formalités.

La visite médicale a lieu à la caserne de Rueil-Malmaison. Quenelec se soumet à la radioscopie, à l'analyse d'urine et au médecin généraliste. La matinée se termine dans la confusion lors de la constitution du dossier administratif. Des moniteurs conseillent et renseignent.

Le lendemain matin, il se présente au bureau du Ministère des Affaires Etrangères, boulevard des Invalides. Une épidémie de choléra sévissant en Afrique, il est vacciné. Il reçoit les billets de réquisition

pour ses bagages et pour lui-même et une avance de 2 000 Fr. français remboursables en cinq mois par prélèvement direct.

Le départ par voie maritime est fixé fin septembre, à Marseille.

Quenelec a le temps de s'occuper des bagages qui voyageront avec lui sur l' « Ancerville ».

Il admire la clarté des renseignements administratifs.

Le 30 septembre au matin, il embarque sur le paquebot. Sa femme le rejoindra plus tard, par avion. Comme pour tout agent civil le voyage aérien lui est offert.

Quenelec s'installe dans une cabine de dix couchettes de la classe standard, l'avant-dernière classe. En dessous, dans la cale, ce sont les dortoirs et, en dessous, c'est la mer.

L' « Ancerville » lève l'ancre avec quelques heures de retard.

La traversée commence. Elle sera gaie. Les V.S.N. auront le temps de lier connaissance.

Le lendemain matin, première escale à Alicante, en Espagne. Le temps de visiter la ville et sa citadelle et on rembarque. Au détroit de Gibraltar, les montres sont retardées d'une heure : on change de fuseau horaire.

Quarante-huit heures après, c'est l'escale aux Canaries, à Santa Cruz de Tenerife. Quenelec photographie. En bon touriste il loue un taxi. Le circuit le mène à 1 500 mètres d'altitude. Il a froid, mais il redescend aussitôt vers les 30°. Il rembarque. Dans deux jours, il sera à Dakar.

Le haut-parleur convoque les V.S.N. dans la salle de cinéma de la classe touriste.

L'administration sénégalaise désire quelques renseignements qui faciliteront le débarquement. Les différents fonctionnaires en boubou tiennent à faire chacun son discours. Ils rivalisent d'éloquence : le vocabulaire administratif et familier se mêle à l'argot et au lyrisme racinien.

En bon Breton, Quenelec passe son temps sur le pont avant, seule partie réservée à la classe standard. Sur les ponts arrière, les autres classes ont droit à la piscine, aux jeux, au bar luxueux, à la confortable salle de projection et aux dîners somptueux.

Les repas ne sont pas excellents. Ils sont meilleurs que ceux des dortoirs, constitués des déchets des autres classes. De la cale surgit un soir un passager en colère. Il insulte le cuisinier des « standard ». « C'est un scandale ! En bas, on bouffe de la merde ! » Le passager révolté est prié de regagner la soute.

Il rejoint ses compagnons de voyage, parqués par sexe. Ils feront les cinq jours de mer enfermés dans leur cage d'acier. Ils n'ont pas droit aux ponts. Les « Standard », eux ont droit au film quotidien

projeté dans la salle à manger, après le deuxième service du dîner.

Les noceurs, vêtus de leur costume, passent par la petite porte du fond donnant sur le hall lumineux de la classe « Touriste ». Ils jouissent de bons repas, de bons vins, de belles filles, de la piscine, des transats moëlleux, du dancing. Mais, à l'aube, le charme cesse. Tels de viriles Cendrillon, ils regagnent leur étroite cabine.

L' « Ancerville » fend l'océan de son corps blanc, depuis la tête droite et fière des fauteuils capitonnés aux entrailles secouées et grouillantes des dortoirs.

Le paquebot jette l'ancre dans le port de Dakar. Les V.S.N. sont pris en charge par un comité d'accueil. Des cars les transportent à l'Ecole Normale pour un nouveau stage de six jours.

Nouvelles formalités, projections et conférence, visite de la capitale. Réception à la Résidence de Médina offerte par les autorités sénégalaises.

Le lendemain matin, départ pour le lieu d'affectation par car, train, avion ou voiture personnelle.

L'avion atterrit à Ziguinchor. Quenelec marche pour la première fois sur le sol qu'il quittera vingt mois plus tard après une permission de cinquante quatre jours, délai de route compris, en France. Voyage aller-retour par avion gratuit.

L'administration locale prise de court, veille d'abord à la bonne installation des V.S.N. mariés. Le mobilier de certains logements ayant été volé pendant les congés scolaires, certains V.S.N. attendent la nouvelle livraison à l'hôtel « Plein Air », le meilleur hôtel de la ville. Ils patientent un ,deux ou trois mois dans les chambres climatisées, nettoyées quotidiennement par un boy, l'administration leur payant le séjour. Ils sont déçus quand on leur annonce l'arrivée du « mobilier meublant ». Ils ont à peine le temps de s'installer dans leur appartement qu'ils doivent le quitter pour les vacances.

Quenelec, marié, avait eu l'avantage du choix. Il avait sélectionné cet appartement de deux pièces-cuisine, à proximité du marché, des commerçants et de la Poste, sous réserve d'en changer s'il ne convenait pas à sa femme. Ce ne fut pas le cas.

— Salut, Hervé !Vous n'allez pas aux obsèques ?

— J'attends ma femme. Elle se prépare.

— Ho, alors !

Fouad Razza lui fit un signe de tête exprimant sa sympathie pour la patience d'un mari retardé par les longs préparatifs féminins.

Le costume clair de l'épicier faisait ressortir le teint basané de sa grosse tête aux cheveux ondulés, noirs et gras. L'homme était déplaisant, l'air chafouin, le regard vicieux. Il craignait qu'on le vole et ses

yeux globuleux plongeaient dans le décolleté des clientes quand il était juché à la caisse. Il avait épousé une Française qu'on plaignait. Il lui faisait enfant sur enfant et la trompait ouvertement.

Cet anti-Don Juan au nez busqué avait eu le plaisir d'ouvrir sa couche conjugale à Jeanne Martin, pendant que sa femme le remplaçait à la caisse. C'était en souvenir de ces jeux érotiques qu'il se mit au volant de sa 404 commerciale pour saluer sa défunte maîtresse.

— Hervé ? Hervé ?, cria Edmonde Quenelec.

— Oui ma « Louise » ?

— Veux-tu m'aider à remonter ma fermeture « Eclair », s'il te plaît ? ?

Quenelec abandonna la rue pour secourir sa femme, dans la salle de bains. C'était une occasion de batifoler encore un peu.

Assise devant sa coiffeuse, Inès Delon donnait une dernière touche à son maquillage. Elle portait une robe de satin noir largement décolletée des deux côtés. La tenue provocante n'étant pas spécialement recommandée pour une cérémonie funèbre, elle avait acheté la veille un morceau de dentelle synthétique noire dont elle se couvrirait les épaules d'abord, puis le chef à l'entrée de l'église.

Le meuble présentait toute une série de laits hydratants, de démaquillants, de pots de crèmes grasses et anti-rides, de tubes de rouge à lèvres, de crayons et de pinceaux.

Elle se saisit du crayon à paupières pour souligner de noir son regard bleu. Immobilisée par l'attention, elle entendait son fils jouant dans le jardin. La fenêtre ouverte lui apportait la voix cristalline de Patrice palabrant avec la petite voisine africaine : « Sale putain ! »

Elle faillit se planter le crayon à sourcils dans l'œil. Elle serait sortie gifler l'enfant si la crainte de salir ses chaussures vernies ne l'avait retenue. « Il a de la chance », se dit-elle.

Elle reposa le crayon et se contempla dans le miroir. C'était une réussite : elle était belle. Le bleu du fard à paupières s'harmonisait avec le rose des lèvres. Pas de rouge pour un enterrement.

Le noir lui seyait. Comme à toutes les blondes. Cependant, pour faire grand deuil, elle s'essaya avec la perruque brune. François l'aimait coiffée de ces longs cheveux noirs. Elle ressemblait alors à une gitane. Il avait l'impression de posséder une autre femme, différente d'aspect seulement.

Non : la perruque l'assombrissait trop. Elle l'ôta.

— Tu es prête, chérie ?, demanda le mari dans le jardin.

— Presque.

— Mais, dépêche-toi, bon sang ! On est à cent mètres et on va encore arriver les derniers !

— Va devant, je te rejoins dans une minute.

Elle reposa la perruque sur son support, se donna un coup de peigne. L'épaisse couche de rose à lèvres commençait à tourner aux commissures des lèvres. Elle se tamponna la bouche avec un Kleenex. « Pourvu que le rimmel ne coule pas quand je me mettrai à pleurer ! »

N'étant pas parvenue à fixer le moment où elle ferait jaillir ses larmes, elle se munit de sa trousse à maquillage. Elle devrait pleurer mais non s'enlaidir pour autant.

Elle ramassa les gants noirs et le sac noir en crocodile posés sur son lit, disposa en châle sa dentelle noire, lissa sa robe et sortit dans le hall.

— Léonie, je pars. Surveille bien Patrice.

Le fatou se prénommait en réalité « Fêt. Nat. ». A sa naissance, les parents catholiques cherchaient un prénom chrétien sur le calendrier. Par hasard, leurs regards se posèrent sur les caractères gras du 14 juillet, le jour de la Fête Nationale française. La petite s'appela donc « Fêt. Nat. » comme elle aurait pu s'appeler « Armist. 1918 ». Inès jugeant le prénom ridicule l'avait surnommée Léonie.

— Oui, madame, répondit Léonie.

Inès Delon ouvrit la porte d'entrée. Dans le jardin, Patrice s'amusait avec un petit Africain sale, la chemise souillée, en lambeaux.

— Patrice ! Lâche-le tout de suite !

L'enfant riait, accroché aux guenilles qui le tiraient.

— D'où viens-tu, toi ?

L'Africain s'arrêta, intimidé.

— Va-t'en ! Allez ! C'est interdit de rentrer ici ! »

Delon avait laissé le portail ouvert. Le Noir voulait partir mais Patrice le retenait.

— Patrice ! Lâche-le ! Regarde comme il est sale !

Le garçon regardait mais il tenait à un compagnon de jeu, même dégoûtant.

Inès employa la force. Elle saisit les mains de son fils agrippé au gamin loqueteux, puis le gifla. Patrice dut lâcher pour se protéger le visage.

— Va-t'en, dit-elle au Noir qui s'enfuit à toutes jambes. — Je ne veux pas que tu joues avec des inconnus. Combien de fois faudra-t-il te le dire ? — Patrice pleurait — Ce sont des voleurs. Tu n'as pas vu comme il était sale ? Tu le laisses entrer pour qu'il vienne voler tes jouets ? C'est ça que tu veux ? Ou bien pour qu'il nous fasse du mal, à papa et à moi ? Un de ces jours, tu seras malade parce que tu auras touché leurs habits sales, pleins de bêtes, de toutes petites bêtes qu'on ne voit pas ! Mais, ne mets pas les mains à la bouche ! Tu es fou ? File te

laver et avec du savon ! Léonie ! Léonie ! Lave les mains de Patrice ! Brosse-les lui ! Avec beaucoup de savon. Mets un peu de lessive avec, pas trop !

Léonie, à l'heure où toutes les fatous se transformaient en machine à laver automatique, ne lésinait pas sur la lessive. Elle adorait la mousse. Elle aurait vidé le paquet dans la bassine et serait restée des heures à frotter les draps jusqu'à la trame, si Madame ne le lui avait pas interdit.

Inès Delon referma le portail, remonta le châle qui venait de glisser pendant les démêlés avec son fils.

— Toujours aussi élégante, Madame Delon. Mes hommages, Madame.

Monsieur de Troissène souleva son Panama, découvrant ainsi un magnifique crâne chauve ciré comme un parquet.

— Oh ! Monsieur de Troissène ! Inès était confuse. Le compliment la réconforta. — Comment allez-vous ?

— Comme-ci, comme-ça, à mon âge... Vous vous rendez aux obsèques ? Me permettez-vous de vous accompagner ?

— Mais certainement.

Le gros homme, en tenue de sport claire et la petite femme en noir se mirent en route en causant. L'homme avançait en longues enjambées régulières, la femme trottinait sur de hauts talons pour rester à sa hauteur.

Monsieur de Troissène était un grand vieillard bedonnant, artiste peintre. Comme tout artiste, il savait s'adapter aux changements de situation. Il alignait le ton de ses propos sur le plan social de l'auditoire. C'était un parfait « caméléon » du monde.

Il s'était réfugié à Ziguinchor après avoir été chassé de Guinée exfrançaise. La végétation du Sud Sénégal lui rappelait celle plus luxuriante de l'ancienne colonie. Il peignait encore l'Afrique. Quelque-uns de ses tableaux demeuraient accrochés dans le hall de l'Hôtel « Plein Air ». Cela lui faisait de la publicité ,il en avait besoin. La peinture figurative se vendait plus difficilement sous les Tropiques qu'en Europe. Il avait ouvert une boutique de souvenirs : massues, colliers, objets usuels africains. L'affaire prospérait. Les touristes, pressés, se précipitaient dans son hangar, fiers de rapporter la preuve de leur voyage et mentant sur son origine.

Monsieur de Troissène ne vendait pas ou peu d'originaux. Le vieux Français faisait fabriquer chez lui par d'habiles artisans à sa solde, les masques Dogous ou les petits nègres Diolas, semblables par la forme à la bobine du jeu de diabolo. Il les garantissait authentiques : « Regardez la patine ! ». La patine s'obtenait par le pourrissement du bois en terre, par un brûlement au chalumeau, par une couche de cirage noir et une longue exposition solaire.

Monsieur de Troissène ne pouvait dire la vérité sans risquer de chagriner les mines ravies des Suédois, Italiens, Anglais, Chinois, Français qui exprimaient leur bonheur par des exclamations différentes selon les langues, ni de décevoir ces Américaines hystériques qui humaient le bois, excitées par l'odeur sauvage de l'objet. Il est vrai qu'à la longue, le cirage brûlé dégageait une senteur bizarre.

Son hangar d'exposition et son logement jouxtant la villa des Delon, il voyait souvent ses voisins mais ne les fréquentait pas.

Il marchait pesamment en écoutant le caquetage de celle qu'il surnommait « l'emmerdeuse Delon en large ». La sueur empruntait les rigoles profondes de ses joues flasques pour s'égoutter du menton.

Inès Delon lui faisait part de son émotion, des démarches de son mari, cita le menu de la tragique soirée accompagné de réflexions déplaisantes sur la cuisine de l'Hôtel « Plein Air ». Pour peu, elle lui aurait parlé de la lettre et de son contenu.

Mais ils atteignaient la foule amassée devant la maison des Martin. Monsieur de Troissène s'excusa de la quitter si tôt il avait à parler à une connaissance.

Valérie Launay avait revêtu la robe offerte par sa grand-mère maternelle : blanche à dessins géométriques rouge vif. Elle était prête depuis longtemps. Ce matin, il n'y avait pas école : l'institutrice assistait aux obsèques.

L'enfant voulait se montrer à l'église pour épater ses copines. Elle attendait que ses parents soient sur le point de partir pour se faire voir. La veille, ils s'étaient opposés à son désir : aucun enfant n'assisterait à la cérémonie, elle, comme les autres.

Elle était assise sur son lit près de la fenêtre. Elle n'avait pas de chambre. C'était un coin de la grande salle à manger séparé par un rideau. Une armoire servait de cloison entre le lit et l'entrée de la cuisine.

Les portes faisaient défaut dans cet appartement. La chambre des parents étaient fermée par deux panneaux de reps vert face à la porte d'entrée.

Yves Launay passa dans la salle, mal à l'aise dans son costume gris, l'aid abattu. Valérie sortit de sa tanière.

— Pourquoi as-tu mis cette belle robe, la bique ? Tu vas la salir et tu n'auras rien à te mettre pour la Noël. Allons change-toi.

— Mais... c'est pour l'église.

— Ah, Valérie, tu ne vas pas recommencer ! On t'a dit non, c'est non ! Yves s'énervait.

— Si. Je veux aller à l'église, dit la fillette en tapant du pied.

— Tu n'iras pas. Un point, c'est tout !

— Si, si, si... je veux y aller, gémissait Valérie, le visage bouffi, horriblement plissé par le caprice.

— Valérie ! Tu vas t'en prendre deux ! Change-toi ! Yves Launay était furieux.

— Mais qu'est-ce qui se passe ? dit Marie. Joe Launay en écarta les rideaux. Pourquoi lui cries-tu après comme ça ? Ses yeux noirs mitraillaient son mari.

— Elle veut venir avec nous. Voilà pourquoi je gueule. Il desserra la cravate qui l'étranglait.

— Non, ma chérie; sois raisonnable, ma cocotte, dit la mère conciliante.

Les larmes et la sueur maculaient le visage poupin, plein de santé et modèle enfantin de la mère épanouie. Celle-ci consolait l'enfant gâtée. Elle portait la robe noire en polyamide qu'elle mettait pour le lycée. Elle s'était refusée à une dépense supplémentaire pour un vêtement qu'elle n'aurait mis qu'une fois. Pourtant, elle en était contrariée. Elle en fit part à son mari.

— Moi, j'ai une belle robe pour y aller, dit Valérie en reniflant.

— On t'a demandé quelque chose ? dit la mère dans son accent chantant. Occupe-toi de tes leçons ! Tu as fait tes devoirs pour demain ? Et cesse de renifler !

— Qu'elle est pénible ce matin, se plaignit le père en transpiration et mal à l'aise.

— J'ai laissé les ordres sur un papier, à la cuisine. Tu les liras à la fatou. Tu entends ce que je te dis ? La voix de Marie-Jo s'était perchée. Valérie, devinant la menace, fit l'attentive. — Bon, maintenant, change-toi.

Valérie se dirigea vers son lit, une main sur le premier bouton de sa robe. Elle ne s'avouait pas vaincue : « Papa... »

— Fous-moi la paix !

La fillette se mit à renifler fortement pour agacer ses parents. Le père sortit pour mettre la voiture en marche.

— Mouche-toi, Valérie.

Valérie s'essuya ostensiblement le nez avec son bras droit, puis gauche, sous le regard perçant de la mère.

— Prends un mouchoir ! Espèce de dégueulasse ! — Valérie fit la sourde oreille. Ses bras continuaient l'essuyage. — Mais, dis ! Tu la veux, celle-là ? — Marie-Jo, les dents serrées par la colère, tenait une main levée au-dessus des bras potelés protégeant un visage arrogant.

— Tu la veux, hein ?

— Je veux aller avec vous.

— Tiens, tiens et tiens, dit la mère pour scander les trois gifles. Tu veux encore venir avec nous ? Méfie-toi, Valérie tu sais que je deviens méchante ! Ne me pousse pas à bout si tu ne veux pas être privée de vélo ! Tâche de t'occuper de la maison.

Elle laissa sa fille sanglotante sur le lit et rejoignit le mari dans la voiture, les joues encore roses de colère. Yves faisait une drôle de tête.

— Tu n'as pas besoin de faire cette tête-là. Ça passera.

— C'est pas à cause d'elle. Je suis crevé. J'ai pas fermé l'œil de la nuit.

Elle lui caressa amoureusement la nuque.

— J'en sais quelque chose, dit-elle, une soudaine lueur de lubricité dans les yeux à l'idée de la nuit passée.

Il lui avait fait l'amour à trois reprises, parce qu'il n'arrivait pas à dormir, troublé par l'irruption inattendue de la Mort.

C'était un record inespéré. Un record, parce qu'il y avait des années qu'une telle répétition ne s'était produite en si peu de temps, et inespéré pour elle, parce qu'il savait que dans son désir d'accoucher en France au mois d'août, elle cessait de prendre la pilule. Le début novembre était devenu une période noire pour Yves qui s'abstenait alors de tout rapport sexuel. Il ne voulait plus d'enfant.

Depuis quatre ans, elle le harcelait à la même époque.

La première année, elle commence par rayer les jours qui la séparent de sa période de réceptivité sur le calendrier accroché au mur de la chambre. Chaque soir, Yves peut suivre le compte à rebours. Pour obtenir plus facilement l'accord d'un mari peu réjoui à l'idée de concevoir, elle le gave de petits plats amoureusement cuisinés. Entre deux bouchées, il essaie de la raisonner. Elle lui réplique qu'il sera bientôt papa. Les deux jours précédent et suivant ce qu'elle croit être le jour « J », elle exige d'être honorée au moins une fois. Tout n'est pas si simple. Il faut attendre que Valérie soit endormie. Pour tromper son impatience, elle bouquine un roman policier. Elle se laisse prendre à l'intrigue et ne le repose qu'une fois achevé. Valérie dort et Yves ronfle. Elle le réveille et le prie de penser à son devoir. Il s'exécute, tenant autant à sa femme qu'à son sommeil. Plus tôt il aura fini, plus tôt il se rendormira.

Reconnaissante envers son mari docile, elle se surpasse dans le raffinement culinaire.

Le « biquet chéri » apprécie. Dans la perspective d'une nouvelle maternité, elle nage dans le bonheur jusqu'au jour où ses règles la ramènent sur la terre ferme. Elle n'ose y croire. Que s'est-il passé ? Une erreur de calcul ? Est-ce Yves qui... ? Le fait est là. Tout est à recommencer.

Dès le mois de septembre suivant, elle conditionne le mari. Celui-ci prend ses repas sur le fond sonore du « ron-ron » de la maternité.

Il en a vite assez. Il n'est pas une machine à enfanter. Elle lui crève le tympan avec son gosse. Valérie grandit, ils n'en sont plus esclaves. Tient-elle tellement à remettre ça ? La terrible semaine arrive. Yves est irritable. Elle le ramène à de meilleurs sentiments par la bonne chère. Pendant cinq jours, les dîners sont délicieux et bien arrosés. Il est rassasié. Au lit, le mari grisé résiste difficilement aux caresses et aux jeux érotiques de la femme exigeante. Il s'y abandonne avec une ardeur décuplée par l'alcool. Heureusement que Valérie a le sommeil profond. Les efforts du père sont couverts par les rugissements béats de la mère.

Elle n'en tire qu'une satisfaction passagère. Malgré la surveillance du calendrier, le résultat est nul. Elle avait continué à prendre la pilule, machinalement. Habituellement, pour ne pas l'oublier, elle la prend en même temps que le comprimé anti-palustre de Nivaquine. En continuant la Nivaquine, elle avait avalé sa pilule. C'est vraiment trop bête ! Le nouvel échec n'entame pas sa résolution. Ce n'est que partie remise.

Pour la troisième tentative, elle se débarrasse de la boîte de pilules. Tout est prêt. Elle le dit et le répète jour et nuit. Yves est excédé. Cette fois, c'est non. Valérie a dix ans, ça suffit. Elle insiste. Elle le supplie. « Rien qu'un autre ». La fatale semaine est là. Elle se fait si caline qu'elle convainc son mari aux « travaux forcés ». Elle se réjouit d'avance. A tort. C'est la catastrophe.

Yves est impuissant. Le premier soir, elle pense à un excès de fatigue. Il ne demande qu'à la croire. Le deuxième, elle le caresse, l'excite de ses nombreuses ressources. En vain. Le temps presse. S'il tarde trop, c'est une nouvelle année de perdue. Les nuits suivantes, l'impatience de la femme se heurte à l'inquiétude bien compréhensible du mari. Et c'est la dispute. Elle l'accuse de le faire exprès, parce qu'il ne veut plus d'enfant. Il préférerait cette hypothèse, mais un homme peut-il maîtriser ainsi son corps ? S'il restait définitivement impuissant. Elle demeure pétrifiée. Ce n'est pas possible ! Elle réfléchit : ce doit être la Nivaquine. On dit qu'à la longue, elle diminue le potentiel sexuel; ou la chaleur. La chambre n'est pas climatisée. Ils sont en transpiration, nus et ayant à peine ébauchés leurs ébats. Elle branche le petit ventilateur et dirige l'air sur le ventre de son mari. Ils attendent, les yeux fixés sur l'organe immobile, murés dans une même crainte. Le moteur de l'appareil ronronne dans la pièce recueillie. Ils échangent de brefs regards inquiets entre la quête du moindre mouvement du membre. Elle n'en peut plus. Elle soupire : « Mon Dieu, qu'allons nous devenir ? » dans son égoïsme de multipare déçue. Une idée ! Le ventilateur brasse de l'air chaud. Ce n'est pas suffisant. Elle a la solution. Nue, les seins ballottants, les fesses tremblantes et les cuisses vibrantes de cellulite dans la course du dernier espoir, elle vole vers le réfrigérateur, saisit

les bacs à glace, vide les glaçons dans la poche à glace et revient le cœur léger et les pieds lourds. Il la regarde, étonné, une main sur son ventre. Elle lui sourit malicieusement. « J'ai trouvé ! Enlève la main, je te prie. Tu vas voir. »

En effet, il voit trente-six chandelles quand la lourde poche s'abat sur ces organes fragiles. A la douleur, succède la fureur. Elle reçoit presque les glaçons dans la figure. Les mains viriles protègent tardivement les parties meurtries. Est-ce que c'étaient des façons, ça ? Elle serait bien avancée quand elle l'aurait émasculé ! Espèce d'idiote ! Le prend-elle pour un étalon ? Pour un robot ? Il fallait se mettre en mouvement sur l'ordre de Madame !...

Elle s'excuse, le cajole, l'embrasse mais qu'il se taise ! Il va réveiller la petite. Ses baisers courent sur le corps de l'homme, s'attardent longuement sur la blessure dans le secret espoir de ranimer cette chose flasque dont l'utilité devient douteuse.

Le lendemain, Yves consulte le médecin. Le diagnostic est rassurant. La cause n'est ni physique, ni physiologique mais psychique. Le refus d'une nouvelle naissance est si fortement ancré en lui qu'il inhibe sa volonté.

Yves respire, soulagé. D'ailleurs, la mauvaise période passée, il redevient un vrai mâle. Déjà, elle dresse des plans pour prendre en traître son mari, l'année prochaine.

Cette année, elle s'était tue mais s'était préparée. Elle avait craint que l'allusion de Madame Ranneau, samedi soir, n'indispose son mari. Et voilà qu'il lui avait fait l'amour. Le premier assaut l'avait étonnée. Elle s'était endormie heureuse, repue. Au cours de la nuit, il l'avait reveillée deux autres fois. Elle croyait rêver. Mais non, il s'accrochait à elle, comme à une bouée de sauvetage qu'il aurait fait avancer par de violents coups de reins.

Tout cela parce qu'il avait rencontré la mort sous un ciel qui la rendait impensable. Si elle était enceinte — le contraire serait désespérant — elle le devrait un peu à Jeanne Martin. Comment accepterait-il les effets de son insomnie ? Elle l'embrassa en posant une main sur son pantalon : « Mon petit taureau ».

La comparaison le flatta beaucoup. Il souhaitait qu'elle se confiât discrètement à leurs amis. Cela effacerait la légende, tenace, d'homme « mou » que lui conférait son physique. Mais son orgueil de mâle lui interdit d'extérioriser ses sentiments sur une ardeur, qui, somme toute, se voulait naturelle.

— Lâche-moi la braguette, veux-tu ? Son expression favorite était à prendre au sens propre. La main quitta son pantalon. Qu'est-ce qu'on bouffe à midi ?

— Des hors-d'œuvre, un rosbeef-frites. C'est vite préparé, si on revient tard.

— Tu as pensé à la salade ?

Marie-Jo l'oubliait toujours.

— Non.

— On passe par le marché et on la laisse sur le siège. On n'a pas le temps de revenir.

— Hé non, mon chéri. Elle va se cuire dans la voiture en plein soleil. Tu n'as qu'à repasser ici, on a le temps, il est 25.

Elle avait raison. Ils allèrent au marché Escale et déposèrent la salade chez eux. Puis, ils se rendirent à la cathédrale, bâtiment en pierres de taille et au toit de tôle de dimensions modestes. Sur le parking, de nombreuses voitures s'échauffaient depuis longtemps. Launay gara la sienne près d'un manguier. Marie-Jo descendit et rebroussait chemin en direction du logement des Martin distant de six cents mètres.

— Mais où vas-tu ?

— Chez Martin, où veux-tu que j'aille.

— Mais ce n'est pas la peine, ma chérie. — Il retint un baillement qui lui souilla les yeux — C'est la demie. Ils vont arriver.

Comme pour lui donner raison, le glas retentit au-dessus de leur tête. Elle n'insista pas. La courte marche à pied, sous le soleil, lui déplaisait autant qu'à son mari.

Francette Chalet agrafa son soutien-gorge. Elle venait d'entendre la voiture des Launay. Elle était en retard. Tant pis. Elle irait à pied.

Elle donna un coup de brosse à ses cheveux fous, face au miroir de sa minuscule salle de bains. Elle habitait au premier étage de la maison des Launay mais à l'angle opposé. L'appartement était petit, tout en longueur. Une seule pièce, coupée en deux par un rideau en tissu de pagne, servait de salle de séjour et de chambre à coucher. Un renfoncement dans le mur tenait lieu de cuisine. Deux terrasses indépendantes desservaient les entrées de la salle et de la chambre qu'elle avait condamnée. Les multiples fenêtres et les portes-fenêtres établissaient un courant d'air appréciable. La maison était à l'ombre de hauts manguiers peuplés de roussettes. Tous les soirs, les grandes chauves-souris lui donnaient une aubade stridente.

La mort de Jeanne Martin l'avait frappée. Tout s'était passé si vite : pauvre Pierre !... Elle ne l'avait pas encore revu. Les occasions ne manqueraient pas. Que lui aurait-elle dit ? Et lui, à présent qu'il était libre ? Allait-il lui proposer le mariage ? Il l'aimait, c'est le moins qu'on puisse dire. Il en était même fou. Elle en faisait ce qu'elle voulait. Mais de là à l'épouser !

Elle lui avait caché, à lui comme aux autres, son premier mariage

et l'existence de sa fille élevée en France par sa mère. Son expérience matrimoniale l'avait déçue. Elle s'était mariée trop jeune. Elle n'était pas prête à recommencer à vingt-huit ans. Pas avant d'avoir joui de sa liberté retrouvée.

Elle avait aimé son mari. Elle l'aurait gardé s'il avait été capable de subvenir à ses besoins. Mais les difficultés matérielles provenant de son manque de qualifications donnèrent naissance à des disputes de plus en plus fréquentes. Elle voulait être entretenue et non entretenir. Elle en avait eu assez. Et ce fut la rupture. Elle aurait mieux fait d'épouser ce riche industriel quinquagénaire et vicieux au lieu de le présenter à sa meilleure amie. Au moins, elle aurait été à l'abri du besoin. Pour cela, elle aurait dû se faire baiser par le jardinier d'abord, en présence du maître qui aimait bouleverser les prérogatives sociales dans ce domaine, puis par le maître en présence du jardinier.

Aline s'était montrée moins difficile. Un regard sur le compte en banque avait suffi à lui faire dire un « oui » aussi rond que les zéros du millionnaire.

« Tu sais, eux ou les autres, c'est blanc bonnet et bonnet blanc, lui avait confié Aline, à la terrasse de leur ancien café. Du moment que mon mari me laisse la liberté et le fric. Bien sûr, j'aurais préféré des jeunes. Je m'en offre de temps en temps, j'en ai les moyens; mais, tout de même, certains sont chers... Roland a 53 ans et Maurice, le jardinier doit aller sur ses 65. Il est encore vert, le salaud ! Tu peux pas savoir ! Le lendemain, il pose trois roses sur mon plateau comme pour s'excuser ! Je me demande de quoi, d'ailleurs. De m'avoir eue ou d'être obligé de me regarder avec Roland ? Va savoir ! Ah, que veux-tu, ma pauvre Francette, dans la vie, on ne fait pas toujours ce qu'on veut. Oh, mon Dieu ! Voilà Alfred. Il faut que je me sauve. Tu le vois ? Le grand brun ? Figure-toi qu'il me demandait 60 000 francs. Non, anciens ! Tu es folle ! Il est bien, mais quand même ! Mais il veut partir aux Amériques. Il a besoin d'argent très rapidement. Il a baissé son tarif de moitié. 30 000 balles, c'est une occase, non ? Allez, je te laisse pour profiter de ce « solde ». Ah, si tu savais ! Je te raconterai. Au revoir, ma chérie. Téléphone-moi ! »

De son côté, grâce à ses diplômes de psychologie, elle avait obtenu un poste de conseillère pédagogique. Puis, elle avait eu envie de respirer un autre air. Elle quitta Paris pour Ziguinchor. Le métier d'orienteuse y était de tout repos. Elle passait son temps, assise derrière son bureau, à manger des cacahuètes d'une main, à tenir un roman de l'autre.

L'absence de camarades féminines de son âge lui pesait. Pourtant, elle ne s'ennuyait pas, avec ses compagnons devenus ou en passe de devenir ses amants. Elle était la seule Blanche célibataire d'une ville peuplée de V.S.N. esseulés qui lui tournaient autour, tirant la langue. Malgré la

meilleure volonté du monde, il lui était impossible de les satisfaire tous. Des bagarres éclataient chez elle ou à la « popote » qu'elle fréquentait. Là, on commençait à se moquer un peu trop de son nouvel amant. Elle avait l'intention de demander asile à la popote de Loubier. Si on la refusait, elle se débrouillerait seule.

Désœuvrée et lasse des altercations permanentes des V.S.N. en rut, elle s'offrit l'expérience africaine jusqu'au jour où un beau mâle Noir vint au bureau lui demander conseil. Il avait si grand besoin de conseils que les entretiens se poursuivirent sur l'oreiller, après l'amour.

Il avait vingt-six ans, il était catholique et, en attendant de trouver sa voie, l'heureux amant d'une toubab.

Francette entra dans la chambre. N'Diaye dormait encore. C'était la première fois qu'elle l'autorisait à passer la nuit chez elle. Elle craignait qu'on le surprenne. Professionnellement, cela lui porterait tort. Mais, à cette heure-ci, les gens devaient être aux obsèques. Elle ferait le guêt, à son départ pour plus de sureté.

— Christian, réveille-toi ! Je dois partir. Dans son ton d'autorité, la bouche déviait davantage vers la droite.

Les paupières sombres clignotèrent de blanc. Des bras musclés attirèrent Francette sur le drap moulant l'homme étendu sur le dos. Les mains sur les reins de sa maîtresse, l'amant la berçait de tout son corps : le ventre de Francette, malgré la protection du drap et du slip, s'imprégnait de l'ardente présence qui roulait sous lui. Une main tâtonnait l'agrafe du soutien-gorge.

— Allons, ça suffit ! Dépêche-toi, dit-elle en se dégageant.

N'Diaye s'étira en baillant et se leva encore tout excité, sans aucune pudeur.

Francette détourna la tête qui s'agita involontairement. La nudité de l'homme dans cet état l'incommodait autant que sa façon de lui faire l'amour, la lumière allumée. Mais, N'Diaye aimait voir la montée de la volupté dans ses yeux. Elle s'y était soumise.

A en croire ce qu'il lui avait raconté sur son innocente jeunesse, N'Diaye, le naïf, avait fait du chemin sur les sentiers de l'amour.

Il en fit la découverte à six ans, mais ne s'en rendit compte que beaucoup plus tard. Une nuit, il fut réveillé par des râles qui emplissaient la case familiale. La lumière blafarde de la lune pénétrait par-dessous la porte de toile légère. Les gémissements provenaient de la couche de ses parents. Il crut sa mère malade. Il n'osait bouger. Ses yeux s'habituant peu à peu à l'obscurité, il devinait une certain activité du côté des plaintes. Il aperçut son père remuant, dressé sur les genoux, les mains plaquées sur les flancs d'un corps qui devait être à quatre pattes, car, à chaque mouvement de l'homme, correspondait à son opposé, le balancement douloureux d'une tête qui pouvait être celle de sa mère. Inquiet de la souffrance de ses parents, il ne se rendormit que lorsque ceux-ci retrouvèrent l'apaisement.

Il comprit ce qui s'était passé cette nuit-là lorsqu'il rapprocha l'attitude de ses parents de celle des chiens s'accouplant dans le village. Puis, ses études l'amenèrent à Dakar. Devenu homme, il paracheva son expérience amoureuse. La première prostituée se moqua de lui et de sa coutume quand elle eut la preuve de sa sincérité. Les toubabs lui avaient appris toutes sortes de jeux érotiques dont elle le fit profiter. Elle lui apprit l'Amour de A à Z, commençant par la position la plus simple. La plus confortable, estima-t-il. Pourquoi, dans son village, se compliquait-on la vie ?

Son cicérone en sexualité fit preuve d'humilité. Elle lui conta son propre apprentissage. Il ne devait pas avoir honte de son ignorance. Chaque ethnie conservait ses coutumes. C'était ainsi. Ils n'y pouvaient rien. Même les commandements de la religion nouvellement importée se brisaient sur les écueils de la Tradition. Elle et lui étaient de la même couleur, du même pays et pourtant, un abîme les aurait toujours séparés si les Toubabs n'avaient réuni les deux bords du gouffre de leur pont linguistique. C'était un gros avantage pour eux que de pouvoir se comprendre autrement que par des gestes. Dans l'intérêt du pays, ils devaient veiller à l'entretien de ce moyen de communication. Ceux qui l'empruntaient prudemment en étudiaient l'architecture. Le plan en tête, ils retournaient dans leur village bâtir le même ouvrage, avec quelques erreurs mais suffisamment solide pour être utile et suffisamment beau pour faire naître chez les jeunes esprits une vocation d'architecte. Petit à petit, les villages resserraient des liens qu'on aurait cru impossibles. Le Français remplacerait leurs vieilles langues. Adieu, Diola, Malinké, Peuhl, Balante, Bassari, Mendingue et Wolof ! Un jour, les nouveaux ponts couvriraient le pays tout entier, tout le monde serait capable de les emprunter; ils remplaceraient leurs vieilles passerelles dialectales, branlantes et étroites, d'intérêt local. Il fallait vivre avec son temps. Eux-mêmes préféraient le béton et l'acier du XX^e^ siècle aux lianes tressées au fond de leur case enfumée. C'était moins joli mais plus pratique. C'est avec de tels matériaux qu'ils pourront jeter bientôt sur l'océan une gigantesque passerelle qui relierait leur pays au reste du monde. On comprendrait les autres et les autres nous comprendraient. Mais pour établir cette communication suprême, ils devaient connaître la technique du coulage en mer des différentes piles du pont. Les Toubabs prudents ne leur apprenaient qu'à bâtir sur du sable, sur leur sable. Ils venaient exprès chez eux pour leur montrer puis brisaient les liens en disparaissant dans le ciel. C'était ça le plus curieux. Ils cimentaient le pays patiemment, puis l'abandonnaient à lui-même. Est-ce que ce n'était pas drôle ? Cela cachait-il quelque chose ? Est-ce qu'ils ne

chercheraient pas à nous éblouir de paroles pour nous aveugler et nous voler comme le « mamba (1) crache sur sa proie ?

Elle en connaissait des choses, la putain. Elle l'avait saoûlé avec ses ponts, ses lianes et ses langues qu'elle pratiquait avec aisance. Un avantage de sa profession, sans doute. Il n'assimila ses propos qu'au fur et à mesure de son instruction. La prostituée conclut plus prosaïquement que si dans son sud-est à lui, on faisait l'amour comme des chiens et si chez elle au nord-est, on le faisait couché l'un sur l'autre, par contre le nouveau mari avait ses premiers rapports d'homme en présence de deux femmes au moins, dont la mère de l'épouse. Devant des femmes ! Oui, c'était la tradition de son village.

« Les deux femmes entraînaient la mariée dans la case conjugale, le soir de la cérémonie pour la préparer à recevoir le mari. La fille était vierge. Seules, les vierges pouvaient se marier. Les autres épousaient un homme d'une ethnie différente ou finissaient putains, comme elle.

Dans la case, les matronnes étendent la mariée sur une couche surélevée et la dévêtent. A l'aide de paille imbibée d'huile, elles graissent le ventre et les cuisses de la jeune fille, muette de peur, dans son ignorance. Si elle crie ou se révolte, deux nouvelles assistantes sont appelées pour la maintenir de force. Mais, habituellement la présence de la mère réconforte et rassure.

Celle-ci et son aide tirent à elle une cuisse pour continuer les préparatifs. C'est l'instant où la mère, abandonnant le tampon végétal, caresse de ses doigts huilés la partie postérieure du sexe virginal pour l'habituer au contact, pendant que l'assistante concentre ses frictions sur la partie antérieure pour éveiller le désir.

C'est à la mère que revient l'honneur d'entrer en rapport avec l'hymen. Ses doigts experts exercent des pressions répétées sur la membrane jusqu'à ce que sa fille cesse de sursauter. Celle-ci soumise à ces excitations inconnues commence à gémir et à se tordre sur la couche conjugale. Le mari est réclamé. Il s'installe devant les cuisses maintenues ouvertes par les deux matrones. Il doit obéir scrupuleusement à leurs ordres. Le doigt de sa belle-mère lui indique le mouvement qu'il doit exécuter pour accoutumer sa femme au nouveau contact, avant de la pénétrer. Si les réactions de la mariée sont jugées normales, il reçoit l'autorisation d'une intromission lente et prudente. Celle-ci accomplie, le mari s'active suivant le rythme chanté par les matrones surveillant l'épouse.

Celle-ci refuse ou accepte le mari. Elle hurle et se débat ou se cambre et plante ses ongles dans la chair de l'homme qu'elle déchire presque dans l'effort de s'en couvrir. Dans ce cas, les matrones relâchent

(1) Espèce de cobra.

les jambes fiévreuses. Leur travail est terminé. Mais elles ne quittent pas la case. Elles se retirent dans un coin pour observer la façon dont le mari pousse et pour étudier la tonalité des plaintes de la femme. Selon leurs interprétations personnelles et secrètes de ces diverses observations, elles parient une chèvre ou un bœuf sur le sexe du futur enfant. Alors seulement, elles abandonnent les époux à leurs gesticulations désordonnées et haletantes, en se confiant joyeusement leurs impressions. »

A présent, quand il retournait dans son village, N'Diay avait une pensée condescendante à la vue des jeunes couples fidèles aux traditions. Il voulait les abolir parce que mauvaises. Elles freinaient l'évolution de son pays. Il avait beaucoup appris. Il était plein de savoir et plein de volonté. Mais il y avait tant à faire qu'il ne savait pas par quel bout commencer. Ses Frères ne l'aidaient guère, par incapacité ou par paresse, par conservatisme ou par intérêt. Son pays n'était beau et agréable qu'aux tourismes qui transitaient. Ils repartaient en emportant une vision paradisiaque des lieux. Ils n'avaient pas le temps de se rendre compte de la misère et, quand ils la rencontraient par hasard, ils fermaient les yeux après l'avoir photographiée sur diapositives couleurs. Pour faire plus vrai. Ils seraient fiers de les projeter à des amis qui leur montreraient en échange, leurs propres souvenirs sur la misère des Indiens ou des Sud-Américains. De longues discussions s'ensuivraient pendant lesquelles les glaçons fondraient dans leurs verres, les bûches se consummeraient lentement dans leur cheminée et la misère poursuivrait son horrible désastre.

— Arrête, lui disait-elle alors, tu me fous le cafard.

Il y avait de quoi ! Derrière le sourire des enfants en guenilles, derrière l'apparence idyllique des paillotes, derrière les murs rouges des masures en terre, la misère et la souffrance poussaient leurs plaintes inaudibles... Elles n'avaient plus la force de crier.

Peu d'hôpitaux, peu de médicaments, peu d'instruction, peu d'expérience, peu de moyens mais beaucoup de soumission aux lois, aux hommes et à la religion.

L'aide internationale réveillait de temps en temps l'indolence héréditaire par sa nouveauté. On ouvrait un œil curieux puis on s'assoupissait dans un calme ancestral. On avait vécu seul jusqu'à présent, on pouvait continuer. L'Occident s'étonnait du taux de mortalité. L'étonnement était étonnant. La mort était naturelle, celle d'un enfant, d'une femme enceinte ou d'un vieillard. La faim, le manque de soins n'y étaient pour rien. Allah en avait décidé ainsi : « Allah égare celui qu'il veut, et celui qu'il veut, il le conduit dans le droit chemin ».

On mangeait grâce à Allah; on crevait de faim grâce à Allah; on

ne trouvait pas de travail grâce à Allah; on perdait son emploi grâce à Allah. On se contaminait au Ramadan, en bons fidèles d'Allah : des millions de crachaits s'abattaient sur le sol de l'aurore au coucher du soleil, pour le respect d'Allah.

« Allah est le plus grand » pour un musulman, mais moins grand que Dieu pour un chrétien. En vérité, c'était une question de vocabulaire. Toutes les religions prêchaient l'immobilisme béat, la mort n'était que l'ouverture sur un monde meilleur. En attendant l'ouverture, on restait à genoux, les entrailles torturées par le vide. On payait cher l'entrée du divin royaume où l'on serait face à face avec le tyran bien-aimé dont on parlait tant. Mais montrerait-il seulement son visage ? En avait-il un ? Ne serait-ce pas plutôt un masque ? Un masque noir, jaune, blanc ou rouge selon le nouvel arrivé, pour dissimuler un sourire ironique ?

N'Diaye était croyant. Il croyait au Paradis sur terre. L'homme devait devenir un dieu pour l'homme. Pas question d'attendre la montée au ciel pour être heureux. Il fallait jouir et de la vie sur terre et du Paradis au ciel. La Foi nourrissait l'âme qui souffrait d'indigestion en raison de cinq repas par jour ou du bon gueuleton dominical de 11 heures, complété dans la semaine par l'en-cas des vêpres, sans compter les jours de fête. Le corps souffrait de disette. L'absorption de riz, de mil, de sorgho ou d'arachide ne soulevait pas de borborygmes. Chaque grain résonnait longuement dans les ventres creux. C'était l'écho de la seconde gagnée sur la mort.

De même qu'il se révoltait contre l'injustice divine, de même, il se rebellait contre l'injustice des hommes. Avides d'honneurs, de plaisirs et d'argent, les mieux placés s'accrochaient à leurs privilèges plus qu'aux moyens d'améliorer le pays.

Plus que par la qualification, les fonctionnaires occupaient leur poste par soumission ou par intérêt. Tous parlaient Français, mais tous disaient « Bêêê », le « oui » des moutons craintifs ou pleins d'obéissance. Les bergers absents, les moutons se bousculaient pour la tête du troupeau. Les agneaux, élevés dans l'atmosphère houleuse, employaient la ruse. A chaque tentative, les brebis et les béliers s'unissaient pour arrêter le danger en marche. Ils n'aimaient pas que l'on vienne brouter sur leurs pâturages, l'herbe publique, à moins d'en payer l'entrée. Les agneaux étaient jeunes, donc pauvres. Pas ou peu de laine sur leurs corps juvéniles, presque nus. La nudité ne cachait rien justement de ces corps nerveux et attirants. Ils savaient en jouer. Pour tracer leur chemin vers les hauts pâturages les agneaux se faufilaient astucieusement parmi les brebis et les béliers excités, non tête en avant comme des orgueilleux mais à reculons. On les voyait venir de loin, on avait le temps de comparer, de choisir et d'apprécier.

Si on était riche, on se payait rapidement une loge par la grande porte de l'Edifice public. Si le porte-monnaie était vide, on fouillait dans son pantalon à la recherche des pièces les plus vieilles du monde. Il y avait toujours preneur au guichet. L'organe, c'était la fortune du pauvre. La concurrence était sévère. Il fallait choisir sa file et attendre. En poussant, on parvenait enfin à la même loge. Si on était pressé, on demandait à se faire pousser. Tout était question de nécessité et de goût.

N'Diaye regrettait le nombre de jeunes prompts à porter la main au portefeuille ou à la braguette. Gonflés et ouverts, les deux étaient tentants. C'étaient des « Sésame, ouvre-moi une carrière. »

Les jeunes suivaient la mode occidentale, le dernier « cri » importé par les Toubabs puis légué par ceux-ci. Les Frères se disputaient l'héritage. Les parents morts, c'était la curée. Les « gamins » se battaient pour la possession, jouissaient de leur liberté par la pratique systématique de tous les interdits et jouaient à papa-maman d'après observation faite par le trou de la serrure. Des adultes qui se conduisaient en enfants et de vrais enfants perdus et effrayés qui recherchaient une autorité exemplaire !

La situation semblait sans issue. Mais le temps assagirait les adultes. N'Diaye lui confiait alors, la lueur d'espoir illuminant son cœur.

« Les gamins turbulents cassaient les pots de confiture de maman, dans leur gourmandise. C'était compréhensible : elles étaient si bonnes et si nourrissantes. Quand il n'y en aurait plus, ils apprendraient à les faire. En jouant aux gamins repentants, ils seraient aidés par le monde entier. »

Christian se lançait alors dans son conte des « Mille et une confitures. »

« La recette, d'abord, nous serait remise en mains propres et commentée dans tous les villages par des volontaires bénévoles. Ces aides nous fourniraient les moyens d'utiliser et de cultiver les divers ingrédients entrant dans la composition des confitures.

Avant tout, l'eau potable, grâce aux stations françaises de pompage et d'épuration. Chaque case aurait un robinet nickelé. Tant qu'on y était, le plombier installerait la douche pour réduire les frais nécessaires à la pose des conduits. Ceci supprimerait les longues queues des puits, devenus inutiles mais conservés pour leur « couleur locale ».

Le sucre ne devrait plus être importé de La Havane ni de Côte-d'Ivoire. On aurait nos propres plantations de cannes à sucre grâce à l'eau, qui fait des miracles.

La récolte se ferait au moyen de moissonneuses allemandes et italiennes. On veillerait à ne pas abîmer les champs de blé aussi vastes que les rizières, nouveau miracle de l'ingéniosité chinoise, de Formose.

On continuerait à acheter les lampes à pétrole à la Chine de Mao, par nostalgie et par goût des antiquités.

Les fruits ne manquaient pas, mais on veillerait à développer les orangeraies, les fraisiers et la vigne. Pour l'épluchage et la conservation, on emploierait les usines anglaises et norvégiennes installées d'un coup de baguette magique. Pour les récipients, la fonte et l'aluminium seraient abandonnés au profit des splendides cuves en inox est-allemandes.

Pour la cuisson, on se servirait de l'électricité produite par les trois usines marées-motrices du Sénégal, du Siné-Salou et de la Casamance.

On en vendrait à la Gambie qui, toujours très anglaise vivait encore dans son splendide isolement. Plus besoin des encombrantes bouteilles de butane ou de propane français. Les amateurs de la cuisson au mazout, achèteraient le carburant à la raffinerie de Bignona, dominée de hauts derricks américains.

La cuisson terminée, on viderait les confitures dans des boîtes d'aluminium spécial de l'usine canadienne et on les stockerait dans les hangars suédois.

On distribuerait une partie de la production au pays, on en troquerait une autre contre les olives grecques pour l'apéritif et la dernière partie serait vendue très chère. Tout le monde crierait « Au voleur ! », voudrait qu'on se souvienne de sa gentillesse, de ses bas prix. On nous traitera d'ingrats. Ils crieraient si fort qu'ils empêcheraient nos enfants, nos femmes enceintes et nos vieillards de dormir. On déposerait plainte à l'O.N.U. Celle-ci nous répondrait qu'elle a crié des « chut ! » mais que personne ne veut l'écouter.

Alors, à bout de nerfs, nous renverrions tous ces gens se calmer chez eux. Plus d'Américains, d'Anglais, de Français, de Suédois ni de Norvégiens, d'Italiens, de Canadiens, d'Allemands, de Chinois de Formose. Nous serions en paix entre nous. Dans leur départ précipité, les étrangers n'auraient pas eu le temps d'emporter leurs affaires personnelles. Une usine, ça ne se plie pas comme une chemise. Nous la garderions. Ils avaient tellement de linge de rechange chez eux !

Cependant, à chaque Noël, nous leur enverrions des confitures pour leurs enfants. Ce serait la moindre des choses ».

— C'est toi le gamin, lui disait-elle. Tu trouves que je crie trop fort ? Me renverrais-tu ?

Certainement pas. Il était trop fier de posséder une Blanche.

Elle aimait son patriotisme enfantin. Il était toujours naïf sur ce plan-là .Il découvrait peu à peu la réalité des choses en approchant de la sortie du tunnel. Il tombait de déception en déception. Il cherchait refuge dans le rêve d'une nouvelle société. Il devenait l'apôtre de son imagination prêchant le bon exemple dans un désert corrompu mais fascinant. Il était bien loin, le village natal, paisible et à l'abri de la

corruption sous son pagne traditionnel. L'enfer n'existait que dans les villes modernes.

Elle s'interrogeait sur son entêtement à rester dans ces Sodomes et Gomorrhe du XX• siècle au lieu de rejoindre au plus vite son Eden natal. Il pouvait se brûler les ailes au jeu du redresseur de torts.

Il était déjà trop tard. Il avait mordu à l'hameçon de l'argent qui le tirait hors de son élément. Il pesait de tout son poids pour demeurer les pieds dans l'eau de son village. Qu'aurait-il fait de sa fortune dans un lieu où l'eau était la seule richesse ? L'argent se dépensait sur la rive du marigot, marécageuse et grouillante de crocodiles aux mâchoires avides de chair en putréfaction.

Son inconfortable position tenait à un fil. Il était venu solliciter son aide. Pouvait-elle l'aider, elle qui piétinait la berge depuis si longtemps ? Devait-elle le tirer à elle ou couper le fil ? Dans cette éventualité, elle risquait de le noyer : se souvenait-il encore des mouvements ?

Elle enfonçait son chemisier blanc dans la ceinture de son pantalon noir quand la cloche de la cathédrale retentit.

— Vite ! Christian, je suis en retard !

Elle ouvrit sa porte-fenêtre et coula un regard sur la terrasse silencieuse de l'étage. « Tu peux y aller, il n'y a personne ».

Il la saisit dans ses bras et l'embrassa : « Je te revois quand ? »

— Je ne sais pas. Passe me voir au bureau dans la semaine.

Il fit un nouveau pas pour la serrer.

— Non ! Allez, sauve-toi !

Elle le laissa prendre de l'avance avant de s'engager elle-même dans l'escalier. A chaque marche, ses fesses tressautaient dans leur moule de tissu noir.

Quand le regard bleu d'Inès Delon se posa sur Montana, la main de celle-ci fendit la foule en direction du V.S.N. distingué.

— Bonjour, Bernard. Comment allez-vous ? cria-t-elle mondainement.

— Très bien, Inès... Vous parvenez à supporter le « Noir » par cette chaleur ? dit-il en faisant allusion au goût de la « Lionne » pour le slow-nègre.

—Oh facilement. J'adore le noir, conclut l'innocente Inès en s'excusant pour rejoindre son mari dans l'appartement des Martin.

— Si tu m'avais dit ça, je t'aurais giflé, lui dit Madame Quenelec.

— Tu n'est pas aussi brave bête qu'elle, répondit Montana.

— Elle aurait pu sortir ses griffes et te déchirer. Comme ça : Raouh ! Roger Ranneau planta ses ongles dans la chemise du V.S.N., riant des chatouilles.

— Ah, non ! Vous n'allez pas commencer à déconner. Un peu de respect tout de même ! s'indignait Annie Ranneau, sous son épi de cheveux balançant d'indignation.

— Arrête, hé ! Ou tu vas me faire pisser de rire, dit Nunnenbugne, envisageant avec plaisir le moyen de se soulager discrètement en public au lieu de se livrer à de douloureux efforts de rétention

La « Bande de l'Escale » se tenait à l'écart de la multitude bariolée et tumultueuse. La colone européenne était noyée dans la masse africaine. Les Blancs et les Noirs prenaient prétexte des obsèques pour chômer la demi-journée. Le Proviseur du lycée avait obtenu des autorités la vacation — non obligatoire — des cours du matin. Tous les enseignants européens s'étaient soudain montrés très affectés par la

disparition de Madame Martin tandis qu'une partie des enseignants africains, par sincérité ou par racisme, continuait ses cours.

Le glas s'était tu depuis un moment. L'appel lugubre du sonneur restait sans réponse. Le brave homme, suspendu à la corde du bourdon, avait insisté par politesse. On lui avait annoncé le départ du cortège pour 9 h 30. Il était 9 h 45. Il sortit sur le parvis de la cathédrale. A part les mêmes personnes qui attendaient depuis plusieurs minutes, la place demeurait vide. Il rentra s'asseoir, bien au frais, sur un prie-dieu. A 10 heures, il sonnerait encore. C'était la première fois qu'il se trompait sur le temps nécessaire au trajet. C'était la première fois qu'il le prévoyait pour une Toubab. Ceci expliquait cela.

Devant la maison des Martin, les conversations allaient bon train. Les hommes mouillaient leur chemise sous les vestes des costumes et quelques boubous portaient des traces d'humidité sous les bras. Les femmes supportaient difficilement un gilet clair cachant le corsage de leur robe aux couleurs vives. Il faisait déjà chaud à 10 heures du matin. Les Launay, trop isolés, vinrent aux nouvelles. Pour la deuxième fois, la cathédrale lança son cri d'airain.

A 10 h 30, on s'impatientait. Les Blancs discutaient les bras ballants. Les Noirs, en s'envoyant de fortes tapes dans le dos. On fumait, on s'épongeait et on était assoiffé. On pouvait se désaltérer à la buvette installée dès 10 h sous la véranda des Martin. Mais il fallait fendre la foule. rencontrer des personnes indésirables, serrer des mains moites et faire la queue pour obtenir le rafraîchissement .La fatou, en boubou d'argent, faisait la navette entre la cuisine et la véranda. Seules les personnes attendant dans l'appartement endeuillé, bénéficièrent de plusieurs boissons fraîches, et parmi celles-ci : les Cinmer, les Molard, les Delon, Madame Leminoux, Monsieur le Proviseur et sa femme. Ici, comme ailleurs, on causait pour tuer le temps.

Dehors, la Bande, augmentée des Launay était prête à s'en aller. Le soleil tournait, l'ombre des manguiers et des cocotiers s'amincissait. Les cars et les cyclistes rasaient de près les piétons empiétant sur l'étroit ruban de bitume. Que faisait le corbillard ? Ranneau se renseigna auprès de l'épicier Razza, la 404 de celui-ci étant susceptible de se transformer en char funèbre. Non, ce n'était pas lui. Personne ne lui avait rien demandé. Il aurait refusé de prêter sa voiture de même que sa chambre froide. Razza avait eu vent de l'intention de Madame Cinmer de conserver le corps de la défunte dans sa nouvelle chambre frigorifique. Le plaisir d'avoir accueilli dans son lit Jeanne Martin de son vivant ne l'engageait pas à lui ouvrir sa chambre froide, en cas de décès.

11 heures. Dans l'appartement triste des Martin régnait le plus grand désarroi. Le Père Ledantec, vieillard sec et vif à la barbiche blanche, ruait dans sa soutane claire. Il jetait d'incessants regards de désespoir

à sa montre galopante. 1 h 30 de retard ! Il aurait dû s'en douter et se montrer prévoyant. L'eau bénite s'était presque évaporée et l'encens serait bientôt consumé. Il n'aimait pas rater ses obsèques.. Surtout des obsèques qui lui donnaient accès à la cathédrale. Habituellement, il officiait à la petite mais moderne église de Néma. Voilà que le Grand Autel lui tendait enfin les bras ! Et il s'y blottirait avec quel retard. Son grand jour s'annonçait mal. L'office serait bref, ce n'était qu'une petite bénédiction mais par respect du lieu, il avait entièrement renouvelé son sermon. Il le dirait en Français et en Latin. Ce serait un beau succès ! Mais si le corbillard tardait trop, peu de monde pourrait l'apprécier. Il suppliait le Seigneur de toutes ses lèvres.

Jacqueline Molard qui s'était bêtement remise à pleurer en pénétrant à nouveau sur les lieux de la tragédie, retenait ses larmes. Il lui en fallait pour l'église et le cimetière. Pour en augmenter la provision, elle commença une cure de réhydratation au sirop de menthe. Madame Cinmer calculait le menu de son déjeuner. Elle s'était levée trop tard pour faire ses courses. Elle espérait les faire au retour de l'inhumation si celle-ci avait lieu avant midi, heure de clôture du marché. La chose était peu probable. Aussi, se livrait-elle mentalement à l'inventaire de ses placards. Les étiquettes des boîtes de conserve défilaient sous ses yeux aux sourcils froncés. Les quatre hommes palabraient dans un coin sur les derniers événements de politique internationale. Madame Dupuis, la femme du Proviseur, brune et quasi quinquagénaire, s'abandonnait à son tempérament électrique. Ses jambes épilées au « Veet » se croisaient et se décroisaient, le dandinement de l'arrière-train ébranlait la chaise. Elle était aussi dégingandée assise que debout. Ses mains gantées de noir chassaient les mouches en nombre inhabituel. Elle pensait que l'odeur de la mort les attirait. Madame Leminoux, la pharmacienne, s'en montra étonnée : le corps reposait sous deux bonnes couches de plastique hermétiquement clos.

Fatiguée par la contemplation morose du veuf, Inès Delon sortit en allumant une cigarette. Dans le jardin, les trois enfants de chœur, dans leurs habits de dentelle blanche sur fond rouge, s'amusaient à s'attraper. Ils couraient tout autour de la grande croix plantée dans le sable, sous le regard vide d'un « Jésus de bronze. »

Son maquillage commençait à fondre. Dans sa tête tintait encore la voix de Montana : « Vous arrivez à supporter le noir avec cette chaleur ? » Comme il avait bien dit cela ! Du noir, elle en avait plein les yeux. D'abord parce que l'eyeliner collait ses cils, ensuite ses rétines s'imprégnaient des visages d'ébène riant dans la rue. Elle se décida à rejoindre le groupe de Montana. Elle franchit le portail. Ses yeux voletaient de bouche européenne à braguette africaine. Elle se faufilait

en s'aidant de la croupe comme une entraîneuse, la cigarette aux lèvres, les mains retenant le châle.

Francette Chalet la précéda de peu. La jeune femme, ne sachant plus où donner ses coups de tête, vint distribuer ses tics nerveux au « groupe de l'Escale ».

— T'as vu le cercueil ? lui demanda Quenelec.

— Tu es fou ! Che n'y suis pas allée. Cha m'impressionnerait trop, dit-elle, les papules irradiées par l'émotion. Qu'est-ce qu'il fait chaud !

— Ce doit être agréable de faire l'amour avec un cadravre bien froid, dit cyniquement Montana en remontant ses lunettes de vue teintées.

Yves Launay fronça le nez de plaisir :

— Oui. Et puis, au bon moment, les vers sortent de tous les côtés, t'sais, de longs machins comme ça !

— Ne lui donnes pas de telles idées, conseilla Ranneau, il va s'y précipiter !

— Dégueulasses ! Vous êtes des dégueulasses !, répéta Marie-Jo Launay, ses prunelles noires en mitrailleuse.

— Oh, Roger ! Mais tais-toi donc; tu ne vas pas t'y mettre toi aussi !, intervint Annie Ranneau en tapant du pied.

— 22 ! Voilà la « lionne » qui rapplique, annonça Quenelec, en voyant Madame Delon se rapprocher d'une démarche souple.

La petite assemblée suivit en silence l'approche du félin à la crinière de dentelle noire.

— Que se passe-t-il Inès ? C'est pour aujourd'hui ou pour demain ? demanda Quenelec, riant dans sa barbe.

—Oh, ne m'en parlez pas, Hervé ! gémit-elle, les yeux plissés sous la luminosité. — Mon mari aurait dû s'en occuper. Nous ne savons même pas où est le corbillard. Mais François ne peut pas tout faire, tout de même ! Hier, il a...

Quenelec venait de remonter la machine à vanter les mérites de François Delon. Il fallait la subir. Le ressort en fut heureusement brisé par les salutations de M. Alioune Diatta, le préposé aux logements. Le petit autochtone se perdait dans un ample boubou blanc; il parlait un Français correct au débit rapide ponctué de « c'est ça » ou de « oui, c'est ça », même quand le oui signifiait non. Son éloquence facile et étourdissante lui avait valu un poste à la Préfecture, où l'abondance du langage suppléait le manque de qualifications.

— Bonjour, Mme Delon, comment ça va ? Ça va bien, merci.

Comme tout Sénégalais poli, il n'attendait pas votre question pour vous rassurer sur son propre état de santé. Inès Delon serra la main tendue; son bras fut fortement secoué par une poignée chaleureuse. Elle ne fut pas la seule à en bénéficier. Le petit fonctionnaire continuait : « Bonjour, Mme Ranneau. Comment allez-vous ? Ça va bien, merci.

Mme Quenelec... ça va bien, merci ». Quand les hommes eurent droit à la même assurance sur sa santé, il se trouva à cours d'éloquence.

— Alors, comme ça, quoi, vous êtes tous venus à l'enterrement ?

Oui, c'est ça.

C'était visiblement ça. Aussi visible que le fonctionnaire interrompait une conversation qui s'annonçait gaie. La « lionne » se tenait coite. Devant le débit de Monsieur Diatta, elle se sentait en période d'étiage. Le Sénégalais tournait la tête de tous les côtés à la recherche d'une idée de palabre.

— Et votre fille ? Ça va ? lui demanda Annie Ranneau pour rompre le silence.

— Ça va bien, merci. Elle a été encore enceintée, quoi. Ça lui fera son deuxième, oui, oui, c'est ça, son deuxième. Ah, mais, c'est un honneur que d'avoir Monsieur le Gouverneur, ça c'est gentil de sa part.

— Où est-il ? s'enquit Montana qui avait vu l'autorité depuis longtemps mais voulait entendre le plaisant Diatta.

— Là-bas, dit celui-ci, l'index pointé vers la casquette d'officier. Oui, c'est ça : la casquette. Monsieur le Gouverneur est Lieutenant-Colonel, qu'est-ce que vous croyez ! Il sourit de fierté — et à côté, c'est M. le Préfet.

Les « huiles » ziguinchoroises lubrifiaient le portail du jardin des Martin. Elles chauffaient en plein soleil en dégageant cette odeur de friture âcre et piquante particulière aux peaux noires. C'était à croire que les cacahuètes absorbées puis digérées, ressortaient rancies par tous les pores.

A 11 h 10, on vit arriver le petit camion municipal à benne basculante chargé du ramassage des ordures, après le transport quotidien de la viande des abattoirs au marché « Escale ». Le chauffeur donna deux coups de klaxon pour se frayer un chemin au travers de la foule surprise.

« Ce n'est vraiment pas le moment ! » s'indignait Inès Delon. Le véhicule avançait prudemment. Dans la cabine, trois hommes en tenue réglementaire, sourire aux lèvres, leur faisait signe de s'écarter.

« Qu'ils s'en aillent ! Ils reviendront plus tard pour les poubelles ! » murmuraient les gens sans bouger. « Les poubelles » ou plutôt la boite à ordures des Martin et de leur maison consistait en un vieux tonneau cylindrique en fer, placé en retrait du portail. Les déchets y pourissaient depuis quarante-huit heures. On ne les sentait qu'en s'approchant. En effet, ça pouvait attendre.

Dans la « Bande » distraite par l'incident, seule Mme Delon montrait les crocs sous ses lèvres roses.

— Mais il faut faire quelque chose ! Où se croient-ils donc ? Quel manque d'éducation ! disait-elle à la ronde.

M. Diatta s'approcha du chauffeur. Il parlementa en Wolof avec force exclamations et tapes fraternelles.

Le négociateur revint vers le groupe, souriant et rassurant. Le camion ne venait pas pour les ordures mais pour le corps. C'était l'ordre du gouverneur. Mais qu'on ne s'inquiète pas, il repasserait l'après-midi pour ramasser les ordures.

Des commentaires plaisants montaient aux lèvres maintenues closes par courtoisie, excepté celles de Mme Delon ne cachant pas son sentiment sur l'idée du Gouverneur.

Celui-ci était fier du corbillard municipal improvisé. Pour une toubab, le camion était plus décent que l'habituelle charrette à bras, à 100 F CFA pour le transport de la dépouille depuis le lieu du décès jusqu'au cimetière mais avec un petit supplément pour le détour à l'église.

L'admiration flatteuse qui s'élevait des Africains ne le laissait pas impassible. Sous sa casquette d'officier, sa large face était fendue sur deux rangées d'énormes dents blanches et son torse bombé exposait tout un assortiment de décorations multicolores et de médailles étincelantes. Il se pavanait, les mains derrière le dos, un regard condescendant sur le Préfet, son subordonné direct, dirigeant les manœuvres du camion.

L'initiative en revenait directement au Secrétaire du Consul de France et par ricochet, au Consul lui-même. Le représentant français, en réveillant tardivement son secrétaire, l'avait poussé à se rendre chez le Gouverneur pour solliciter de sa haute bienveillance un coup de main pour les obsèques de Mme Martin.

Surpris par l'irruption dominicale du fonctionnaire français, donc chrétien, dans son bureau de musulman, le Gouverneur avait prêté une oreille attentive au sollicitations ensommeillées du secrétaire, tiré du lit. Il comprenait très bien et le prouva aussitôt. Il décrocha lascivement son téléphone et ordonna une communication prioritaire avec les Travaux Publics. Le réseau téléphonique non automatique demanda un bon quart d'heure d'attente, le temps nécessaire au préposé des P.T.T. pour faire le numéro. Les « T.P. » en ligne, le Gouverneur palabra longtemps avant d'en arriver au vif du sujet. Les voitures des toubabs n'étant pas spacieuses pour le « transport d'un mort », disposait-on d'une camionnette pour dépanner ces braves gens affolés ? Non, pas de camionnette, mais un camion. Parfait ! Comment ? Un dix tonnes ? Ça ira. Un instant ! Qu'en pensait Monsieur le Secrétaire ?

Ce dernier tint à attirer humblement l'attention sur le fait que le cercueil étant étroit, il risquait d'être ridicule sur le camion de dix tonnes. La remarque fut jugée pertinente. Le Gouverneur remercia les « T. P. » et demanda la Mairie. Il fallut un nouveau quart d'heure d'attente pour permettre au bras du même préposé des P.T.T. de se re-

mettre de la précédente fatigue. La Mairie répondit. Pas de camionnette, mais on pouvait disposer de la benne municipale, à condition que ce soit après la livraison de la viande. « Ce n'était pas parce qu'un toubab mourait que les gens devraient se priver de viande ce jour-là ».

On s'en était tenu au compromis. Le Secrétaire parti, le Gouverneur tint à mettre les choses au point avec l'hôpital. Il était inadmissible que les services d'hygiène ne possèdent pas au moins un cercueil plombé. Il avait fallu la disparition d'une toubab pour en montrer la nécessité. Il était vexé dans son orgueil de Sénégalais, persuadé que les toubabs s'enterraient plombés chez eux.

Aussi, téléphona-t-il aux services sanitaires de la capitale. La liaison s'établit aussi par le postier rappelé à l'ordre. De Dakar, le service compétent mais fatigué, répondit que ce genre de cercueil était momentanément épuisé. Le Gouverneur ne voulait rien savoir, il en voulait un tout de suite. C'était absolument impossible : pénurie de plomb. Qu'on réquisitionne les dentistes ! Ça ne valait rien : c'était du plomb chirurgical. Qu'il se débrouille ! Qu'il fasse fondre du fil de plomb, s'il le fallait ! Monsieur le Gouverneur avait le mot pour rire !

Monsieur le Gouverneur ne riait pas du tout ! Un vidéophone lui aurait présenté un militaire en colère, les yeux hors des orbites, les lèvres élargies sur des ordres baveux.

« C'était le cercueil plombé contre son poste ! » Dakar l'assura aussitôt de son dévouement. « Monsieur le Gouverneur aurait son cercueil... Hum ! Un cercueil plombé, bientôt. Peut-être mardi dans la cale du « Cap Skirring ». Le temps de faire fondre le plomb. Monsieur le Gouverneur pouvait être assuré qu'il regrettait de ne pas être lui-même en plomb, il se serait jeté avec joie dans le creuset, pour satisfaire Monsieur le Gouverneur ». Mais celui-ci avait déjà raccroché, ravi. Comme tout militaire, il menait les hommes à la baguette. Obéi, admiré et craint, il se rengorgeait de fierté devant son corbillard.

Pendant que les deux employés municipaux pénétraient chez Martin pour charger le corps, le chauffeur descendit de sa cabine en portant des pagnes roulés sous son bras. Leur présence était l'une des causes de leur retard.

Comme tous les matins, ils avaient livré la viande au marché, lui, au volant, ses compagnons assis sur la viande dans la benne.

Mais, apercevant le tas d'ordures puantes amoncelé en pleine rue et pensant que le cortège ferait un détour par le nord pour exposer sa douleur à la population au lieu de gagner directement la cathédrale au sud, il avait convaincu ses compagnons de la nécessité de déblayer le passage. L'absence de pelles ou de fourches avait allongé le travail. Les ordures chargées, ils les avaient alors transportées au dépotoir municipal. Puis, ils avaient lavé le camion et s'étaient eux-mêmes aspergés de seaux d'eau pour nettoyer le sang coagulé et la poussière.

Ils avaient palabré un moment autour du puits, le temps que leurs femmes leur servent un thé à la menthe, s'étaient changés et étaient partis précipitamment en oubliant les pagnes gracieusement offerts par le maire qui ne voulait pas assister à la cérémonie...

Le chauffeur grimpa dans la benne et déplia les tissus. Un « oh ! » de surprise monta vers lui. Dédaignant l'ovation, il étala les trois panneaux de six mètres de long, noirs agrémentés d'arabesques dorées. Chaque pagne pendant d'un mètre à l'extérieur du camion. C'était bien assez pour faire pardonner l'absence du maire.

Le Père Ledantec appela ses enfants de chœur. Ceux-ci se disputèrent l'honneur de déterrer la grande croix. Le prêtre les réprimanda sévèrement et confia d'autorité le port de la croix à l'aîné, le plus robuste, le goupillon et le récipient d'eau bénite au second, et l'encensoir au cadet.

A la vue de la dépouille tanguant sur les épaules des porteurs municipaux, la foule soupira d'aise. Le cercueil était lourd; les hommes faiblissaient sous le poids. Ils parvinrent au camion où le chauffeur se décida à les aider. La benne étant surélevée par rapport aux hommes, il fallut incliner la caisse puis la pousser, le bois accrocha les pagnes. Plus on poussait, plus les pagnes reculaient vers le fond du camion.

Le chauffeur souleva l'extrémité de la bière pour éviter le désastre tandis que l'un des compagnons retenait les pagnes et que l'autre poussait la caisse dans la benne. Une fois le cercueil hissé, le chauffeur lâcha le côté qu'il maintenait. La caisse s'abattit sur la tôle avec un bruit lugubre. L'assistance sursauta.

L'indélicat et l'un de ses aides regagnèrent la cabine pendant que le troisième s'asseyait sur la bière pour la garder. On réussit à lui faire comprendre que sa coutumière attitude de gardien de viande des abattoirs au marché prenait dans les circonstances présentes une tout autre signification. Il consentit à veiller sur la dépouille, assis à même la benne.

Il y eut quelques remous dans la foule, chacun se bousculant pour être au premier rang. Le prêtre n'eut pas le temps de disposer ses enfants de chœur : le camion démarra. Première... deuxième... Il tournait déjà devant la Préfecture cent mètres plus loin que le Père Ledantec, ébahi, n'avait pas encore refermé sa bouche sur son « oh ! » de stupeur.

L'assistance s'interrogea sur la tactique à adopter : courir après le camion fou ou attendre son retour ? La seconde solution parut plus décente et fois fatiguante. D'ailleurs, le gardien assis à l'arrière du véhicule, s'apercevant de l'immobilité générale, la signala au chauffeur.

Celui-ci fit faire marche arrière au camion froufroutant dans ses pagnes. Le prêtre se plantant aussitôt devant lui pour empêcher toute nouvelle tentative de fuite avant l'organisation du cortège. Il rangea ses enfants de chœur en formation de marche. En tête, le porteur de croix, à l'aile gauche, celui de l'eau bénite, et l'encensoir à l'aile droite; lui-même suivrait en retrait. Le puzzle religieux constitué, le convoi s'ébranla à 11 h 30.

— Je commençais à désespérer, chuchota Madame Quenelec.

— Tu vois que j'ai eu une bonne idée avec mon rosbeef, dit Madame Launay à son mari. Tu as vu l'heure ? Et ça commence seulement.

— Ne pensez-vous pas, chère Madame — Montana s'adressait à Madame Quenelec sur un ton mondain et très snob depuis que Madame Delon le savait quittés — que ce genre de bière artisanale en bois de fromager, si je ne m'abuse, si rustique, si pure dans sa ligne, est d'une finesse inégalable ?

— Tout à fait d'accord, très cher, acquiesça-t-elle sur le même ton, cela nous change un peu de ces bières en chêne, sophistiquées et vernies, d'un goût douteux qu'on s'obstine à confectionner chez nous.

— Oui, les Français sont très attachés à la tradition, ma chère, reprit-il. Tandis que dans ce modèle à peine travaillé on doit se sentir plus proche de la terre.

De son côté, le chauffeur s'énervait derrière son volant : le Père Ledantec n'avançait pas. Il embraya, donna un coup d'accélérateur et débraya. Le camion bondit puis ralentit. Le prêtre lança un regard inquiet sur le parechoc qui menaçait de lui écorcher les fesses. Puis, il trotta pour s'éloigner du danger. Le chauffeur effaça la distance. Il comprit le moyen d'activer le Père. Dans ce jeu du « pousse-toi que je m'y mette », le prêtre dépassait l'enfant porteur de croix. Alors, celui-ci, connaissant le Père mais n'ayant jamais « travaillé » avec lui, prenait le dépassement clérical pour un reproche tacite sur sa lenteur. Il agrandissait ses enjambées pour doubler le prêtre qui aurait dû se trouver derrière lui.

Au virage de la Préfecture, le vieil hôpital souffla ses effluves de chair en décomposition et de désinfectants, en signe de condoléances fraternelles. Sous les bâtiments au toit rongé par les pluies et le soleil, les corps malades s'enroulaient avec un froissement de plaintes dans des draps souillés par les diverses excrétions des chairs usées, avant d'y être ensevelis.

Les roussettes réveillées par le tumulte insolite, égayaient les manguiers de leurs cris aigus, tête en bas, drapés dans leur membrane et doublement couvertes par l'épaisseur du feuillage.

Tout au long du parcours, des enfants s'émerveillèrent de la course à pied du prêtre et de l'enfant de chœur. Ils ne s'expliquaient pas la présence de cette longue file de Toubabs et d'Africains, curieux damier vivant et silencieux, derrière leur benne à ordures si richement vêtue.

Ils riaient et criaient « Toubab ! Toubab ! »

Devant la cathédrale, l'assistance connut un moment d'intense émotion lors de l'élévation de la benne. Le chauffeur jugeait plus simple de faire glisser la bière à terre avant de l'emporter.

Le gardien déséquilibré n'eut pas le temps de sa raccrocher. Il roula sur le sol peu avant le cercueil. Pierre Martin, suivi de Delon, avait eu le réflexe tardif. Des Africains se ruèrent l'insulte à la bouche sur la cabine du chauffeur. Mais le mal était fait, alors...

La bière fut redressée puis basculée avant d'être chargée sur les épaules.

La défunte allait pénétrer dans la cathédrale tête ou pied devant. Il était difficile de le savoir. Mais ce qui était certain, était qu'elle y entrait pour la première fois et dans une position qu'elle avait peu pratiquée de son vivant : allongée sur le ventre.

Les gens se tassaient près de la porte de l'église, impatientés de se reposer à l'ombre et à la fraîcheur du Saint Lieu.

Le vacarme avait réveillé le sonneur assoupi sur son prie-dieu. Il n'avait pas sonné depuis 10 h 30. Conscient du manquement à sa propre parole de sonner tous les quarts d'heure, il courut aux cordes. Les cloches vibrèrent, joyeuses et claires. Le sonneur cherchait à faire pardonner ses oublis.

Ce que l'activité du marché Escale ne parvenait pas à faire, le son des cloches le fit : « la bourrique, le glaouche, le monstre, le don Juan » selon les surnoms de chacun ou Jean-Paul Loubier, selon l'état civil, s'éveilla. Il se mit sur le dos, ouvrit des yeux aussitôt blessés par la pénombre de la chambre. Une large main vint les nettoyer, une autre caressa les seins du long corps et s'enfouit sous le drap bleu.

Il bâilla et s'étira de tous ses membres. L'exercice le fit frissonner et remonter le drap. Il ruminait quelques restes de sommeil en écoutant la cathédrale. C'étaient bien les cloches, un rythme un peu rapide pour un glas. Elles faisaient la fête à Jeanne Martin ! C'était bête de la perdre en début d'année. Il aurait pu s'en amuser encore un peu. Pas question de lui faire l'amour ! Elle aurait été trop contente. Avec ce genre de femmes, nymphomanes tropicales, elle lui aurait sauté sur le dos comme une sangsue, pour pomper son plaisir ! Il se méfiait de ça. L'essayer et c'était elle qui vous adoptait ! Non. Mais, simplement, jouer au chat et à la souris. Faire le consentant, mais reculer l'instant de passer aux actes .Se laisser caresser, tâter; exciter la femelle, la préparer et puis : salut !

Pauvre Jeanne ! Elle y avait cru. Quelle conne. Avec son nez en bec d'aigle, son menton en galoche, sa poitrine en chute libre et ses varices ! C'était pas joli, joli, tout ça... Elle avait bien failli l'avoir la première fois sur la plage, avec sa course dans les rochers, dans la « chambre d'amour » ! Le bordel des Toubabs du dimanche ! Par son frôlement, elle avait marqué un point : elle l'avait fait bander, la salope !... Et les caresses ? La main baladeuse et les corps à corps dans l'arrière-magasin des Merciers ? Une anthologie d'exercices amoureux ! Elle devait en mouiller sa culotte ! Si elle avait pu se voir disant : « Viens, bourrique ! Tu verras, ce sera bien », elle aurait séché tout de suite ! Et le soir où il était resté coincé au Cap Skirring, avec Gilles ? Les Martin les avaient invités à partager leur dîner et leur concession. Ils mangeaient tous les quatre en maillot de bain quand il avait senti un pied sur son ventre. C'était Jeanne, par-dessous la table qui le cherchait. Il lui avait fait la même chose. Plus il appuyait dans la chair molle, plus le regard de Jeanne s'éclairait de lubricité ! Elle jouissait ! Elle regrettait qu'il ne puisse y faire entrer le pied, la jambe, qu'il n'y pénètre lui-même tout entier ! Elle ne cessait pas de se trémousser en refermant ses cuisses nues sur son pied. Elle lui rappelait Mina, sa chienne. Quand elle était en chaleur, il tapait sur le dos de l'animal pour lui faire croire à la présence du mâle. La pauvre bête ondulait de la croupe, impatiente. Jeanne était semblable à Mina, ce jour-là, mais plus calme devant les tiers. Quand il vit grandir le plaisir, il retira son pied. Elle lui avait lancé un regard de reproche, puis de supplication. Il aimait lire ce sentiment dans les yeux des femmes. Il les tenait à sa merci. Ça l'excitait davantage que leurs attouchements et leurs tripotages.

Le lendemain, pendant qu'ils se baignaient, il lui avait ôté le slip de bain. Elle crut l'instant venu, elle minaudait : « non, non, tu exagères », ses frissons démentant ses paroles. Il avait jeté le slip bien loin et avait regagné la plage. L'idiote refroidie, nageait à la recherche de son maillot ! Il aurait dû le ramener avec lui. Elle serait sortie à poil devant tout le monde ou aurait attendu la nuit ? Ça, ça aurait payé ! Il s'amusait beaucoup avec les femmes qui ne résistaient pas à l'appel du gouffre. Il leur laissait espérer qu'il les pousserait... Arrivé au bord de l'abîme, il ne faisait pas un geste. L'autre le tirait, le suppliait, le griffait, l'injuriait, déchirait ses vêtements pour être poussée et basculer avec lui. En vain...

Il avait horreur de recevoir des ordres. Il se voulait maître de ses actes, sinon de son destin. Il voulait choisir la personne, le lieu et l'heure, et non être choisi. Malheureusement son physique ruinait ses espérances. C'est vrai qu'il a l'air sauvage ! Un sauvage français sous les Tropiques, c'était excitant ! Il en avait surpris des coups d'œil sur sa braguette ! Même la femme du proviseur ! Sans compter ses élèves, les filles des toubabs ! La Catherine surtout qui piquait un fard chaque fois qu'il la surprenait. Pourtant, il en avait autant que les autres, à son avis, ni plus ni moins. Il est juste qu'il portait toujours des pantalons moulants. Mais il n'allait pas se les faire couper pour apaiser ce petit monde-là ! Non, ce n'était pas tellement ce coin de son anatomie... C'était son aspect général, plus « ça ». Elles lui couraient toutes après ! Toutes mariées ! C'était peu flatteur pour les maris. La promiscuité y faisait beaucoup. On était à l'étroit ici, on manquait de distraction. On vivait les uns sur les autres. Tiens, jamais cette expression n'a été aussi vraie ! En France, c'était différent. Il baisait quand il voulait selon son tempérament. Et la fille lui foutait la paix : la France est grande...

Cela s'était passé un peu comme ça, ici, avec Pascale... Une jeune prof... Mariée, évidemment. Un peu paumée, mais décontractée. Elle lui avait écrit pour lui fixer un rendez-vous... dans sa chambre, à lui !... un dimanche soir, après le ciné... Non ! Pendant l'entracte, entre les deux films... Le mari assisterait à la deuxième projection...

Pascale s'était montrée ponctuelle. Elle avait ôté ses vêtements. Un collant nylon, un peu curieux sous les Tropiques... et son épaisse culotte rouge... Jeanne n'en portait qu'en fil et très fine, transparente... Question de goût...

Il lui avait fait l'amour avec l'impression d'enlever les toiles d'araignée... Son mari l'aimait, mais elle faisait chambre à part depuis quelques jours pour tromper la monotonie de la vie conjugale... Le mari l'aimait tellement qu'elle faisait l'amour avec qui elle voulait... Elle le prévenait et inscrivait tout dans son cahier intime... Les époux avaient chacun le leur et chacun avait droit de lecture sur le cahier de l'autre !

Quel couple ! Ça semblait pas croyable, des trucs pareils !...

Pas étonnant que le mari se soit pointé chez lui, ce dimanche-là pour récupérer sa femme !... Le film ne devait pas lui plaire ! Pascale à poil dans son lit, s'était rhabillée pour suivre le mari colère en oubliant son soutien-gorge !

Pascale lui avait écrit une gentille lettre pour le remercier et le rassurer : elle ne l'aimait pas ! Lui, non plus ! C'était histoire de tirer un coup avec un mec qui lui plaisait... Depuis, il la rencontrait tous les jours... Mais aucune allusion à leur nuit, aucune réflexion et surtout aucune nouvelle demande...

Ça c'était sympa ! Chapeau, la Pascale ! C'était donnant-donnant : « Fais-moi jouir et jouis, et puis on n'en parle plus ! »... Elle était venue chercher son soutien-gorge, le lendemain. Après diverses tentatives car il y avait toujours quelqu'un d'indiscret à la popote... Elle l'avait enfilé sur celui qu'elle portait !...

De son côté, le mari cocu lui avait fait la gueule. Par principe. Après

tout, c'était pas sa faute à lui si Pascale était venue s'envoyer en l'air dans sa chambre ! Il devrait se méfier, le cocu, s'il l'aimait, sa fofolle de femme. Un de ces jours, un type l'enverrait si haut dans les airs qu'elle n'en redescendrait plus.

Ça lui avait fait du bien, l'expérience Pascale. Une fois satisfait et apaisé, il n'aimait pas la présence de l'autre. Il n'était pas fait pour la vie à deux. Pourtant il faudrait bien qu'il se marie, un jour. Il ne pourrait pas continuer à courir la minette. Tous ses copains de France étaient mariés à 24 ans. Il était le dernier. Oui, mais avoir quelqu'un sur le dos du matin au soir, c'était pas son genre. Fini le beau désordre dans lequel lui seul se reconnaissait. Non : la liberté avant tout. La liberté dans ses gestes et dans ses décisions. Le collier, le plus tard possible.

En attendant, il liait les annonces matrimoniales du « Chasseur Français » pour rigoler. Devant la photo d'un magazine, il s'écriait : « Putain, cette nana; elle est trop belle, wouei !C'est elle, ma femme ». La dernière en date était une comédienne, Annie Duperey.

Il ne croyait pas à l'Amour. Son isolement sentimental le torturait parfois. Il était trop orgueilleux pour se l'avouer. Son tempérament bizarre éveillait en lui de soudains mais violents accès de désir. Comme une bête en rut. Il était prêt à tout. Jeanne ne l'avait jamais connu dans cet état : elle y serait passée. Si, dans ces moment-là, il ne passait pas de « Pascale » à portée de sa main, il partait à la chasse. Pas d'Africaines, il ne les supportait pas.

Samedi, il était parti, malgré la fermeture de la chasse. Loin et solitaire. Il repoussait les propositions des petits Africains de lui servir de guide pour le marigot où les « bayo bayo », les canards, étaient « trop ».

Il restait seul avec son fidèle fusil. Il tirait d'abord les perdreaux. Quelle ivresse de tenir entre ses doigts la vie des autres, quels qu'ils soient ! Il suivait l'envol puis la fuite de l'oiseau le plus longtemps possible dans sa ligne de mire, le doigt crispé sur la détente, avant de l'abattre. Il était heureux.

Au coucher du soleil, il « partait » aux canards. Il entrait dans le marigot. Il faisait le guet pendant des minutes ineffables, puis avançait dans l'eau tiède et visqueuse. Le liquide gluant montait le long de ses jambes musclées. L'air emprisonné dans le pantalon refluait vers ses cuisses en une douce et chaude caresse. Les lianes et les branches entravaient sa marche. Les épines déchiraient sa chair comme les ongles d'une maîtresse invisible mais fidèle.

Il allait toujours, le fusil en main, les yeux plissés et vifs, l'oreille en alerte. Seul, le clapotis de l'eau répondait à sa quête.

Son plus grand plaisir était de tirer debout sur ses jambes écartées, l'eau jusqu'à la taille.

Il visait les silhouettes glissant sur l'eau noire, tirait et se précipitait vers les canards avant qu'ils ne coulent. Il les suspendait à une boucle spéciale de son pantalon. Il achevait son massacre fort tard dans la nuit.

Les ondes qu'il déplaçait revenaient enlacer ses cuisses. Le fusil crachait la mort, le chasseur vibrait de plaisir, les pantalons trempés de sang collaient aux jambes.

Dans cette sorte de délire instintictif, le marigot, les lianes, les arbres et l'eau, la Nature entière devenait l'immense matrice capable d'assouvir son incommensurable désir.

Il s'y enfonçait lentement, la pénétrait au plus profond d'elle-même, la fouillait de son corps, la blessait jusqu'au sang.

La nuit, il rentrait épuisé mais heureux. Il distribuait le gibier à ses voisins. Pour un soir, il avait été Dieu.

Toujours prêt à mater la Nature, il fuyait la société. Cette sorte de gibier l'effrayait. Il s'y sentait mal à l'aise, intimidé par ses habitudes d'homme des bois. Il se savait maladroit. Et ces gens l'ennuyaient avec leurs pseudo-mondanités. Il préférait la vie de plein air, le sport, le tennis, à défaut un bridge, le cinéma et le roman.

Il n'était pas homme du monde et se foutait de ces conventions hypocrites. En cela, il se rapprochait de Montana. La « Pute » se foutait du monde à sa manière, de l'intérieur. Il le rongeait comme le ver dans le fruit; tandis que lui, restait sur le pas de la porte. La différence d'attitude devant la vie venait de l'opposition des tempéraments : la « pute » était calme et calculateur, lui, impétueux et instinctif.

Ça ne les empêchait pas de bien s'entendre. Bernard aimait lui rendre service... A propos de services, la « pute » comme les autres s'obstinaient à vouloir lui en rendre ! C'était une manie ! Bien sûr qu'il les acceptait ! Il fallait être con pour les refuser ! Mais les gens attendaient d'être payés en retour. Cela, il ne l'admettait pas. Il ne leur avait rien demandé ... On le traitait d'égoïste, de salaud... Qu'on lui foute la paix, bon Dieu !

Quoique, parfois ça l'aidait beaucoup. Il se mettait toujours dans de drôles de situations avec son étourderie et son « je m'en foutisme ». Qu'y pouvait-il ? Il était comme il était. Il était à prendre ou à laisser. Comme il aimait prendre et non être pris, on n'avait qu'à le laisser tranquille !

Bah !... Encore quelques mois de Ziguinchor et il rentrerait en France... En Beauce. Les canards, les sarcelles... les rats des champs.. énormes dans les propriétés dont sa mère était gardienne. Une belle tuerie ! Il commençait à en avoir plein le cul du Sénégal... Il regretterait la

chasse aux phacochères, et les canards armés... mais chez lui, il serait libre de ses allées et venues... Il ne serait pas observé, épié... Il emporterait quelques bons souvenirs du pays... Il se serait marré à la pote... Mais qu'est-ce-qu'il y avait comme « cas » ! C'était pas croyable... La vie d'un petit village français : jalousie, mesquinerie et compagnie ! Tout le monde racontait des conneries sur tout le monde... Tout le monde en riait... mais rarement des règlements de comptes ou si discrets. Il fallait se supporter dans ce merdier. Pourtant, ce serait vachement bon de pousser les gens à s'entretuer !... Dommage que la « pute » soit modéré, sans cela quel plaisir « elle » aurait eu à remuer la merde ! Quel feu d'artifice !

Bordel de bordel !... Quelle heure était-il ? Les obsèques étaient pour 9 h 30. A moins que les cloches n'aient annoncé la fin de la cérémonie ? Donc, 10 heures... Ils devaient se fendre la gueule, là-bas « Louis ! » Louis, devient sourd, c'est pas possible. « ouis ! »

Louis frappa au volet et entra dans la chambre.

— Quelle heure est-il ?

— Sais pas, m'sieu. Il est tard.

— Tu m'apportes mon petit déjeûner, s'il te plaît ?

« Oui, m'sieu » répondit Louis en sortant. Loubier était persuadé que le cuisinier éprouvait une grande joie à le servir au lit.

Comme tous les matins, il s'adonna à l'interprétation psychanalytique de ses rêves.

Ce n'était pas le catafalque, illuminé par les quatre flammèches des quatre grands et gros vrais cierges plantés dans les quatre candélabres de vrai argent, et sur lequel reposait la bière recouverte du drap funéraire, qui intimidait le Père Ledantec, mais l'assistance, nombreuse et Blanche. Jamais il n'avait officié devant une telle foule d'Européens. Même pas à Noël, fête où la messe de la cathédrale, sise en pleine ville, faisait une concurrence déloyale à l'office dit dans l'église de Néma.

Le prêtre en bégayait d'émotion et ses mains tremblaient. La communauté blanche n'était pas là pour le juger mais par bienséance. Elle tenait à sa bonne réputation. En France, on se devait d'assister aux obsèques d'un ami ou d'un voisin. Ici, à celles d'une personne de même couleur. On se donnait bonne conscience et on le montrait. L'illusion ne trompait personne si ce n'était soi-même. L'illusion, c'était la vie. Et pour vivre différemment des autres jours de la semaine, le dimanche — tous les dimanches — on assistait à la grand'messe. C'était une contrainte que l'on s'imposait pour rompre la monotonie quotidienne. Dès qu'on entendait les cloches, on abandonnait tout : la préparation du repas, bébé sur le pot, le lait sur le feu, le journal, le coït ou simplement le lit. On cachait son mécontentement sous de beaux costumes et de belles robes et on remorquait les enfants. Les cloches sonnaient, sonnaient... On obéissait au chant des sirènes d'airain. Anti-Ulysse, on s'en emplissait les oreilles pour se fracasser avec orgueil sur le bénitier de la cathédrale. Quelle tempête ! La passe dangereuse durait une heure... De peur, on restait rivé à son prie-dieu, les yeux fermés, pensant à Dieu-sait-quoi pour oublier le danger. Puis, le calme revenu, on rentrait chez soi, heureux et satisfait de s'être donné des émotions for-

tes. La vie reprenait là où elle s'était interrompue : on finissait la cuisson du plat, on essuyait son gentil bébé « qui avait fait son gros caca » sous la garde de la nurse apathique, on éteignait le gaz sous le lait débordant en présence de la fatou amorphe, on tournait la page du journal, on reprenait la copulation depuis le début parce qu'on ne pouvait faire autrement ou on se recouchait, l'âme en paix. On avait fait son devoir.

Le Proviseur Dupuis, assis à côté de sa femme, faisait le sien. De sa place, le premier siège d'une rangée sur le côté droit de la nef, il apercevait le catafalque. Les paupières se fermaient sur des yeux bleu vif et fureteurs, la tête grisonnante s'enfonçait dans les épaules beiges. Il réalisait difficilement que la chose qui reposait sous le drap noir et or était la même personne qui lui avait confié pas plus tard que la semaine dernière qu'elle « le faisait deux ou trois fois de suite, quatre ou cinq fois par semaine ». On était vraiment peu de chose...

Son regard fouinard se posa sur la nuque de Madame Quenelec, de l'autre côté de la nef, trois rangées plus loin. Le chignon relevé découvrait un léger duvet blond. La moustache du Proviseur frémit. La jeune femme était sa préférée. Soudain, le chignon s'éleva pour laisser place à un dos bleu ciel, à des hanches larges. Ce n'était plus un corps, mais une amphore, splendide. La fermeture à glissière descendait bas sur les reins; les yeux du supérieur hiérarchique en abaissaient et en remontaint la firette. Madame Quenelec dut faire un mouvement car le tissu se tendit en dessinant les lisières du sous-vêtement. La tête du spectateur s'immobilisa, son corps se trémoussa sur le siège. Madame Quenelec était le genre de femme grande et modérée dont il rêvait, tout à fait opposée à Solange.

Madame Dupuis, debout, se balançait sur ses jambes, écartait les coudes et penchait continuellement la tête pour dégager son cou de la gêne d'un col imaginaire. Pourtant, elle se surveillait. Le mari, absorbé par la contemplation de son amphore, demeurait assis. Il se sentait encore vert malgré ses quarante-huit ans et prêt à la bagatelle ,mais pas avec Solange. Sa femme n'était plus jeune et peu attrayante. Elle ne l'avait jamais été. Il lui avait fait trois enfants du temps de leur amour et, à présent, il ne s'égarait dans son ventre qu'en cas d'extrême nécessité. Solange, naturellement nerveuse, était devenue insupportable dans son assouvissement de femme qui voit pointer la ménopause. Elle gesticulait tout le temps. Avant, après et pendant. Les préliminaires étaient la phase la plus dangereuse. Elle l'attendait nue sur son lit jumeau. Elle remuait d'impatience : « Georges dépêchez-vous ! » Ils se vouvoyaient même dans la plus stricte intimité. Au début, en public, seulement. Ce fut une idée de Solange, issue d'une famille très vieille France: puis, l'habitude aidant, le vouvoiement s'était définitivement établi de lui-même.

« Georges, nous vous attendons », disait-elle. Couchée sur le lit, elle

offrait le spectacle d'une limande à l'agonie. L'imminence du plaisir électrisait son corps plat et blanchâtre. Les bras et le jambes étaient ceux d'une marionnette désarticulée et la tête battait frénétiquement l'oreiller. Mais c'était la seule issue de secours à son ardeur tardive. Il craignait pour son bas-ventre car Solange ruait de tous ses membres. Il aurait souhaité posséder cinq bras pour immobiliser cette femme déchainée. Il souffrait le martyre et risquait l'émasculation pour quelques instants de volupté. Solange, contrariée par ses tâtonnements ne parvenait pas à se maîtriser et s'excitait davantage. Griffé et frappé, il arrivait enfin à sa satisfaction. Très vite, d'ailleurs. Comme s'il lui tardait de fuir un danger. Trop vite pour Solange qui le retenait de ses jambes d'acier. Elle le suppliait « Georges, je vous en prie, restez ! » Elle se cambrait. Il avait l'impression de naviguer sur une mer tumultueuse et d'être attaqué par une pieuvre dont les tentacules attiraient leur proie vers la gueule vorace. Il lui parlait : « Solange, maîtrisez-vous, je vous en prie ! »

Elle n'entendait rien. Elle serrait les cuisses pour retenir cette chose qui s'échappait sans lui avoir donné de joie. « Solange, n'insistez pas, c'est inutile, lâchez-moi, voyons ! » Elle hâletait. Malgré son essoufflement, elle réussissait encore à parler : « Restez, Georges ! Rien qu'une minute ! Je vous en prie Georges ! » Elle ne savait plus ce qu'elle disait. Son insatisfaction la rendait comme folle. Son « je vous en prie, Georges » était chuchoté dans un dernier espoir, dit comme la prière ultime d'une mourante. Heureusement pour lui, la Nature le libérait de la chair houleuse. Mais quel enfer, pour un instant de volupté ! Ce râle, cette dernière supplique de Solange ! « Georges, je vous en prie ».

— Georges, je vous en prie, murmura Madame Dupuis.

Il lui semblait l'entendre encore. Cela tournait à l'obsession.

— Georges ? Je vous en prie ! chuchota Solange.

Même à l'église ! Cette voix le poursuivrait toute sa vie ! C'était un horrible cauchemar !

— Georges ! Voyons, levez-vous , dit Madame Dupuis en tirant sur la manche de son mari.

Il ne rêvait pas. Solange venait simplement de le rappeler à l'ordre. Il se leva vivement et eut un profond soupir.

Bernard Montana écoutait le prêtre. Le bégaiement l'avait amusé un instant. A présent, le pauvre Père parlait latin; du moins, il essayait car il bafouillait. La prononciation du latin d'Eglise différente de celle du latin vulgaire lui était déjà peu compréhensible et le bafouillage n'arrangeait rien. Comme ses collègues, il regrettait l'hésitation du prêtre qui allongeait inutilement la cérémonie. Il s'en détourna.

Il se demanda ce qu'il faisait là, non pas dans la cathédrale mais au Sénégal.

Certes, la caserne était bien loin. Tout, sauf la caserne... Il ne s'était jamais fait à l'idée de se retrouver dans une chambrée de garçons plus jeunes que lui ni sous les ordres de supérieurs qu'il estimait peut-être à tort, obtus.

Il avait eu la chance d'échapper à l'armée, à l'université, à l'agitation sociale, aux luttes syndicales, à la foule, aux bousculades. Il avait découvert un nouveau pays et pour la première fois, le professorat.

Ce fut une révélation, désagréable mais surprenante. Quarante-cinq à cinquante élèves par classe, dépourvus de cahiers et de livres, — un pour trois, quatre ou cinq élèves selon les classes — entassés sur de vieux bancs et une instruction primaire à compléter.

L'enseignement primaire était parfois confié à des jeunes, titulaires du B.E.P.C. Mal formés, les jeunes instituteurs dispensaient un enseignement rudimentaire et peu efficace.

Il s'était tout de suite rendu compte qu'il parlait dans le vide. Les élèves attribuaient aux mots un sens qu'ils n'avaient pas. Il avait dû fixer le sens des mots les plus usuels.

Les élèves lui étaient sympathiques, curieux et avides de savoir. Il s'était senti utile : il enseignait. De leur côté, les élèves le jugeaient « acceptable »... Jusqu'au jour des résultats des premières compositions.

La contestation ! « Le professeur était sévère et injuste; jamais les notes n'avaient été aussi faibles, l'année dernière, « M. X » ne comptait pas de faute pour ceci... » Deux solutions s'offraient à lui : augmenter les notes pour avoir la paix, — la plus pratiquée —, ou les conserver contre vents et marées, — la plus équitable —.

Soucieux de son devoir, il avait choisi la deuxième. Le climat de la classe se détériora. Les élèves n'étaient pas habitués à l'entêtement d'un professeur toubab.

Il en fut déçu. Les élèves ne s'intéressaient qu'à la note de composition, ne portaient aucune attention aux corrections. Ils discutaient, recorrigeaient les copies pour réclamer un point de plus. Ils trichaient. La note décidait de leur passage en classe supérieure. Donc, de la note dépendait leur avenir. Pour la note, tout était permis. La Note, c'était l'avenir. Et ils voulaient vivre, jouir immédiatement des avantages du monde ocidental qu'ils découvraient. Pas apprendre pour apprendre, mais apprendre à profiter égoïstement de la vie. L'école leur révélait un autre monde, insoupçonné, elle les transportait de l'ère du mortier et du pilon à celle du mixer. On ne pouvait guère leur reprocher leur émerveillement. On les avait tenus à l'écart très longtemps avant de se rendre compte qu'ils savaient se servir des appareils, si on leur en apprenait le fonctionnement...

L'état de fait rompit l'enchantement du métier; il s'était rabattu sur celui du pays. Plus il le parcourait, plus il s'y frottait, plus il l'usait jusqu'à la trame. Il y avait autre chose derrière ce soleil, ces cocotiers, ces baobabs, ces gazelles, ces palétuviers, ces cases et ces boubous. La misère et la souffrance. Des ruines humaines...

...Il avait visité une léproserie. Vieillards, femmes et enfants étaient accourus aussi rapidement que leurs membres amputés le permettaient. Il avait serré des moignons lancés vers lui d'un coup d'épaule. La léproserie était un village comme un autre, avec ses cases et son puits, à l'exception de la construction préfabriquée : l'infirmerie-salle d'opération. A l'intérieur une dalle de béton de cinquante centimètres d'épaisseur, carrelée servait de lit et de table d'opération. Elle portait encore des traces en tourbillons de sang séché et mal essuyé. Le malade, tremblant de peur, s'y allongeait, prêt cependant à sacrifier une partie de son corps pour sauver le reste. Un pied, une main, un bras ou une jambe était le prix que leur demandait la vie pour un délai — parfois très court —. Quand les anesthésiants manquaient, le patient était saoûlé ou drogué de « yamba », le stupéfiant local. En brousse, le poignard remplaçait le scalpel, la scie était un peu plus rudimentaire... Les instruments se taillaient la part du lion dans la chair morte; l'autre, vivante, hurlait de douleur. Le supplice terminé, le rescapé s'installait dans le village, grossissant le nombre des survivants, dans la crainte de voir à nouveau son corps couvert de pustules. Quelquefois, le mal sommeillait, puis, il se réveillait, affamé. Il rongeait le pied, atteignait le genou, montait toujours plus haut. Bientôt, il possédait le corps tout entier, après en avoir expulsé l'esprit.

Le malade, rendu fou, n'était pas enfermé mais immobilisé. Le membre valide était emprisonné dans un billot de bois dont le poids variait selon le degré de folie. Le fou était libre, libre de souffrir en plein air. Le village le nourrissait. On le déplaçait de temps en temps pour l'éloigner de ses excréments...

On lui parlait de l'asile d'aliénés de la ville mais on ne savait où le situer exactement. L'endroit était tabou. Les fous y demeuraient, paraît-il, enchaînés à leur arbre, comme les singes dans les foires...

Le monde entier l'agressait de nouveau. Plus fortement, plus douloureusement qu'en France. Là-bas les malades vivaient protégés par de hauts murs qu'on franchissait rarement; ici, on les rencontrait au détour d'un fromager, dans leur horrible nudité sous le riant soleil. La souffrance à l'état brut, vraie comme aux premiers jours du monde !

Tout cela résonnait sinistrement en lui. La plaisanterie en était l'écho, son cynisme n'était que l'auto-défense de sa sensibilité égratignée. Le rire et la moquerie lui étaient nécessaires comme l'oxygène. Peu l'avaient compris. On le considérait comme un joyeux drille ! S'ils savaient !

« Egoïste » lui avait dit un jour Annie Ranneau. Pourquoi ? Parce qu'il refusait le mariage et la paternité ! Mais n'était-ce pas cela l'institution même de l'égoïsme ? Posséder un autre pour son plaisir personnel, être possédé pour le plaisir de l'autre, comme un objet, avec l'étiquette officielle, pour éviter la confusion. Et l'enfant ? Combien étaient vraiment désirés ? Ils naissaient « par accident »; mais on n'avait pas pris la peine de boucler sa ceinture de sécurité ! Sans parler de ceux abandonnés ou élevés pour faire comme les autres. Toujours tout comme les autres ! Sauf quand on était idiot au point de faire le concours de famille nombreuse ! L'inconséquence, l'inconscience d'un couple désirant un enfant étaient révoltantes ! Aucune pensée sur les conséquences de leurs actes mais tout occupés du bonheur futur ! A leur bonheur ! Ils n'imaginaient pas un instant, cela ne leur venait même pas à l'esprit, que le bébé grandirait — et dans quelles conditions — souffrirait peut-être par leur faute ! Non, non, ils ne songeaient qu'à l'instant de joie : un bébé fait par eux et pour eux. Pour jouer égoïstement dans leur coin, comme les autres ! Les vrais enfants, naïfs et cruels, c'étaient les futurs parents ! Le bébé remplaçait la poupée et le train électrique ! Mais en mieux ! Un bébé, ça gigote dans un berceau, ça crie, ça fait des grimaces, on lui fait dire ce qu'on veut. Un bébé, ça nous donne toujours raison et tort aux autres. Qu'est-ce qu'on s'amuse avec un bébé !

Combien de couples désirent-ils avoir un « homme » ou une « femme » ? Aucun ! Les adultes ne les intéressent pas. Un adulte, ça raisonne, c'est indépendant. On parle d'égal à égal, et puis, ça peut foutre le camp quand ça veut ! Le jouet se casse trop facilement ! Mais le temps aussi nous enlève le bébé. Bah ! Qu'importe. On en fait un autre ! On parie sur le sexe : « Qu'est-ce que tu voudrais, toi ? Une fille ou un garçon ? » Comme on demanderait : « Préférez-vous un Martini ou un Whisky ? » ! Et ils attendent ! Quel suspens ! Quelle angoisse ! Quels cons ...

Il avait trop de respect pour la liberté, il était trop conscient de la Vie pour prendre une telle responsabilité. Il n'était pas lâche. Les autres l'étaient plus que lui. Quoiqu'il arrivât à leur enfant, ils ne s'en sentaient pas responsables : « C'est la vie » disaient-ils en soupirant. Ils oubliaient vite qu'ils y étaient pour quelque chose. Mais justement, « C'est la vie, précisément », insistaient-ils. L'Absurdité de la Vie. Ils l'acceptaient avec plaisir parce qu'ils étaient lâches, parce qu'ils en avaient peur. Ils étaient prêts à brandir le bouclier de la Vie pour se protéger de la Vie ! Et fermer les yeux ! Ne pas déranger l'ordre établi. « D'ailleurs, ce n'était pas possible, sinon d'autres l'auraient fait avant eux, n'est-ce pas ? »...

...Il n'aurait jamais dû naître... Mais il était là parce que le Hasard, la Nature, Dieu et compagnie en avaient décidé ainsi ! C'était ça, la Vie !

Il ne s'en sortirait jamais... Il tournait en rond... C'était amusant de penser qu'avant d'être « ce beau jeune homme distingué », une pièce rare et unique, il avait été deux microscopiques miettes de vie... Avait-il été un bel ovule et un magnifique spermatozoïde ? Comment le savoir ?... Mais il paierait cher pour redevenir ces deux morceaux du puzzle génétique... Pour fuir... Pas seulement le présent mais la réalité. Remonter le temps. Remonter très loin en arrière bien après la bifurcation des deux routes, mâle et femelle... Se recroqueviller bien au chaud, moitié dans l'ovaire, moitié dans les testicules. Il avait la nostalgie des organes génitaux comme d'autres celle d'un passé heureux. Des organes internes... donc protecteur, son vrai foyer, sa sécurité. Ne rien voir, ne rien entendre, ne rien penser... Etre comme une herbe à la source de Vie, sans s'abandonner au flot... Etre POSSIBLE mais ne pas ETRE !... Et voilà que l'instinct l'avait délogé ! Ah, il avait bien calculé son coup, le salaud ! La reconstitution, l'assemblage de ses deux moitiés avait été minutés !... La rencontre était inévitable ! L'ovaire défenestrait l'ovule alors qu'un spermatozoïde prenait la tête du peloton ! C'était drôle d'imaginer le petit mâle godillant contre la mort, remontant la trompe... Le conduit était trop étroit pour laisser le passage à deux cellules... Quelle rencontre ! Le spermatozoïde athlète, le vainqueur, hors d'haleine, s'était rué, tête baissée sur cette esseulée, mise à la porte ! Un viol dans l'Infiniment petit ! Elle s'était défendue, la petite ! Il en avait mis du temps le mâle vainqueur ! Il en avait perdu la queue ! Calmés, ils s'étaient installé sur la paroi utérine ! Nourris et logés ! Le séjour leur fut profitable ! Ils grossissaient... Des jours, des semaines, des mois ! Et puis, pof ! « Dehors ! » leur avait-on crié. Ils étaient sortis sous la forme habituelle d'une chose flasque et dégoulinante de vie; identique aux autres, et pourtant, différente. Comme les autres, elle avait grandi et forci. A présent, elle mangeait, respirait, aimait, déféquait et pensait comme les autres et pourtant différente ! Un produit apparemment standardisé de l'Humanité !...

Ah, si les bébés pouvaient savoir ce qui les attend ! Ils regrimperaient vite dans leur abri, agrippés à la corde de rappel ombilicale !...

Hélas ! Il était là !... Pourtant, les autres étaient heureux. Du moins, ils le paraissaient.. Le malaise était donc en lui, irradiait tout son être, le vivifiait presque !... Une erreur de la Nature ! Une « belle » erreur, mais une erreur, quand même !... Pas question de rectifier ou de gommer, avec elle ! Mais « Débrouille-toi ! » Sinon, elle tranchait brusquement, anéantissait tout... Ou elle attendait que sa faute devienne illisible, un gribouillage centenaire que plus personne ne chercherait à déchiffrer ! Alors, elle froisserait le tout, et hop ! dans la corbeille !

...Vieillir, était affreux ! Mieux valait en finir tout de suite... C'était pour cela qu'il refusait femme et enfant. Seul, on ne se rend pas compte de son vieillissement. Mais avec les autres... La vieillesse serait arri-

vée lentement à pas de loup... La première dent de l'enfant, les dix ans de mariage auraient remplacé l'effeuillage du calendrier... Il n'avait pas besoin de montre... Il avait la sienne... Mais disparaître de soi-même nécessitait beaucoup de courage... Plus qu'on ne pense ! S'abandonner aux flots tumultueux de la vie était la solution de facilité. Sans cela, il ne l'aurait pas choisie !... en souhaitant d'y être englouti le plus tôt possible et sans souffrance, sans écueil...

...En attendant. en attendant quoi ?.. Hum ! il ferait mieux de penser à autre chose que de se monter la tête !.. A l'autre, étendue sur le ventre dans son plastique pour qu'elle ne s'égoutte pas à travers les planches... Même pas embaumée... même pas farcie aux fines herbes ! Les Africains, eux, connaissaient la technique d'embaumement des corps ! Ils en remontraient aux spécialistes occidentaux ! Le corps se conservait trois jours en plein soleil sans la moindre odeur ! C'était autre chose que du plastique !...

...Il aurait aimé se dédoubler un instant : être à la place de Jeanne et conserver la sienne pour voir la tête des amis, les écouter en état d'affliction. Cela le consolait d'imaginer qu'on le regretterait davantage, sans prétention aucune : il aurait été difficile d'éprouver moins de regrets !... Pourtant; le mois dernier... ! Si le Hasard, une fois encore n'était intervenu ce jour-là, sous la forme de Loubier...

Il avait tout d'abord cru à un refroidissement... Le matin au lycée... de violents frissons, puis la migraine... une vrille dans le crâne... Il n'avait pu faire sa dernière heure de cours. Il avait mis ses élèves en permanence... Au déjeuner, il n'avait rien absorbé... Des nausées... I s'était couché avec l'intention de se rendre chez le medecin à 15 heures.. Déjà 40° de température... C'était trop tard... Il tremblait de froid.. Vite une couverture et, peu à peu la chute dans l'inconscient. Les prémices du coma... Loubier était passé vers 20 heures pour l'apéritif. Ils avaient donné l'alerte... Le médecin : « Paludisme. Transport d'urgence à l'hôpital ». Ses amis s'y étaient opposés; l'hôpital, c'était l'abandon dans une chambre. Chez lui, ils le veilleraient... Double injection de Quinimax... cachets... Il s'en était tiré... Son cœur solide avait résisté à la secousse... Il avait perdu quatre kilogs en cinq jour... La sueur avait brûlé le matelas à travers les draps, un déluge !...

Pourtant il prenait régulièrement sa Nivaquine... Un accès de fièvre pernicieuse causée par une anophèle vicieuse qui n'avait pas su résister à son charme, sans doute ! Elle aussi !... Chacun prenait son plaisir là où il le trouvait ! Ah !... Il ne devrait pas ruminer tout ça : ça ne servait à rien... Plaisir... Volupté, Amour.

— Tu viens ou tu bouffes ici ? demanda Nunnenbugne.

« Hum ? Pourquoi me regarde-t-il ainsi ? Il s'en va ? Mais... les cierges sont éteints ! Merde !... »

Le piétinement de la foule sur le dallage de l'église s'empara de son esprit, l'encens chatouilla ses narines. Il redescendait sur Terre.

— Bouffer quoi ? Jeanne ? Tu ne penses pas qu'elle doit être avariée ? répondit-il en souriant.

Il était midi. L'assistance chambrée par l'édifice sacré, resserrée un instant par l'étroit goulot de la porte, pétillait de soulagement sous le soleil et s'égrénait vers le parking. La plupart des femmes étaient encore coiffées de la mantille noire. Elles s'étaient groupées pour l'achat de la dentelle en 140 cm de largeur vendue uniquement au mètre.

Madame Cinmer cherchait son mari du regard, à côté de Jacqueline Molard dont l'eau des menthes à l'eau ingurgitées chez Martin, ressortait par les yeux.

— Vous vous rendez compte, Jacqueline : midi ! Et ce n'est pas fini ! Je n'aurais pas eu le temps de faire mon marché ce matin !

— Vous auriez dû le faire avant, comme moi, dit Madame Molard en retenant un sanglot.

— Je me suis réveillée trop tard, que voulez-vous ! Tant pis, j'irai chez Razza. — Elle ponctuait ses propos par des tapes sur les cuisses — Il a encore augmenté ses prix, vous savez. Il exagère, tout de même ! Figurez-vous que jusqu'à présent, mon salaire suffisait aux dépenses courantes; Jules s'occupait des assurances, impôts etc... Hé bien, maintenant, il doit m'aider à boucler la fin du mois ! Je n'y arrive plus toute seule. Ce n'est pas possible, pas possible du tout !

— Vous devriez changer d'épicier, Monique, conseilla Madame Molard.

— Je le sais. Mais que voulez-vous, je suis paresseuse. Razza est tout près de chez moi. Un coup de voiture et c'est fait. Ça fait plusieurs fois que je me dis « Va chez Nadia; va chez Manuel et Prom ». Mais non ! Je m'arrête chez Razza... Je suis bête, tout de même !

— Vous savez, — Madame Molard renifla —, je suis passée chez Nadi ce matin : les yaourts ont baissé de deux centimes, heu, de deux francs, je veux dire...

— Ils sont frais, au moins ? s'inquiéta Madame Cinmer. Vous avez vérifié la date ? Parce qu'avec ces Libanais, il faut se méfier ! Mais que fait donc Jules ?

« Pardon, pardon », dit Madame Paquotte en les dérangeant pour frayer un passage à son énorme carcasse. La fille du patron de l'hôtel « Plein air », une blonde mère de quarante ans, ressemblait au bonhomme « Michelin ». Elle était petite et cylindrique, un visage allongé, un double menton. La robe la moulait comme un carcan.

— Vous n'allez pas au cimetière, Madame Paquotte ? dit Madame Cinmer.

— Oh, non ! Ce n'est plus possible à présent, je dois m'occuper du service, répondit la grosse femme. Elle voulut partir lorsqu'elle se souvint d'une confidence. — Lorsque j'ai appris le décès de Madame Martin, — elle chuchotait en jetant un regard circulaire pour se préserver d'une oreille indiscrète —, j'ai cru que c'était à cause de notre cuisine... J'ai eu peur, puis...

— Oh, pensez-vous ! s'indigna Madame Cinmer, nous serions tous morts !

— ... C'est que je me suis dit, par la suite; mais on ne manquera pas de le dire. — Elle sourit. Son corps tremblait comme une motte de gélatine — Je me sauve... Au revoir, Mesdames.

Madame Paquotte ne se sauva pas, mais s'éloigna aussi rapidement qu'elle put en trainant ses 180 livres de graisse entassées sur 1 m 55. Elle marchait vers sa Renault 4 en allant l'amble : un coup d'épaule précédait le pied dans le déplacement du même côté du corps. Monsieur de Troissène, plus obèse mais plus grand, la rejoignit. L'artiste peintre déjeunait de temps à autre à l'hôtel. Il s'y fit conduire.

Mesdames Cinmer et Molard les regardèrent partir. Une inquiétude se peignit sur le visage de la première.

— Dites, Jacqueline, j'espère qu'ils auront creusé le trou au cimetière... parce que je n'ai pas envie d'attraper une insolation avec ma petite voilette... Comme chapeau, on fait mieux.

— S'ils ont oublié, moi, je m'en vais, dit Madame Molard en se mouchant — Je n'en peux plus. Tenez ! Jules vous fait des signes !

En effet, Monsieur Cinmer essayait d'attirer l'attention de sa femme depuis longtemps. Il gesticulait et s'énervait à l'idée des propos tenus par sa femme. Que pouvait-elle raconter à cette pipelette de Madame Molard ? Il devrait être partout à la fois !

Les deux femmes se séparèrent et Madame Cinmer courut pour rattraper le temps perdu.

Lorsque Nunnenbugne et Montana arrivèrent à la popote, Jean-Paul Loubier, en peignoir jaune élimé, lisait le journal, assis à la table, sur la terrasse.

— C'est maintenant que vous arrivez ! Vous n'avez pas vu l'heure, non ? cria-t-il en tournant une tête encore ruisselante de la douche tardive.

— Fais pas chier, mec ! intima Nunnenbugne. J'ai une de ces envies de pisser, tu permets ? Sans attendre de réponse, il passa dans la chambre de Loubier pour rejoindre les W.C.

— Tu languissais donc ? interrogea Montana en s'asseyant à sa place.

Loubier s'était replongé dans sa lecture. Dévoré de curiosité, il s'abstenait toujours de poser des questions. Il attendait les confidences. La tactique d'indifférence feinte ne réussissait plus qu'avec Nunnenbugne. Montana respectait le silence de son compagnon. Il détourna la tête vers la Casamance. Une pirogue luttait contre la marée. Les deux pêcheurs pagayaient frénétiquement, l'embarcation traversait le fleuve en diagonale. Près de la rive, sur l'eau plus calme, nageaient deux pélicans. La place du marché était vide. Le toit de la halle aux viandes se couvrait de charognards. Les rapaces, au bec crochu et aux yeux glauques, repéraient de leur perchoir les déchets de la boucherie. Leur cou, déplumé et rose, se dressait hors des épaulettes brunes de leur plumage marron. Ils s'abattaient sur les os dans un sinistre froissement d'ailes. Ils luttaient à coups de bec et de serres pour le maigre butin. A chaque midi se déroulait le même combat. Les cris et les battements d'ailes rompaient le silence de la place écrasée de chaleur.

Nunnenbugne vint s'installer à table on ôtant son blazer. Sous les bras, la chemise portait de larges auréoles d'humidité.

— Putain, quelle chaleur ! — Il remonta une mèche blonde pour dégager son visage rond et poupin, dépourvu de menton-Louis, tu peux servir.

Le cuisinier apporta les hors-d'œuvre, — crevettes et radis —, et la plaquette de beurre. Loubier froissa le journal et le jeta sur le sol cimenté, puis il piocha dans l'assiette des crustacés. Montana beurrait une tartine de pain pour accompagner les radis.

Loubier s'impatientait; ses doigts décortiquaient fébrilement les crevettes.

— Alors, j'attends ?, dit-il.

— T'avais qu'à venir, bourrique, dit Montana.

— Tu crois que j'ai que ça à foutre : aller faire le con ! cria-t-il.

— On y est bien allé, nous, intervint Nunnenbugne en croquant une crevette, bruyamment.

— Putain, c'est pas croyable ! — La tête de Loubier marqua la désolation — Je vous envoie aux nouvelles et vous n'êtes même pas capables de me faire un rapport.

Loubier prenait au sérieux son rôle de Président de la popote. Une popote, comme tout état indépendant, reposait sur des lois rédigées par une assemblée, votées par celle-ci et respectées par les citoyens. Depuis le retrait des deux membres, rentrés en France, de nouvelles élections avaient eu lieu. L'abstention était interdite.

Nunnenbugne, mathématicien, devint Ministre des Finances. Il recueillait les fonds par appel public de 5 000 F. C.F.A. Il gérait le Trésor, contrôlait les dépenses journalières de Louis, octroyait un budget spécial pour les soirs de réception et réglait le personnel. Tous les mois, il faisait un rapport financier et moral.

Montana, homme de Lettres aux bonnes manières, devint Chef du Protocole, Ministre des Relations Extérieures, de la Santé, de l'Environnement et de l'Aménagement de la popote. Il veillait à la propreté des lieux et du personnel, lançait les invitations, accueillait et plaçait les invités.

Les deux postes importants, nécessaires au bon fonctionnement de la petite communauté étant pris, Loubier fut élu Président, de sorte que sa maladresse et son insociabilité ne gênaient en rien le travail de ses deux camarades. Imbu de son autorité, il tranchait en dernier ressort. En cas de conflit, il avait le droit de dissoudre l'Assemblée et ordonnait de nouvelles élections. Mis en minorité, il criait à la trahison. Mais les ministres l'élisaient une nouvelle fois au poste suprême, trop heureux de le tenir à l'écart. Content de son chantage, le President s'était déclaré responsable moral de la popote. Sa nouvelle fonction lui

permettait de perquisitionner à l'improviste chez les deux citoyens pour confisquer les magazines érotiques et pornographiques. Les réunion du Triumvirat étaient quelque peu houleuses. Chaque orateur pouvait être interrompu par un verre d'eau ou par la projection d'aliments du repas du jour; il avait droit de riposte. L'Assemblée siègeant sur la terrasse, les verres, carafes, assiettes et déchets alimentaires, témoins du mécontentement du petit peuple, finissaient dans la rue. La séance levée, le cuisinier se chargeait de la récupération du matériel en bon état. Midi et soir, le quartier était animé des insultes, cris et bris de vaisselle des trois V.S.N. luttant pour une véritable Démocratie.

— Question rapport, il vaudrait mieux le demander à un « littéraire », se défendit Nunnenbugne, le « bafreur » de crevettes.

— Pertinente réponse, admit le Président Loubier en se tournant vers Montana. Alors ? Ça vient ?

Le Chef du Protocole repoussa ses lunettes de myope d'un geste élégant.

— Voilà : Monsieur Nunnenbugne et moi-même revenons des obsèques de la regrettée, ô combien regrettée Jeanne Martin, qui, comme vous le savez, nous a brusquement quittés à la suite d'un court-jus, pardon !... d'un court-circuit dû...

— Je me fous de tout ceci ! intervint Loubier. Au fait !

— Cher ami, si vous foutez de tout cela, pourquoi me le demander ? Votre attitude est des plus surprenantes.

— Je vais lui foutre ma main sur la gueule ! explosa Loubier en jetant une poignée de crevettes sur Montana pour se défouler. Puis, conscient que la violence buterait celui-ci, il changea de tactique. Il reprit d'une voix douce : je t'en supplie, mon chéri, dis-moi tout, ne me laisse pas dans une telle angoisse.

L'atmosphère de la popote changea. Les cris de la chambre des députés se métamorphosaient en chuchotements d'alcôve. Le Président devenait l'amant suppliant d'une maîtresse mécontente. Le contraste physique des deux hommes se prêtait à ce jeu : l'un grand et violent et agressif, l'autre, calme et posé. Pendant ces scènes Nunnenbugne intervenait dans le rôle du père, d'ami conciliateur, ou d'enfant du couple.

Pendant que Loubier caressait la main de Montana, celui-ci prit une expression gênée, coula un regard timide vers Nunnenbugne.

— Monstre chéri, je t'en prie, pas devant Gilles.

— Si, maintenant — Loubier se faisait tendre — tout de suite !

Le visage de Montana refléta l'expression de la femme consentante mais désolée de ne pouvoir satisfaire l'être aimé.

— C'est impossible... Je suis indisposée. Nous risquerions de tacher Gilles...

Nunnenbugne s'étrangla avec une crevette. Libéré, il éclata de rire tandis que Montana gloussait la bouche largement ouverte. Loubier avait retiré sa main pour y poser sa tête. Il était dégoûté. Il avait horreur de toute allusion scatologique, surtout à table. Son imagination lui donnait aussitôt la représentation du mot. Il voyait, du moins il croyait voir, ce qu'il entendait. « Quel dégueulasse, ce mec ! » soupira-t-il.

Le charme était momentanément rompu. Ses camarades riaient toujours, Montana si fort que les Quenelec apparurent sur leur balcon, de l'autre côté de la rue, les serviettes de table à la main.

— Qu'est-ce que vous avez encore fait à la « pute » ? cria Hervé Quenelec.

Nunnenbugne voulut répondre mais son hilarité fut décuplée par la plaisanterie qui lui traversait l'esprit. Il se maîtrisa :

— C'est... C'est Jean-Paul qui... qui ne supporte pas la vue du sang !

— Il s'est blessé ? s'inquiéta Madame Quenelec.

La naïveté de la question stimula le fou-rire des V.S.N. Loubier parvint même à sourire. « Non », dit-il.

Les Quenelec, rassurés, regagnèrent leur salle à manger. Ils connaîtraient plus tard la raison de la gaieté de leurs voisins qu'Edmonde, parodiant le célèbre western italien « Le Bon, la Brute et le Truand » avait surnommés « le Blond, la Pute et le Don Juan ». Le terme de séducteur s'appliquait mal à Loubier mais il dissimulait par courtoisie et par économie syllabique le primitif « repoussant ».

— Louis, la suite !, ordonna Loubier.

Le cuisinier amena le gigot que le boucher Traouré était parvenu à lui vendre après une longue palabre. Les rieurs reprenaient leur souffle. Loubier regardait droit devant lui, muet, de crainte de s'attirer de nouvelles réponses déplaisantes. Montana le devinait. Il attaqua.

— Pardonne-moi, mon grand, que voulais-tu savoir ?

— Fous-moi la paix ! Loubier était furieux.

— Allons, allons, mes petits, vous n'allez pas vous disputer, dit Nunnenbugne en train de découper le gigot.

Il connaissait l'ABC du garçon de salle. Il se servait habituellement de la cuillère et de la fourchette comme d'une pince, trouvait la jointure des volailles et versait la première goutte de vin dans son verre. Malheureusement, le maintien du parfait maître d'hôtel laissait bientôt place à celui de convive vulgaire. Les bons usages s'évaporaient. Il mâchait la bouche ouverte, aspirait le potage, éructait, se râclait la gorge et n'hésitait pas à expectorer par-dessus la balustrade.

Loubier s'empara de la bouteille de « Johnny Walker » transformée en carafe et la retourna d'un geste sec sur son verre. Goulot enfoncé, la bouteille demeurait en équilibre, la pression de l'eau anéantie par

celle contenue dans le verre. Il s'émerveilla un instant de sa réussite puis retira la bouteille en renversant le verre plein.

— Louis, l'éponge !

Louis arriva de la cuisine : « M'sieu ? » « L'éponge ! »

Le cuisinier ne comprit pas. Il regardait Loubier tourné vers lui et la main tendue en direction du gigot.

—La viande, M'sieur ? Qu'est-ce qu'y a ? Il n'est pas bonne ?

Le V.S.N. soupira, enfouit sa tête dans ses mains. Il allait de contrariété en contrariété. Les bras s'abattirent lourdement sur la table.

— L'éponge ! Pas la viande, bon Dieu ! L'éponge, tu ne vois pas que la table est trempée ?

— Ah, l'éponge. Oui, M'sieu. Louis se précipita dans sa cuisine.

— Même lui, il s'y met, se désespérait l'auteur de l'inondation.

— Tiens, mon gros loup, prends des forces, bouffe ça — dit Nunnenbugne, en déposant une tranche de viande dans son assiette — Bernard ? Je te sers ?

Loubier se saisit de son couvert. Le dégoût et la contrariété lui faisaient perdre la notion de sa force. La lame du couteau se cassa net sur le gigot.

— Putain, mais c'est pas vrai ! Il regardait, étonné, le manche du couvert serré dans sa main, puis se débarrassa prestement du débris par la voie des airs. « Louis ! Un couteau ! »

Louis tint à s'expliquer : « j'ai déjà mis... couteau moi ».

— Oui, oui, je le sais, dit le briseur de lame, excédé. J'en voudrais un autre... Merci.

Les deux autres avaient suivi les dégâts en silence.

— Dis-lui, Gillou, supplia Montana.

— Que veux-tu que je lui dise, moi ? s'enquit Nunnenbugne en masticant un morceau de viande de bon appétit. Montana lui fit un signe d'encouragement. « Bon, d'accord, il y avait tout le « gratin » de Zig... »

— Tout le gratin, tout le gratin ? Ça veut dire quoi ça : tout le gratin. Loubier leva les bras au ciel. « Je n'y étais pas, moi ! »

— Du calme, mon petit. Tiens, passe-moi la moutarde, s'il te plaît. Merci. Bien... Il y avait...

Nunnenbugne commença l'énumération des personnes présentes à l'enterrement tout en recueillant de la moutarde sur la pointe de son couteau... « Jeannette... »

— Jeannette ? s'étonna Loubier. Elle était habillée comment ?

Madame Marsans était la plus belle femme de la ville, d'une beauté fragile comme un fruit mûr bientôt gâté par le soleil.

— Un ensemble noir, chemisier et pantalon.

— Son petit pantalon moulant ? — Loubier s'arrêta de manger pour

rêver à sa favorite. « Ah, Jeannette, elle trop belle, woueï — il devint nostalgique —, Jeannette... » Ses mains dessinèrent un cercle dans le vide. « Jeannette et son petit cul... c'est trop bon ! »

Nunnenbugne, tout à son gigot, continuait son énoncé : « Madame Paquotte... » Ils avaient surnommé « Bouboule » la fille unique du propriétaire de l'hôtel «Plein Air » à cause de son obésité.

— Ah, Paquotte et son joli petit cul, soupira Montana qui, pour mimer Loubier dessina un cercle dans le vide, les bras largement écartés pour respecter une vraisemblance démentie par ses propos.

— En pantalon, aussi ? dit Loubier. en riant.

La vision de l'énorme femme en pantalon ramena la bonne humeur. Le Président s'aperçut soudain de la nudité du gigot : aucun légume n'accompagnait la viande.

— Et les légumes, dit-il en s'adressant à Nunnenbugne. Alors, l'Intendant ? Tu fais ton boulot, oui ou merde ?

— Oh, ça va, ne me gonfle pas ! Pourquoi ne t'en es-tu pas occupé tu n'avais rien à foutre.

— C'est ça, engueule-moi, à présent ! se défendit Loubier. Non seulement, je ne peux pas dormir tranquille, mais en plus, il faudrait que je m'occupe de la bouffe ! Mais si tu ne te sens pas capable donne ta démission, mon vieux !

— Au lieu de roupiller, tu aurais pu... commença Nunnenbugne.

— Ta gueule ! Louis ! — Loubier se tourna vers Gilles — Débrouille-toi avec lui et, correctement, s'il te plaît !

Il se méfiait de la façon dont Gilles s'adressait au cuisinier. Parisien et du genre gueulard, il ne mâchait pas ses mots. Le tutoiement facilitait l'irrespect. Des trois V.S.N., seul Montana vouvoyait Louis. Le cuisinier tutoyait tout le monde. Il parlait comme les toubabs lui parlaient. Personne ne lui avait appris le vouvoiement et personne ne le lui demandait. Il était payé pour servir et cuisiner et non pour causer. Les domestiques femmes avaient l'avantage de leur sexe. Les toubabs n'osaient les traiter comme les boys. Cependant, la présence d'une patronne toubab aidait au respect : la Blanche tempérait les grossièretés du mari et n'employait pas le même langage vulgaire. Les cuisiniers choisissaient, quand ils le pouvaient de travailler chez un couple plutôt que chez un ou plusieurs célibataires.

— Louis, viens voir ici. D'une main, Nunnenbugne faisait signe d'approcher au cuisinier, de l'autre, il fouillait ses dents à la recherche d'un filament carné.

Toujours prêt, Louis attendait sur le pas de la porte les mains derrière le dos.

— Et les légumes ?

— M'sieu ?

— Où sont les légumes ? — Gilles désignait la table — Alors, qu'est-ce que ça veut dire, ça ? — le ton de reproche montait — on t'a toujours dit qu'il fallait servir la viande avec des légumes ! C'est pourtant pas compliqué, merde ! Combien de fois il faudra te le répéter ?

— La salade, M'sieu. — Louis eut un mouvement de tête en direction du saladier de verdure. Sa tentative de diversion échoua.

— Non, non, pas question, on s'en fout de la salade pour l'instant ! Louis chercha un autre moyen de calmer l'un de ses patrons.

— Je n'avais pas assez... d'argent.

— Et alors ? Qu'est-ce que t'attendais pour en demander, hein ? Nunnenbugne rejeta de ses deux mains les mêches blondes qui tombaient sur ses yeux. Le ton était hargneux, le regard sévère.

— Doucement, Gillou, dit Montana.

— Du calme, Gilles, surenchérit Loubier qui s'adressa à Louis. « Louis, ne nous raconte pas d'histoires. Tu avais suffisamment d'argent. Tu s oublié ou tu n'avais pas envie d'en faire, dis la vérité.

Le cuisinier était découvert. Il sourit.

— J'ai pas eu envie. C'est ma faute, M'sieu.

Cette année, Louis se laissait aller. Depuis le départ de deux célibataires, il était tranquille. Il n'y avait pas de femme toubab dans sa cuisine. Il y faisait ce qu'il voulait bien faire, c'est-à-dire pas grand-chose. Il s'était surpassé pour obtenir la place et depuis, il végétait. Il gagnait toujours ses 15 000 F CFA par mois, ce qui était énorme. Il était le cuisinier le mieux payé de la ville. Ses collègues ne gagnaient que la moitié et servaient de bonne à tout faire quand ils ne jouaient pas à la nurse. Aussi, tenait-il à la conserver. Il était honnête et sincère, surtout avec Loubier qu'il considérait comme son vrai patron. Nunnenbugne lui déplaisait avec ses insultes et il ne lui obéissait qu'à contre-cœur; Montana était trop gentil avec lui, il ne lui parlait pas comme les autres, il avait parfois des difficultés à le comprendre. Loubier était l'intermédiaire, il lui « gueulait » après, avec raison. Louis ne pouvait pas lui mentir.

— C'est ma faute, pardon, M'sieu, dit-il d'un air soumis.

— Bien sûr... C'est ta faute ! Mais tu dis toujours ça, mon vieux ! tonna Nunnenbugne. En attendant, on n'a pas de légumes.

— C'est ma faute, répéta Louis en regagnant sa cuisine.

— Chaque fois, c'est pareil, ronchonnait Gilles, il oublie ou il n'a pas envie. Il est payé pour faire son boulot, merde !

— Il se fait vieux, dit Montana.

— Ouais... Hé ben, s'il continue comme ça, je le vire ! prévint le gueulard.

— L'incident est clos, dit Loubier. Revenons à notre cercueil.

Montana lui conta le retard dû au corbillard et l'élevation de la benne.

— Et machine, heu... Inès, c'était une réussite ?

— Magnifique, la « lionne ». Toute en noir... des pieds à la tête : voilette, robe, gants, sac, chaussures, soutien-gorge, slip.

— Parce qu'elle t'a montré son cul ?

— Pas à moi seulement, pas vrai Gilles ? en descendant de voiture. Je lui ai dit que le noir lui allait bien mais elle n'a pas compris (Loubier sourit). Elle aime être « en-foncée ».

La plaisanterie facile de Montana, dite sur un ton sérieux, les fit sourire. Louis déposa une nouvelle bouteille d'eau fraîche, ramassa les plats et les assiettes. Comme fait exprès, il enleva l'assiette de Nunnenbugne qui finissait toujours le dernier.

— Hé, mollo, Louis ! gronda-t-il. T'as le feu ?

Louis s'excusa.

— Apportez la suite, Louis, s'il vous plaît, dit Montana.

Le cuisinier rapporta à ses patrons des portions de « vache qui rit », des bananes et trois yaourts. Loubier s'en saisit.

— Ananas, myrtille ou abricot ? demanda-t-il à Montana en cachant les pots.

— Ananas, dit Montana.

— T'auras les abricots, parce que je ne les aime pas et Gillou aime l'ananas et moi les myrtilles. Voilà !

Il ôta la capsule et plongea violemment la cuiller à l'intérieur du pot. Il y eut quelques éclaboussures. L'ustensile tourbillonnait dans la crème.

— Tu veux en faire du beurre ? dit Gilles.

— Non, mais ça m'amuse. Loubier arrêta son tourniquet et contempla longuement le yaourt. « Ce que c'est con un yaourt quand même ». Et il se remit à tourner violemment la cuiller, grimaçant d'effort.

— Tu vas en foutre partout, annonça Montana, prévoyant le pire.

En effet, une giclée de crème violette s'écrasa sur la poitrine de Loubier. « Gagné ! », constata Nunnenbugne.

— Oh, quel vilain bébé !, lui reprochait Montana, il gaspille tout ! Regardez comme il s'est souillé ! — Il voulut essuyer son compagnon.

— Fous-moi la paix, j'ai horreur qu'on me pelote, moi !

Loubier se nettoya avec sa serviette et la lança au visage de Montana : « Tiens » ! Bien fait pour ta gueule. C'est de la crème de beauté pour pute ! »

Montana réexpédia la serviette:

— Garde-la, alors. Tu en as plus besoin que moi. — Il fixa le long nez, la bouche mince et les yeux à peine fendus du pseudo Don Juan.

—Hé ! Ho ! Du calme, les gars ! Ne foutez pas du yaourt sur mon blazer. Sans ça, ça va chauffer, prévint Nunnenbugne, avachi sur la table, le nez dans son pot de crème.

Loubier fit le scandalisé.

— Mais c'est qu'il nous menace, maintenant, le petit Gillou. — Il approchait d'un air espiègle une cuillère pleine de yaourt en direction de la veste neuve, suspendue au dossier de la chaise. Nunnenbugne écarta le danger d'un revers de la main. La cuillère s'éleva et retomba sur le ventre de Loubier.

Tous trois pouffèrent de rire. Loubier, en équilibre sur les deux pieds de sa chaise, recueillait la crème avec application. Il portait lentement la cuillère à la bouche et fermait les yeux avec un soupir de plaisir. Il jeta un regard malicieux et exagérément doux sur Montana.

— Tu voudrais bien sucer, hein, la pute ?

— Remarque qu'un « machin » aux myrtilles, ça ne doit pas être dégueulasse, dit Nunnenbugne en dégustant son yaourt à l'ananas.

— J'aime pas les myrtilles, dit Montana, puis à Loubier. Sucer quoi ? Je me le demande !

— Putain ! Tu veux que je te la foute au cul pour voir ! cria Loubier.

— Toujours des promesses, dit Montana en soupirant pour feindre la lassitude d'attendre un plaisir souvent promis mais sans cesse reporté.

Ils riaient encore lorsque Madame Quenelec sortit sur sa terrasse pour fermer les volets, signe que le repas était terminé et que le couple allait faire la sieste. Edmonde adressa un petit salut aux trois célibataires et tira sur la porte-fenêtre.

— Ça y est, Edmonde va sauter sur Hervé ! Pauvre type ! dit Loubier. Tu crois qu'il la baise bien ?

— Il doit la chatouiller avec sa barbe, dit Montana.

— Tu vois, reprit Loubier doctement, je pense pas que Hervé soit le mec qui convienne à une minette comme Edmonde. Il doit, je sais pas comment dire, il donne l'impression de se fatiguer vite.

— Qu'est-ce que tu en sais, fit Gilles, peut-être... peut-être qu'il baise aussi bien que toi.

— Peut-être même mieux, insista Montana.

— De quoi je me mêle ! cria Loubier. C'est un « cas », ce mec-là, c'est pas possible !

Louis avait débarrassé la table. Il y posa une casserole d'eau bouillante, le sucre, de nouvelles petites cuillères et la boîte de « Nescafé ». Nunnenbugne se servit en premier. Montana alluma une cigarette blonde. Loubier tirait déjà sur sa « Gitane ». Il ouvrait la bouche en saisissant la cigarette entre ses doigts, la refermait en avançant la lèvre supérieure et soufflait la fumée entre ses dents, vers le sol. Il prit une cuillère à café, plaça un morceau de sucre sur le manche et frappa d'un coup sec sur l'autre extrémité. Le sucre s'envola et retomba par terre. Il aurait dû tombre dans le verre. Loubier recommença plusieurs fois, en vain.

— Arrête ! Ne gaspille pas le sucre comme ça, surtout devant Louis, dit Montana.

Loubier eut un soupir de lassitude. Il jeta trois morceaux de sucre dans son verre, versa l'eau et remua. Le verre se renversa.

— Bon Dieu ! Mais qu'est-ce que j'ai, aujourd'hui ? Louis ! L'éponge !

Le café suivait la pente de la table.

— Tu dors trop, fit Nunnenbugne en regardant Louis essuyer une nouvelle fois la toile cirée. « Ya pas de courrier, aujourd'hui ?

Comme il n'existait pas de facteur, ils avaient loué une Boîte Postale à la Poste située à deux cents mètres. C'était plus pratique que la salle des professeurs fermée le dimanche.

— Je n'y suis pas allé, dit Loubier.

— Putain ! tu en branles pas un ! s'indigna Nunnenbugne. File-moi la clé, je passe voir en montant chez moi. Ho ! La clé !

— Par là, dit Loubier en tendant un bras fatigué vers l'intérieur de la salle à manger. Nunnenbugne se leva. La transpiration formait deux grandes taches sombres sur son pantalon. Il fouilla sur le buffet parmi les bouteilles de sirop vides, les cartouches, les vieux journaux et les balles de tennis. Il ne trouvait rien. « Elle n'y est pas ».

— Cherche... T'as pas les yeux en face des trous ! cria Loubier.

— Il y a un de ces bordels, là-dedans, constata Montana.

— A qui la faute ? Si tu t'occupais de tes fonctions ! lui reprocha Loubier.

La pièce n'appartenait pas à un mais à trois célibataires. Une grande corbeille ronde qui avait servi au transport de kilos d'orange, l'année passée, occupait toujours l'angle près de la porte de la cuisine; à l'angle opposé, une vieille batterie oubliée; près de la fenêtre la petite table basse en bois de fromager, bancale, donc casseuse de verres, était couverte de cosses d'arachides, les murs étaient troués par les plombs de la carabine à air comprimé depuis le super concours de tir; les

portes et les murs portaient l'empreinte crasseuse de doigts.

— Il n'y a que dalle, insista Nunnenbugne. T'es sûr de pas l'avoir paumée ?

— Il faut que j'y aille ! Il faut qu'il me fasse lever, grogna Loubier. (En se levant, il renversa la chaise et s'y prit les pieds). Ah toi, ne m'emmerde pas, c'est pas le moment ! (Il remit la chaise sur pied). La clé, elle est là, là !...

Il inspecta le buffet, renversa quelques bouteilles.

— T'es sûr que tu l'as posée là ? Elle serait pas dans la poche de ton pantalon ? dit Nunnenbugne.

Loubier serra la ceinture de son peignoir qui s'ouvrait et partit vers sa chambre.

Le bruit du remue-ménage parvenait aux deux autres qui échangèrent des sourires. Quelques injures précédèrent l'apparition de Loubier qui jeta la clé sur la table.

— Tu vois, c'est pas difficile, elle était là, dit-il plein de mauvaise foi.

Nunnenbugne s'en saisit, ramassa son blazer et bâilla.

— Putain... J'ai cours à 4 heures. J'ai juste le temps de me pieuter...

— Tu fais un bridge, ce soir, lui demanda Loubier.

Le bridge était la seule distraction élégante de la ville. Beaucoup s'y adonnaient. On le préférait au cinéma et même, aux réceptions. De fait, les soirées finissaient en parties de bridge.

— Pas question ! trancha Montana. On est en deuil, aujourd'hui ! Pas de bridge, pas de cinéma mais concert de musique classique, sous la paillotte de l'Aéro-Club.

— Ah, mais c'est vrai ! se souvint Loubier. Tiens, on va se fendre la gueule !

— Ou les oreilles, dit Nunnenbugne. Bon, je me taille.

— Comment ? Toi aussi, tu me quittes, mon chéri, dit Loubier en voyant Montana se lever.

— Oui, tu n'as pas été gentil avec moi, je te laisse.

— Mais je t'aime, tu sais, — Loubier lui caressa le visage — Tu ne veux pas venir faire la sieste avec moi ? — Il essayait d'adoucir sa voix.

Montana connaissait le moyen de mettre fin à ce jeu : en dépassant Loubier sur son propre terrain. Il saisit délicatement le revers du peignoir de bain.

— Si. Je le veux, je veux voir ton corps ! Il écartait le peignoir en mimant le désir.

— Lâche-moi, cria Loubier, tu veux mon pied au cul ? Mais c'est qu'il me violerait ! Allez, fous le camp !

Montana et Nunnenbugne abandonnèrent Loubier à ses émotions.

Ce fut un repas comme les autres. Ils avaient parlé de tout, plaisanté de tout. Pour eux, comme pour les autres, le monde s'arrêtait à Ziguinchor. En un an, ils s'étaient parfaitement adaptés à leur nouvelle vie.

On ne leur en demandait pas plus.

Francette Chalet poursuivit son chemin en direction du logement des Martin. Pierre lui avait fait parvenir un message la priant de passer chez lui, ce lundi soir. La convocation inattendue l'avait surprise; elle n'était pas dans les habitudes de son amant, soucieux de tenir secrète leur liaison. Mais ce jour-là, sa visite, au cas où Francette serait aperçue, passerait pour une visite de circonstances.

Elle marchait en se dandinant, l'esprit occupé. Le rendez-vous pouvait avoir un lien avec la brève mais surprenante conversation que venait de lui tenir Madame Delon, sur la place de la Gouvernance.

Avec force hésitations et circonlocutions, Inès avait voulu lui faire comprendre que le décès de Jeanne n'était peut-être pas aussi accidentel qu'il le paraissait. Elle lui avait fait part de ses observations sans mentionner la lettre du notaire. Francette avait répliqué sur le ton de la plaisanterie que ce n'étaient là qu'hypothèses et coïncidences, n'accordant aucune importance à ces divagations. Sa légèreté avait vexé Inès. Elle feignit l'intérêt et s'amusa à demander les raisons qui auraient poussé Pierre à se débarrasser de sa femme. Madame Delon s'était paniquée, elle avait lancé des regards inquiets autour d'elle, effrayée par les termes et la franchise de Francette. Elle voulut se reprendre et bafouilla. Elle s'était rendue compte de sa maladresse : elle en avait trop dit ou pas assez. Si elle se taisait, Francette jugerait son attitude bizarre et en parlerait à toute la ville, par contre, si elle l'appâtait par une révélation extraordinaire en échange du silence, elle s'en ferait une complice.

Francette avait juré le silence; elle aurait promis n'importe quoi tant Inès l'intriguait.

Celle-ci lui avait alors chuchoté le motif possible de l' « accident »: l'héritage. Sans aucun autre commentaire. Francette avait insisté, inutilement. Elle en saurait davantage le lendemain, si elle voulait accompagner Inès à la plage, lieu idéal pour discuter de « toute cette histoire » en parfaite tranquillité; car, auparavant, elle devait tâter le terrain pour connaître l'intérêt qu'elle suscitait; selon les résultats de ce sondage d'opinion, elle serait à même de décider de la nécessité de rendre publiques ses déductions. Elle se rendait au Cercle dans ce but. Pourquoi ne l'accompagnerait-elle pas ?

Francette l'avait remerciée et pour l'invitation immédiate et pour celle du lendemain : le mardi, elle travaillait. Inès l'avait regretté, mais elles auraient l'occasion d'en reparler. Dans cette attente, elle comptait sur la discrétion de Francette pour ne pas ébruiter l'affaire; si son mari l'apprenait ce serait la dispute. Francette l'avait rassurée mais l'avait mise en garde sur les conséquences graves de ses affirmations, elle risquait d'être poursuivie pour diffamation. Inès avait promis de se montrer plus discrète et plus prudente à l'avenir.

Francette l'avait regardée partir, étonnée et amusée. L'inconscience d'Inès était incroyable ! L'imagination romanesque de cette femme avait élaboré une intrigue criminelle dans laquelle elle se réservait un des premiers rôles !... Pierre, un criminel ! On voyait bien qu'Inès ne le connaissait pas ! C'était un heureux hasard si elle avait été la première à recevoir ses confidences. Elle espérait avoir ramené Inès à la raison et lui avoir évité des ennuis. Sinon, Madame Delon serait capable de prendre les résidents les uns après les autres, de leur faire jurer le silence et de leur conter son histoire. Ce serait un beau scandale ! Mais n'aurait-elle pas déjà commencé ses ravages ? Les propos inopportuns seraient-ils parvenus jusqu'aux oreilles de Pierre qui la convoquait pour lui réclamer son aide ? Elle n'allait par tarder à le savoir.

Elle franchit la porte du jardin et aperçut les volets clos de la maison silencieuse. Elle pénétra dans le hall du rez-de-chaussée et sonna à la porte de Martin. « J'arrive ». La voix de Pierre venait du fond de l'appartement. Un bruit de fermetures et de grincement de portes précéda l'apparition de Pierre.

— Ah, te voilà ! Entre vite. — Il s'écarta pour la laisser passer.

— Qu'y a-t-il donc de si urgent ? — Apparemment. elle s'était trompée sur les causes de la convocation : Pierre était gai, pour un veuf de fraîche date. Elle le comprenait : Jeanne était un boulet pour lui et sa disparition soudaine était un soulagement.

— Ah ah ! fit-il, d'un air mystérieux. Pas tout de suite... D'abord...

Il referma la porte et la saisit dans ses bras. Elle eut un mouvement de recul.

— Attention ! On pourrait nous voir de la rue !

— Tu as raison. Rentrons.

Ils pénétrèrent dans la salle à manger, maintenue dans la pénombre. Cette fois, elle s'abandonna aux caresses fébriles de Pierre. Il l'écrasa sur son corps, ses lèvres coururent sur le visage de l'autre avant de s'abreuver à la bouche tiède tendue vers elle. Leurs langues luttèrent un instant. D'une main, Pierre pressait les seins de la jeune femme. Elle se débattit et le repoussa doucement car elle commençait à perdre haleine.

— Hé bien ! — Elle cherchait son souffle — un peu plus, et je m'étouffais !

— Que tu es bête, ma chérie. Viens. — Il la tirait vers la chambre.

— Et la fatou ?

— Je lui ai donné congé.

— Et si on nous surprenait ?

— Mais personne ne nous dérangera. On respecte ma douleur, dit-il en souriant.

— Oh ! Pierre, ne sois pas cynique, le gronda-t-elle gentiment.

Elle se laissa entraîner vers la porte de la chambre à coucher. Elle eut une hésitation. Jeanne venait à peine de la quitter; elle craignait de respirer la présence de la défunte dans la pièce.

— Je... je... Tu ne crois pas que c'est trop tôt ? Nous pourrions...

— Trop tôt ! Mais je n'attends que ça depuis des heures et des heures. Tu ne m'aimes plus ?

— Bien sûr que je t'aime, mais enfin, la chambre...

— Ma pauvre chérie qui avait peur d'entrer dans la chambre — il lui parlait comme à une enfant — mais ne crains rien, tout est en ordre. Il n'y a plus trace de... de...

Il s'interrompit, jugeant inutile de préciser sous peine d'atteindre la sensibilité de Francette. Francette le regarda, dubitative. Il ouvrit la porte. Sa réticence disparut. Elle s'était inquiétée à tort : le dessus de lit avait été changé, les objets personnels de Jeanne retirés, les rideaux dépendus et la chambre baignait dans un parfum léger et indéfinissable. Les volets étaient tirés et l'atmosphère y était fraîche malgré l'arrêt du climatiseur.

Pierre se déshabilla le premier et attendit sur le lit que Francette le fut. Il admira la blancheur de la peau, la lourdeur des seins et la plénitude des hanches. Le corps respirait la santé et la joie de vivre. Elle s'allongea près de lui et leurs lèvres se joignirent. Pierre lui pétrissait la poitrine puis sa main s'insinua à l'intérieur des cuisses chaudes qui se resserrèrent. Déjà, elle voulut le faire basculer sur elle, mais il lui fit comprendre qu'elle devrait l'aimer à sa façon. Bien que la position lui déplût, elle s'en remit à la volonté de l'homme. Elle chevaucha le

corps étendu sur le dos, ses genoux repliés pour lui servir de point d'appui. Elle fit elle-même pénétrer l'homme en elle. Les mains sur ses cuisses écartées, elle sentait, sous son corps empalé, Pierre trembler de désir, tandis qu'elle s'élevait et s'abaissait rythmiquement.

Dans l'obscurité, elle devina plus qu'elle ne vit, la déformation du plaisir sur le visage de son amant. Sous elle, le corps se raidit, des mains tâtonnèrent ses cuisses. Pierre eut un brusque coup de reins, puis s'assit; ses doigts emprisonnèrent les seins de Francette qui faillit hurler de douleur, puis les mains étreignirent les flancs et ses dents se plantèrent à la naissance de la gorge palpitante.

Francette, le souffle coupé, la tête rejetée en arrière se trouva immobilisée par ce carcan qui l'enserrait. Mais ses forces décuplées par la volupté continuèrent à mouvoir son corps. Un râle lui échappa, ses ongles s'enfoncèrent dans le dos de Martin qui émit un grognement inhumain.

Celui-ci mordit la chair nerveuse tandis que ses mains s'incrustaient plus profondément dans le buste de Francette.

Ils gémissaient, se déchiraient, soudés l'un à l'autre sans aucune conscience des blessures. Soudain, le plaisir éclata, fulgurant, détruisant toute réalité, anéantissant toute autre sensation et repartit en laissant deux corps foudroyés.

Ils demeurèrent longtemps couchés flanc contre flanc, la tête de Francette posée sur le bras étendu de l'homme.

— C'est pour ça que tu m'as fait venir ? interrogea-t-elle d'un air taquin.

— Tu le regrettes ?

— Idiot ! Elle l'embrassa.

— Non, pas seulement pour ça. J'ai une bonne nouvelle à t'apprendre... Il avait parlé d'un ton joyeux et laissa sa phrase en suspens pour exciter la curiosité de sa maîtresse.

— Hum ?

— Ecoute bien, ma chérie : je suis riche. Tu entends ? Riche ! Riche ! dit-il exalté.

— Pas possible, tu as gagné à la loterie ! Elle semblait peu touchée par la gaieté de Pierre.

— Mais non, pas du tout !... Je n'ai jamais eu de chance à la loterie ! Non, j'ai hérité — il n'eut pas conscience du soudain raidissement à ses côtés; Francette se taisait, attentive. C'est tout l'effet que ça te fait ? (Le peu de réactions le décevait). Ah ! C'est parce que je ne t'ai pas encore dit combien... Tiens-toi bien, ma petite, (sa main droite jouait avec le mamelon long et ferme du sein droit de Francette)... Deux cents millions ! Deux cents... anciens, mais je pense que ça te

suffira, non ? (Il tourna son visage heureux et rayonnant vers le corps allongé).

— Deux cents millions ! s'exclama-t-elle, mais c'est formidable !

Elle s'assit. Le chiffre lui plaisait. Deux cents millions, c'était inespéré ! Pour elle et pour sa fille. Pierre allait lui demander de respecter sa promesse : à présent qu'il était libre et riche, et elle, pas encore mariée, elle devrait l'épouser. Elle vivrait avec un homme qui lui était indifférent, lui avec une femme qu'il adorait. Ce serait un marché de dupes dont chacun profiterait à sa façon. Après tout, Pierre n'était ni pire ni meilleur qu'un autre. Elle le tenait par l'amour qu'il lui portait. Elle n'aurait jamais pensé que son rêve se réaliserait un jour.

— Mais... depuis quand, comment... ? Elle le pressait de questions.

— Du calme, doucement !... Je le sais depuis samedi.

— Samedi ! Et tu me le dis seulement aujourd'hui !

— Je ne pouvais pas te le dire avant... L'héritage ne m'appartenait pas. — Elle allait parler. « Attends, laisse-moi t'expliquer... Et d'abord, allonge-toi près de moi, voilà, comme ça.

Il lui raconta l'histoire de l'héritage de Jeanne et conclut : « Tu comprends bien que je ne savais pas que j'hériterais de Jeanne... Mais il y a une chose qui m'ennuie — il hésitait. « Vois-tu, je n'ai parlé à personne de cela et je ne crois pas que Jeanne l'ait fait, ça se saurait déjà... mais, vue la situation dans laquelle je me trouve... il ne serait pas bon qu'on sache cette histoire. Tu sais comment sont les gens... Ils jaseraient...

— Tu veux dire, l'interrompit-elle, les sourcils froncés, enfin, tu crois qu'on irait jusqu'à te soupçonner de... d'avoir...

— Va savoir de quoi ! Les gens sont si stupides... Alors il vaut mieux garder le silence, tu comprends... et puis, dans quelques mois, hop ! nous nous marierons.

Il se jeta sur elle. Sa bonne humeur n'était pas communicative. Francette réfléchissait. Quelque chose lui échappait.

— Hé bien, tu as l'air soucieuse... Tu calcules comment dépenser ton argent, dit-il en riant. Il se mit à lui lécher les mamelons se raffermissant sous la caresse.

— Non, pas du tout... Je me demandais ce qui se passerait si quelqu'un faisait le rapprochement entre l'héritage... et la disparition de Jeanne... Qu'est-ce que ça te ferait ? dit-elle méditative.

— Ça me ferait une très mauvaise publicité ! Allons, ne pense plus à cela, personne ne le sait et, quand on le saura, nous serons loin... toi et moi... Il avait cessé son jeu.

— C'est tout ? Tu en es sûr ? insista-t-elle.

— Mais que vas-tu imaginer, toi ? — Il prit un ton inquisiteur. « Regarde-moi. » Son regard cherchait le regard fuyant de Francette.

« Regarde-moi franchement. Tu ne crois tout de même pas !

Il semblait tellement humilié et catastrophé du reproche muet de Francette que celle-ci, honteuse d'avoir un instant douté de lui, l'enlaça...

— Pardonne-moi, mon chéri, mais il s'est passé tellement de choses en si peu de temps que je ne sais plus où j'en suis...

— Je te comprends, mon amour, mon petit amour qui nage dans la fortune.

Il la couvrit de baisers. Ses lèvres se posèrent sur le buste, puis sur le ventre, descendirent doucement et remontèrent comme si elles cherchaient à remercier le corps entier de sa confiance.

— Puisque ce n'est pas si grave... je crois qu'Inès en sera pour sa peine, dit-elle en riant.

Pierre l'embrassait dans le cou lorsqu'il releva instinctivement la tête et darda un regard interrogateur vers elle : « Inès ? » Sa voix avait changé. Son expression parut se tendre, un mélange d'inquiétude et d'étonnement, l'attitude d'un animal qui devine le piège mais en ignore la nature exacte.

— Oui, Inès ! Figure-toi qu'elle vient de me raconter...

Francette s'arrêta net : un déclic s'était fait dans son cerveau. Une idée folle lui vint à l'esprit, une idée si stupide qu'elle sentit la fureur monter en elle. Sa physionomie amusée tomba.

— Que t'a dit Inès ? Parle ! ordonna-t-il en lui soufflant son haleine au visage, les yeux luisant d'angoisse et de colère.

La rage de Francette devait être visible, car elle comprit qu'il se doutait de quelque chose, de ce quelque chose qu'elle avait en tête. Il se sentait découvert et craignait de la perdre. Il savait qu'elle l'abandonnerait si ce qu'elle pensait était vrai.

Son désarroi devenait compréhensible : il avait peur, peur de ne plus jouir de son corps. Tant pis pour lui ! Elle n'acceptait pas qu'on se moque d'elle ! Surtout quand un homme jurait l'aimer ! Que Pierre eût une autre maîtresse, peu lui importait; mais qu'il lui cachât cette liaison, c'était la prendre pour une imbécile ! Elle était blessée dans son orgueil de femme et non d'amante. Pierre l'avait menée à sa guise en lui laissant croire qu'elle le dirigeait ! Mais il venait de se trahir ou plutôt « l'autre » l'avait trahi : l'autre maîtresse, jalouse, omnipotente pour avoir osé la narguer aussi grossièrement ! Inès devait bien rire à l'heure qu'il était... Elle s'était fait une joie d'annoncer la bonne nouvelle, avec son histoire à dormir debout ! Pierre devait lui avoir recommandé le silence, comme à elle ! Il lui avait confié le secret après l'amour, comme à elle ! Inès le quittait au moment où elle l'avait rencontrée !

— Mais parle !

— Lâche-moi ! dit-elle en se débattant. Elle réussit à se dégager, se leva du lit et ramassa ses affaires. Elle passa son slip.

Pierre comprenait mal cette saute d'humeur. Francette était rancunière et sensible, mais jamais elle ne lui avait fait une scène aussi violente.

— Vas-tu enfin me raconter ce que t'a dit Inès ?

Francette agrafa son soutien-gorge.

— Oh, je t'en prie, la plaisanterie a assez duré ! » Elle se sentit remontée. « Inès ne m'a rien dit... Elle m'a seulement répété ce que tu lui as dit dans ce lit... ! Quelle imbécile ! dit-elle pour elle-même.

Pierre se leva et lui saisit un bras au moment où elle enfilait une jambe du pantalon. Elle perdit l'équilibre, il la retint.

— Lâche-moi ! cria-t-elle avec un mouvement pour se dégager.

— Non ! Tant que tu ne m'auras pas dit ce que signifie cette histoire d'Inès et toute cette agitation. J'aimerais savoir moi, tu comprends ?

— Mais bien sûr, Monsieur fait l'innocent ! Tu t'es bien moqué de moi... Elle, je la comprends, j'aurais agi de la même façon ! Mais toi ! Toi !... Tu m'aimais; mais tu aimais bien coucher avec Inès ! — Elle avait hurlé ces derniers mots.

— Tais-toi ! Ecoute ! — Il l'immobilisa de ses bras puissants. « Je n'ai encore rien compris à cette histoire absurde de coucherie avec Inès, ce n'est pas le plus important ! » — Elle eut un mouvement de fuite pour montrer son désaccord. « Attends !... Le plus grave, c'est la calomnie. Ça peut me coûter, nous coûter cher, tu entends ? Ça peut nous valoir deux cents millions d'anciens francs !

L'argument financier porta. Ce fut une pluie fine sur les flammes de la jalousie et de l'amour-propre blessé qui brûlaient Francette. La colère se dissipait en vapeurs légères.

— Bon, c'est mieux, dit-il, parlons calmement. C'est Inès qui t'a dit qu'elle couchait avec moi ?

— Ne sois pas idiot ! Elle m'a parlé de l'héritage et comme c'est un secret... j'en ai conclu que toi et elle... Elle conclut par un geste d'évidence.

— Moi et elle... Et Jeanne ? Tu avais oublié Jeanne !

— Mais tu m'as dit qu'elle n'en avait parlé à personne !

— C'est étonnant, j'en conviens... mais Inès le prouve. Bon Dieu ! Il regarda le sol.

— Pierre ? dit-elle d'une voix adoucie où perçait une lueur d'espoir. Pierre ? Inès et toi... c'est pas vrai ?

— Hum ? » Il lui avait prêté peu d'attention. « Ah, non ! C'est ridicule ! Je te le jure, ma chérie !

Sa bonne humeur était contrainte. Francette le troublait dans ses

réflexions. Il s'éloigna d'elle pour mieux se concentrer sur l'attitude à adopter.

Sans s'interroger davantage sur les causes de la profonde méditation de Pierre, déambulant entièrement nue dans la pièce, elle s'assit sur le lit pour mettre de l'ordre dans ses propres pensées.

Elle se traitait mentalement d'idiote. Sa conduite avait été stupide. Ce n'était pas le moment de faire la fière : la fortune qui était à portée de sa main méritait bien un petit sacrifice d'amour-propre. Pierre pouvait bien avoir toutes les maîtresses du monde ! Toute cette dispute par la faute de Jeanne qui avait mis Inès au courant de l'héritage ! Une femme pleine d'imagination et en mal de ragots ! Son propre aveuglement aurait pu lui coûter cher ! Pierre l'avait dit fort à propos. Le pauvre, il avait l'air désappointé et son inquiétude était légitime. Elle se mettait à sa place : être la cible des rancœurs d'Inès et de leurs conséquences n'était pas un état agréable; bientôt, il serait soupçonné injustement ! Il fallait faire quelque chose ! Mais quoi ? D'abord, taire les détails de sa conversation avec Inès, qui aggraveraient le désarroi de Pierre. Il était suffisamment ennuyé. Et tout de suite, lui faire sentir qu'il pouvait compter sur elle.

Francette se leva pour rejoindre Pierre. Elle se fit câline et lui demanda pardon pour son emportement. Il l'excusa mais demeura silencieux, soucieux et renfermé. Il semblait anéanti et catastrophé à l'idée des suppositions qui l'attendaient. Il se sentait désarmé et lui requerrait son aide pour préserver sa réputation. Il en allait aussi de leur amour. Si Inès bavardait à tort et à travers, ils ne devraient plus se voir : elle risquait d'être compromise, éclaboussée par le « qu'en dira-t-on ». Et cela, il ne le voulait à aucun prix ! Le comprenait-elle ?

Il se fit si persuasif qu'elle se rangea à son avis : faire taire Inès le plus tôt possible. Il comptait sur sa perspicacité pour rechercher le ton et les mots propres à intimider la bavarde. Elle les trouverait ! Il en était sûr mais elle devait faire vite ! Pas à ce point : ils avaient du temps devant eux, Inès s'était trop compromise avec elle pour continuer la même tactique, et, de son côté, elle l'avait mise en garde; non, ils avaient le temps de faire l'amour à sa façon à elle ! Pas question ! D'abord, le « Cercle », pour éviter l'aggravation de la situation : Inès était peut-être en train de menacer leur bonheur : une fois le danger Delon écarté, ils savoureraient pleinement leur plaisir ! Elle lui donna raison. Elle finit de s'habiller en lui faisant part de son regret de n'avoir pu accepter l'invitation d'Inès pour le lendemain : au Cap, elle lui aurait fait subir un véritable lavage de cerveau !

Ils se quittèrent bons amants et réconciliés pour des raisons différentes et secrètes mais convergeant toutes vers le même intérêt personnel.

Ce lundi soir, la ville avait séché ses larmes. La capacité des glandes lacrimales a des limites et le climat déviait l'extériorisation des liquides sur les glandes sudoripares. Le Tout-Ziguinchor s'apprêta, pour se rendre au concert de musique classique présenté par le Rotary Club.

Le divertissement musical était le bienvenu. Il n'aurait pas été de bon ton de donner une réception après une si lugubre journée. Toutes les invitations furent reportées à une date précisée ultérieurement; le programme cinématographique — deux westerns italiens de catégorie B projetés à plusieurs reprises — fut déclaré « banal » ou « con » selon la catégorie sociale du locuteur; enfin, la nouveauté et le lieu du spectacle justifièrent l'intérêt qui lui fut porté.

En effet, c'était la première fois qu'un trio à cordes se produisait à Ziguinchor sous la paillotte de l'Aéro-club, sise à quelques mètres du bâtiment de l'aéroport. L'isolement et l'obscurité des lieux convenaient parfaitement à l'audition d'une musique langoureuse.

La case-auditorium au toît de chaume circulaire, aux poutres de soutènement noircies par les pluies et à la dalle de ciment de sept mètres de diamètre fut embellie pour la circonstance. Habituellement ouverte à tous vents, elle était ceinte de hauts murs végétaux, fraîchement dressés, dont palmes et buissons épineux constituaient le matériaux principal. Une entaille à même la frondaison en permettait l'accès. En empruntant l'entrée exigüe, les spectateurs s'accrochaient les cheveux aux buissons, y déchiraient leurs vêtements et s'y écorchaient en lançant un « aïe ! » joyeux ou acide selon l'importance des dégâts, laissant impassible le président local du Rotary Club, tenant le guichet avec sa femme. M. et Mme Tasseur tous deux enseignants d'histoire et géographie faisaient plaisir à voir. Le même bonheur irradiait leur visage

d'adultes après avoir illuminé leur face enfantine. Ils avaient été élevés côte à côte, avaient eu la même stricte éducation, avaient commencé leurs études à la même école, les avaient poursuivies au même lycée pour les terminer dans la même faculté. Pour ne pas arrêter cette promiscuité continuelle qui leur plaisait, ils s'étaient mariés dix ans auparavant. A la suite de ces longues années de contemplation mutuelle, les deux visages reflétaient les mêmes traits. Le regard était de la même douceur, le nez de la même rectitude et la bouche de la même envie à cause de la mauvaise implantation des dents qui aurait été corrigée si les enfants de jadis n'avaient décidé de retirer d'un commun accord leur appareil dentaire.

Madame était enceinte de huit mois pour la première fois de sa vie. Même à trente-deux ans, elle n'osait y croire. Elle en était fière et gauche : elle craignait que son ventre ne l'entraîne et lui fasse perdre l'équilibre. Elle marchait donc les jambes écartées et la taille très cambrée, l'abdomen agressif malgré sa rondeur. C'était dans sa chair ballonnée que grandissait son orgueil.

Monsieur, avec ses trente-trois ans, ses lunettes à monture dorée, sa calvitie précoce semblait sortir des Ordres. Il y avait de la lenteur et de la douceur cléricales dans ses gestes et dans ses paroles. On ne savait s'il pesait ses mots ou les cherchait. Pendant son hésitation, l'index dressé de sa main droite venait effleurer l'aile droite de son nez; de sa bouche parvenait l'écho de sa cogitation; le mot prononcé, la main retombait mollement le long du corps. C'était cette même main qui se posait délicatement sur la grossesse de Madame quand un quelconque danger la menaçait. Dans ces moments-là, il coulait un regard tendre et gêné vers sa femme comme pour lui demander pardon de l'avoir momentanément déformée.

Les rougeurs de la femme, les prévenances du mari et la maternité tardive ridiculisaient le couple auprès de ses collègues. Ils étaient soupçonnés d'avoir fait l'amour sinon tout habillés, du moins en conservant leurs sous-vêtements jusqu'à ce qu'ils mettent fin à leur ignorance ou à leur pudeur soit par une minutieuse exploration de leurs corps, soit par l'emploi d'une voie que la décence leur avait interdit jusqu'ici.

S'il y avait eu changement dans leur intimité, leur aspect extérieur n'en laissait rien paraître. Ils étaient toujours aussi timides et aussi réservés, mais de plus en plus heureux.

La grande affluence des auditeurs les dédommageait largement de la peine qu'ils s'étaient donnée pour organiser le concert. Le mari distribuait les billets et les sourires, debout près d'une table; la femme, le programme et les mots gentils, assise près du mari.

Chaque nouvel arrivant découvrait d'un air amusé les transformations de la paillotte. L'intérieur avait été bouleversé ou plus exactement encombré : si le bar conservait sa place en retrait du sol cimenté, l'espace ordinairement libre était couvert de chaises pliantes prêtées par la Chambre de Commerce et d'une estrade transportée du lycée. Sur celle-ci, trois pupitres, dressés sur leur trépied métallique et exposant leur squelette incliné, attendaient leurs partitions en compagnie de trois chaises d'une misérable nudité.

Mais l'émerveillement du spectateur était porté à son comble par la présence de deux grands chandeliers, à branche unique mais à six bougies qui encadraient la scène improvisée. Ils étaient en métal noir imitation fer forgé et venaient directement de l'église de Nema. La paroisse, fort éloignée du quartier européen et donc peu fréquentée par ceux-ci, était pauvre : elle n'avait pu se permettre l'achat de candélabres d'argent comme la cathédrale. Cependant, ils furent jugés du meilleur effet par le public, et du pire par les musiciens dévorés par les moustiques concentrés sur le seul espace éclairé, et ceci, malgré l'absence de cierges, supplée par la blanche érection des bougies ordinaires à 75 F. CFA le paquet de dix, ôtant ainsi de la noblesse et de la majesté à l'ornementation. Leur présence conférait,néanmoins, à la paillotte camouflée, la touche exquise et délicate de langueur et de recueillement nécessaires à l'audition et à l'appréciation de la musique douce.

Le public s'installait bruyamment, désorienté et excité. Certaines femmes avaient revêtu des tenues de gala : robes longues en lamé or ou argent, boa, cape noire ou fourrures, le tout illuminé et scintillant de bijoux; les hommes étaient pour la plupart en manches de chemise. Le Président du Lions Club en costume et cravate honorait la soirée de sa présence démontrant que face aux Arts, toute rivalité de Clubs était oubliée. Quelques autochtones attendaient l'ouverture officielle du concert, en palabrant joyeusement, tels le Préfet et le maire, assis côté à côte.

La paillotte se remplissait rapidement, puis le débit ralentit et les retardataires arrivèrent goutte à goute. L'impatience des spectateurs grandit. Monsieur Tasseur fit signe d'allumer les bougies à son jeune frère, Alphonse.

Le petit Tasseur était un garçon de dix-huit ans, boutonneux et obèse. Il était venu à Ziguinchor dans l'espoir de réussir enfin son baccalauréat après avoir été recalé par deux fois, en France. Le diplôme local étant validé par la France, Alphonse comptait beaucoup plus sur les relations de son frère que sur ses moyens pour l'obtenir. Il était conscient de ses faiblesses.

Alphonse gratta des allumettes humides qui refusaient de s'enflammer. Il s'obstina pendant quelques minutes; la boîte vide, il accepta le briquet qu'on lui proposait. On dut lui en expliquer le fonctionne-

ment. Il se mit à l'ouvrage. Le préposé aux chandelles menait rondement sa tâche. Alphonse s'entêtait à renverser le briquet sur la bougie au lieu de renverser la bougie sur le briquet. La flamme inclinée lui léchait les doigts et Alphonse relâchait sa pression sur la mollette du gaz par un reflexe tout naturel. Il mit quinze minutes pour allumer les douze ougies. Personne ne l'avait aidé, tous l'avaient regardé.

Quand la lumière fut, Monsieur Tasseur fit une brève présentation des œuvres peu interprétées et peu connues comme le précisait le programme, rappela discrètement la deuxième soirée du Rotary, le mercredi suivant et donna la « claque » pour saluer l'entrée du trio, caché derrière le mur du bar.

Un murmure de satisfaction parcourut la paillotte. Le trio quinquagénaire — deux violonistes, un couple, et un violoncelliste, l'ami de ce dernier — gagna l'estrade dans son habit de soirée : les deux hommes en queue de pie et nœud-papillon, la femme, en robe longue, manches courtes et décolletée, très stricte mais rehaussée d'un clip négligemment posé à la hauteur du sein droit. Les musiciens s'assirent, placèrent les partitions sur les pupitres, firent grincer les cordes, les rendirent, calèrent leur chaise, puis leurs instruments; les trois archets se mirent en position de départ, tendus et fébriles, prêts à torturer les cordes. Le violoncelliste murmura quelques mots et les trois baguettes frottèrent les cordes criantes de plaisir.

Tout de suite, ils plurent.

Leur élégance, la façon dont le violoncelliste battait la mesure de sa tête, les grimaces de la soliste aux boucles de cheveux frémissantes, les palpitations du nœud de cravate du « second violon », rencontrèrent un vif succès. Le trio se donnait de toute son âme, de toutes ses cordes. Mais il s'aperçut rapidement que ses efforts n'étaient pas récompensés par un public mélomane car, comment expliquer les applaudissements intempestifs à la fin des premiers ou des deuxièmes mouvements et le silence mortel accueillant la fin du morceau ? La violoniste devait alors incliner la tête pour déclencher les quelques quatre-vingt paires de mains. Enfin domestiqué, le public néophyte mais poli comprit : il guettait la noble inclination de la musicienne avant de prouver son enthousiasme, un enthousiasme courtois, étouffé mais interminable : les applaudissements gagnaient en longueur ce qu'ils perdaient en vigueur.

De leur côté, les auditeurs perçurent quelques fausses notes qu'ils eurent la délicatesse de mettre sur le compte de l'émotion, de la fatigue, du dépaysement et de la chaleur qui devait détendre les cordes. Les violons manquaient quelquefois de synchronisation mais le trio était toujours parfaitement synchronisé pour tourner les feuillets des partitions.

On se confia toutes ces impression à l'entracte. On discuta instruments, concertos, opus. On parla beaucoup « musique » : on trouva Mozart « sublime », Beethoven « suave », Chopin « divin » et Wagner « assourdissant » bien qu'aucun de ces compositeurs ne fût au programme.

Quelques-uns avaient appris par cœur le-dit programme et pour briller, critiquèrent « l'andante », le « pizzicato », parlèrent du « moderato » et certains se risquèrent même à regretter l'absence totale de « piano » devant certaines qui, sur le même ton désolé et sans ciller, tinrent à dire leur mot sur leur instrument préféré !

Le Préfet de la ville à présent tout à fait réveillé, félicita le Rotary Club à travers Monsieur Tasseur. La musique classique lui plaisait énormément et le changeait de son éternel tam-tam. L'entr'acte prit fin. Alphonse Tasseur vint rallumer les bougies qu'il avait soufflées et le concert reprit. L'assoupissement gagnait les spectateurs, les vols d'insectes s'épaississaient et les crapauds sautillaient sous le chaies. Imperturbable, le trio caressait les cordes. La musique partit à l'assaut de la nuit sombre et fraîche, et de la grouillante brousse africaine.

L'océan venait caresser le sable chaud de la baie silencieuse, couronnée de cocotiers. Les palmiers partaient verticalement ou en diagonale à l'assaut de l'azur pur; leurs plumets immobiles mordaient le bleu virginal de leurs mâchoires pennées. A leur ombre dormaient des bungalows aux volets clos.

La brise avait cessé. L'air semblait pétrifié comme la plage, sous le soleil de plomb. L'astre concentrait une lumière si puissante si blanche, si vive sur le paysage que celui-ci perdait de sa réalité, de sa couleur et se transformait en un gigantesque décor aux teintes mortes. Sous le projecteur solaire, l'immense scène était vide à l'exception d'une tache sombre et vivante. De loin, cela ressemblait à une limace noire tant les torsions du corps étaient lentes et molles; de près on reconnaissait une femme, à la chevelure blonde, entièrement nue.

Inès Delon se rôtissait au soleil; les rayons piquaient le corps déjà doré comme une infinité d'aiguilles. Pour tenter d'échapper aux brûlures douloureuses, elle se tortillait sur sa serviette éponge. ,

En arrivant au Cap Skirring le matin même, elle s'était baignée pour se remettre du pénible voyage et pour se débarrasser de la pousière du sable. Puis, elle s'était rendue dans le bungalow fermé depuis trois mois. Les araignées énormes et inoffensives avaient tissé leur toile d'hivernage et la moisissure répandait une odeur âcre et prenante. Inès avait aéré les lieux constaté les dégâts; armée d'un bâton, elle déverrouillait les portes du mobilier, les écartait d'un coup et frappait l'intérieur du meuble de sa baguette pour en déloger les éventuels habitants, prête à fuir à la vue du moindre serpent.

Elle ne découvrit aucun animal, mais décela la trace de rats aux

innombrables crottes laissées dans le buffet par les rongeurs; elle avait ôté les housses des matelas et tiré ceux-ci au soleil. Elle en avait eu rapidement assez. Elle s'était installée sur la plage avec ses serviettes et sa glacière portative, et y avait déjeuné d'un solide appétit. Depuis, elle alternait bains de mer et bains de soleil.

Du Nord, lui parvint le bruit d'un moteur. Le bulldozer reprenait son travail de dégagement et d'aplanissement de l'ancienne baie abandonnée par les toubabs depuis que cette partie du littoral était tombée aux mains du « Club Méditerranée ». Bientôt un complexe hôtelier ultra-moderne ouvrirait ses cent luxueuses chambres, ses deux salles de restaurant, son dancing et son immense piscine, à cent mètres de l'océan. Les touristes s'y abattraient comme des moustiques.

Les anciens occupants mis à la porte des lieux s'étaient transportés au Sud, au-delà des rochers de la « chambre d'amour ». La nouvelle concession fut découpée en lots numérotés et un tirage au sort en avait attribué une part à chacun. On avait récupéré le mobilier et les murs des vieux bungalows préfabriqués ou reconstruit des neufs; certains s'étaient contentés de renouveler les « Krin-ting » de leur léger habitat. C'étaient de larges panneaux de lianes tressées que l'Africain utilise pour délimiter l'aire de sa case et pour se préserver des regards, bon marché, faciles à assembler et d'une protection suffisante.

L'implantation du Club Méditerranée bouleversait les habitudes du petit monde considérant la plage comme sa propriété privée. Les touristes déborderaient inévitablement sur le territoire nouvellement délimité et sèmeraient le désarroi dans l'univers fermé mais recrée chaque année. L'intrusion étrangère romprait l'unité de la petite communauté blanche, fière de son intégrité : elle vivait sur elle-même du lever du jour au coucher du soleil, sept jours par semaine, à la plage comme à la ville. L'installation du club touristique présentait donc beaucoup d'inconvénients pour un seul avantage certain — la perspective des plaisirs amoureux n'étant pas jugée compensation équitable — le bitumage de la piste et la construction de ponts au-dessus de la Casamance en remplacement des bancs d'Essoukoudiake et de Nian-Balang. La rentabilité de l'hôtel nécessitait ces aménagements, indispensables à une liaison rapide entre l'établissement et l'aérodrome de Ziguinchor. Dans un an, des vacancier de première classe atterriraient à Dakar pour s'embarquer aussitôt dans le bimoteur en partance pour la capitale de la Casamance. De là, des cars climatisés aux fauteuils capitonnés et aux baies panoramiques, les emmèneraient en une heure dans les chambres du palace. Ils se baigneraient dans la piscine, admireraient l'océan et trois ou quatre jours plus tard décolleraient à nouveau vers leur travail, emportant dans leur cœur affairé le merveilleux souvenir d'une Afrique à quatre étoiles.

Le ronflement d'un moteur couvrit le bruit sourd et monotone du

bulldozer. Inès tendit l'oreille. Pas de doute, une voiture approchait. La baigneuse enfila son maillot et se tourna sur le ventre, face à la dune qui cachait les pieds des cocotiers. Le véhicule s'était arrêté. Une portière claqua. Il y eut un silence pendant lequel elle regretta la venue inopportune.

Dans sa perspective, elle aperçut d'abord des cheveux, puis le front et, tout de suite, les lunettes. Elle eut peur. Un frisson parcourut son corps; le sable s'ouvrit sous elle, sa chute dans l'abîme dura quelques secondes. L'homme en maillot de bain venait droit sur elle d'un air décidé. Inès se maîtrisa. La trahison de Francette Chalet lui parut inimaginable; la jeune femme était vulgaire mais discrète et n'aurait eu aucune raison particulière de répéter sa conversation à Martin qui s'avançait en souriant; de son côté, sa maladresse l'avait échaudée. Elle s'était montrée prudente au Cercle, tellement prudente qu'elle n'avait pu avoir de conversation privée avec Jacqueline Molard, débordée de travail. Par conséquent, la présence de Martin n'était que pure coïncidence.

— Quelle surprise ! Bonjour Inès, dit Martin très affable, je pensais être le seul à avoir eu l'idée de jouir de la plage aujourd'hui.

— Bonjour, Pierre. J'ai profité de mon jour de congé pour me reposer, loin du monde, dit-elle, avec un sourire contraint.

— Je vous dérange, alors ?

— Oh, mais pas du tout ! Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire — elle sentit elle-même que son ton manquait de conviction — Vous boirez bien quelque chose ? Une bière ?

— Oui, avec plaisir... De toute façon, je ne fais que passer. Je viens voir les dégâts, je prends un bain et je m'en retourne.

Inès se fit plus amicale.

— Tenez, elle est bien fraîche, dit-elle en lui tendant une bouteille de bière glacée et un verre. Elle en décapsula une autre pour elle — Mais vous ne travaillez pas aujourd'hui ?

— Non. J'ai droit à trois jours de congé pour « causes graves ». Il porta le verre mousseux à ses lèvres.

— Vous les avez bien mérités ! dit-elle, sincère, en retrouvant son attitude de femme mondaine, mais les sujets de conversation lui manquaient. Elle gagna quelques instants par la dégustation de sa bière — Pensez-vous que la piste sera bientôt aplanie ? J'ai mis trois heures pour venir ! Vous vous rendez compte !

— Et moi donc, avec ma 2 CV ! Le bulldozer ne doit plus tarder... Et comment ça se passe chez vous ? — Il eut un geste vers le bungalow ouvert. Elle ne le vit pas.

— Je suppose que tout se passe bien. François doit faire la sieste et...

— Non, non. Pas la famille... Le bungalow... Le bungalow.. Il sourit.

— Ah !... Oh, pardon... (elle rit) Rien de grave... mais il y a du nettoyage à faire... Je me demande si je pourrai tout faire aujourd'hui... Je ne voudrais pas rentrer trop tard et j'aimerais me dorer au soleil ! En plus, ma voiture m'inquiète, elle chauffe trop...

— Mais je vais aller voir ça de plus près. — Martin s'était levé d'un bond.

— Je veux bien, parce que moi, je ne m'y connais pas.

— Mais vous aurez le temps de bronzer, les bacs fonctionneront tard cette nuit.

— Cette nuit ? — Une inquiétude la prit — On craint quelque chose ? C'est pour l'armée ?

— Non, rassurez-vous (il sourit à nouveau) C'est seulement pour le transport des matériaux du Club Méditerranée.

— Ah bon ! soupira-t-elle, un moment, vous m'avez fait peur... En effet, ça me rassure... Mais c'est une bonne nouvelle ! Oh oh ! Moi, je reste ici... Le bungalow attendra !

— La clé est sur la voiture ?

Elle répondit affirmativement et le laissa remonter la dune en direction de sa 404. Elle s'appliqua de la crème solaire en se demandant si son imagination ne lui avait pas joué des tours. Pierre se montrait courtois, charmant et serviable.. Comment le supposer capable... Pourtant, il y avait les faits.. C'était troublant. Elle devait réfléchir avant de faire un faux pas, de se mettre dans une situation irréversible.. La diffamation ! Mademoiselle Chalet avait bien insisté sur ce point, qui était venue la mettre une deuxième fois en garde, au Cercle... Et si François apprenait tout ? Quel enfer ! Le mieux était d'attendre que Martin parle de l'héritage... Il en parlerait certainement... Les suppositions seraient alors fondées. La voix de Martin la fit sursauter.

— Ce n'était pas étonnant, Inès. La prochaine fois, vérifiez l'eau !

— Ah, ce n'était que ça... Tenez, j'en ai là, — elle esquissa un mouvement vers la glacière.

— Ce n'est pas la peine... J'ai mis la mienne. — Il jeta un drap de bain.

— Vous pensez à tout ! Je vous remercie.

Martin ôta ses lunettes et partit se baigner. Il revint se sêcher au soleil. Quelques instants après, il se plaignit d'une migraine et se leva.

— Voulez-vous une aspirine ? proposa-t-elle.

— Non, merci. J'aurais mieux fait de rester à l'ombre. Je vais rentrer.

— C'est mieux. Vous n'avez qu'à vous coucher avec un bon cachet. — Elle était contente de le voir partir : elle bronzerait intégralement. — Ce ne serait pas trop vous demander de dire à François que je rentrerais tard et qu'il ne s'inquiète pas ?

— Mais pas du tout ! Je le préviendrai. Bonne continuation !

Il la salua, elle lui adressa son plus beau sourire. Il grimpait péniblement la dune, corps lourd et usé malgré sa jeunesse. Le sable eut bientôt digéré sa silhouette massive... La voiture s'éloigna.

Inès s'abandonna au soleil jusqu'à 16 heures. Après quoi, elle se lança dans le nettoyage du bungalow. A 18 heures, elle quittait le Cap. Heureuse de sa journée, elle conduisait prudemment pour éviter les nombreux « nids de poule », trous plus ou moins profonds, plus ou moins camouflés par la poussière. Elle arriva au gué d'Essoukoudiak à 19 heures, au moment où le soleil n'était plus qu'un disque rouge dévoré peu à peu par l'horizon. Sur la rive opposée, les deux chauffeurs finissaient l'amarrage du bac. Elle klaxonna. Les indigènes regardèrent dans sa direction et lui firent comprendre par gestes que le bac était fermé. Elle n'en crut pas un mot. La navette terminait bien à 19 heures mais ce soir, la croyant ignorante du changement, ils entendaient l'exploiter. De fait, les hommes s'éloignaient. Ils se moquaient d'elle ! Ils étaient capables d'aller dîner dans leur village perdu, puis de revenir une heure après ! Elle n'avait pas l'intention d'attendre. Ils avaient gagné. Inès descendit de voiture et leur cria qu'elle donnerait 500 F. CFA. Les indigènes s'arrêtèrent. Elle tapa du pied. Ils abusaient ! Elle proposa 1 000F. Ils réclamèrent 1 000 F. chacun. Elle fut obligée de céder. Les Africains revinrent au bac. L'embarcation, petite, rouillée, avançait lentement le long de la corde tendue entre les deux rives et servant de garde-fou. En cas de panne de moteur, ce qui était fréquent, les indigènes s'accrochaient à la corde pour éviter la dérive, puis tiraient sur celle-ci pour faire avancer le bac à la force des bras. Au moment des courants, une vieille vedette collée comme une sangsue au flanc métallique, aidait de ses chevaux, le bateau plat. Le bac accosta. Inès embarqua sa 404. Elle traita les chauffeurs de paresseux et d'escrocs en leur glissant les deux billets de 1 000 F. par la portière. Les profiteurs répliquèrent que leur travail se terminait à 19 heures et qu'au bac de Nian-Balang, elle n'aurait pas la chance de rappeler le conducteur rentré chez lui. Inès refusa d'écouter leurs mensonges et remonta la vitre. Sur la berge opposée, elle laissa le temps aux passeurs d'amarrer l'embarcation et de disparaître en brousse pour se convaincre de la véracité de leurs propos. Le soleil disparut d'un coup et la nuit descendit en silence. Inès démarra et voulut mettre les lumières. Aucune lumière ne fonctionnait. Elle arrêta le véhicule, descendit taper sur les phares pour rétablir un éventuel mauvais contact. Aucune lampe ne s'alluma. Elle jouait de malchance ! Elle repartit de plus en plus furieuse mais plus lentement. La nuit, sans lune, était claire mais pas suffisamment pour apercevoir les trous. Inès pensait. Elle n'était pas encore à Ziguinchor !... Si le second bac était réellement arrêté, c'était une nuit à la belle étoile... Qui avait induit Martin en erreur ? Et par contre-

coup, elle-même... Elle n'aurait pas dû l'écouter... Les deux passeurs avaient raison : si le bac avait fonctionné, elle aurait croisé des camions. Il était dit que sa journée s'achèverait mal... Ce matin, l'eau dans le réservoir... Si Pierre n'était pas venu, elle n'aurait pas songé à la vérifier et serait encore au Cap. François se serait fait du mauvais sang à son sujet. A présent, Martin l'avait prévenu. Même si elle restait coincée en brousse, elle était tranquille de ce côté-là..

Quelle ironie du sort, tout de même ! Martin dont elle avait eu peur, ce Martin qu'elle soupçonnait des pires choses, l'aidait... S'il avait été coupable et s'il s'était douté de quelque chose, il aurait pu la tuer sur la plage déserte ! Sans aucun risque... La noyer pour faire croire à un accident... Heureusement qu'il était parti... Malgré tout, sa présence l'aurait indisposée... La nuit, en pleine brousse... toute seule... La piste était un vrai « coupe-gorge »., Sans lumières... Pour ça, Martin aurait été utile... C'était un peu de sa faute à lui, si elle était dans cette situation... Quelle nuit !... Quel hasard aussi... Il avait eu la même idée : constater les dégâts... En fait, sa migraine l'avait empêché de le faire, mais il s'était montré charmant ! Avec quel empressement, il s'était proposé de vérifier la voiture... La prochaine fois, elle lui demanderait de contrôler les lumières ! Elle pourrait lui demander des leçons par la même occasion ! Presque, elle l'accuserait de...

Une appréhension l'envahit soudainement. Martin lui avait rendu une visite éclair et avant de s'intéresser à sa voiture, il aurait dû s'occuper de son bungalow... Pierre avait trafiqué sa voiture ! C'était la seule explication à l'absence totale de feux... Martin avait menti, les bacs ne faisaient pas d'heures supplémentaires cette nuit... Il lui tendait un piège, mais où ? Quand ? Comment s'y prendrait-il pour la faire taire... C'était cela qu'il cherchait : qu'elle se taise ! Elle avait trop parlé... Trop parlé à une seule personne : la Chalet ! La discrète Chalet qui l'avait mise en garde par deux fois pour qu'elle se taise jusqu'à aujourd'hui ! Elle avait tout raconté à Martin ! Cette fille était complice !... Mais qu'est-ce qu'il lui avait pris de se confier à cette fille vulgaire ! Une... une putain ! Quelle imbécile elle avait été ! Dans quel guêpier elle s'était jetée !

La voiture bondissait de nid de poule en nid de poule. Inès était ballotée sur son siège, les mains crispées sur le volant, les yeux humides grands ouverts, scrutant la nuit dans la crainte de voir surgir Martin de la brousse comme un diable hors de sa boîte. Elle accéléra. Les buissons noirs défilaient sur les côtés du véhicule roulant tous feux éteints. Il croisa la carcasse déchiquetée du car rapide détruit par l'explosion des mines, longea les tranchées creusées par l'armée parallèlement à la frontière guinéenne et la fin du Parc de Basse Casamance; des ombres furtives se découpaient une seconde sur la piste lactée pour disparaître

dans la flore arborescente. Soudain, une lourde masse s'abattit sur le capot de la 404. Inès perdit le contrôle du véhicule, la bouche démesurément ouverte sous la pression de la peur qui s'échappait en cris stridents; le singe avait déjà rebondi dans les arbres. Inès avait inconsciemment retiré son pied de l'accélérateur. Le véhicule perdit de la vitesse : les freins bloquèrent ses roues et il glissa sur le sable pour terminer sa course dans les arbres du bas-côté.

La tête sur le volant, Inès pleurait, vaincue. Son corps fut secoué de sanglots pendant de longues minutes. Puis, elle se calma; un peu de courage lui revint. Elle remit le contact et fit marche arrière. Les roues patinèrent puis mordirent dans le sable en sifflant. Le véhicule reprit lentement la route.

L'angoisse étreignait la conductrice penchée sur le pare-brise. Où se cachait-il ?... Le lieu était propice à l'embuscade. La piste était coupée par l'eau devant et derrière elle... Chercher refuge dans un village ? Mais elle n'en connaissait pas ! Des sentiers s'ouvraient bien dans la végétation... Mais où menaient-ils ? Sans lumières, elle pouvait s'embourber dans les marigots, demeurer prisonnière des ronces... Et tout autour, le danger... inconnu, invisible mais glissant, rampant et clapotant de la brousse, des serpents... des crocodiles !

Inès s'en tint à la piste, au ruban clair et étroit qui la conduisait peut-être à la mort... Inlassablement, la voiture le grignotait, mais il était toujours là, mince, long, sans fin. Elle conduisait, tendue, les paupières lourdes de fatigue et de résignation. Elle était si lasse... et cette attente, pénible... Elle souhaitait presque sa fin... A la sortie d'un virage, la nuit ouvrit un œil de cyclope, blanc et brillant.

« Ils sont là ! » hurla-t-elle. La voiture cala. Elle enfouit son visage dans ses mains tremblantes pour se préserver de cette lueur mortelle à peine entrevue. « Ils » l'attendaient, sûrs d'eux-mêmes, les phares allumés pour l'effrayer davantage, comme si c'était possible... Mon Dieu, mon Dieu... Les phares ! Les phares ? Mais elle n'avait aperçu qu'une lumière... Etait-ce possible ! Elle n'osait croire à l'enregistrement de sa mémoire visuelle. Si c'était un faisceau, c'était le bac... Le bac ! Les yeux fermés; elle releva la tête. La paupière droite frissonnante s'entr' ouvrit. Les larmes embuaient la vision, l'œil ne perçut qu'un halo trouble. Inès ouvrit les yeux, cilla plusieurs fois pour faire tomber ces perles gênantes... C'était bien un phare blanc qui lui arrivait du fond de la nuit. Elle respira profondément, mais l'air lui manquait, elle abaissa la vitre. La voiture redémarra. Elle avait été folle... folle de peur ! Pierre, Francette ! Le bac, il fonctionne !... Cela lui servirait de leçon... Elle devait avoir une de ces têtes ! Elle se maquillerait un peu avant de se présenter à François... Cependant, elle serait vraiment tranquille qu'une fois sur le bac. La piste était bonne à cet endroit-là. Elle s'en était fait

la réflexion, le matin même. Son pied pesa sur l'accélérateur; son regard fixait le sable devant le capot de la voiture qui l'avalait gloutonnement.

La 404 fonçait, en suivant les « rails » creusés par les roues empruntant la seule partie praticable de la piste. La poussière se refermait sur le véhicule en blanchissant la nuit. Inès scrutait la piste et jetait un rapide regard vers la lumière salvatrice qui grossissait; elle sentait les coups de roulis de la voiture chaque fois que les roues sortaient des « rails » pour glisser sur le sable mou du terre-plein central. Le phare commençait à l'éblouir et l'attirait comme un papillon. Le phare grossissait toujours... Elle n'allait pas tarder à l'atteindre... Elle fut aveuglée un instant... Son pied relâcha l'accélérateur mais l'horreur déformait déjà son visage... Elle avait eu le temps d'apercevoir le reflet du projecteur sur l'eau. Le bac était sur l'autre rive ! et son phare la poursuivait malgré les zig-zags de la voiture.

Inès réagit trop tard, la 404 était à une centaine de mètres du fleuve; elle freina. Le véhicule flotta sur la piste lisse, emporté par son élan. Inès s'agrippait au volant, hurlait d'effroi, secouait la tête pour refuser l'eau noire qui arrivait sur elle à une vitesse vertigineuse. Elle dut tourner le volant, la voiture dérapa, se mit en travers au moment du plongeon. Inès avait tout lâché. Son cri emplit la nuit. La 404 déséquilibrée tomba sur le toît dans l'eau calme et silencieuse.

Inès, commotionnée, ne put faire aucun geste. La voiture s'enfonçait lentement. Une eau tiède et visqueuse pénétrait par la vitre ouverte. Inès respira. Un liquide gluant s'engouffra dans ses narines, envahit ses poumons. Elle toussa, toussa mais la mort s'insinuait en elle en bouillonnant; elle entendit son fils rire et chantonner « sale putain, sale putain ». « Tais-toi, Patrice », lui dit-elle avant qu'un voile noir ne l'étouffe.

De l'autre côté du fleuve, le phare du bac amarré s'éteignit.

Ce mercredi matin, le chauffeur du bac de Nian-Balang et son aide terminaient leur première heure de travail. A chaque voyage, ils constataient l'émersion croissante de deux pneus. Ils avaient longuement palabré sur leur verticalité curieuse. Comment pouvaient-ils tenir à égale distance avec le courant et les remous du bac ? Des roues auraient coulé, entraînées par leur poids et des pneus, seuls auraient été emportés depuis longtemps par les flots. Restait une troisième hypothèse : les pneus étaient boulonnés à leur voiture. Pour le vérifier, ils attendaient la marée basse. Le fleuve baissait imperceptiblement. A 8 heures enfin, leur supposition s'avéra exacte : l'eau découvrit l'arrière d'une voiture noyée sur le toît et immatriculée en « TT » — transit temporaire. Les deux indigènes sautèrent de joie : ils avaient deviné juste. A présent, ils pouvaient prévenir les autorités en connaissance de cause. Le chauffeur, fatigué de bon matin, mit le bac en panne et ordonna à son coéquipier d'enfourcher son vélo et de filer au commissariat de la ville pendant qu'il surveillerait l'épave. Pourquoi le chauffeur n'irait-il pas à sa place ? « Parce qu'il ne devait pas abandonner son navire, il était le seul maître à bord, donc le Commandant, donc le Chef et on ne discute pas les ordres du Chef ! »

L'aide obéit à contre-cœur au Chef. 15 kilomètres à vélo sur une piste ensoleillée, feraient fondre ses mollets. Il pédalait tandis que le chauffeur, un œil bientôt fermé sur le fleuve s'assoupissait à son poste de pilotage.

A 10 heures, un homme éreinté, hors d'haleine, luisant de sueur tombait de bicyclette devant le commissariat de Ziguinchor. Des agents se précipitèrent vers la loque enchevêtrée dans l'engin au milieu de la

rue, la relevèrent et lui demandèrent ses papiers. L'homme déclina son identité et sa profession. L'un des agents reconnut alors l'un de ses lointains parents, qui réclamait le commissaire. On l'emmena vers le bureau du fonctionnaire et on l'assit sur le banc crasseux placé dans le couloir. L'huissier frappa chez le commissaire et tourna la poignée de la porte vitrée. Elle était fermée à clé de l'intérieur. Le « patron » était encore occupé avec la jeune femme qu'il venait d'introduire; elle venait solliciter l'intervention du commissaire pour empêcher l'emprisonnement de son fils accusé de vol. Dans ces moments-là, le patron s'enfermait à clé pour ne pas être dérangé pendant l'étude d'un « cas délicat » et qui nécessitait, selon son propre aveu, « beaucoup de tact ».

De l'autre côté de la porte, le commissaire, debout devant son bureau, venait d'être troublé et sa journée gâchée par la faute de l'huissier. Ses efforts n'aboutirent à rien ce jour-là. Il s'était penché sur un « cas extrêmement délicat » : une belle Africaine de trente ans aux seins encore fermes, couchée sur son bureau, boubou relevé et jambes écartées; il avait fait preuve de son « tact » habituel et s'était montré si persuasif dans ses coups de reins que la quemandeuse gémissait encore de reconnaissance sans aucune raison. Le commissaire interrompu dans son travail reboutonnait sa braguette. Il pria la jeune mère surprise et un peu déçue par la célérité policière de lui débarrasser son bureau et l'assura que son fils n'irait pas en prison « pour cette fois-ci ». Il remit de l'ordre dans ses vêtements et dévérouilla la porte. La jeune femme sortit, ravie et l'homme, essouflé, entra. Le commissaire, lui-même à bout de souffle et contrarié, fit asseoir le visiteur en face de lui, de l'autre côté de son bureau-lit métallique, mit le brasseur d'air et s'empara d'un éventail pour activer le rafraîchissement d'un corps trop énergique. Il écoutait d'un air ennuyé le plaignant haletant. Une voiture dans la Casamance, wouei ? Il hôcha la tête. Il devait se rendre sur les lieux en plein soleil alors qu'il avait tant besoin de son bureau tempéré. Cela pouvait peut-être attendre : avait-il découvert un corps ? Non. Très bien. Avait-on porté plainte ? Avait-on signalé une disparition ? Non. Très bien. Le commissaire se détendit. Des voleurs, sans doute, qui, pris de peur, s'étaient débarrassés du véhicule par ce moyen. Avoir été dérangé pour rien ! En plein travail. Il aurait dû faire la sourde oreille et achever « son affaire délicate ». Il y était presque ! A présent, il lui restait une furieuse envie d'assouvissement... Dès que cet hurluberlu aurait fini sa palabre, il s'enfermerait avec Aminata... Sa secrétaire savait si bien l'apaiser.

La pensée d'Aminata le fit se tortiller sur le fauteuil.

Voyons... Cette voiture... heu ! Mais au fait, de quelle voiture s'agissait-il ? « D'une voiture à quatre roues ».

Le commissaire soupira : rien ne lui aurait été épargné. Le témoin roulait de gros yeux blancs qui illuminaient bêtement un visage dégoulinant. C'était une « TT ». Quoi ! Le commissaire bondit de son fauteuil. Une voiture de toubab ! C'est maintenant qu'il le disait, cet imbécile ! Un étranger noyé... et l'autre lui racontait sa vie ! Par Allah ! Il méritait l'emprisonnement à vie !

Le commissaire gesticulait, criait, insultait le pauvre apeuré, maudissait les générations de cet enfant de salaud !... Peut-être qu'il pouvait lui dire aussi à qui appartenait la voiture ! Certainement : la propriétaire était Madame Delon qu'ils avaient fait passer le matin.

Madame Delon ! Le commissaire faillit avoir une attaque. Il s'écroula sur son siège... anéanti. Une telle personnalité, cette femme ! Et cet imbécile ne se rendait pas compte de l'émotion qu'il lui causait !... Madame Delon, la seule toubab qu'il eut jamais serrée dans ses bras !... La femme qui avait collé son corps au sien dans une danse inoubliable... Quelle étreinte ! Ses ongles qui s'étaient incrustés dans sa chair de nègre ! Quel délice ! La seule blanche qui l'excitait de loin... D'ailleurs, rien qu'en y pensant... ! Ah, quelle femme ! Chaude comme le sable, des seins durs comme des noix de coco, une ardeur ! Il fallait faire quelque chose et très vite... La sauver, si c'était encore possible... Mais avant, il avait besoin de se calmer... de se soulager de ce désir inassouvi et réveillé par l'évocation de cette toubab... Pour cela, une seule personne : Aminata.

Il mit à la porte le préposé au bac, ordonna au garde de service de le surveiller et à l'huissier de lui envoyer sa secrétaire. Il rentra dans son bureau qu'il arpentait nerveusement oublieux de la chaleur dans l'attente d'Aminata qui n'arrivait toujours pas. On frappa à la porte. « Entre ! »

Une jeune fille, à la peau marron, vêtue d'une mini-jupe, entra d'une démarche souple en lui lançant un regard interrogateur.

— Ferme la porte à clé, lui ordonna-t-il.

Aminata comprit. Elle verrouilla la porte et s'approcha de son chef en abaissant la fermeture « Eclair » de sa jupe.

— Non, pas ça ! J'ai pas le temps... A genoux !

Aminata, soumise et consentante, s'agenouilla aux pieds du commissaire, campé sur ses jambes écartées et dont les doigts maladroits se débattaient avec les boutons de son pantalon. Doucement, la secrétaire écarta les doigts excités et se chargea elle-même du déboutonnage.

— Dépêche-toi ! Je suis pressé ! dit-il alors que la jeune fille commençait à peine sa difficile tâche.

Mais Aminata était experte, elle concentra son activité linguale sur le point le plus sensible. Tout se passa très vite et bien.

« Merci », dit-il en se reboutannant, tandis qu'Aminata quittait la pièce sans avoir dit un seul mot.

Libéré, soulagé et détendu, le commissaire s'occupa sérieusement de l'affaire Delon. Il ordonna une voiture avec chauffeur, un camion avec treuil. Le ton inhabituellement ferme et autoritaire sema la panique dans le commissariat. Tout fut près en un temps record.

Le commissaire poussa l'homme du bac sur le siège à côté du chauffeur, sauta à l'arrière de la voiture qui prit la direction de la villa des Delon, suivie du camion-treuil.

Dans la salle à manger ventilée, François Delon terminait la correction de ses copies. Il s'inquiétait du retard de sa femme. Dès la veille au soir, après la visite de Martin, il avait compris qu'elle avait manqué les bacs et passerait la nuit au Cap Skirring. Cependant, elle tardait à rentrer. Il annota la dernière copie en pensant au mensonge qu'Inès inventerait pour justifier son absence à l'usine. Mais Monsieur Papadopoulos avait tellement bon dos... Il rangea les feuilles raturées et sortit sur la route pour guetter sa femme. La voiture du commissaire s'arrêtait dans un nuage de poussière.

— Bonjour, Commissaire, dit Delon en souriant.

— Montez ! ordonna le commissaire en ouvrant la portière.

— Hé ! Comme vous y allez, Commissaire ! Je n'ai rien fait de mal, moi ! Qu'est-ce qui vous arrive ? dit-il dans son accent méridional, les mains levées.

— Vous attendez votre femme ?

— Mais oui, comment le savez-vous ? Delon regarda le treuil, puis le commissaire.

Celui-ci se montra prudent : « Elle était bien au Cap, hier ? »

— Oui, j'espère qu'elle y est toujours ! Delon redevint sérieux.

— Alors, montez ! répéta le policier.

— Il lui est arrivé quelque chose ? (Le commissaire le regardait, muet) Elle a eu un accident ? Dites, commissaires ? C'est ça, hein ? Est-ce grave ? Où est-elle ? — Delon s'affolait, penché vers le policier.

— Dans la Casamance, peut-être. Montez !

Delon n'était pas cardiaque, mais ces mots l'étourdirent un instant; il se passa les mains sur le visage en murmurant : « Nom de Dieu, de nom de Dieu ! »

— Un instant... je.. je vais prévenir la bonne... pour le petit, vous comprenez ?

Le commissaire ne comprenait pas mais le laissa partir en courant vers sa villa. Quelques secondes après, Delon retraversa le jardin et se jeta dans la voiture qui démarra sur les chapeaux de roues entraînant le camion dans son sillage poussiéreux.

Durant le trajet, Delon se fit répéter les faits. Il n'arrivait pas à réaliser. Il vivait un cauchemar dans le véhicule qui fonçait sur la latérite

La voiture mit trente minutes pour atteindre le passage de Niamalang. Quelques voitures stationnaient, décidées à traverser; le chauffeur du bac fut éveillé par son collègue. Debout sur la rive, Delon et le commissaire observaient l'arrière de la voiture plantée dans le fleuve. C'était bien sa Peugeot 404. Mais où était Inès ? Avait-elle eu le temps de sortir ? Elle nageait si bien... Le courant l'avait peut-être entraînée plus bas ou plus haut... Elle était saine et sauve quelque part sur un îlot ou accrochée aux racines d'un palétuvier, morte de fatigue et de peur...

« Inès ! » Delon hurlait le prénom de toutes ses cordes vocales.

— Ne vous fatiguez pas inutilement, Monsieur Delon, conseilla le commissaire, attendez le retrait de la voiture.

Le camion-treuil, plus lourd, arriva quinze minutes plus tard. Il grimpa sur le bac qui se dirigea vers l'épave. Le bateau se maintenait presque immobile sur le fleuve calme pendant que les mécaniciens fixaient le câble au chassis de la 404. Le bac fit machine arrière. Sous le choc, la voiture ensablée par l'avant, tourna sur elle-même, le toît et le capot émergèrent puis coulèrent à nouveau. Le bac accosta; le camion en descendit en laissant filer le câble, puis, une fois bien calé sur la piste, le treuil tendit le filin et commença l'embobinage, sous le regard des badauds.

Les indigènes apparaissaient de tous côtés, comme par enchantement; les palétuviers donnaient naissance à des enfants nus et excités, les buissons accouchaient silencieusement de femmes enroulées dans des pagnes, porteuses de bassines et émail, de « canari » ou de calebasses, un baluchon en équilibre sur la tête ou un enfant ficelé dans le dos. Trépignant et palabrant, la foule croissait à vue d'œil.

La 404 sortait des flots à reculons pour s'enfoncer mollement dans la boue noirâtre de la berge; de l'eau trouble s'échappait des fentes des portières. A première vue, elle était vide. Delon ne savait s'il devait s'en réjouir ou s'en plaindre. Il fallait attendre la fin des derniers mètres de la rive spongieuse.

Un petit Noir, nu et maigre, s'élança vers l'auto, pataugea dans la boue, s'agrippa à la poignée de la portière avant, et s'aidant de sa prise, bascula à mi-corps dans l'ouverture; dans le mouvement de recul effrayé, sa tête heurta la partie supérieure du cadre métallique. Il tomba assis dans la vase, se releva d'un bond et s'enfuit, désarticulé, en criant dans son dialecte. Quelques femmes contaminées par l'épouvante, poussèrent des cris aigus et disparurent dans la brousse; d'autres, pétrifiées, roulaient des yeux fous sur le véhicule maudit venant vers elles. Les hommes, le commissaire et Delon comprirent la cause de cette folie générale : le corps était encore dans la voiture.

Le fonctionnaire s'avança vers la 404 en précédant Delon, hébété, les bras ballants, les épaules voûtées par la douleur. La foule s'était tue. Le commissaire se pencha à l'intérieur du véhicule. A la vue du spectacle, le sang se retira du visage. Dans ces cas-là, un Noir ne pâlit pas, mais devient gris. Ce fut une figure cendreuse qui se tourna vers Delon. Celui-ci remarqua la décoloration du commissaire. Il en eut mal au cœur, ouvrit la portière d'une main tremblante. Quelques crevettes encore vivantes tombèrent à ses pieds. Il n'en fut point étonné : la Casamance regorgeait de ce genre de crustacés exportés dans une grande partie du monde.

Delon s'attendait au pire mais ce qu'il vit dépassait l'imagination. Il lui fallait du mal à reconnaître sa femme dans ce corps gonflé et noirci de pourriture, affreusement mutilé. Les chairs étaient rongées, grignotées parfois jusqu'à l'os, surtout aux cuisses et aux mollets; les pavillons des oreilles avaient perdu leur lobe, la chair restait dentelée. Des centaines de mandibules voraces avaient travaillé pendant la nuit. A présent, hors de leur élément, les crevettes agonisaient en continuant leur festin infernal; certaines chutaient sur le tapis recouvert de crustacés, gris et translucides, arrondis et immobiles, fossiles repus.

Malgré les filaments de chair, l'entaille des muscles et l'état de décomposition du corps, aucun miasme ne s'élevait encore du cadavre. Delon contemplait, fasciné d'horreur. Puis, il voulut regarder une dernière fois le visage. Sans aucune répulsion, il passa ses doigts sur les joues de sa femme pour les débarrasser de leur gangue visqueuse. La pâte glissait sur la chair qu'elle avait protégée. Cela le consola. Son atroce besogne se porta ensuite sur les paupières. Doucement, ses doigts poussaient la vase grasse vers l'extérieur du visage. La couche devait être plus épaisse car les paupières ni les yeux n'apparaissaient. Il caressait machinalement, aveuglément quand il réalisa l'écœurante vérité : ses doigts ne travaillaient plus au niveau des arcades sourcilières mais creusaient dans l'orbite vide. Les paupières et les yeux avaient été dévorés par les crevettes et les cavités oculaires s'étaient comblées de limon.

Delon se retira vivement de la voiture, fit deux pas vers le fleuve et vomit.

Le commissaire le reconduisit paternellement dans sa propre voiture où il le fit asseoir, puis partit aux informations.

Le convoi — la voiture du commissaire et le camion remorquant la 404 avec le cadavre enveloppé dans une bâche — roulait en direction de Ziguinchor.

Assis à l'arrière, à côté de Delon, le policier communiquait à ce dernier les renseignements recueillis et ses premières impressions en attendant le complément d'enquête.

« La défunte, votre femme » avait eu une défaillance au volant et s'était tout simplement noyée. « C'était trop bête, wouei ». En vérité, le commissaire parlait sans croire à ce qu'il disait : dans une telle hypothèse la 404 serait restée sur ses roues, le courant n'étant pas suffisamment fort pour la basculer... ou bien la défunte, s'était suicidée !... Elle avait foncé droit dans le fleuve, puis, prise de peur au dernier moment, elle avait voulu redresser et la voiture avait capoté ! Delon n'écoutait plus. Il réfléchissait.

Un paysan avait entendu par deux fois une voiture, très tard dans la nuit, l'une venait de la ville, l'autre s'y dirigeait. Le témoin n'avait pu préciser l'heure, ne sachant pas lire, il ne possédait pas de montre et la nuit était sans lune.

C'était un indice. Il faudrait lancer un appel à témoin. Mais Delon n'en attendait aucun résultat. Les chauffeurs noctambules ne se découvriraient pas. Un Africain aurait peur, même innocent... Un Blanc... tiendrait à garder l'anonymat !

Delon connaissait le nom du coupable, il n'y avait pas eu d'accident et Inès ne s'était pas suicidée. Elle avait roulé vite, trop vite pour fuir quelqu'un ou quelque chose, oubliant toute prudence !... Comment s'y était-il pris ? C'était incroyable, inimaginable !... Martin !... Martin seul, avait intérêt à la disparition d'Inès ! Il aurait dû l'écouter, il aurait dû... Mais à quoi bon, maintenant ! Comment faire éclater la vérité ? Aucune preuve, aucun témoin... Que des soupçons... Non ! Une certitude ! Mais qui le croirait ? Personne. Tous se ligueraient contre lui, tous défendraient l'innocent Martin... si docile, si éprouvé ! Mais pourquoi avait-il fait ça ?... Il était fou !... Reste à prévenir les Berthier... Téléphoner à Paris... Annuler leur voyage... Leur apprendre la nouvelle... Lui demander conseil... Porter plainte ! Porter plainte contre X, tout de suite, prendre les devants.

—C'est un terrible accident, trop terrible même, soupira le commissaire qui avait repris sa jolie pigmentation caramel.

— Non... Je n'y crois pas... Je vais porter plainte contre X, dit Delon d'un ton ferme.

L'étonnement fit saillir les yeux du commissaire.

— Comment, Monsieur Delon ? Avant d'en savoir davantage vous accusez ce... comment l'appelez-vous ?

— Je n'accuse personne, mais je porte plainte contre X ! répéta Delon, excédé par la bêtise de l'autre.

Le fonctionnaire se le tint pour dit. Monsieur Delon ne semblait pas enclin à la palabre et le chagrin devait le troubler au point de se contredire. Le toubab déclarait n'accuser personne mais portait plainte contre « Ixe » ! Personnellement, il n'avait jamais entendu parler de ce Ixe, mais Delon paraissait le connaître, et lui en voulait.

Le convoi passa par le nouvel hôpital pour y déposer le corps. Il était impensable de ramener le cadavre à la villa. Le médecin africain de service fut heureux de mentionner la livraison du cercueil plombé commandé par le Gouverneur et arrivé la veille de Dakar dans la soute du « Cap Skirring ».

Puis, tandis que le camion conduisait la 404 accidentée au garage pour la vérification mécanique, le commissaire amena Delon à son bureau d'où celui-ci pourrait téléphoner à Paris. Il fallut une demi-heure d'attente pour établir la communication avec l'officier de police Berthier. Delon lui fit part de son malheur et, plus discrètement, de ses soupçons. Berthier compatit et proposa de l'aider : il viendrait lui-même sur place pour enquêter et il n'aurait aucune difficulté à obtenir les autorisations nécessaires. Delon refusa par politesse, mais son ami insista. Ils se verraient à Dakar vendredi comme prévu, où ils parleraient plus librement, et porter plainte était une nécessité. Delon remercia et raccrocha.

Le commissaire offrit de le reconduire chez lui. Dans la voiture, Delon décida de quitter la ville pour Dakar dès le lendemain midi par le « Cap Skirring » en emportant le cercueil. Il envisagerait l'inhumation plus tard... L'éloignement lui éviterait de répondre aux questions embarrassantes suscitées par sa plainte... L'après-midi s'annonçait chargé... Beaucoup de formalités à accomplir... S'occuper des billets, des bagages, de Patrice. Patrice ! Comment allait-il réagir à l'absence de sa mère. Pauvre petit... Le Consul et les autorités locales l'aideraient... Tout de même, en arriver à accuser Martin... Il n'avait pas mentionné le nom au téléphone, par prudence... La nouvelle de l'accident s'était probablement répandue dans la ville... Les services d'information indigènes fonctionnaient mieux que le téléphone... Les visites n'allaient pas tarder... Une très mauvaise journée en perspective... Et parmi celles-ci, celle de Martin !

Delon ne savait s'il désirait une enquête pour confirmer l'innocence de son ami ou faire éclater sa culpabilité. Il était 13 heures quand il referma la portière du véhicule en remerciant le commissaire.

Monsieur de Troissène, l'artiste peintre, sortait de chez lui pour déjeuner à l'hôtel « Plein Air » quand il vit Delon. Le gros homme se dirigea vers le nouveau veuf, d'un air grave.

— Je viens d'apprendre l'affreuse nouvelle, Monsieur Delon, j'en suis tout bouleversé... Permettez-moi de vous présenter mes sincères condoléances... pour vous et votre fils... le pauvre petit...

Monsieur de Troissène serra vigoureusement la main de Delon et souleva son chapeau comme pour libérer le surplus de sympathie qui y aurait trouvé refuge. Du vieux visage bouffi et du grand corps obèse, émanaient une tristesse si sincère que Delon, ému aux larmes par ce témoignage spontané, murmura quelques mots de remerciement et s'en fut vers sa villa. Le vieil homme reprit la direction de l'hôtel, satisfait de son petit couplet. Il s'en était tiré à merveille. Il avait craint de se trahir par un sourire au moment où il s'était dit que « l'emmerdeuse Delon en large » avait eu une fin digne d'elle. Quoi de plus naturel, en effet, qu'une mort par noyade pour une emmerdeuse ! Il allait, vêtu d'une chemise tombant sur le pantalon, ruminant son bon mot sous sa calvitie éternellement couverte du panama.

Au même instant, le speaker de la Radiodiffusion Nationale pleurait en annonçant la nouvelle qui consternait le monde depuis ce matin de novembre et allait consterner tous les Etats africains pourvus d'une Radiodiffusion n'émettant que très tôt le matin, à 13 heures et à partir de 18 heures, afin de ne pas troubler le travail des fonctionnaires qui avaient la fâcheuse habitude de poser un transistor-radio sur leur bureau.

La nouvelle avait affolé les télescripteurs des Etats très-développés : le général De Gaulle venait de mourir. Tous les drapeaux du monde étaient déjà en berne et le lendemain serait une journée de deuil national.

Les anciennes colonies françaises d'Afrique, touchées au plus profond de leur brousse selon les speakers, par la disparition du champion de l'indépendance, rivalisèrent de chagrin. Un Etat décréta une journée de deuil comme en France, un autre deux, un autre, plus prolixe, une semaine et le dernier ne lésina pas : ce furent quarante jours. Ces journées de deuil national consistèrent à assister à une messe dite pour le repos du Général et à abaisser le drapeau national de quelques centimètres ou de quelques mètres selon la hauteur des mâts, à hisser au même niveau le drapeau français, confectionné en toute hâte, sur lequel le blanc était vraiment blanc et dont la disposition tricolore rappelait celle de l'emblême des Pays-Bas.

En pénétrant dans le hall de l'hôtel Plein-Air, Monsieur de Troissène découvrit l'énorme Madame Paquotte en larmes, avachie sur le comptoir du bureau de la réception. Il fut déçu par le visage de petite fille tourné vers lui. L'héritière de l'hôtel était déjà au courant de l'accident. Il aurait aimé vexer la plus mauvaise langue de Ziguinchor en lui apprenant une nouvelle encore inédite, mais il arrivait de toute évidence trop tard.

— Bonjour, Madame Paquotte, dit-il sur un ton chantant, je vois que vous êtes au courant...

— Oh, ne m'en parlez pas ! Quel malheur... Quel malheur ! Elle esquissa un sanglot.

— Allons, allons, ne vous mettez pas dans des états pareils ! Sa main s'enfonça dans le gras de l'épaule quand il la tapota.

— Quelle catastrophe ! C'est une perte pour le monde entier...

— Vous exagérez tout de même !

— Oh non ! Pas du tout... Si vous aviez entendu la radio... Les commissures des lèvres s'abaissèrent sous l'effort de rétension du sanglot.

Que la nouvelle de la mort de Madame Delon fût annoncée à la radio surprit à demi l'artiste : Madame Delon était membre du LIONS' par alliance et le Club avait le bras long quand il le fallait. Les obsèques seraient grandioses... Mais de là, à croire que le monde entier !... C'était par trop exagéré !

— A-t-on donné des éclaircissements sur les causes de l'accident ? demanda-t-il.

— Une embolie... dit-elle en hoquetant.

— Ah, voilà qui explique la noyade !

— La noyade ? s'étonna la grosse Paquotte... Il n'y a pas eu de noyade. Il... il est mort assis dans son fauteuil... en faisant une réussite. Elle se tamponna les yeux de son fin mouchoir.

— Bon sang ! Encore un mort ! — Monsieur de Troissène était stupéfait — mais je croyais que vous parliez d'Inès Delon... Qui donc est mort ?

— Oh, Inès, ce n'est rien, dit l'émotionnée, avec un geste de dédain. Comment ! Vous ne savez pas ? Mais le Général de Gaulle... à Colombey.. ce matin. Mort ! Vous vous rendez compte !

La robe moulante frissonna; Madame Paquette posa sa tête sur son bras pour pleurer à même le comptoir. Les quatre-vingt dix kilos de graisse tenaient ridiculement accrochés au bureau par cet unique membre et étaient secoués davantage par l'effet de surprise de la disparition du Général que par une peine sincère. Madame Paquotte n'oubliait pas que la situation actuelle — très délicate — de son commerce était un peu la faute de De Gaulle.

En effet, bien que gaulliste de sang par son père, elle ne pardonnait pas au général sa politique d'indépendance. Ses parents avaient travaillé pour monter cette affaire en pensant la lui léguer; or, le terrain ne leur appartenait plus; s'ils vendaient l'hôtel, ce serait pour rien; ils connaissaient des difficultés financières : les impôts étaient lourds et le nouvel état était mauvais payeur. Il prenait son temps pour payer ses dettes. Avec le système des Bons d'hébergement, le découvert s'élevait à près de cinq millions de francs CFA. Une petite fortune ! Du temps de la colonisation, ils n'avaient jamais eu un tel arriéré. Mais tout avait changé ! Ils n'étaient plus les maîtres. Les boys étaient déclarés à la sécurité

Sociale, les horaires et les salaires réglementés, il y avait des contrôles ! C'était tout juste s'il ne fallait pas surveiller son langage quand on s'adressait à ces sauvages ! Quelle déchéance !... Puis, elle se raisonnait. Elle se disait que De Gaulle avait fait ce qu'il jugeait bon : l'Indépendance... Et aujourd'hui, il était mort ! Mort ! Lui ! C'était le monde à l'envers. Elle-même était toute retournée.

Monsieur de Troissène souriait. Il ne comprenait pas l'immense douleur de cette impérialiste éléphantesque, fille d'impérialistes, pour un homme qui les avait dépossédés. Personnellement, la mort du Général le laissait froid. Il plaisanta :

— Elle est enfin morte, cette peau de...

Il n'aurait jamais dû dire cela. Madame Paquotte le regarda, interloquée. Elle croyait avoir mal saisi la grossièreté du peintre. L'insulte parcourut lentement les circonvolutions de l'énorme cerveau avant de déclencher le déclic de la conscience.

Alors, Madame Paquotte manqua d'air. Elle ne parvenait pas à prononcer son « Comment ! » scandalisé; ses lèvres ne demandaient qu'à l'articuler mais la gorge refusait son concours; ses mains relevées battaient l'air, ridiculement petites et semblables aux ailes d'un oiseau nouveau-né essayant ses mouvements d'envol. L'hébétude, la colère, la haine bouillonnaient silencieusement dans le chaudron charnel. A présent, les joues tremblaient, le double-menton tremblait, les seins tremblaient, tout tremblait sous le regard amusé et paternel du vieil artiste.

La tête au chignon blond ondulait à la recherche d'air ou d'aide, puis elle devint rouge. Les yeux se posèrent sur les tableaux pendus dans le hall. Celui de gauche représentait des cases, celui de droite, des pirogues sur la Casamance, tous deux œuvres de Monsieur de Troissène, de ce scélérat qui la contemplait, impassible. Cet homme qui avait osé insulter le plus grand des Français ! Touchée au plus profond de sa graisse, Madame Paquotte se rua sur la peinture de droite, la plus proche. Telle une Walkyrie d'opéra réclamant vengeance, elle tira sur le cadre. Le tableau son clou et du plâtre tombèrent sur le sol où un coup de pied les propulsa dans le jardin. Puis, avec un cri de joie sauvage, soufflant comme un taureau, ébranlant le dallage de sa fureur, elle se jeta sur l'autre mur. Le tableau était accroché trop haut; qu'importe ! D'un saut, les cent quatre vingt livres de la patriote farouche s'élevèrent à trente centimètres du sol. Ils ne restèrent pas longtemps en suspension, mais suffisamment pour qu'une main revancharde donnât un coup mortel au tableau qui chuta aux pieds de la révoltée. Celle-ci se baissa pour empoigner le chef-d'œuvre du traître; dans son mouvement, la fermeture à glissière du dos de la robe ne put supporter la pression des chairs tumultueuses : elle éclata, dévoilant l'attache large et robuste du soutien-gorge renforcé comprimant la graisse.

Monsieur de Troissène admirait l'excitation du corps ordinairement apathique. Il lui plut. C'était le genre de femme qui pouvait encore supporter sa propre obésité. Baissée et dénudée, Madame Paquotte lui donnait des idées.

L'autre, inconsciente de son indécence, envoya la seconde peinture rejoindre la première dans le jardin, puis pria Monsieur de Troissène de « foutre le camp ».

L'artiste dévorait des yeux cette poitrine vivifiée, le corps à la taille enfin creusée par l'essouflement, cette carnation blanche et pure, ses lèvres minces comme des lames de rasoir... Mais le gros duvet de la lèvre supérieure le calma. Il passa en souriant devant la blonde échevelée et ramassa au passage ses chefs-d'œuvres à restaurer. Il en était quitte pour se faire la cuisine.

Madame Paquotte, mitraillant du regard la grande silhouette qui s'en repartait tranquillement, se sentit soulagée. Elle mit ce bien-être sur le compte du défoulement; elle ne se rendait pas compte que la robe déchirée libérait sa chair comprimée. Elle respirait mieux.

Elle appela Samba, un des boys du bar, et lui ordonna d'abaisser les drapeaux qui flottaient sur le toît du bâtiment. Samba, en retenant son rire, lui signala les dégâts vestimentaires. Plus calme, elle monta dans sa chambre pour changer de robe et prendre un bain. En réalité, elle se douchait, debout dans la baignoire : sa corpulence l'empêchant de s'y asseoir. Un jour pourtant, elle avait voulu se mettre à l'épreuve : elle réussit à s'asseoir dans le sanitaire mais il lui fut impossible de se relever. Malgré le savon, son corps faisait ventouse. Elle avait crié « A l'aide ! ». La fatou et son mari avaient vidé la baignoire avant d'en retirer une ronde nudité au bord de l'évanouissement.

Une fois douchée et habillée elle descendit réjoindre la famille dans la salle à manger commune. Le chagrin, la fatigue et la colère creusaient son estomac. Elle se hâta de le combler.

Par ce chaud après-midi de novembre, la Mort et son cortège de réflexions philosophiques parcoururent Ziguinchor.

Bouleversés par la disparition des deux personnalités ou feignant de l'être, les Français s'intéressèrent d'abord à celle d'Inès Delon, géographiquement plus proche. Les toubabs, comme des corbeaux blancs s'abattaient sur la maison endeuillée.

On voulait savoir.

Comment se sentait Delon ? Et Patrice ? Le pauvre chéri... Mais comment une telle chose avait-elle pu se produire ? Que pouvait-on faire à présent ? Quand les obsèques seraient-elles célébrées ? Où ? Comment ? Delon partait ! Déjà !... où ? Pourquoi ?... Il avait raison; cela lui changerait les idées. Il avait tort : où qu'il aille, il emporterait ses idées avec lui... Il savait ce qu'il avait à faire... Pouvait-on voir le corps ? Il paraît qu'il...

Puis, on consolait.

Inès n'avait pas souffert ! Pensez-vous ,une noyade !... On meurt immédiatement étouffé... Quand les crevettes se mirent à la dévorer, elle était certainement morte ! Heureusement ! Imaginez-vous le contraire...

Enfin, on faisait des rapprochements flatteurs.

Quelle série noire ! D'abord, Madame Martin, puis, De Gaulle, et maintenant, Inès !...

On arrivait les larmes aux yeux, les condoléances aux lèvres et la sympathie fleurie aux mains. La femme du Consul s'était dérangée en personne : le corps étant à l'hôpital, sa sensibilité n'était pas en danger. Elle apporta les mêmes roses qu'elle avait fait porter à Martin par son mari. Si l'hécatombe continuait à cette allure, son jardin n'aurait plus

une seule fleur pour la Noël, mais elle ne pouvait pas offrir à l'un et pas à l'autre.

Puis, on s'éternisait dans la salle à manger, dans laquelle on pénétrait peut-être pour la première fois; on parlait des accidents qu'on avait eus, des amis morts dans des circonstances étranges ou comiques, on soupirait beaucoup et on partait en répétant les mots d'introduction.

Bien que retardé dans ses préparatifs de départ par le défilé éploré, Delon fut poli avec tout le monde mais se montra quelque peu réticent avec Martin, son frère de douleur.

En début de soirée, les visites cessèrent. Delon mit à profit l'accalmie pour rédiger la lettre au Procureur de la République, en espérant être entendu.

Dans le jardin, Patrice jouait toujours avec sa petite voisine africaine, — « sa sale putain », comme il l'appelait — qui riait de tous ses quatre ans aux facéties du toubab, les doigts repliés sur le grillage de la clôture de séparation. Il faisait si bien le clown hurleur que son père, gêné par le tapage, vint le calmer.

— Patrice, mon grand, ne crie pas comme cela; tu sais que maman n'aime... n'aimait pas ça... Tu sais que, de là-haut, maman voit tout ce que tu fais.

Delon avait expliqué à son fils que « maman était partie très, très loin ». Depuis, Patrice s'en donnait à cœur joie : maman partie, c'était aussi le départ des gifles. Papa ne frappait pas mais le raisonnait. Le garçonnet regardait son père agenouillé et la main que celui-ci avait pointé vers le manguier en disant « là-haut ». Maman était donc revenue ! Patrice leva la tête vers les branchages et s'approcha du tronc.

— Je la vois pas, papa ! Où elle est, maman ?

Le cou tendu, il grimaçait d'efforts. Il scrutait les branches une à une, il avait beau écarquiller les yeux — son strabisme divergent élargissant son champ de vision — il ne voyait rien.

Patrice ne comprenait plus. Son père apercevait sa mère tantôt dans le manguier, tantôt dans le ciel. Le ciel était clair et sans nuage; maman tenait à la fois de la mangue et de l'avion et lui, ne voyait rien, n'entendait rien. Et maman entendait ? On allait le savoir tout de suite. Il s'approcha du grillage et murmura « sale putain ! ». Abiétou éclata de rire. Patrice resta immobile puis répéta l'insulte à voix haute, en jetant un regard craintif vers le ciel, prêt à rentrer la tête dans les épaules. Il ne se passa rien. Alors, il la cria et sut que son père lui avait menti : maman n'entendait rien.

Libéré de sa crainte, il sautillait devant la clôture en rythmant de ses mains les grossièretés les plus diverses. Une gifle lui coupa le souffle et la vision : maman était revenue ! Il rouvrit les yeux et vit son père, l'œil sévère.

Maman ne reviendrait plus jamais : papa venait de la remplacer.

La conférence sur Madagascar organisée par le Rotary Club n'obtint pas le succès escompté et le Club perdit de sa brillance à cause de la femme du Consul de France qui se conduisit en « femme légère ». Peu de gens y assistèrent et moins encore l'apprécièrent.

Le cinéma Rex fut l'une des causes de cet absentéisme discourtois. Le titre du premier film de la soirée : « Le viol des vierges » était trop alléchant; les violences subies par de jeunes filles innocentes hurlant d'effroi devant le danger inconnu firent salle comble; de plus, le lieu de la conférence était peu engageant : le Vox était un cinéma bon marché et fréquenté seulement par les indigènes. Les fauteuils en bois branlaient et le mur du fond de la salle servant d'écran, blanchi à la chaux, était lézardé.

Quelques curieux attendaient le trésorier du Club et l'ouverture des guichets en compagnie du Président Tasseur et de sa femme, toujours aussi timides, toujours aussi amoureux.

Dès qu'une vingtaine de fauteuils fut occupée, la conférencière monta sur scène pour présenter son film en couleurs et en 16 mm. C'était une femme à l'abondante chevelure blonde malgré ses soixante et quelques années, vêtue d'un chemisier blanc et d'un pantalon noir. Micro en main, elle récita son discours. Un murmure d'admiration salua l'endurance et le courage de la « mémé » aventurière. Elle conclut modestement que son film avait obtenu partout un gros succès et qu'elle s'excusait de finir son tour du monde par Ziguinchor. On la crut sans la moindre hésitation dès les premières images du film : la conférencière y apparut avec un visage rajeuni de dix ou quinze ans, le temps sans doute de faire le tour du monde.

Les spectateurs déchantèrent, — ils eurent l'impression d'avoir été volés. La femme du Consul, peu intéressée par la projection tardive, se rapprocha d'une de ses amies pour discuter des récents événements. Trompée par l'obscurité de la salle, elle s'assit sur un siège dépourvu de dossier. Quand elle voulut s'adosser, elle bascula, cul par-dessus tête, dans un grand cri. La séance fut interrompue pour permettre à la malheureuse de reprendre une attitude décente.

L'incident porta préjudice et à la femme du représentant officiel de la France et au Rotary Club. Celui-ci fut accusé par de mauvais esprits de faciliter les parties de jambes en l'air de celle-là.

Vexés mais vindicatifs, les Rotaryens attendaient le bal du Lions Club pour répandre leur venin.

Couché dans sa cabine, François Delon attendait le signal : un long hurlement de sirène annoncerait l'arrivée du convoi mortuaire sur le

quai. L'ambulance apporterait le cercueil peu de minutes avant le départ du bateau. Il s'évitait ainsi de nouveaux témoignages de sympathie et des flots de larmes qui l'avaient déjà inondé, la veille.

Mais on respecta sa douleur et personne ne vint troubler son attente.

Patrice se promenait sur le pont arrière du « Cap Skirring » sous l'œil bienveillant du barman; les Africains s'entassaient sous les bâches du pont avant avec leurs colis de pagnes, leurs calebasses, leurs bassines et couffins.

Il était 12 h 45.

A vingt mètres du bateau amarré, une foule d'amis endimanchés s'étalait le long des docks, à l'ombre des auvents de tôle ondulée; la plus grande partie d'entre eux sortait de la cathédrale où une messe venait d'être célébrée à la mémoire du Général De Gaulle. Ils attendaient, suants et piétinants, parlant à mi-mots tant les bouches étaient sèches. L'ambulance passait le portail du quai des douanes lorsque la sirène hurla, un hurlement plaintif et lugubre. La foule frissonna et se détacha des bâtiments. Le gros véhicule blanc vint s'arrêter devant la passerelle.

Le Gouverneur de la Région avec ses médailles, le Président du Lions Club et les hommes porteurs de l'insigne du Club au revers de la veste, formèrent une haie d'honneur. Madame Dupuis, la femme du Proviseur, et Madame Hélène Blanchot, la maîtresse attitrée de M. Mercier, portaient la couronne de primevères et de pensées que les « Lionnes » avaient confectionnée hâtivement de leurs mains; la gerbe, mauve et jaune, pour respecter les couleurs du Club, était épaisse et ronde comme une bouée de sauvetage, l'hommage rendu à la noyée y perdit beaucoup de sincérité.

Les infirmiers, éblouissants de blancheur, retirèrent le cercueil plombé de l'ambulance. Le gouverneur sourit de contentement, mais il pensait déjà à retéléphoner à Dakar pour en commander un autre; des sanglots éclatèrent; Mesdames Dupuis et Blanchot déposèrent la couronne sur le cercueil aussitôt hissé sur les épaules; la gerbe glissa et encercla la tête d'un des porteurs. Monsieur Papadopoulos avait déposé un bouquet de roses rouges pour remercier une dernière fois la compétence de sa sécrétaire-attachée de direction qui défendait si bien les intérêts de son usine de crevettes, de ces crustacés qui s'étaient horriblement vengés.

Delon accueillit la dépouille de sa femme du haut de la passerelle. Les porteurs durent manœuvrer et présenter leur charge de biais; le coffre tanga, roula sur les épaules, manqua de tomber dans la Casamance, retrouva son équilibre et disparut prudemment dans les flancs du navire.

Les infirmiers débarquèrent, enfin. La passerelle fut retirée; la sirène

hurla par trois fois pour prévenir les pirogues et le bac. Le moteur faisait vibrer la carcasse métallique, l'ancre fut relevée et le « Cap Skirring » se détacha lentement du quai.

Delon apparut au bastingage du pont arrière; Patrice saluait joyeusement la foule. C'était son premier voyage sur le bateau qu'il venait souvent admirer.

Sur le port, s'agitaient des mains et des mouchoirs...

Le « Cap Skirring » ne fut plus qu'un point blanc perdu dans le bleu de l'horizon. L'eau, ridée à son passage, mourait en ondes tristes sur les rives boueuses.

EN BROUSSE

Le canon s'est tû.
Les tam-tam battent la joie de vivre.
Les chants montent à l'assaut de la nuit étoilée.
Les pieds nus martèlent le sable encore tiède.
Le rire scintille à la lumière des torches.
Le village est en liesse.
Mais le danger n'a pas disparu. Il s'est assoupi de fatigue. Un rien peut l'éveiller.
Pourtant, ils crient, ils dansent. Ils vivent.
Inutile de fuir.
Allah est Tout-Puissant : Allah donne la vie; Allah la reprend.
Telle est sa volonté.
Allah leur prodigue ses nuits fraîches.
La dernière, peut-être...

Ce samedi après-midi, l'officier de police Berthier posa pour la première fois le pied sur l'aérodrome de Ziguinchor. Il suivit les rares passagers du D.C. 3 vers le bâtiment blanc surmonté de banderoles portant en lettres noires différentes inscriptions : « Bienvenue du Président Mobutu — Kasoumeï Mobutu — Vive le Zaïre ».

Le Président de la République Démocratique du Congo arrivait le lendemain dans la ville pour terminer son voyage officiel de trois jours au Sénégal. Delon avait eu quelques difficultés à réserver une chambre pour son ami : l'hôtel « Plein Air » avait été retenu pour l'illustre visiteur et sa suite; mais un changement de dernière minute libéra l'hôtel : Monsieur Mobutu logerait chez le Gouverneur.

Berthier, muni d'une valise marron, traversa le hall d'arrivée et descendit les marches de ciment au pied desquelles finissait ou commençait l'asphalte. Il suait dans son costume d'alpaga. C'était son premier voyage en Afrique et il ne s'était pas encore fait à cette chaleur humide, moins humide ici qu'à Dakar où à la sortie du Boeing 727 climatisé, lui et sa femme, avaient eu l'impression d'entrer dans un four. Delon leur avait assuré qu'une fois habitués, ils supporteraient facilement un gilet au coucher du soleil. Berthier ne demandait qu'à le croire.

Une vieille Peugeot 403 grise, marquée d'un cercle jaune numéroté sur la portière avant, s'arrêta dans un bruit de ferrailles. Berthier grimpa dans le taxi et pria le chauffeur de le conduire à l'hôtel « Plein Air ». Brinquebalant sur le siège de cuir rouge, il se remémora l'entretien avec Delon, abandonné à Dakar avec sa peine et un fils énervé par l'absence de compagnons de jeu. L'affaire s'annonçait délicate et difficile : suppositions, soupçons et compagnie... Rien de précis, rien de solide. Il avait

juste eu le temps de passer à l'Ambassade de France pour consulter le fichier des coopérants... Rien d'intéressant. Le secrétaire l'avait mis au courant de toutes les histoires de coucheries de Ziguinchor, lui avait donné des détails intimes pour démontrer l'efficacité des services de renseignements.

Berthier s'était décidé pour l'attaque de face. Sans attendre la demande d'enquête du Procureur de la République, qui ne devrait plus tarder, il se présenterait comme inspecteur. Son arrivée troublerait la paisible communauté, des langues se délieraient, des accusations circuleraient et lui, attendrait les réactions de Martin. D'après Delon, Martin paniquerait et se trahirait... S'il était vraiment coupable... Or, tout le problème était là.

Il regarda défiler le paysage. Des palmiers, des grands arbres touffus, des fleurs, des cases en terre rouge au toit de paille, des bungalows en ciment et tôles ondulées; des sentiers plutôt que des rues découpaient des îlots de masures, tandis que le taxi roulait sur le bitume rectiligne bordé de mâts porteurs des drapeaux du Sénégal et du Zaïre.

Le chauffeur accéléra dans la longue ligne droite de Boucotte, bordée de cocotiers au tronc ridé, blanchis à la chaux sur une hauteur de deux mètres, passa devant le Commissariat, laissa à sa gauche la Place de la Gouvernance ombragée par le gigantesque fromager, tourna à droite et stoppa devant l'entrée de l'hôtel. Berthier paya les 100 F. CFA réglementaires pour toute course effectuée en ville, et descendit.

Devant le portail blanc au double battant grand ouvert flanqué de deux vasques fleuries, des « banas- banas » — vendeurs à la sauvette — avaient étalé à même le sol des statues d'ébène et de bois rouge, des figurines en ivoire, un troupeau d'éléphants de bronze, des masques, des colliers, des sabres, des tam-tam. Les vendeurs se ruèrent sur le touriste, peu au courant des prix mais mis en garde par Delon : il fallait diviser au moins par dix le prix demandé pour être sûr de ne pas être escroqué.

— Regarde, patron... Masque 15 000... Tiens : très zoli bronze, trop zoli même... Il vaut 10 000 mais z'ai besoin d'arzent. Donne 5 000... 5 000 seulement... C'est pas cher !

Berthier souriait en refusant les objets mais l'autre insistait, voulait les lui mettre de force dans la main.

— Tiens, prends... Tu as l'air zentil... Donne 10 000. C'est un vrai masque Dogou. Combien tu peux donner, dis ? Donne 9 000 alors... Z'ai besoin d'arzent... Bientôt Ramadan... Il faut arzent pour la fête ! Allez, donne 8 000

— Patron, viens voir ici, viens, regarde... estatue... vrai ébène, ça... Tu peux gratter.. pas cirage... Pour toi, 6 000... Si tu veux faire co pain avec moi...

Les banas-banas discutaient en même temps et criaient dans les oreilles de Berthier. Les prix baissaient toutes les trente secondes.

— Pourquoi tu veux pas acheter ? Donne une cigarette, alors ? Tu es Français ? Moi, aimer beaucoup la France... Très triste par la mort de « Di Gaulle »... grand Toubab... grand Chef... Donne 5 000 pour bronze... Regarde...

Soudain, ce fut la panique. Les banas-banas empaquetèrent leurs masques et leurs bronzes dans des morceaux de pagne en jetant un regard craintif vers le Blanc à lunettes qui descendait les marches du hall de l'hôtel. L'homme âgé, à la grosse figure ramollie, fonça droit sur les indigènes pliant bagages.

— Vous allez nous foutre la paix, bande de cons ! Ramassez-moi ces saloperies et foutez le camp ou j'appelle la police ! Je vous ai interdit d'ennuyer les clients, c'est compris ? — La voix grave s'adressa à Berthier — Excusez-moi, Monsieur, mais ils gênent l'entrée et embêtent les clients. Je suis sûr qu'aucun d'eux n'a sa carte de vendeur... Je n'aurais qu'un coup de téléphone à donner pour que les flics m'embarquent cette racaille... Ils ne veulent rien entendre ! Allez, déguerpissez !

Sans aucune autre explication, Monsieur Bertaut, le père de Madame Paquotte rebroussa chemin. Berthier n'avait pas dit un mot. Il regarda l'hôtel. Un bâtiment d'un étage, jaune avec des colonnes pour soutenir les toîts des galeries sur lesquelles s'ouvraient les portes vertes des chambres; des pelouses fleuries finissaient à gauche sur le bungalow du bar, à droite, sur celui des quatre chambres, perpendiculaire au bâtiment principal; le sol était constitué de dalles de ciment et partout des tables rondes laquées de blanc avec parasol et chaises métalliques assortis; deux filaos récemment tondus encadraient l'entrée. De sa place, Berthier aperçut au fond du petit hall sombre, le tableau des clés et le bureau de réception. Une tête semblait posée sur le comptoir, tournée vers lui; une tête énorme aux cheveux blonds, au visage aplati comme la gueule du pékinois avec le même affaissement des commissures des lèvres : il reflétait la plus profonde mélancolie.

Madame Paquotte avait raison d'être triste : elle allait perdre cinq millions de francs CFA pour annuler le mandat d'expulsion lancé contre elle et son mari depuis ce matin. La justice n'avait pas traîné. Tout avait commencé mercredi soir.

Ce soir-là, le Préfet de la ville se présenta vers 21 h 30 accompagné d'une délégation étrangère à laquelle il voulait offrir un dîner d'adieu; or, pour respecter le repos du personnel et pour ne pas rallumer les feux, le restaurant n'accueillait plus de clients après 21 h, exception faite pour les dîners commandés à l'avance. Cela était connu du Préfet qui vint à l'improviste, imbu de son autorité. Madame Paquotte s'excusa de ne pouvoir lui donner satisfaction. Le Préfet insista. L'hôtesse, à bout de nerfs et chagrinée par la mort du Général de Gaulle, remit vertement le Préfet à sa place. « D'une façon trop insultante » déclara le haut fonctionnaire devant le Tribunal.

Et l'outrage à magistrat dans l'exercice de ses fonctions — le Préfet invitait une délégation officielle — lui valait l'exploit d'huissier la priant, elle et son mari, de quitter le territoire dans les plus brefs délais.

Mais le père Bertaut veillait à ses intérêts et donc, à ceux de sa fille unique. Il savait perdre de temps en temps pour gagner beaucoup. Il s'envolerait le lendemain pour Dakar où il discuterait de cette mesure prise à l'encontre de sa fille avec « qui de droit ». En se montrant repentant et en fermant les yeux sur la dette du Gouvernement, il obtiendrait gain de cause, une fois encore.

Berthier gravit le perron et entra dans le hall vert pâle. Sur sa droite, une sorte de meuble-bibliothèque avec vitrine et figurines de bronze, sur le sommet, une antilope stylisée en bois noir; à côté du meuble, entre celui-ci et la cabine téléphonique, un fauteuil en skaï vert-olive, et sur le mur, l'emblême du Lions Club, la gueule ouverte du fauve cerclée par les lettres « Siège Social »; sur sa gauche, le même fauteuil sordide avec table basse, cendrier et lampadaire ordinaire; face à lui, la porte donnant accès aux salles à manger d'hivernage et de plein-air, aux appartements privés et à l'escalier de l'étage, surmontée des portraits des Présidents Senghor et Pompidou, en tenue officielle et souriant à tout venant. L'ensemble n'était pas de bon goût mais Delon lui avait dit que l'hôtel était le meilleur de la ville. Les murs auraient eu besoin d'un rafraichissement; des rectangles plus clairs indiquaient la disparition de tableaux.

Berthier se présenta à la femme amorphe qui lui remit une fiche. Madame Paquotte esquissa un sourire commercial; ses lèvres, détendues un instant par réflexe, s'affaissèrent de nouveau sous le poids des cinq millions. Elle regardait ce grand gaillard brun aux yeux bleus, à l'allure sportive et songea aux ravages qu'il allait faire. Son sympathique client inscrivit bien lisiblement « officier de police » en face de « Profession ». La réceptionniste vérifia le numéro de la chambre et sonna.

Un Africain en chemise et pantalon surgit pour écouter les ordres de la patronne, s'empara d'une clé, de la valise du client et grimpa l'escalier extérieur. Berthier suivit son Cicerone noir au premier étage jusqu'à l'extrêmité de l'aile droite. Le boy ouvrit la porte à claires-voies, posa la valise et ressortit sans un mot.

La chambre était spacieuse, haute de plafond avec une fenêtre-moustiquaire, et climatisée; le mobilier — lit et deux tables de chevet, armoire, chaise et table de travail — était métallique et peint d'un vert dif-

férent mais tout aussi laid; attenant à la chambre, une salle de bains, lavabo, bidet et baignoire.

Berthier se doucha puis enfila du linge frais et resta en bras de chemise. Sur l'une des tables de chevet, un carnet de « Bons » précisait le prix du nettoyage de chaque vêtement; il en remplit un pour la chemise et sonna. Un nouveau boy répondit à l'appel. Berthier lui remit son linge et commanda une bière. Quelques instants après, Mamadou, le garçon du bar, en livrée blanche à boutons dorés trop grande pour lui, se présenta avec un plateau supportant un verre, une canette, un stylo à bille et un carnet de « Bons ». Tout marchait par « Bons ». Le client inscrivit son nom, le numéro de sa chambre, la boisson, data et signa. Le garçon disparut dans une courbette.

Vers 18 heures, Berthier partit en promenade. Il se dirigea vers le bac. Des Noirs palabraient derrière des présentoirs chargés de bonbons, de chewing-gums, de boissons, de pâtisseries locales, de piles électriques et de fruits, le tout entassé pêle-mêle et couvert de poussière. Des enfants aux vêtements déchirés tournoyèrent autour de leur « Toubab, toubab », glissèrent leurs mains dans celles du Blanc en lui réclamant cinq ou dix francs mais celui-ci les mit gentiment en fuite.

Le long de la Casamance, les H-L-M de Boudody le surprirent. Ces habitations proprettes et accueillantes, juraient avec toutes celles qu'il avait aperçues jusqu'ici, même avec l'hôtel aux couleurs criardes. La marée basse mettait en cale sèche les pirogues de toute qualité, depuis le simple tronc évidé jusqu'aux pimpantes embarcations à moteur peintes aux couleurs nationales. En longeant la boue grisâtre et grasse, il aperçut de petits crabes violets et noirs qui disparaissaient dans leur trou à son approche; l'une des deux pinces était aussi grande que leur corps. A cause de cette disproportion, ils étaient appelés « crabes violonistes » et leur démarche gauche ressemblait à celle du musicien embarrasé par son instrument.

Parvenu au bout de l'avenue bitumée, il admira l'agonie rouge-orange du ciel englouti peu à peu par le fleuve calme. Des chants d'oiseaux montaient des marigots; il regardait un bouquet d'herbes hautes depuis quelques secondes lorsqu'une grue jusque là invisible parce qu'immobile se déplaça : la grande demoiselle, coiffée d'une huppe jaune, marchait élégamment, tâtait le sol d'une patte avant d'y enfoncer ses graciles échasses; du ciel tombèrent des cris graves et rythmés : des canards en formation regagnaient le marigot pour la nuit; aucune ressemblance avec le pilet, le souchet ou la sarcelle, les « canards armés » volaient lourdement vers l'Est de leurs immenses ailes ergotées.

La lumière du jour baissait en bleuissant la végétation. Berthier revint sur ses pas. En se rapprochant de la place, il se rendit compte de l'agitation. Des enfants couraient en riant; de femmes empêtrées par l'étroitesse du pagne, marchaient en se dandinant et se servaient de leur croupe comme d'une godille. Tous se dirigeaient vers l'angle Sud-Ouest. Emporté par le courant de curiosité, il se retrouva devant la Gendarmerie Nationale. Un grillage délimitait la surface des bâtiments militaires. Le spectacle se passait dans la cour pleine de camions et de gendarmes. Berthier se faufila du mieux qu'il put entre les tissus bariolés; il rejoignit ainsi deux touristes américaines, l'œil collé à la caméra. Il ne vit rien d'extraordinaire. Près de lui, de jeunes Africaines pointaient leurs doigts vers la cour, échangeaient quelques mots dans leur dialecte, éclataient de rire en frappant des mains ou se pliaient en deux, retenant leur pagne.

Berthier suivit les Américaines qui se taillaient un passage en jouant des coudes. Il parvint au premier rang. Dans la cour, un groupe de soldats et deux officiers en képi discutaient près des deux arbres. L'un des gradés muni d'une baguette frappa successivement le tronc des arbres. La foule hurla de plaisir, des enfants bondirent de joie.

Berthier distingua alors deux corps debout devant chaque arbre; les troncs étaient si sombres que les silhouettes noires lui avaient échappé, un peu comme la grue couronnée de tout à l'heure. Il aperçut la blancheur des liens qui maintenaient les membres écartelés rejetés vers l'arrière des troncs. Les prisonniers étaient complètement nus.

Berthier apprit d'un enfant que ces hommes étaient des « espions et des assassins ». Ils avaient été surpris sur le bac de la ville en possession de mines. Les gendarmes les interrogeaient publiquement et leur faisaient subir toutes sortes de sévices pour montrer le sort réservé aux espions. Ces méthodes peu orthodoxes pratiquées au grand jour, déroutèrent Berthier. Une correction exemplaire les justifiait-elle ?

Pendant ce temps, les Américaines ne voulaient rien manquer. Elles filmaient la scène, ravies. A chaque coup de verge, un éclair de souffrance fendait les faces des accusés. Le second officier arracha la baguette des mains de son homologue. Il souriait d'avance au succès que remporterait son châtiment. Il se pavana sous les regards attentifs des spectateurs, le visage écrasé sur le grillage. Il s'avança vers l'un des « espions », arqua son baton, puis en relacha l'extrêmité supérieure. Le bois souple cingla le bas-ventre du supplicié qui hurla de douleur. La foule cria sa joie et encouragea l'officier de ses poings dressés et de ses cris hystériques.

Les Américaines étaient aussi excitées que les Africains. Pour la première fois de leur vie, elles vivaient la cruauté vraie, à l'état pur, bien éloignée de celle truquée d'Hollywood ou de Cinecittà. Elles emmagasinaient dans leur super-caméra un trésor d'images inédites, la bouche pleine de « wonderful », de « well, very well » et d'autres compliments bien sincères pour l'officier qui, stimulé, infligea le même traitement au deu-

xième prisonnier. Puis, fier de ses actes et cabotin, il se tourna vers la foule pour recevoir son salaire d'applaudissements et d'éventuels encouragements. Les spectateurs, au comble de l'excitation, la bave aux lèvres, trépignaient d'impatience et réclamaient un « bis » à l'officier, secoué de rires. Berthier, écœuré, regagna l'hôtel.

Madame Paquotte, derrière le bureau de la réception, discutait avec son père. Le vieux Bertaut, aux yeux agrandis par ses lunettes d'hypermétrope, baissa le ton à l'arrivée de Berthier, puis s'adressa à celui-ci d'une manière ironique :

— Alors, Monsieur, comment trouvez-vous leur petit « amusement ? »

— C'est assez surprenant, dit Berthier d'un ton naturel pour masquer ses véritables pensées.

— Ah ! Mon pauvre Monsieur ! — Bertaut leva les bras au ciel — Vous n'avez encore rien vu ! Et vous n'aurez peut-être pas le temps de tout voir ! Moi, (une main frappa sa poitrine), ça fait plus de vingt ans que je suis ici et croyez-moi... j'en vois encore de nouvelles chaque jour. (Il hochait la tête et chuchota). Ils sont sauvages, comprenez-vous ? Ils ont beau être indépendants, ils sont comme avant. Dès qu'ils s'excitent, ils retrouvent vite leur bestialité ! Et nous, on ne peut rien y faire ! C'est ça le drame, comprenez-vous ? (Il continua à voix haute) Ah, je voudrais bien partir... Mais je n'ai pas de gérant... Pas question de nommer un nègre !... En un mois, il ferait faillite... Vendre l'affaire ? L'Etat nous en donnerait une misère ! Alors ? (Il écarta les bras en geste d'impuissance). Que voulez-vous faire ? Nous sommes victimes de notre bonté ! Et ce qu'il y a de pire, c'est qu'en France, on nous considère comme des profiteurs ! Si on savait la peine qu'on se donne pour les éduquer, pour les civiliser, la patience qu'il faut !... Ah ! Je vous assure, Monsieur qu'on serait étonne ! Très étonné !

— Allons, papa ! Tu ennuies Monsieur avec toutes tes histoires, dit Madame Paquotte sur un ton de reproche.

— Il faut prendre patience, soupira Berthier qui décrocha la clé de sa chambre et abandonna la petite famille préoccupée.

Le monologue du père Bertaut lui permit d'approfondir la personnalité du colonialiste rancunier. Le « vieux » avait une curieuse façon d'apprendre l'art du métier à ces « sauvages ». Avant sa promenade, Berthier avait écouté la voix gueularde de l'hôtelier réprimandant l'un de ses employés; il se souvenait des paroles : « Nom de Dieu ! Qu'est-ce que tu m'as foutu là ? Où as-tu appris à travailler comme un saligaud, hein ? Tu vas me refaire ça en quatrième vitesse ou je te fous mon pied au cul ! ». Le père Bertaut savait parler aux indigènes et le choix du langage imagé démontrait qu'il s'adressait à un homme capable d'en apprécier toute la saveur, toutes les subtilités. Le Noir l'avait appris dans les rangs de l'armée française; mais à cette époque-là c'était un capitaine qui l'insultait pour stimuler son courage face aux lignes allemandes.

Berthier pénétra dans sa chambre climatisée.

Vers 20 h, ravigoté par un bon bain tiède, il descendit dîner.

Des touristes étaient déjà attablés sous les guirlandes d'ampoules nues tendues d'une extrêmité à l'autre de la « salle à manger » de plein air. Deux hauts-parleurs distillaient une musique douce. L'ensemble avait un petit air de fête champêtre.

Dès qu'il aperçut Berthier, Monsieur Paquotte alla à sa rencontre et le guida vers une table ronde située au centre du jardin et proche de la vasque blanche au jet lumineux. Les tables rectangulaires et rondes de deux à dix places étaient toutes revêtues de la même nappe blanche sur laquelle étaient disposés des couverts en acier inoxydable, des huiliers en métal argenté, des verres en Duralex, des assiettes plates et creuses ordinaires mais personnalisées par leur bord décoré d'une case surmontée de l'inscription « Hôtel Plein-Air ».

Le client une fois installé sur sa chaise métallique, Monsieur Paquotte lui tendit le menu à 800 F. CFA et la carte. Le crayon dans une main, le carnet dans l'autre, la tête basse et légèrement tournée sur le côté, le gendre des Bertaut attendait.

Comme il ne se sentait pas un gros appétit, Berthier choisit le repas à la carte. Il commanda des cuisses de grenouilles, un demi-poulet et une salade d'endives. Il se déciderait plus tard pour le fromage et le dessert.

— Comme vin, qu'est-ce que je vous donne ? Un Kébir ? Rouge, rosé ? Un gris de Boulaouane ?, interrogea M. Paquotte.

— Un Kébir, rosé.

— Une demie ?

— Oui.

— Bien. Bon appétit, Monsieur.

M. Paquotte sourit, ramassa ses papiers et partit distribuer ses mimiques condescendantes aux autres tables. Il marchait de façon curieuse, d'une démarche de canard pressé de regagner la mare; ses pieds plats indiquaient 10 h 10. Berthier le regardait s'éloigner en se demandant comment cet homme qui, sans être une beauté était encore jeune, avait pu épouser une femme si grosse et dépourvue de sex-appeal.

Il avait beaucoup à apprendre sur les familles Bertaut et Paquotte, tant sur le plan privé que professionnel.

Parler de mariage d'amour quand la femme ressemble à Mlle Ber-

taut ferait rire les statues. La vérité est simple : le lien qui lie ces deux êtres peu faits l'un pour l'autre est l'intérêt général. Il fut noué une quinzaine d'années plus tôt.

A cette époque-là, Mlle Bertaut va allègrement sur ses vingt-trois ans. Elle y va toute seule, au grand désespoir de ses parents. Elle fréquente très peu les jeunes Français de son âge. En réalité, ce sont les jeunes gens qui fuient cette fille déjà forte, au visage boursouflé et qui n'a pour plaire que l'hôtel de ses parents. Ceux-ci voudraient bien caser leur fille unique. Le temps passe, la sève amoureuse ne semble pas irriguer ce corps vierge et grossissant d'oubli. La branche Bertaut menace de finir dans cette chair pure, jusqu'au jour où un maladroit, un inconscient ou un insensé — on ne le sut jamais — la marque de sa souillure. Un mélange d'étonnement, de déception et d'espoir envahit les parents de la demoiselle enceinte. La fille, sage en apparence, ne l'est plus en profondeur et, avec le temps, on aura du mal à sauver la dite apparence. La future fille-mère refuse de livrer le nom du responsable mais menace de faire une dépression nerveuse si on ne l'aide pas à sortir de cette situation déshonnorante. Les parents s'inquiètent : l'amant serait-il Africain ? La fille les rassure : c'est un Blanc, un Français. Les Bertaut n'en reviennent pas : ils ne peuvent croire qu'un Français ait pu coucher avec leur fille, à moins d'être saoûl ou fou.

La perspective d'être les grands-parents d'un petit-fils débile confirme leur résolution de faire avorter la « pauvre fille » qui se tait toujours sur les circonstances de cet enfantement impromptu, mais assure que son partenaire possédait toute sa tête. Elle-même voudrait se faire avorter mais ses principes religieux le lui interdisent. Elle reconnaît que tout est de sa faute, qu'elle a voulu se prouver à elle-même qu'elle était une femme comme les autres. La solution doit être rapidement trouvée. La fille se désole de l'élargissement de sa taille car sa « faute » sera bientôt visible. Les parents la feront passer pour une aggravation de son obésité naturelle dûe à un mauvais fonctionnement des glandes. En attendant, ils cherchent le mâle capable d'assumer cette responsabilité. Ils l'appâteront avec l'hôtel et, s'il hésite, ils ajouteront une soulte.

De son côté, avec ses trois mois de grossesse dissimulés sous sa forte constitution, Mlle Bertaut se désole.

Arrive Monsieur Paquotte.

Le jeune Français célibataire aux pieds plats, courtier en assurances, prend ses repas à l'hôtel, lie connaissance avec la famille et cause souvent avec la jeune fille de la maison. Au désespoir, celle-ci lui conte son malheur.

On discute. L'hôtel représente un important capital. Tout compte fait, M. Paquotte prend pitié du gros chagrin. Il l'épouse et reconnaît son

enfant, un garçon, né prématurément, « très prématurément » selon Ziguinchor.

Toute la famille se réjouit et voue une reconnaissance éternelle au gendre et au mari sauveur de l'honneur des Bertaut.

Pour Ziguinchor, le mariage apparaît pour ce qu'il est réellement : un mariage de raison, une belle comédie. Mais tout s'embrouille à la naissance d'un second fils puis d'une fille. On met ces paternités sur le compte de la libération d'un instinct trop longtemps contenu, car il paraît impossible qu'un homme normal dans des circonstances normales fasse l'amour à une compagne à peine anthropomorphe.

En cela Ziguinchor ne se trompe pas. Malgré son apparence, Mme Paquotte est une femme et cela suffit à calmer les ardeurs rares du mari. Celui-ci ne regrette rien. Il est heureux. Il adore ses enfants et son hôtel, un peu moins sa femme et encore moins ses beaux-parents.

Les années passent et Mme Paquotte redresse la tête, oublie son erreur de jeunesse, devient hautaine et juge ouvertement la moralité du « Tout-Ziguinchor ». Elle prend la direction de l'hôtel et mène son affaire avec sévérité et discernement.

Fini le gaspillage : elle enseigne aux cuisiniers indigènes l'art d'accommoder les restes. Les crevettes du dimanche passent dans le souffié du lundi; les filets de sole du mardi servent de farce aux vol-au-vent du mercredi. Elle abuse de la naïveté de la clientèle de passage : les canards dits « importés de France », donc très chers, viennent d'un marigot voisin; les truites de même dénomination sont des fausses truites pêchées dans la Casamance. Sûre de l'assiduité de sa clientèle locale du dimanche soir — jour de congé des domestiques — elle n'hésite pas à mettre au menu, non pas un mais deux œufs à la coque !

Elle inaugure la participation du personnel au développement de son établissement d'une façon originale et selon ses maximes « qui casse, paie », « qui laisse voler, paie » : le prix du verre, du cendrier publicitaire cassés et du cintre plastique emporté négligemment par un client sont prélevés automatiquement sur le salaire mensuel du responsable.

Par respect des lois sociales, elle déclare des salaires supérieur aux aux salaires réels : 15 000 F. CFA par mois pour un barman derrière son bar de 8 heures du matin à 10 heures du soir, six jours par semaine, compte non tenu de la déduction du prix des déjeuners et 30 000 F. CFA pour le chef de rang avec dix ans d'ancienneté; enfin, les 15 % du service compris vont directement dans sa caisse et n'en sortent plus.

Le personnel subit en silence, content d'avoir un salaire. C'est ça ou rien. Inutile de porter plainte à l'Inspection du Travail : l'inspecteur est aveuglé par quelques billets de mille largement étalés; et on se retrouve à la porte.

A présent, les Bertaut s'en remettent à la parcimonie, à l'acharnement

et à la sagacité de leur fille et de leur gendre pour la bonne marche de leurs affaires. Comme ils ont raison !

Ce soir-là, comme tous les soirs, les Bertaut, les Paquotte et leurs trois enfants de quinze, douze et huit ans, dînaient à la table familiale, au milieu de leurs clients.

Un garçon en livrée blanche à boutons dorés, à col « Mao » et en pantalon rouge, déposa le plat de cuisses de grenouilles, un rince-doigts, des citrons, la bouteille de vin et un sachet renfermant une serviette parfumée et repartit.

Berthier contemplait les cuisses assaisonnées de persil haché. Elles étaient rares mais énormes. La portion coûtait très cher mais c'était une folie qu'il s'offrait en passant. Il piochait dans le plat. Une cuisse tomba sur la nappe graissant la reprise grossièrement faite. La chair était succulente.

Tout, à sa dégustation, il ne remarqua pas l'agitation du côté des jardinières. Parmi les fleurs et les plantes, toute une faune à la peau verruqueuse sautillait en détendant ses cuisses musclées. Les crapauds sortaient pour leur unique repas quotidien.

Berthier finissait son plat quand la première vague de batraciens heurta ses pieds. Il regarda sous la table. Peu calé en zoologie, il ne sut quel nom mettre sur ces anoures. Crapauds ou grenouilles, peu importait ! Mais leur attitude surprenait. Il y en avait partout !

Il suffisait de se baisser pour les ramasser.

Le lendemain matin, Berthier fut réveillé par le tam-tam tout proche : les Casamançais commençaient les festivités de Bienvenue. Il descendit au bar prendre son petit déjeuner. Il était seul, les autres clients dormaient encore. Malgré la fraîcheur du matin, il transpirait. Une brume légère conférait un aspect nordique au paysage mais la chaleur relative le démentait.

Il déjeuna de bon appétit. Selon Samba, le barman, le Président Mobutu arriverait à 11 heures (1), mais en Afrique, 11 h signifiait aussi bien 10 h que midi. Berthier n'avait rien d'autre à faire qu'à tuer le temps en l'absence des résidents partis pour le week-end, sans doute au Cap Skirring, pressés de revoir le lieux de l'accident. Il se décida pour une courte promenade, mais cette fois-là, en tournant le dos à la Place de la Gouvernance.

Tout près de l'hôtel, les fleurs d'un flamboyant ensanglantaient la verdure du feuillage de macules tremblantes; de l'autre côté de la rue, des glycines s'élevaient en masses compactes puis retombaient en tentacules mauves : à chaque pas, Berthier découvrait de nouvelles plantes, de nouvelles fleurs, de nouvelles couleurs. La rue était peu fréquentée à cette heure matinale, comme endormie sous sa couverture de brume.

Cependant, la beauté du paysage exotique avait son revers invisible mais bien sensible. L'air était empuanti par les effluves de certains caniveaux collectant les eaux usées. Dès la fin de l'hivernage, l'eau y croupissait par manque de déclivité; des bulles de fermentation venaient crever à la surface des flaques verdâtres ou noirâtres, véritables bouillons de culture pour larves d'anophèles. Le paludisme naissait et croissait dans la ville-même.

(1) Visite de février 1971.

Berthier se boucha le nez pendant quelques mètres pour ne plus respirer l'atmosphère fétide et pestilentielle.

Il croisa un groupe de jeunes Africains, garçons et filles, vêtus à l'européenne. Des hommes, main dans la main ou enlacés comme des amoureux — comme dans beaucoup de pays musulmans, ce contact corporel était un témoignage de fraternité — discutaient avec des jeunes filles en pantalon, assises sur leurs mobylettes, devant l'entrée du « Cardinal », une boîte de nuit à la mode, dont on entendait les répétitions d'un orchestre pop. Le bruit d'un moteur d'avion leur fit lever la tête. Berthier passa devant l'épicerie de Razza et devant un tas d'immondices détaillé d'un regard d'envie par un grand Noir complètement nu, et longea la Place du marché Escale.

Les maraîchères installaient leur étal de fruits et légumes; quelques-unes étaient déjà assises sur un banc bas, les jambes écartées sous leur pagne, un coude sur les genoux pour donner un point d'appui à la main qui tenait le « soutiou » — bâtonnet de bois tendre — avec lequel elles se nettoyaient les dents, puis elles crachaient; d'autres, prévoyantes, se protégeaient déjà du soleil futur à l'aide d'un parapluie déchiré.

La place entière riait, parlait, criait, se démenait, crachait. Une forte odeur de poisson vint chatouiller les narines du policier.

Une dizaine de femmes en haillons, les mamelles à l'air marchaient pieds nus, pliant les genoux sous le poids de l'énorme couffin cylindrique rempli de poissons qu'elles tenaient sur leur tête. Berthier s'écarta pour laisser le passage au convoi de femelles de somme, dont la dernière portait un enfant noué sur le dos. La charge s'égouttait sur la tête endormie et ballotée.

Le Toubab traversa la route pour s'approcher de la Casamance. Des baraquements aux couleurs nationales vendaient de tout : bonbons, boissons, conserves, quincaillerie, cigarettes; et des paysans, des oranges à la peau verte à 25 F. CFA le kilo. A l'est, une jetée s'avançait sur l'eau calme. Il s'y dirigea. Un attroupement craintif contemplait un long serpent vert qu'un pêcheur venait de tuer; des enfants serrèrent timidement la main de Berthier et repartirent contents.

Au bout de la jetée de bois noirci, il se sentit dans un autre monde. Un rideau laiteux cachait la rive opposée, l'eau clapotait sur les pilotis et des pirogues amarrées étaient pleines de poissons. Pas de vent. Il était seul, noyé dans la quiétude protectrice du brouillard. Il fixait l'opacité de l'air qu'une ombre vint briser. La longue silhouette noire d'une pirogue avec son pagayeur assis à l'arrière se précisa. L'ensemble glissait sur un nuage de vapeur et se découpait en ombres chinoises sur l'atmosphère lactée. Berthier la suivit du regard puis les contours s'estompèrent et disparurent. Il faisait face à la même blancheur immaculée.

Il revint sur ses pas par la route parallèle à la Casamance et déboucha sur la Place de la Gouvernance, pavoisée et quadrillée de cocotiers, bordée d'indigènes en fête, « noire de monde », l'expression courante qui venait de lui traverser l'esprit le fit sourire.

Chaque ethnie constituait un cercle distinct et chaque cercle redoublait d'ardeur pour s'attirer le maximum de spectateurs.

Là, un groupe de danseurs ouolofs, lances en main, les jambes ornées de boîtes de conserves vides, le cou cerclé de colliers constitués de capsules « Perrier » et les bras chargés de bracelets de bronze et de cuir, sautaient au rythme de trois tam-tam et de bâtons heurtés par des femmes enveloppées dans des pagnes à l'effigie du Président Senghor; ici, un Diola dissimulé sous une haute meule de palmes sèches — le « Koumpo » — décrivait une orbite en tournoyant sur lui-même à une vitesse vertigineuse dans un long bruissement végétal; un peu plus loin, plus calmes, des Peuhls tiraient de leurs violons à trois cordes des sons discordants et monotones sous les blancs regards exorbités des badauds.

Depuis des heures, ces hommes et ces femmes dansaient et chantaient en frappant des mains. La sueur inondait les visages et les corps surchauffés exhalaient leur odeur particulière d'humidité aigre. Le sable battu par les milliers de pieds nus montait en volutes granuleuses. Le soleil parut. Des touristes se mirent à filmer. Berthier se frayait un passage pour se placer en face de l'entrée de la Gouvernance, près du grand fromager. Tout au fond, sur sa droite, les bâtiments de la Gendarmerie n'intéressaient plus personne.

Des femmes brandissaient les portraits des Présidents Senghor et Mobutu, et des enfants nus au ventre bombé agitaient les drapeaux des deux Etats du bout de leur maigreur squelettique.

Les indigènes extériorisaient leur joie d'accueillir leur Frère-Président dont beaucoup avaient ignoré l'existence jusqu'à ce jour.

La veille, des camions avaient sillonné la brousse pour ramasser les figurants. On les réquisitionnait toujours à l'amiable, une ou deux boîtes de sardines venaient à bout des hésitants. Ils acceptaient avec plaisir le transport gratuit et la perspective de visiter « la Ville » les enchantait... On leur demandait de venir saluer un grand chef africain. L'orgueil de race répondait « d'accord ». Ils avaient mis leurs habits de fête et s'étaient entassés dans les camions. Ils avaient chanté durant tout le voyage. A leur arrivée, on leur avait distribué drapeaux et banderoles. Ils se croyaient « cadeautés »; mais ce soir, on leur retirerait tout.

Les rumeurs grandirent et les tam-tam s'intensifièrent, l'arrivée du Président et du Gouverneur était imminente. Les spectateurs se tassaient, les premiers rangs piétinaient l'asphalte. Les policiers disposés tout le long du parcours, s'armèrent de leur matraque en caoutchouc et en donnèrent des tapes sur les jambes pour les faire reculer sur les bas-

côtés. La foule s'exécuta puis avança de nouveau; et les policiers frappèrent. Dès lors, le flux et le reflux ne cessa plus.

Des soldats tournèrent l'angle de la rue suivis par la voiture officielle. Ils portaient une veste rouge à pans bleus retournés, un pantalon et des bottes noirs et tous les accessoires — casques, baudriers, ceinturon, gants — blancs.

Les portraits des Présidents s'élevaient et s'abaissaient en cadence; le déluge de cris et d'applaudissements faisait un bruit infernal. Des centaines de chauve-souris endormies dans les manguiers s'envolèrent d'épouvante : aile contre aile, elles tendirent une immense toile brune qui obscurcit le ciel. C'était à peine si les rayons pouvaient transpercer ces membranes stridentes. L'éclipse momentanée tempéra les acclamations jusqu'à la réapparition du soleil.

Le Président Mobutu, debout dans la voiture décapotée, levait la main droite en signe de reconnaissance. Le véhicule s'arrêta devant la grille de la Gouvernance; le Président et son hôte en descendirent, saluèrent une dernière fois la multitude hystérique avant de s'engouffrer dans le bâtiment blanc.

Berthier sentait croître la pression de la foule sur son dos. Ceux du fond de la place qui n'avaient rien vu, poussaient pour se rapprocher; les mieux placés débordèrent la ligne imposée par le service d'ordre. Les policiers, fatigués de leur longue station debout n'attendaient qu'un signe d'indiscipline pour se défouler. Les matraques entrèrent en action. Et ce fut la panique générale.

Berthier eut le bon réflexe de rester sur place. Il luttait de toutes ses forces contre le courant qui voulait l'entraîner. Cela lui évita d'être piétiné.

Les matraques pleuvaient, violentes et sifflantes, sur les têtes; les poitrines et les échines. Les indigènes se gênaient les uns autres, ils n'avançaient pas, d'autant plus que ceux du fond, intrigués par la nouvelle effervescence poussaient de plus belle pour en connaître la cause. Quand les deux courants adverses se rencontrèrent, il y eut un gigantesque remous. On s'insultait, on griffait, on mordait, on boxait, on s'écrasait, on se laissait porter; des femmes évanouies prises en sandwich, demeuraient debout. Les fuyards reçurent des coups de sandales en pleine figure de la part des arrivants, bousculés. Berthier vit arriver la matraque; l'agent était fou de rage. Il frappait à l'aveuglette, de toutes ses forces. Au moment où il allait l'abattre sur cet homme immobile, il se rendit compte de son erreur. D'une poigne de fer, il déracina le toubab pour l'envoyer rejoindre de l'autre côté de la rue ceux qui avaient été mis à l'abri.

La place hurlait d'effroi. Des corps parvenaient enfin à tomber sur le sable où ils entravaient la fuite des pieds nus.

Depuis la minuscule terrasse surélevée du bar, Berthier dominait le jardin éclairé et les tables presques toutes occupées à l'heure de l'apéritif vespéral. Parmi les nombreux clients de ce dimanche soir, il reconnaissait quelques touristes mais beaucoup de visages rouges lui étaient inconnus, certainement des résidents, revenus du Cap Skirring. Il allait enfin pouvoir passer à l'attaque.

Un groupe formé de quatre hommes, d'une femme et d'un enfant vint s'installer à la seule table encore libre, juste à ses pieds. A leur comportement, à la façon dont ils hélèrent le garçon qui leur serra la main, il comprit qu'ils étaient des habitués. La femme, jeune et maigre, appela « Yann » le petit garçon blond. Le nom du couple lui échappait, c'était quelque chose comme Vanneau ou Tanneau. Il tira de sa poche le petit carnet noir sur lequel il avait inscrit tous les noms des invités de Martin. Delon lui en avait fait un portrait succint; mais un couple avec un enfant du prénom de Yann devait être unique à Ziguinchor. Il trouva le nom : Ranneau, la petite femme nerveuse était Annie et le barbu courtaud, Roger. Il lui était difficile d'identifier les autres : un blond, grand et maigre, un brun bouclé au visage ingrat, mais le troisième, un châtain à lunettes d'intellectuel, devait être Montana. Aux dires de Delon, les Ranneau étaient souvent accompagnés d'un autre couple, les Quenelec. Ces derniers viendraient peut-être plus tard. Berthier les observa.

Dès que Samba, le seul garçon en bras de chemise et nœud-papillon, eut apporté les boissons et disposé les bols de cacahuètes grillées et d'olives vertes grecques, Ranneau s'empara d'une poignée d'arachides et les jeta une à une dans le verre de Montana, en se mordant la lèvre inférieure. Les autres discutaient sans leur prêter attention.

Soudain, le jeune V.S.N. se mit à rire curieusement, la bouche ouverte, les yeux fermés. Des gens regardèrent dans sa direction en souriant. Montana s'étouffait. Ranneau le prit dans ses bras, marcha sur la pelouse pour porter son fardeau au-dessus du bassin.

— Fous-le à l'eau et qu'on n'en parle plus ! ordonna Loubier.

— A l'eau ! La pute ! gueula Nunnenbugne.

Madame Paquotte, alertée par le fou-rire général, suivait la scène d'un air amusé. Ranneau fit faire trempette à son collègue toujours hilare qui l'éclaboussa d'un revers de main. Pour éviter l'arrosage, le porteur fit un mouvement qui le déséquilibra. Il se retrouva couché sur le gazon avec son fardeau qui riait de plus en plus fort. Bientôt à bout de souffle, ce dernier se releva et regagna sa place. Ce spectacle terminé, un autre commença : Yann avait envie de faire pipi. Il ne voulait pas suivre le conseil de sa mère d'uriner entre le bungalow du bar et

le mur de clôture, seul endroit obscur à l'abri des regards. Il sautait sur place, les deux mains pressées sur son bas-ventre, répétant un pitoyable « Pipi, Annie ! ». Son père le gronda, lui baissa la culotte et l'emmena dans le coin isolé.

Les autres parlaient de dîner à l'hôtel. Berthier se leva et rejoignit sa petite table ronde, en plein air sous les lampions.

Le repas s'éternisait. Sa table voisinait avec celle du groupe diminué de son élément blond à l'accent parisien. Les discussions allaient bon train. Berthier écoutait mais l'audition était brouillée par la musique et par une femme, assise deux tables plus loin, qui ne cessait de parler à voix haute et claire à ses trois amis, deux métis et une Blanche, tout en arrangeant son chignon. Une femme squelettique, au visage anguleux, vêtue d'un ensemble pantalon-veste beige allait s'asseoir quand la bavarde au chignon l'interpela :

— Hé, dites, Madame Leminoux !

— Qu'y a-t-il, Madame Cinmer ? dit la pharmacienne en forçant sa voix pour imiter celle de sa voisine.

Berthier enregistrait tout. Pendant que Mme Cinmer était mise en sourdine par sa conversation avec la pharmacienne, il tendit l'oreille du côté de son groupe.

Les résidents dînaient en échangeant des plaisanteries sur le dos des clients. Ils se tournaient à la recherche d'une démarche, d'un détail vestimentaire, d'une physionomie susceptible d'alimenter leurs plaisanteries.

— Tiens, tiens... Voilà « Bouboule » qui va faire son gros pissou, dit Montana en indiquant de la tête Mme Paquotte en direction des W.C.

— Ta gueule, bon Dieu ! On est à table ! gronda Loubier qui renversa son verre de vin.

— Il s'est souillé, le « glaouch » ! dit Ranneau qui, par glaouch, entendait maladroit.

— Glaouss, va... répéta Yann, les sourcils froncés, glaouss... T'es dégueulasse !

— Yann ! Veux-tu te taire ! — Annie Ranneau avait levé la main — Finis ta viande !

Le garçon n'arrivait pas à planter sa fourchette dans la viande coupée en morceaux.

— Elle est dégueulasse, cette viande ! — Yann réussit à piquer sa viande, ouvrit démesurément la bouche, y enfonça la fourchette et claqua les mâchoires.

— Mange proprement, Yann ! Oh, ce gosse ! se lamenta Madame Ranneau, ondulant de la tête.

— Alors ? Elle vient, cette suite ? Qu'est-ce qu'ils foutent ? — D'impatience, Loubier secoua la table; le tremblement déséquilibra la bouteille d'Evian. Ranneau la rattrapa au vol.

—Hé bien c'est long ! soupira Montana, continuant son commentaire sur Mme Paquotte — Elle n'est pas encore ressortie. Elle est peut-être coincée...

— Elle va ressortir avec le sanitaire collé aux fesses, dit Ranneau.

L'éventualité comique fit sourire Berthier. Madame Ranneau s'en aperçut.

— Allons, taisez-vous ! Vous êtes bêtes, à la fin ! Mais son ton manqua de conviction. Elle se pencha vers Montana pour chuchoter. Celui-ci se tourna vers Berthier, le dévisagea ostensiblement et dit quelques mots qui firent rire Mme Ranneau.

— Il faut qu'il fasse le con sans arrêt, constata Loubier.

— Faut pas dire ça ! lui cria Yann, en frappant de sa fourchette la viande restante.

— Faut pas dire quoi ? — Loubier feignait l'innocence pour forcer le garçon à répéter le gros mot devant ses parents.

— Et ben... faut pas dire... faut pas dire, Yann hésitait puis lâcha d'un coup — faut pas dire con... C'est pas zoli.. Pas vrai, Rozer, qu'i faut pas dire con !

Loubier jubilait.

— Tais-toi, Yann et mange, ordonna son père qui s'adressa à Loubier : Et toi, gros malin, arrête de lui faire dire des conneries; après sa mère dira que c'est moi qui les lui apprend.

— Té ! T'es un peu gonflé, toi ! s'énerva Mme Ranneau en prenant la défense de Loubier plus par contradiction que par sincérité. « Si tu ne me traitais pas toujours de con devant le gosse, il ne le répéterait pas ! Il me dit toujours ça, du matin au soir.

Elle cherchait à se faire plaindre.

— Sil te le dit, c'est que c'est vrai ! dit Loubier, toujours prêt à satisfaire son sadisme.

— Mon cul, oui ! répliqua la furieuse Mme Ranneau.

— Anna ! Surveille tes paroles devant le gosse ! — Ranneau parlait sérieusement.

Une insulte particulièrement grossière monta aux lèvres d'Annie Ranneau, mais elle la retint par égard aux voisins et l'avala avec une feuille de salade qu'elle venait de piocher dans le saladier.

Le garçon posa le plateau de fromage sur la table de Berthier et attendit sa décision. Le cylindre de marbre tournant sur un axe métallique offrait du Roquefort, du Brie, du Gruyère, du fromage de chèvre, du Hollande et des yaourts maison. Berthier désigna le Brie. Le garçon le servit puis emporta son présentoir vers les tables voisines. Le fromage

terminé, un autre serveur s'occupa du dessert : « Fruits, flan ou glace ». Berthier opta pour une glace. « Vanille ou chocolat ? » Il choisit les deux parfums.

Berthier signa le « Bon » du repas et se présenta à ses voisins. Ceux-ci se montrèrent courtois et le prièrent de s'asseoir à leur table, trop heureux de rencontrer un compatriote. L'inspecteur leur fit part du but de sa présence. Ils en furent étonnés, sans plus. La mort de Mme Delon était déjà lointaine. Il ne voulut pas insister : l'enquête ne serait pas officielle que le lendemain ou le surlendemain et il lui faudrait d'abord se présenter à son homologue sénégalais. Ce soir-là, il ne recueillit aucune information utile. Les quatre résidents étaient du même avis : Mme Delon avait eu un accident, et il n'y avait vraiment pas de quoi fouetter un chat, ni de quoi déranger un inspecteur français. L'allusion au décès de Mme Martin ne trouva aucun écho particulier : c'était un accident, trois d'entre eux pouvaient en témoigner.

L'enquête s'annonçait malaisée. Si les autres résidents se montraient aussi peu coopérants, ce serait l'impasse. Berthier comptait beaucoup sur l'indiscrétion de l'un d'eux malgré leurs promesses de silence pour que Ziguinchor sache dès le lendemain qu'on enquêtait sur la mort d'Inès Delon. La chose arriverait aux oreilles de Martin; il laisserait le suspect n° 1 baigner dans son jus pendant un ou deux jours avant de lui rendre une « visite de routine ». Ensuite, il déciderait de l'attitude à adopter. Puisqu'il ne pouvait rien tirer de ses hôtes sur l'affaire en question, il se résigna aux conversations banales des nouvelles connaissances.

— Vous ne vous ennuyez pas trop, dans cette petite ville ?

— Notre travail nous occupe beaucoup, répondit Madame Ranneau.

— Oui, mais en dehors du travail, vous devez bien vous distraire ?

— Les distractions ne manquent pas ! s'exclama Montana. Regardez autour de vous ! Les touristes ! Et « Bouboule », Mme Paquotte qui n'en finit plus de s'arrondir ! Non, je plaisante. Vous avez la chasse — encore fermée —, la pêche, les promenades en pirogue, la plage. En face de l'hôtel, au Cercle, vous avez le golf miniature, une bibliothèque, une salle de bridge, une salle de judo, un court de tennis. Si vous êtes amateur, M. Loubier jouera avec vous.

Montana venait de parler comme un dépliant touristique, mais ces derniers mots déplurent à l'intéressé.

— De quoi je me mêle ! dit Loubier.

— Je ne voudrais pas m'imposer... — Berthier se sentait peu de sympathie pour l'escogriffe bouclé, il s'adressa à Montana. Mais vous-même, vous ne jouez pas ?

— Lui ! répondit Loubier, ne me faites pas rire ! Il faudrait une grue pour le remuer !

— Le sport est un exercice trop violent pour lui, minaudait Mme Ranneau pour se moquer de Montana —. Et puis, il ne trouverait pas un adversaire digne de lui, de son rang social... Les gens sont très communs ici; vous savez, nous fréquenter est un honneur pour nous !

— Que tu es bête ! lui dit Montana, vexé. Voyez-vous, M. Berthier, je suis victime de mon apparence. Les gens se trompent sur mon compte et croient que c'est moi qui les trompe... Je suis comme je suis.

— Mais c'est très bien comme ça ! complimenta Mme Ranneau.

— Une face d'ange ! exagéra Loubier.

— Vous prendrez bien quelque chose, Monsieur, s'enquit Montana pour détourner la conversation. Un café, une infusion, un pousse-café, que sais-je ?

Berthier qui se sentait à l'écart de ces sourires et de ces sous-entendus complices, accepta un cognac comme Ranneau; les autres choisirent une Marie Brizard et deux Cointreau. Les touristes commençaient à se retirer. Montana passa la commande et offrit des cigarettes. Il se promenait souvent avec les deux paquets rouge et vert de Craven, blondes et mentholées. Il ne demandait pas si on désirait une blonde ou une mentholée mais une « rouge ou une verte ». Berthier préféra la Bastos de Loubier.

— Et, à part le Cercle et vous, qu'y a-t-il d'intéressant à voir ? dit Berthier, pince-sans-rire.

— Ici, pas grand chose, à part les cases à impluvium d'Enampore, mais vous avez le parc national de Niokolo-Koba.

— Où se trouve-t-il, ce parc ?

— A quelques 400 km d'ici.

— Ça fait une traite, dites donc ! Je n'aurais pas le temps.

— Vous pouvez louer un avion avec pilote à l'Aéro-Club mais en ce moment, ce n'est pas la bonne saison, les herbes sont trop hautes et les pistes doivent être détrempées. Le mieux, c'est avril-mai, quand les herbes meurent.

— Et on voit beaucoup d'animaux ? Berthier s'adressa au groupe.

— Nous n'y sommes pas encore allés, dit Ranneau.

— Mais, oui. Je peux vous raconter mon voyage, si vous voulez ? proposa Montana en riant.

—Ho ! Tu ne vas pas nous remettre ça ! gronda Loubier.

— Mais laisse-le donc parler, pour une fois qu'il se propose de parler sérieusement. Et puis, il a une si jolie voix ! Mme Ranneau pouffa de rire.

— Vous n'y êtes pas allé non plus, Monsieur ? demanda Berthier à Loubier.

— Lui ! Pas du tout ! répondit Montana. Il a préféré passer ses

vacances de Pâques à lire au lit et à dormir ! J'ai visité le parc à Pâques, l'année dernière avec trois autres copains.

Il fut interrompu par le garçon apportant les alcools. Ils portèrent un toast à leur amitié, puis Montana commença le récit du voyage.

— Nous avions loué une 404 break avec chauffeur, pour 5 000 F. CFA par jour, essence à notre charge, réparations éventuelles aux frais du loueur. A quatre, cela ne faisait pas une trop grosse dépense pour chacun. Karamba, notre chauffeur, connaissait la piste, de plus, il parlait plusieurs dialectes, cela est très utile.

Il fallut accomplir diverses formalités pour autoriser notre « taxi-brousse » à quitter le département. Naturellement, en bon Sénégalais, notre Karamba s'y prend trop tard. Le départ prévu pour 8 h n'a lieu qu'à 11 h 30. On s'était fait prêter une énorme glacière que l'on bourra de glace et de conserves et qui tint le froid pendant les cinq jours de notre voyage. Avec notre provision d'eau et un filtre « Esser », notre Nivaquinine et nos sérums antivenimeux, nous partons.

Pour éviter le détour, normal, par Vélingara, Karamba prend un soi-disant raccourci. Nous voilà en brousse, sur une piste à peine praticable et non indiquée sur la carte, brinquebalant de la glacière, placée dans le coffre et pratiquement égarés. On passe tant bien que mal à Linkirring et on parvient plus tard que prévu au premier contrôle, à l'entrée du Parc. Vérification d'identité et des papiers du taxi. On rentre dans la zone tampon du Parc. La piste est défoncée ! On fait du slalom à 10 km/h pour éviter trous et bosses, puis la voiture bascule sur la rive escarpée d'un cours d'eau à sec. On descend pour alléger le véhicule qui grimpe difficilement l'autre rive. Le soleil se couche quand nous arrivons au campement rudimentaire construit précisément pour abriter le sommeil des touristes tardifs, car il est interdit de circuler dans le parc, la nuit. On pourrait écraser les animaux. Mais à ce moment-là, nous l'ignorions encore. Le garde de service nous le rappelle et abuse de notre naïveté en nous ordonnant de le ramener au quartier général, à Dalaba, au sud de Simenti où nous nous rendons, pour payer nos droits d'entrée. En réalité, il avait envie de passer une nuit dans son lit. Avec le garde comme protection, nous roulons de nuit dans le Parc. On est furieux mais on obéit.

Dalaba est à 15 km de la Guinée Sékou Touré. Le garde nous présente à ses collègues militaires. On apprend que le chef de poste, seul habilité à délivrer les cartes d'entrée, est parti depuis trois jours avec quelques hommes à bicyclette, patrouiller le long de la frontière pour surprendre les Guinéens braconniers et chasseurs d'éléphants. Vous imaginez notre tête à la pensée du chef pédalant quelque part dans la brousse ! On gueule ! Mais les soldats restent impassibles. Nous

sommes coincés au camp. On attend. Pas longtemps. Le chef arrive au moment où nous finissons de dîner.

Le pauvre homme, épuisé, est heureux de notre visite. Il palabre et nous délivre nos cartes d'entrée, pour nous et la voiture, moyennant quelques billets de mille. L'entrée est relativement chère. Les soldats redeviennent aimables et nous tirent l'eau du puits. Ils nous proposent leurs chambres pour la nuit. L'odeur du baraquement nous oblige à refuser poliment et à coucher à la belle étoile sur des nattes que nous avions emportées. Dire que nos chambres nous attendaient à Simenti, à l'hôtel, nous les avions réservées par télégramme. Tous ces ennuis à cause de Karamba, toujours souriant, et de son raccourci !

L'un de nous s'était rendu au village et avait reçu l'invitation pour lui et les autres d'assister au repas des noces célébrées le matin. Un enfant vient nous chercher. Nous le suivons, à la queue-leu-leu, car les herbes abritent les vaches du village et la nuit est noire.

On nous accueille au son des tam-tam, on sort des fauteuils de bois et on nous installe près du chef du village. Nous avons l'impression de jouer aux gouverneurs du temps de la colonisation. Une déception : le repas qu'on nous propose, un grand plat de mil à déguster avec du lait de chèvre aigri. Tous se rincent les doigts avant de plonger dans le plat commun, puis dans la calebasse de lait. Nous expliquons au chef, grâce à un interprète que nous avons déjà dîné et que nous n'aimons pas trop ce genre de mets ! Je goutte par curiosité, mais j'ai du mal à avaler ma bille de mil cimenté par le lait fermenté. Le chef comprend et n'insiste pas. Les autres se régaleront davantage ! Nous avons droit à des danses diverses puis nous prenons congé.

Nous nous couchons rassurés par les gardes : nous sommes en retrait de la piste des éléphants !

Le lendemain nous mettons Cap au Nord. En approchant de Simenti, nous croisons quelques coopérants et une famille de cynocéphales, aboyant !... Puis, c'est le gué de la Gambie. Nous sommes en train de traverser le fleuve quand un hélicoptère se pose dans le lit. Qui voit-on ? Le Président Senghor et sa femme qui viennent saluer les militaires qui ont veillé sur eux pendant leur séjour à Simenti. Nous essayons de convaincre le pilote de nous faire survoler la brousse. Il l'aurait fait volontiers si ses illustres clients n'avaient pas été pressés de regagner la capitale. Il nous dit qu'il a vu beaucoup d'éléphants, « trop même ! »

Nous repartons impatients de voir ces pachydermes dont tout le monde parle. Dans la grande plaine de Simenti, nous apercevons des antilopes. Les jumelles nous sont inutiles. Enfin, l'hôtel. Un immense toit de chaume sert de protection à une salle de restaurant aérée. De la terrasse, surplombant la Gambie d'une centaine de mètres, on voit

et on entend les mugissements des hippopotames. Nous nous installons dans deux cases en dur, à deux lits à moustiquaires, avec un lavabo, douche et W.C., le tout chaud et tempéré par un ventilateur. Les murs, blanchis à la chaux, fleurissent d'énormes araignées. Il fait 36° la nuit. Nous passons nos journées dans une voiture exposée au soleil. L'eau potable nous manque. Nous filtrons celle du robinet : chaude et gluante, pompée dans la Gambie. Elle devient verte et a un goût de terre mais elle est sans danger. La preuve : je suis là !

Nous déjeunons dans nos chambres et dînons au restaurant car les repas sont très chers : tout est acheminé par avion et camions spéciaux. L'eau minérale est hors de portée de notre maigre solde de V.S.N. Nous nous contentons de celle de la Gambie.

Le lendemain nous visitons le Parc. Les pistes sont bonnes. Nous croisons beaucoup de voitures particulières et de camions chargés de promener les touristes pour un prix modique. Nous poursuivons une antilope-cheval qui nous coupe la route, nous voyons des cob et des antilopes dont j'ignore le nom; Ranneau ou Loubier vous renseigneront; des singes, des phacochères. Nous traversons à pied une eau jaunâtre à l'aide d'une passerelle de fortune, balancée par nos mouvements; au-dessous, les hippopotames. Nous attendons les buffles dans un mirador d'où l'on observe une plaine brûlée par le soleil. Pas de buffles. Pour se rafraîchir, mes compagnons se baignent dans la Gambie. Les berges portent les empreintes profondes des éléphants et d'hippopotames et sentent l'urine et l'excrément.

Nous sommes déçus; peut-être, parce que nous n'avons pas le courage de nous lever très tôt pour nous rendre aux points d'eau. Là, nous verrions les fauves.

Sur le retour, c'est la surprise ! Une panthère disparaît derrière un monticule. Karamba s'y dirige. Le felin est là, tout près, et prêt à bondir, les babines retroussées. Nous remontons les vitres. On comprend alors pourquoi il est interdit de descendre de voiture et recommandé de suivre les flèches. Mes amis photographient et nous repartons vers une deuxième surprise.

Complètement avachis à l'ombre d'un arbre, six lionceaux contemplent d'un œil éteint la viande fraîche et sur pieds qu'on leur offre un âne attaché à un piquet. Les pauvres lionceaux sont dépaysés : ils viennent de la banlieu parisienne où ils sont nés !

— De Paris ! Berthier ouvrit des yeux ronds.

— Parfaitement. De la réserve du Vicomte de Lapanouse, vous connaissez (1), vous connaissez sans doute, la réserve de Thoiry ? C'est normal : les lions disparaissent en Afrique. Les safaris ou les indigènes

(1) Importation du 1er trimestre 1972.

les tuent par plaisir ou par nécessité. Il faut les protéger en les élevant dans les pays civilisés ! Ensuite on les exporte dans leur milieu naturel.

Donc, nous abandonnons nos pauvres lionceaux perdus et leur âne. Le temps passe et toujours pas d'éléphants. Nous nous renseignons auprès du patron de l'hôtel, un Français. Il nous indique un endroit et une heure. Nous nous y rendons. A croire qu'il s'agissait d'un numéro monté d'avance ! A l'heure dite, nous apercevons un troupeau d'éléphants sous un bouquet d'arbres. Sur la piste, un panneau cloué à un arbre indique : « Attention ! Danger : Passage d'éléphants » ! Nous sommes enfin sur la piste des éléphants ! Vus en pleine brousse, les pachidermes semblent petits. Peut-être parce qu'ils sont loin. Ce qu'il ne faut pas faire, mes collègues le font : ils sautent de voiture, s'enfoncent dans les herbes pour photographier de plus près. Le safari-photo aurait pu mal tourner : l'un d'eux s'avance péniblement vers les arbres lorsqu'un éléphant caché jusque là, le charge sur sa droite. Quelle course ! Si vous aviez vu courir mon copain ! Et les touristes qui s'étaient arrêtés ! Tous se ruent dans les voitures qui démarrent ! Mais ce n'était qu'une charge d'intimidation. Alertées, les bêtes s'enfuient.

Mais à cet endroit même, un vieux mâle a chargé une voiture de touristes : le chauffeur n'a pas perdu son sang-froid, il a pu l'éviter.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, nous ne les avons pas retrouvés ! Ils ont disparu dans les herbes comme une épingle dans une meule de foin !

Contents de cette rencontre, nous quittons l'hôtel, sortons du Parc après un nouveau contrôle d'identité, entrons en pays Bassari. Allons jusqu'à Kédougou et remontons vers le Nord en retraversant une partie du Parc avec re-contrôle, nous nous arrêtons au campement de Niokolo-Koba, avec chambres et restaurant mais moins confortables qu'à Simenti, et nous arrivons à Tambacounda en début de soirée.

Nous couchons en pleine ville, sur le sable, devant le Commissariat ! Les agents veillent sur notre dîner et notre sommeil et nous proposent leurs latrines.

Au matin, on fait une rapide toilette au robinet public de la gare de chemin de fer et on repart vers Ziguinchor, où l'on arrive le soir, parce que Karamba a oublié de faire le plein d'essence. On a attendu le bon vouloir d'un camionneur pour acheter quelques litres de carburant nous permettant de rejoindre la station de Kolda ! Voilà !

Loubier vida le reste de son Cointreau et marmonna un « Salut ! » avant de s'éclipser sans aucune autre formalité. Berthier regarda s'éloigner la grande silhouette courbe dont les manières le stupéfiaient.

— Il ne faut pas lui en vouloir, il est toujours comme ça ! dit Annie Ranneau.

— Alors, le Parc, ça vous dit ? demanda Montana.

— Si j'avais le temps, certainement; mais, pour l'instant, je suis pris.

Il sourit.

— Si vous voulez voir des crocodiles, il y en a chez nous, fit Ranneau.

Berthier leva des sourcils interrogateurs.

— Notre propriétaire en fait l'élevage au fond de la cour. Il vend les peaux en France, comme il exporte les peaux de panthères, expliqua Ranneau.

— Oui, mais pour les voir, il faut être patient; au moindre bruit, ils plongent dans leur bassin, dit Montana. Mais en tous cas, on les sent ! Qu'est-ce que ça pue ! Sans doute, les rats décomposés qu'on leur tue pour leur nourriture.

— En effet, ce ne doit pas être très ragoûtant. Aussi, je m'abstiendrai. Par contre, j'aimerais acheter une peau de panthère. Ça coûte cher ?

— De 20 à 30 000 F. CFA, selon la grandeur et l'état. Mais elle est moins chère si on trouve un chasseur indigène. La chasse à la panthère est réglementée et les bêtes doivent être déclarées. Même notre propriétaire les déclare et n'a droit qu'à un certain nombre de peaux par an... Il ne vous en vendra pas... Il ne fait pas le détail... Il expédie par lots de 50 peaux pour les fourreurs parisiens, conclut Ranneau en terminant son verre.

Les autres l'imitèrent.

— Regarde ce gosse, Anna ! Il tombe de sommeil. — Il désigna leur fils, la tête posée sur la table.

— On y va ! Remplis le « Bon ». Si vous voulez, Monsieur Berthier, vous pourriez venir prendre l'apéritif demain midi ?

Annie Ranneau se leva vivement. M. Berthier lui était sympathique, peut-être à cause de ses lèvres larges et sensuelles. Elle aimait les hommes aux lèvres charnues.

— Mais avec plaisir. Je ne vous garantis pas mon exactitude, mais je viendrai.

Elle lui expliqua l'emplacement de leur appartement, tout en se dirigeant vers la sortie. Ils se saluèrent devant le bureau de réception. Berthier récupéra sa clé au tableau, aperçut le veilleur de nuit, en casquette noire et livrée bleue, muni de sa puissante lampe torche, et grimpa l'escalier. Il y croisa deux rats de bonne taille et pas du tout sauvages.

Il se sentait gai. La gaieté était due à l'action conjuguée du climat et du cognac. Il glissait la clé dans la serrure quand la voix de Montana lui parvint de la rue obscure...

— Chiche, Roger !... Ah ! Tu te dégonfles, hein ?

— Annie, j'y vais ? dit Ranneau.

— Je m'en fous ! dit Mme Ranneau.

Il y eut un silence. Puis le rire de Montana emplit la nuit; enfin, il put parler.

— Annie, Roger m'a pissé dans la main !

— Ça tombait bien : j'avais une de ces envies !

— Vous êtes dégoûtants ! cria Mme Ranneau.

« Ils sont vraiment décontractés ! », pensait Berthier, en refermant sa porte.

Lundi matin, Berthier se rendit à la Poste pour téléphoner à Delon. La cabine de l'hôtel était trop près de l'oreille indiscrète de Mme Paquotte. Devant le guichet n° 3 des « Télégrammes et téléphone », des Africains mollement accoudés au comptoir palabraient en attendant leur tour. Berthier se mit à la queue, décidé à prendre son mal en patience.

Les préposés discutaient avec les clients, leur serraient la main, riaient et tous se détournaient un instant pour cracher sur le dallage. Le Ramadan commençait avec l'interdiction absolue d'absorber tout liquide et tout solide du lever au coucher du soleil, y compris la salive. Le préposé du n° 3 fit signe d'avancer à Berthier qui lui montra la file d'attente. L'autre insista pour servir le toubab en priorité. Berthier obéit et demanda sa communication. Personne ne protesta à l'exception d'un employé qui injuria son collègue en wolof, un regard haineux sur Berthier.

Celui-ci obtint Delon : une enquête était ouverte à la demande du Procureur de la République; le commissaire de Ziguinchor en avait reçu la notification verbale en attendant l'ordre écrit par le prochain courrier. Les deux amis parlèrent à mots couverts, puis Berthier raccrocha. Il régla sa communication et se dirigea vers le commissariat. Il était temps de saluer son collègue sénégalais et d'écouter les résultats de ses premières recherches.

En pleine rue, le long d'un caniveau, des prisonniers en bleu de forçats fauchaient l'herbe à l'aide d'un long coupe-coupe tranchant comme un rasoir, sous l'œil assoupi d'un gardien. Berthier imaginait ce que donnerait le procédé appliqué aux détenus de la « Santé » en plein

Paris si les trottoirs étaient herbeux : ils prendraient aussitôt la poudre d'escampette !

Tout cela parce que le nouveau directeur de la prison municipale avait voulu se distinguer de son prédécesseur, trop à cheval sur le règlement, par une mesure libérale. C'était un homme très en avance sur son temps, peut-être à cause de sa formation française. Il admirait la France et davantage, la langue française. Il le prouvait à tous ses visiteurs en leur mettant sous le nez les cinq volumes du dictionnaire Littré, trésor de notre langue, reliés en véritable peau de python et remisés avec amour dans un coffret d'ébène. Depuis des années, à temps perdu, son coupe-papier s'immisçait chronologiquement dans les feuillets encore soudés. L'immiscion actuelle se faisait déjà au premier tiers du tome IV. L'ouverture d'esprit de ce directeur d'avant-garde le faisait aimer et de ses subordonnés et de ses prisonniers.

Ceux-ci appréciaient leur sortie quotidienne dans la ville, même pour une corvée. Ils soignaient leur désherbage. Ils prenaient de l'exercice en se rendant utiles. La chaleur, la peur de perdre la gratuité de la nourriture, la difficulté ou la crainte de trouver du travail leur ôtaient toute envie de fuite.

Berthier arriva en nage au commissariat. Le banc d'attente lui fut courtoisement offert par l'huissier de service qui tint à préciser que le commissaire s'était enfermé avec sa secrétaire pour dicter une lettre confidentielle. Berthier s'assit sur la planche patinée par des milliers de croupes. Les murs étaient couverts d'affiches, d'avis et d'empreintes crasseuses. A croire que certains Africains déteignaient.

La porte fut dévérouillée et une jeune Noire, à la poitrine agressive sous un chemisier blanc, vêtue d'une mini-jupe ultra-courte puisqu'elle découvrait un slip rose moulant des fesses caramel, lui adressa un sourire provocant et s'en fut en se déhanchant dangereusement. L'huissier introduisit Berthier dans le bureau.

Le commissaire, en boubou, finissait de ranger son bureau en soufflant comme un bœuf, sans un regard pour le visiteur annoncé et présent. Berthier se dit que le Patron aurait pu demander à sa secrétaire de rester pour faire le ménage au lieu de s'essouffler à la besogne, à moins qu'il ne fût asthmatique.

Le commissaire, tout à son rangement, l'interrogea distraitement sur l'objet de sa visite. Quand il l'eut connu, il s'interrompit pour serrer vigoureusement la main de Berthier, lui envoya une vigoureuse claque fraternelle dans le dos et le pria de s'asseoir.

Berthier le remercia en remuant discrètement son épaule endolorie par le coup amical du collègue souriant. Il n'en tira pas grand-chose et presque rien quand il eut débarrassé les phrases des innombrables « quoi, woueï », « Ayaya » et « trop même », toutes ponctuées de si-

lences brefs mais précieux pendant lesquels le commissaire projeta ses saints crachats dans la corbeille à papier, sans le quitter des yeux.

Pour l'Africain, il s'agissait d'un suicide ou d'un accident humain, car l'expertise de la 404 n'avait révélé aucune défaillance mécanique grave; seul, le circuit électrique des lumières était débranché, probablement à la suite du choc.

Le conducteur de la voiture entendue la nuit de l'accident ne s'était toujours pas manifesté. Berthier voulait-il se rendre sur les lieux ? Volontiers.

Durant le trajet aller-retour, le chauffeur et son chef expectorèrent à qui mieux mieux et se livrèrent un combat acharné dont l'enjeu était les grâces d'Allah.

L'étude du terrain ne fut d'aucun secours à Berthier qui remercia le commissaire en le priant de le tenir au courant de sa propre enquête.

Les Ranneau habitaient face à l'entrée du port, un rez-de-chaussée d'une maison blanche. On y accédait en contournant la bâtisse par une large cour privée plantée de fromagers et de palmiers.

Berthier s'arrêta pour examiner un indigène grimpant sur le plus haut palmier. Un cerceau de lianes encerclait le tronc et l'homme; l'Africain le calait sur le tronc diamétralement opposé à son corps par la pression de ses reins, cambré sur ses pieds nus appuyés sur l'arbre. Pour son ascension, il pliait les jambes allégeant une seconde la pression de son dos sur le cerceau qu'il haussait d'un cran d'un leste mouvement des mains et s'adossait aussitôt. L'agilité et la rapidité de l'homme étaient telles qu'il semblait courir perpendiculairement à l'arbre. Arrivé au sommet, il en tailla l'écorce d'un coup de machette et attacha une bouteille à la base de l'entaille. En quelques jours, le borassus la remplirait de sa sève laiteuse, de ce « vin de palme » si prisé et qui n'avait de vin que l'odeur aigre, une fois fermenté. Le grimpeur redescendit aussi prestement qu'il était monté.

La 2VC blanche des Ranneau stationnait sous un auvent végétal rudimentaire. Yann s'amusait avec ses autos, sur le sable, entièrement nu, mais la tête coiffée d'un chapeau blanc.

— Bonjour, Yann, dit Berthier, tes parents sont là ?

Le petit fut intimidé, il se releva, un doigt dans la bouche, une main jouant machinalement avec son sexe.

Mme Ranneau apparut sur la porte.

— Yann, laisse la « souris » tranquille et file mettre une culotte ! Puis radoucie — Bonjour, Monsieur. Entrez, je vous en prie.

Berthier lui serra la main et pénétra dans l'appartement. A gauche de la porte d'entrée, sous l'unique et large fenêtre de la salle à manger était placé un divan recouvert de tissu rouge; devant lui, une table basse et quatre fauteuils en plus du mobilier de fonction. Sur le mur du fond, étaient suspendues des poupées Ashanti, toutes noires, la tête plate et ronde comme une lune, le corps court et cylindrique, et une biche Bambara, identique à celle qui trônait dans le hall de l'hôtel Plein-Air.

— Asseyez-vous, Monsieur Berthier. Qu'est-ce que je vous sers ? Whisky, Martini, bière, Schweppes, Coca-cola, sirop ?

— Une bière, s'il vous plaît. C'est joli tout ça, dit-il en désignant la décoration murale.

— Bof ! Ça nous fera un souvenir ! Excusez-moi.

Elle passa dans la cuisine pour constater l'absence de bière dans le réfrigérateur. Elle revint en criant vers l'intérieur de l'appartement :

— Roger, Roger ! Va chez Razza chercher de la bière, il n'y en a plus dans le frigo. Roger ! — Elle s'énervait toute seule.

— Ne le dérangez pas pour moi, dit Berthier, je prendrais aussi bien un Schweppes.

— Ça ne le dérange pas du tout. Il n'a que ça à faire. De toute façon, moi aussi j'ai envie d'une bière. (Elle mentait non pas par politesse mais pour justifier son ressentiment à l'égard de son mari peu prévoyant) et puis, les autres en voudront aussi... Justement, les voilà !

Une voiture s'arrêtait dans la cour.

— Roger ? Dépêche-toi, bon Dieu ! Qu'est-ce que tu fiches ? — Elle tapa du pied.

Ranneau ne pouvait décemment pas crier à sa femme qu'il était en train de soigner son furoncle. Il se rhabilla précipitammnet : « Voilà, Anna, j'arrive ».

Il arriva la face barbue illuminée d'un sourire pour saluer Berthier d'une main, et remontant son pantalon fuyant de l'autre.

Une femme un peu forte, vêtue d'une robe blanche à pois noirs, le chignon bien fait, ôta ses lunettes de soleil en passant la porte.

— On peut entrer ? Bonjour Annie. bonjour Roger... Oh ! Pardon, (elle vit Berthier) je vous croyais seuls. Bonjour Monsieur.

Berthier se leva pour serrer la main de celle qu'il venait de reconnaître à la voix : son intarissable voisine de table de la veille au soir.

Mme Ranneau fit les présentations et commenta brièvement les motifs de la présence d'un inspecteur français. Mme Cinmer tomba des nues et n'en crut pas un mot. Berthier lui posa quelques questions et la femme toujours sceptique quant à la profession du touriste, répondit poliment que c'était un accident, le deuxième après la disparition de la « pauvre Jeanne » et qu'elle ne s'était jamais vraiment interrogée à ce sujet.

— Mais, dites-moi, les Ranneau, vous ne seriez pas en train de me faire une blague ? dit-elle, reprise d'un doute soudain. Monsieur est peut-être un parent ?

— Pas du tout, Madame, dit Berthier, c'est la vérité. Il se pourrait même que vous soyez convoquée par le commissaire. Dans ce cas, ne vous affolez pas, vous saurez pourquoi.

— Je ne m'affole jamais. — Mme Cinmer souligna son affirmation d'un geste de la main — Je trouve que François, enfin Delon exagère... Vous n'êtes pas de mon avis, Roger ?

« Bof ! » fit Ranneau en soulevant les épaules pour montrer l'importance qu'il accordait à l'affaire et il partit acheter les bières.

— Monique, que buvez-vous, un Martini ? demanda l'hôtesse.

— Oui, s'il vous plaît... Tout de même, quelle drôle d'histoire... Tiens, voilà les Quenelec, non ?

Le bruit du moteur de la Volkswagen des Quenelec était reconnaissable aussi facilement que la voix de Mme Cinmer.

— Vous fêtez quelque chose, aujourd'hui ? s'enquit Berthier.

— Oh, non, pas du tout ,expliquait Mme Ranneau en lêchant une goutte de Martini tombée sur son index, c'est tous les jours comme ça. A midi, c'est chez nous, le soir, c'est chez les Quenelec ou Montana ou à l'hôtel.

— Bonjour, bonjour, dit une grande jeune femme en prenant l'air d'une gamine ludique. Quand Mme Quenlec se rendit compte de la présence inconnue, elle rougit et masqua sa confusion sous un rire discret, — Oh pardon ! Je suis d'humeur plutôt joyeuse aujourd'hui... Bonjour, Monsieur.

— Ma « Louise » est folle, dit le grand barbu qui la poussait pour entrer. — M'sieu-dames, bonjour.

Annie Ranneau présenta Berthier qui recommença son questionnaire. Les Quenelec eurent la réaction-type : ils montrèrent un étonnement poli mêlé d'ennui.

— Edmonde, qu'est-ce que vous pensez de tout ça ? interrogea Mme Cinmer.

— De tout quoi ? oh, pardon, Monique, je n'y étais plus !

Mme Quenelec rit en portant une main ouverte à sa bouche : « Pas grand chose ! »

— On s'en fout ! articula calmement Quenelec en se tapant sur le ventre.

— Hervé ! Mme Quenelec n'en dit pas plus par politesse mais son regard chargé de reproche s'accrocha à celui de son mari.

— Il n'y a pas d' « Hervé ! », ma « Louise », reprit gaiement Quenelec, regardant sa femme bien en face, je me fous d'Inès Delon comme de ma première chaussette... Parfaitement... Et si Delon fait enquêter, je crois savoir pourquoi...

Il laissa sa phrase en suspens, l'index agité devant son nez, un œil fermé, le visage empreint de mystère. Ce fut trop pour Mme Cinmer.

— Pourquoi, pourquoi ? Vite, Hervé ! Que je m'en aille rejoindre Jules, seul avec les quatre gosses !

— Hé bien, à mon avis, répondit Quenelec d'un ton doctoral, c'est une histoire de gros sous. Inès devait avoir contracté une assurance-vie et si son mari ne prouve pas qu'il s'agit d'un accident, l'assurance déclarera qu'il s'agit d'un suicide et ne paiera pas la prime ! Vous comprenez ?

— Mais où vas-tu chercher tout ça ! Il est fou, mon homme, dit Mme Quenelec en secouant sa tête de désespoir.

— Ho non, Edmonde..., tempéra Mme Cinmer, ce n'est pas si bête. Pas si bête du tout. (Elle devint pensive. Elle resservirait cette hypothèse à Mme Molard chez qui elle se précipiterait l'après-midi même pour lui apprendre ce nouveau sujet de conversation. A moins que celle-ci ne fut déjà au courant ?) Avez-vous interrogé tout le monde, M. Berthier ?

— Non, je commence à peine, vous êtes la première avec ces messieurs-dames, répondit l'inspecteur.

— Quel honneur ! Mme Cinmer, rassurée, lui fit une inclinaison flatteuse de la tête.

— Vous vous rendez compte, Monique, nous sommes mêlés à une enquête, peut-être à un crime !

Mme Ranneau mimait l'excitation naïve d'une personne comblée de sensations fortes. Elle pouffa de rire, puis redevint sérieuse :

— Qu'est-ce que vous buvez, les Quenelec ? Edmonde ?... Mais que fait Roger ? Il faut toujours qu'il traine, celui-là ! il est pire que les Africains !

— Mais laisse-lui le temps d'aller et de revenir ! dit Mme Quenelec. Je prendrais bien une menthe à l'eau, s'il te plaît.

— Tiens, quand on parle du loup, on en voit la queue, constata Mme Cinmer à l'entrée de Ranneau, les bras chargés de bières en boîte qu'il donna à sa femme.

— Mais, ma parole ! Elles sont tièdes, Roger ! s'exclama celle qui ne perdait pas une occasion de critiquer son mari. T'aurais pu en prendre des fraîches (Elle le regarda de travers pendant qu'il se remontait le pantalon descendu dans sa course. Puis, à Berthier) Vous la prenez avec un glaçon ?

Berthier accepta par courtoisie et pour éviter d'attiser la colère de cette petite boule de nerfs qui le servait. Les autres avaient suivi l'altercation en silence. Ranneau n'avait point répliqué grossièrement à sa femme comme le lui commandait son amour propre. Il préféra « s'écraser », en se peignant la barbe de ses deux mains. Puis, il s'adressa à l'ensemble de ses visiteurs :

— Savez-vous ce que je viens d'apprendre à l'instant ?

— Non, mais on va le savoir, dit Quenelec, ironique.

— Il paraît que ce matin, trois soldats ont été assassinés sur la route du Cap et...

— Non ? Vous plaisantez, Roger ! hurla littéralement Mme Cinmer qui perdait le contrôle de sa voix dans les cas graves.

— C'est Razza qui me l'a dit. Mais, attendez, ce n'est pas tout, on leur a coupé la tête... (1)

Mme Quenelec l'interrompit à son tour : « Bah ! Quelle horreur ! »

— Remettez-vous, ma petite Edmonde, dit Mme Ranneau en riant de la grimace de dégoût de celle-ci.

— Je peux continuer ? lui demanda son mari d'un air hautain.

— Ho, ça va, si on ne peut plus plaisanter ! Annie Ranneau bouda.

— Pas quand je parle, continua sérieusement le mari barbu... Donc... on leur a coupé la tête mais on ne les a pas retrouvées.

— Quoi ? Les soldats ou les têtes ? s'enquit Quenelec.

— Les têtes, enfin ! Que veux tu qu'ils fassent des corps dit Mme Ranneau.

— Ils peuvent les bouffer, tiens ! répliqua Quenelec.

— Tu es dégoûtant, Hervé ! le gronda sa femme d'une voix douce et claire mais pleine de reproche; un filet d'eau comparée aux « cataractes » de Mme Cinmer.

— Mais qui a fait cela ? interrogea Berthier, étonné davantage par les réactions des uns et des autres que par le fait même.

— Comme d'habitude, on n'en sait rien. — Ranneau répondait en roulant les extrêmités de sa moustache dans ses doigts. Le P.A.I.G.C., les Portugais, ou bien un règlement de comptes entre ethnies, car les soldats tués étaient de Ziguinchor.

— Vous savez, Roger, que le fait d'avoir emporté les têtes signifie plutôt une vengeance, dit Mme Cinmer en plaçant le maximum de conviction dans sa voix qui résonnait dans la salle, les assassins vont se servir des crânes comme verres pour boire à leur victoire !

— Oh, Monique, vous aussi, vous vous y mettez, gémit Mme Quenelec, écœurée.

Mme Cinmer fut vexée de ce qu'on put croire qu'elle plaisantait. Sa voix se percha pour se faire plus persuasive :

— Mais non, Edmonde, c'est vrai ! Ce sont des pratiques tribales qui existent encore !

— Oui, mais rien ne prouve qu'on n'a pas voulu faire croire à cela. Mme Ranneau aimait bien souligner la confusion des situations.

— Je ne vous dis pas le contraire, Annie, mais mon histoire est possible, croyez-moi, je vous assure.

---

1) allusion aux événements du début 1972.

Il y eut un « couac ». Mme Cinmer s'étrangla dans son effort de tension continue.

— Il faut attendre pour savoir, dit Ranneau, déambulant dans la pièce, le Gouverneur a demandé du renfort... Il arrivera ce soir...

— Ho, Roger ! Ne parlez pas de malheur !... Si le bac fonctionne toute la nuit, je ne vais pas pouvoir fermer l'œil ! Ça suffit de l'autre fois ! Mme Cinmer levait les bras au ciel.

— Pendant que Jules ronflera, dit Mme Ranneau d'un air taquin.

— Oh, celui-là, pour le réveiller, il faudrait faire exploser une bombe sous son lit ! Heureusement qu'il n'est pas là. Sans cela, c'est moi qui me ferais appeler « Jules » ! (Mme Cinmer rit) Mon Dieu, comme il est tard ! Je me sauve (elle se leva) Vous allez au bal du Lion's, mercredi ?

— Non, nous faisons une petite soirée entre nous, dit Ranneau. Pourquoi ne viendriez-vous pas ?

— Je serais volontiers des vôtres, soupira Mme Cinmer, mais Jules veut donner son obole... Alors ? (elle eut un geste évasif de la main). Je n'ai rien à me mettre... Il va falloir que je sorte une vieille, vieille robe de soirée qui m'est trop étroite... Pensez, avec mes grossesses !... Enfin, j'irai... Une femme doit toujours suivre son mari, n'est-ce pas, Messieurs ?

Les « Messieurs » sourirent. Berthier la trouvait sympathique malgré sa logorrhée. Avec une bavarde de ce type, tout Ziguinchor connaîtrait la raison de sa présence avant ce soir. Mme Cinmer remercia les Ranneau, esquissa une sortie bruyante, puis se ravisa.

— Ah ! Je ne vous dis plus que celle-là, et puis je m'en vais. (Elle fut secouée de rire) M. Berthier doit se dire « quelle pipelette, celle-là ! » Tant pis ! Savez-vous pourquoi le beau-frère Daltone est venu ici ? Non ? Hé bien, moi, j'ai réussi à lui tirer les vers du nez... (elle prit un air malicieux)... pour passer son baccalauréat ! Il l'a loupé trois fois, en France ! C'est comme le frère Tasseur, vous savez, Alphonse ? Toutes ces « lumières » viennent solliciter le piston du frère ou beau-frère professeur, vous comprenez ?

— Si ça continue, tous les recalés du Bac, en France, viendront le présenter ici, où ils sont sûrs de l'avoir, dit Quenelec.

— C'est pas si sûr que ça, Hervé ! rectifia Mme Ranneau, on n'a pas toujours le bac, ici. Regarde Inès Delon !

Mme Cinmer fut pliée en deux par le rire. Elle fit signe qu'elle partait mais parvint encore à dire : « Annie !... Vous exagérez... Tout de même !... Ça, alors ! ». Elle partit.

— Cette Monique, quelle langue ! constata Mme Quenelec

— Oh, elle n'est pas méchante, dit Mme Ranneau qui se rongeait les ongles.

— Dis donc, ma Louise, si on allait voir ce qu'Eugénie nous a préparé ? Quenelec passa un bras au cou de sa femme.

— Oui, mon chéri, on y va. Elle avait repris son air gamin.

— Ils vont encore « bouffer comme des salauds », dit Ranneau.

— Dis donc, toi, surveille un peu ton langage, lui ordonna sa femme qui retrouvait parfois le sens des convenances.

— Hé bien, je vais vous laisser moi aussi, dit Berthier en se levant.

— Mais vous n'êtes pas obligé de les suivre, Monsieur Berthier. Voulez-vous une autre bière ? demanda l'hôtesse restée assise.

— Oh, non, merci ! Je me sens déjà léger (Il sourit) C'était parfait, Madame.

Pas tout-à-fait, cependant; il avait fait chou blanc. Toutes ses questions avaient été autant de coups d'épée dans l'eau. Il avait hâte de rencontrer la dernière personne à avoir vu Mme Delon vivante, le témoin et le suspect n° 1 : Pierre Martin.

Pour la quatrième fois, Berthier reçut la même réponse « Non. Monsieur, il est pas là ». Toujours souriante, la fatou de Martin referma la porte. Mais où donc était passé Martin ? Il n'avait pas quitté Ziguinchor, il l'aurait su. Non, l'homme se méfiait de lui, son absence était feinte. Martin devait se terrer au fond de son appartement; il devait le voir venir. Tôt ou tard, la rencontre aurait fatalement lieu. Pour confirmer son hypothèse Berthier décida de se faire conduire au lycée. Là, on le renseignerait sur l'activité du professeur invisible, ou bien celui-ci était-il même en train d'enseigner. Enfin il interrogerait son « témoin » l'antépénultième d'une longue liste, car cet après-midi, il avait l'intention de se rendre chez les Blanchot et les Topovitch.

Depuis lundi, il avait interrogé tous les autres résidents. Partout, on l'avait accueilli à bras ouverts et sourire aux lèvres. Tous étaient prêts à collaborer, mais tous croyaient à la thèse de l'accident. Berthier avait conscience de les distraire agréablement, son enquête les amusait follement. Il le devinait aux questions qu'on lui posait, aux allusions sournoises qu'il ne pouvait pleinement apprécier parce qu'il ne connaissait pas suffisamment la personnalité des concernés. Pour Ziguinchor, il était une distraction d'un genre nouveau.

Le taxi roulait à vive allure, très imprudemment sur la route encombrée de cyclistes et de piétons indisciplinés réagissant de façon imprévisible aux coups de klaxons du chauffeur. Balancé sur le siège défoncé de la Renault 4 dépourvue d'amortisseurs, Berthier, se cramponnait d'une main au dossier du siège avant et froissait le quotidien « Le Soleil » de l'autre.

La presse se montrait laconique sur l'état de la situation locale : « Le Commandant Ly ramène le calme en Casamance », le titre en pe-

tits caractères n'occupait que deux colonnes de la première page; mais très prolixe sur les obsèques des trois soldats décapités, « décorés à titre posthume ».

Le journaliste qualifiait d'odieux, de sauvages, de barbares, les auteurs du massacre dont l'identité, et la nationalité étaient gardés secrètes. Officiellement, il s'agissait d'un crime de guerre, d'une guerre dont le Sénégal subissait les conséquences sans y participer. Les soldats surveillaient la frontière pour intercepter les guerrilleros portugais braconnant sur leur territoire ou volant le bétail, et étaient tombés dans une embuscade, victimes de leur devoir.

En voulant venger les trois glorieux soldats morts pour la Patrie, le Commandant Ly avait porté un rude coup à l'adversaire. Pour rechercher les assassins fêtant probablement leur victoire attestée par les macabres trophées, il avait lancé une offensive de représailles en territoire guinéen. Les villages frontaliers avaient été minutieusement fouillés sans aucun résultat et les voleurs du bétail sénégalais ou supposés tels, avaient été passés par les armes.

Puis, certain d'avoir rétabli l'ordre et avec la satisfaction du devoir accompli, le Commandant Ly s'était replié sur son territoire.

Or, le brave justicier ignorait encore qu'il n'y avait jamais eu crime de guerre. Le Gouvernement tenait à cette version des faits plutôt qu'à l'horrible vérité et ce, par nécessités économiques.

La tragédie s'était déroulée au Sud d'Oussouye, le long de la piste touristique du Cap Skirring, dans la forêt des Bayotte, le « Bois sacré » des Floups.

La tribu, apparemment aussi paisible et amicale que les autres de la région, écoutant le transistor dans ses cases de terre séchée, élevant de beaux enfants qui feraient des études honorables au lycée de Ziguinchor, vivait sous l'emprise d'une Reine.

La Reine des Floups, vieille Noire énorme et édentée, couverte de bijoux de pacotille des pieds à la tête, diseuse de bonne aventure, bavarde, crasseuse et imbibée d'alcool, était une curiosité touristique. Elle se laissait photographier moyennant finance et n'hésitait pas à embrasser goulûment les Toubabs sur la bouche; ses boniments de sorcière et ses pitreries obscènes réservées aux touristes ébahis, apportaient la richesse à la tribu respectueuse des coutumes ancestrales transmises de Reine en Reine. Certaines d'entre elles consistaient en des sacrifices humains, propitiatoires et initiatiques.

L'un avait lieu lors de la pleine lune de février. Une jeune fille était sacrifiée aux dieux de la Fécondité pour solliciter les grâces nécessaires à la survie de la tribu. La Vestale était maintenue assise sur un tronc d'arbre autour duquel tournaient les villageois en fête. A son passage, chaque membre de la tribu donnait une violente claque sur l'omoplate

de la jeune vierge jusqu'à ce que mort s'en suive, car la cérémonie, commencée la nuit, se terminait le lendemain, lorsque la colonne vertébrale soumise à des chocs brusques et incessants, se brisait, entraînant la mort de la victime.

Le second sacrifice humain n'était pas aussi raffiné et soulevait quelques difficultés dans son obligation de choisir les victimes en dehors de la tribu. De ce fait, il avait lieu une seule fois par an dans le Bois Sacré mais à une date variable, ce qui interdisait aux tribus voisines de traverser la forêt des Bayottes, dès le coucher du soleil.

Il concluait le cycle d'initiation du jeune guerrier Floup et consistait en l'offrande d'une tête humaine fraîchement coupée à la Reine. Et cette année-là, trois jeunes Floups arrivèrent de concert au dernier degré initiatique. Ils avaient eu l'aubaine de tomber sur la patrouille des trois soldats. Le tranchant de leur coupe-coupe démontra brillamment leur adresse, leur force et leur virilité ainsi que leur soumission respectueuse à la Reine. Les crânes, une fois nettoyés, enrichiraient la collection privée de Sa Majesté, tandis que les initiés avaient repris le chemin des écoliers.

Bien que les Floups se défendissent de s'attaquer aux Toubabs, — non par racisme, mais parce que ceux-ci étaient recensés, ils risquaient de graves ennuis —, le Sénégal s'abstenait de toute publicité sur les originelles mœurs tribales qui, si elles étaient connues, attireraient quelques amateurs de sensations fortes, mais videraient ses coffres de devises étrangères : les « congés payés » aiment le folklore mais pas au point d'en perdre la tête !

La guérilla portugaise présentait parfois un côté utilitaire dans ses retombées frontalières et le déploiement des forces militaires en Casamance voulait y détourner l'opinion publique. Berthier s'était rallié à la thèse du crime de guerre développée dans la presse qu'il lisait pour meubler son vide intellectuel.

Le taxi ralentit à l'approche d'une foule de jeunes qui obstruaient la route.

— Que se passe-t-il ? demanda Berthier.

— Ils sont fous ! Trop fous ! Ces jeunes, quoi ! Ils veulent pas travailler, répondit le chauffeur en appuyant gaiement sur son klaxon.

— Ce sont des élèves ?

— Woueï ! Ils sont en grève depuis hier ! Ah ! C'est pas sérieux, tout ça, patron ! — Sa tête se secouait en signe de désapprobation.

— Vous pouvez m'arrêter près de l'entrée ?

— Wouah Tu vas voir !... Allez, poussez-vous ! — Le chauffeur passa sa tête à travers le cadre de la portière — Bande de cons ! Allez travailler ! Et voilà ! Ça fait 100 francs, patron.

Le taxi s'arrêta en face du portail du lycée. Les lycéens se baissè-

rent pour regarder à l'intérieur du véhicule, puis un murmure courut sur les lèvres desséchées; ceux qui faisaient face à l'établissement se retournèrent; d'autres se cristallisaient autour du taxi, intrigués par la présence du Toubab inconnu, l'air menaçant. Ils n'avaient rien contre Berthier mais leur lutte anti-gouvernementale tournait rapidement au racisme : le Blanc symbolisait l'Autorité passée, présente et future.

Ce n'était pas la première grève mais l'une des plus sérieuse. Le mot d'ordre était lancé de Dakar où les étudiants affrontaient l'armée et les brigades spéciales de police venues de Tambacounda où elles étaient formées aux combats de rues et dans l'art de matraquer sans laisser de traces.

Depuis le « Mai 68 » français, les Africains déclenchaient des grèves dans leurs établissements scolaires à propos de la rareté des livres, de la pénurie des locaux, du taux ridicule des bourses, de la monotonie des menus ou du costume démodé fourni aux pensionnaires. Ils étaient soutenus dans leurs revendications par une partie des professeurs opposés au pouvoir, bien qu'officiellement aucun parti d'opposition n'existât. Le Gouvernement constituait le parti unique dit Progressiste, en dehors duquel on se perdait dans l'indifférence générale.

Les opposants minaient les esprits de leurs élèves en leur contant les libéralités vraies ou fausses accordées aux Toubabs et dont ils étaient exclus : logement et meubles fournis gratuitement, y compris le réfrigérateur ainsi que la voiture en « TT ». Ces mesquineries mensongères avaient une grande résonnance chez une jeunesse sensibilisée au confort matériel et avide de profits. Les Toubabs étaient privilégiés comme au temps de la colonisation. Et l'Indépendance, alors ?

Le grand mot était lâché, les esprits s'échauffaient, la révolte grondait puis éclatait. Mais parmi les jeunes en croisade il y avait toujours une « brebis galeuse » qui dénonçait le meneur. Ce dernier était emprisonné et l'on n'entendait plus jamais parler de lui sauf s'il mourait de maladie ou se « suicidait » en laissant ses remords par écrit. Les étudiants se calmaient pour quelques temps. Au besoin, on les y aidait par la force.

Le scénario se déroulait invariablement en deux temps : déclenchement de la grève et répression, Dès le premier temps, le chef d'établissement téléphonait au gouverneur de région. Celui-ci expédiait l'Armée. Les soldats, casqués et armés, envahissaient la cour de l'établissement, les piquets de grève étaient arrêtés, l'entrée libérée. A l'intérieur, des sentinelles, arme à l'épaule, gardaient chaque classe. L'impuissance des grévistes, puis la lassitude et les menaces rétablissaient l'ordre.

C'était ce qui se passait ce jour-là au lycée. Déjà, les élèves des petites classes ne s'étaient pas soumis aux injonctions des « Terminales » qui les avaient menacés d'une bonne correction s'ils ne quittaient pas

les lieux; les enfants songeaient aux compositions prochaines. Ils voulaient travailler. Ils avaient tenu tête aux aînés et, malgré les gifles et les coups de poing, ils avaient regagné leur classe. L'unanimité espérée se soldait par une minorité contestataire bientôt ramenée à de meilleurs sentiments.

Berthier régla le prix de la course et descendit du taxi. La foule se tut. Elle ne reconnaissait pas le Toubab qui la dominait de sa tête brune. L'inspecteur aperçut le portail rouillé gardé par des militaires; il s'y dirigea d'un pas ferme. Des chuchotements l'accompagnaient; la masse houleuse se fendait à son approche puis se refermait sur son passage : des meneurs proférèrent des insultes pour stimuler la colère des lycéens refroidis par la présence de l'Armée. La tentative réussit : les visages prirent une expression de haine bien plus feinte que réelle, un remous de corps déséquilibrés bouscula Berthier, alors que les crachats du Ramadan pleuvaient à ses pieds.

L'inspecteur continua son chemin, les mâchoires serrées, apparemment calme mais le cœur battant. Il se savait insulté, mais se gardait bien de faire un geste, de dire un mot : les faces noires déformées par la ferveur, guettaient une erreur pour se précipiter sur lui. Dans cette attente, les grévistes dansaient sur place, remuant au fond d'eux-mêmes ce dépôt de racisme ancestral qui pouvait à tout moment obscurcir leur conscience.

Les soldats observaient sans bouger. Berthier, les poings serrés, passa le portail sans encombre. Au Secrétariat du Censeur, on lui apprit que Martin n'enseignait pas le mercredi.

De sa chaise, Montana regardait la sentinelle faire les cent pas devant sa classe qui n'était autre que le Foyer du Lycée transformé à cet usage par manque de locaux. Il venait de donner une demi-heure à sa sixième mixte pour faire deux exercices grammaticaux. Tous les élèves étaient présents, assis devant leur livre de grammaire. De temps en temps, une élève levait la tête pour lancer un regard endormi sur le militaire, puis étirait ses membres courbattus en baillant de fatigue.

Pour eux, la grève n'existait pas; c'était l'affaire des « grands », des « Anciens ». Eux, les « Bleus » désiraient travailler pour passer en cinquième, et non pas seulement travailler pour apprendre.

Au fond de la classe, une petite Libanaise essayait d'attirer l'attention de son professeur. Elle soupirait de tout son être, battait la mesure de son stylo à bille et ses pieds frappaient le sol. Elle le trouvait beau et espérait s'attirer ses bonnes grâces, c'est-à-dire de bonnes notes. Elle comptait beaucoup sur sa réputation de victime innocence pour exciter la pitié.

Cette enfant, d'une candeur douteuse, avait fait éclater un scandale

et renvoyer un professeur indigène pour une histoire de mœurs. Le maître en question lui aurait fait des avances et, pour lui témoigner la sincérité de son amour, lui aurait montré son sexe. L'homme s'était défendu des accusations mensongères d'une gamine mythomane et avait écrit une lettre ouverte dans laquelle il jurait sur sa noble généalogie n'avoir rien à se reprocher. Un tout autre enseignant s'en serait fort bien sorti; malheureusement pour lui, celui-ci était déjà réputé pour ses attitudes bizarres et ses méthodes pédagogiques peu orthodoxes.

C'est ainsi que, pendant son commentaire de textes, il sortait dans la cour en haussant la voix pour que ses élèves puissent continuer à prendre des notes, ce qui gênait les voisins; tous ses élèves avaient 18/20 qu'ils remettent ou non leurs devoirs; mais, par justice, le jour des compositions, il se montrait très pointilleux : les notes variaient de 18,001/20 à 19,999/20, mais il ne mettait jamais 20/20 sachant que la perfection n'est pas de ce monde. De leur côté, les comptables du Secrétariat jonglaient difficilement avec les virgules et les coefficients.

Aussi, tout le monde fut heureux quand il fut suspendu de ses fonctions pour un an, à la suite de la plainte déposée par les parents de la meilleure élève de sa classe. Le professeur parti, sa classe fut dispersée parmi les autres sixièmes et la jeune victime atterrit dans celle de Montana où ses notes ne dépassaient jamais 7/20.

Les regards langoureux qu'elle adressait à son nouveau maître n'avait d'autre but que celui d'élever ses notes pour s'éviter les gifles parentales.

Montana feignait de l'ignorer : il se méfiait de cette gamine sournoise et probablement vicieuse à l'insu des parents et prête à tout.

La demi-heure vint à expiration. Il ordonna aux élèves de fermer les livres et de poser les stylos et passa à la correction. Il interrogeait un élève au hasard, inscrivait sa phrase au tableau et demandait l'avis des autres; il expliquait et commentait patiemment. Il se rendit bientôt compte que ses élèves ne suivaient plus. Ils se tenaient silencieux et immobiles sur leur banc, semblables à des statues d'ébène si leurs yeux avaient cessé de rouler d'effarement. Ils écoutaient quelque chose, mais quoi ?

— Hé alors ? On dort ? demanda Montana quelque peu désorienté par ce brusque changement — Qu'y a-t-il donc ?

— Le canon, M'sieu ! souffla le responsable de classe, assis au premier banc.

Montana tendit l'oreille. C'était vrai : un bruit sourd et répété venait du sud. Il fallait craindre le canon pour percevoir ces explosions étouffées. La peur aiguisait l'ouïe.

Le professeur allait rappeler ses élèves à l'ordre lorsque se produisit un incident qui aurait pu avoir de fâcheuses conséquences dans

cette atmosphère de crainte et d'agitation. Un corbeau-pie pénétra dans la classe par l'une des fenêtres et chercha une issue en se cognant sur les murs. L'entrée impromptue du volatile fut le signal qu'attendaient les élèves, les nerfs à vif, pour céder à la panique. Tous se levèrent en hurlant et se ruèrent sur les ouvertures pour échapper à cette épouvante ailée. Les garçons abandonnaient leurs sandales et se bousculaient, les filles, leur pagne et se griffaient pour se tailler un chemin dans cet amas de chair en fièvre. En quelques secondes, il s'éparpillèrent dans la cour du Foyer, éloigné des autres bâtiments; plus près, la peur se serait communiquée comme une traînée de poudre aux autres classes et le lycée tout entier aurait été transformé en champ de bataille.

Le professeur conserva son calme. Cette attitude rassura les élèves qui revinrent prudemment. Montana n'avait craint qu'une chose : que la sentinelle armée, croyant à une révolte organisée, ne tirât sur ses élèves, mais c'était oublier la chaleur tropicale et l'apathie africaine.

Les élèves, à présent défoulés, regagnaient nonchalamment leur place.

L'après-midi, Berthier rendit visite aux Blanchot. Le couple et ses trois fillettes logeaient dans un pavillon entouré d'un jardin fleuri et fort bien entretenu. L'inspecteur fut accueilli avec intérêt et regret car le couple avait peu de temps à lui consacrer : Claude, membre du Lions, devait se rendre au Cercle pour prêter son concours à l'organisation du bal et Hélène devait songer à sa toilette.

Berthier les trouva sympathiques. Le mari était un homme jeune de petite taille, aux yeux bleus, et un peu efféminé; ses cheveux très clairs, presque blonds, tombaient sur un front large et une mèche savamment bouclée au fer chaud se maintint intacte durant l'entretien; sa femme était du même âge, mais brune à l'embonpoint naissant et aux chairs molles. Elle fronçait le nez sous la gêne de ses lunettes de myope.

Ils parlèrent beaucoup de tout mais peu de l'affaire Delon. Pour eux, c'était un regrettable accident.

Le mari remit à plusieurs reprises sa femme en place en la traitant de « sotte » ce qui plut visiblement à cette dernière. Berthier en déduisit qu'elle était « masochiste morale » et l'heureuse épouse d'un sadique du même genre. L'heure passant, les Blanchot n'arrêtèrent plus de se disputer comme deux enfants terribles, contents de jouer pour un public neuf. Berthier en eut assez et se leva. Mme Blanchot fit de même en renversant son verre; le mari la réprimanda. Rougissante et souriante, elle jouissait de plaisir sous le flot d'insultes.

L'inspecteur les remercia et abandonna le couple ludique à ses chamailleries.

Deux cents mètres plus loin, il pénétra dans le jardin de la villa des Topovitch. Il gravit les marches du perron et pour la première fois à Ziguinchor, pressa le bouton d'une sonnette.

La porte fut ouverte par une jeune femme maigre, la tête couverte d'une serviette éponge.

— Ah ! c'est vous ! dit-elle avant de se mettre à tousser.

Berthier cacha son étonnement et demeura impassible malgré la pointe d'impatience que la femme venait de mettre dans ses mots. Elle semblait le connaître, l'attendre même ou plutôt redouter son intrusion : elle se tenait sur le pas de la porte décidée à y rester.

— Mme Topovitch ? s'enquit-il d'un ton courtois.

Elle répondit par l'affirmative. Il se présenta par politesse plus que par nécessité et exposa le but de sa visite.

Mme Topovitch se frictionnait machinalement la tête dégoulinante à la suite d'un rinçage de teinture qu'elle s'était fait depuis que sa perruque brune importée de France lui déplaisait. Elle écoutait, très irritée par ce contre-temps qui retardait ses soins capillaires et, en conséquence, son arrivée au bal du Lions.

Quand Berthier eut fini, elle n'y alla pas par quatre chemins. Tout en essuyant frénétiquement ses cheveux roux et secouée par une toux sèche, elle déclara précipitamment qu'elle venait d'arriver au Sénégal, qu'elle ne fréquentait personne, que ni elle, ni son mari qui faisait des courses en ville, n'avaient rien remarqué d'anormal, qu'il la dérangeait, que sa présence était de l'argent gaspillé à cause de M. Delon qui avait le « bras long », qu'elle se désintéressait totalement de la vie privée des uns et des autres, qu'il la mettait en retard, qu'elle en avait assez d'entendre parler de mort, qu'elle était jeune et qu'elle voulait vivre. Etait-ce clair ?

Mme Topovitch eut une violente quinte de toux. Berthier, ivre de paroles, attendit qu'elle se calme avant d'acquiescer : c'était clair mais peu aimable. Il préféra la quitter de crainte d'être la cause d'une pneumonie et lui conseilla de ne plus rester dans ce courant d'air qu'elle créait. Celle-ci ne se le fit pas répéter deux fois : la porte d'entrée claqua.

Le bal du Lions mettait la ville et les gens en ébullition. Berthier se retrouva dans la rue où il héla un taxi pour se faire conduire au commissariat. Il demanderait à son homologue local de convoquer les Topovitch et surtout Martin pour le lendemain après-midi.

Ce Martin ! Pour lui, c'était « l'Arlésienne » : tout le monde lui en parlait mais il ne l'avait pas encore rencontré.

Pendant ce temps, Francette Chalet recevait Christian N'Diaye. Elle feignait la gaieté mais l'inquiétude accentuait ses tics nerveux. La veille, elle n'avait pas fait part de ses soupçons à Berthier venu l'interroger; elle y était décidée, puis au dernier moment, elle avait flanché. Depuis une semaine, elle ruminait la culpabilité de Martin sans parvenir à

l'admettre; pourtant, les faits parlaient d'eux-mêmes, mais Pierre lui semblait si faible, si inoffensif; elle désirait et redoutait sa présence prise entre le besoin de se rassurer et la crainte d'apprendre l'horrible vérité.

— Tiens, dit-elle, en tendant un verre de coca-cola à N'Diaye, assis sur le seul fauteuil encore pourvu d'accoudoirs.

Celui-ci la saisit par le poignet, déposa son verre sur la petite table basse et fit asseoir sa maîtresse sur ses genoux.

— Allons, laisse-moi, dit-elle mollement, je...

Les épaisses lèvres noires lui coupèrent la parole; une main puissante lui pétrit la poitrine, glissa sur son ventre, puis des doigts robustes s'insinuèrent entre ses cuisses, tantôt caressant, tantôt pressant sa chair à travers l'étoffe légère du pantalon. Elle se cambra, ses ongles griffèrent le torse solide de l'homme auquel sa bouche demeurait soudée : elle eut du mal à respirer tant elle prenait plaisir à repousser de sa langue celle qui l'envahissait.

« Bonjour, Yves; bonjour, Marie-Jo. Savez-vous si Francette est chez elle ? »

Ces paroles provenant du rez-de-chaussée la ramenèrent à la réalité. Elle voulut refuser l'étreinte, mais N'Diaye n'entendit pas s'arrêter sur le chemin de la volupté. Il lui mordit la lèvre et ses doigts se refermèrent convulsivement sur le ventre de sa maîtresse qui poussa un cri de douleur.

— Arrête ! Tu m'as fait mal... On vient ! Tu entends ?

Elle le repoussa. L'amant éconduit et hors d'haleine, se tortilla sur son siège à la recherche d'une position plus confortable, tandis que Francette, debout, remettait de l'ordre dans ses vêtements. Du jardin, leur parvint la fin d'une conversation.

— .... Oui... Mais je crois qu'elle est là, dit Marie-Jo Launay.

— Je monte. Vous allez au bal, ce soir ? demanda Martin.

— Non. On fait un petit truc chez les Ranneau avec les Quenelec et la popote, répondit Yves.

— Amusez-vous bien !

Francette écoutait, immobile et indécise : allait-elle le recevoir ou fermer le volet ? Une explication s'avérait nécessaire et, tôt ou tard, elle l'aurait rencontré. Le hasard précipitait les choses, et puis, la présence de N'Diaye la rassurait. Ils parleraient à mots couverts et l'entretien serait bref. Et si Pierre se mettait en colère ? Quel scandale ! Que faire ?

Les pas de Martin se rapprochaient : il était trop tard. Le cœur battant, Francette retourna s'asseoir.

— Mais qu'est-ce que tu as ? dit N'Diaye qui avait suivi la métamorphose de sa maîtresse.

Elle éluda la question d'un geste de la main. La large silhouette de Martin se découpa à contre-jour devant la porte d'entrée.

— Francette ? Francette, tu es là ? demanda le visiteur en plaçant ses mains en œillères pour mieux scruter l'intérieur sombre.

— Oui, entre, c'est ouvert.

Martin poussa la porte et son sourire radieux perdit quelque peu de son éclat à la vue de N'Diaye, confortablement installé dans son fauteuil, un verre à la main. Il se força pour le saluer poliment. Après huit jours d'abstinence, il aurait aimé avoir quelques minutes d'intimité avec sa maîtresse. Aussi, en serrant la main de celle-ci lui fit-il discrètement signe de se débarrasser de cette présence encombrante. Francette, le visage fermé, le pria de s'asseoir et lui proposa un boisson.

Puis le silence tomba.

Tous les trois s'enfermèrent dans une égoïste dégustation en attendant que l'un d'eux brisât cette atmosphère tendue qui s'épaississait de seconde en seconde.

Martin avait décidé de se taire jusqu'à ce que Francette se décide à mettre à la porte le Noir incrusté dans son siège comme un diamant dans sa chasse. N'Diaye s'impatientait : le Toubab n'était pas venu pour boire, qu'attendait-il pour parler et partir. Alors, il reprendrait sa partie de plaisir là où elle avait été interrompue.

Francette s'absorba dans la contemplation de son verre sans oser lever les yeux sur l'un ou l'autre de ses amants. Elle avait peur de se montrer maladroite en engageant la conversation la première, mais ne tenait pas à voir cette situation s'éterniser. Elle fit un effort sur elle-même pour parler naturellement :

— Qu'est-ce qu'il fait chaud, aujourd'hui ! dit-elle faiblement, sans quitter des yeux son verre de coca-cola.

Les deux hommes acquiescèrent avec un « hum » synchronisé. Sa tentative échoua et le silence retomba de nouveau, plus lourd, plus étouffant.

Enfin, N'Diaye céda à son complexe d'infériorité : seul Noir au milieu de Blancs, il se sentait de trop. Il se leva.

— Bon... Il faut que je m'en aille, maintenant, quoi.

— Déjà ! s'écria Francette, puis, reprenant son calme : mais reste encore un peu.

— Non, non... Je ne peux pas... J'ai un boulot à faire quoi.

Honteux de son mensonge, N'Diaye dansait sur place pour effacer les plis de son pantalon froissé.

— Un boulot ? Quel boulot ? Et puis, tu pourras le faire plus tard, trancha Francette, effrayée à l'idée de rester seule avec Martin.

— Non, c'est urgent... Trop urgent, même... Je l'avais oublié, insista N'Diaye en souriant. Au revoir, M. Martin. Je te revois quand ?

— Je n'en sais rien, répondit-elle, vaincue. Elle lança un regard sur Martin et quelque chose lui traversa l'esprit car elle reprit précipitamment : Ecoute, je passe chez toi à 7 heures, si tu ne vois pas, viens ici ! Tu as compris ? A 7 heures !

N'Diaye sourit de satisfaction en se méprenant sur l'intention de Francette. Pour lui, c'était un rendez-vous d'amour. Il l'avait si bien excitée qu'elle avait hâte d'assouvir son désir.

— Entendu... Mais je préfère venir ici. dit-il d'un air malicieux. Chez lui, la présence de ses nombreux frères et sœurs rendait impossible toute intimité.

— Attends 7 heures et puis, viens. C'est clair ? Elle le regarda droit dans les yeux.

N'Diaye fit un signe d'assentiment. Un coup d'œil à sa montre lui indiqua qu'il avait deux heures à tuer. Il serra la main de Martin et sortit.

— Qui est-ce ?

— Un de mes élèves. — Elle se rassit, les yeux baissés.

— Tu lui parles d'une drôle de façon, constata-t-il en souriant. Bah ! Avec ce rendez-vous, — il s'arracha de son fauteuil avec un soupir exagéré — il ne nous reste plus beaucoup de temps, pas vrai ?

Il la saisit au menton pour la forcer à le regarder. Elle se dégagea d'un coup de tête.

— Mais que se passe-t-il, ma chérie ? Te rends-tu compte que ça fait plus d'une semaine que nous ne nous sommes pas vus. Tu m'as manqué, tu sais. — Il s'accroupit à côté de sa maîtresse assise pour capter son regard. Et moi ? T'ai-je manqué ?

Elle ne répondit pas.

— Mais qu'as-tu donc ? Dis-moi ! Mais, regarde-moi au moins ! (Elle obéit). Enfin ! Oh, que tu as l'air sévère ! Pourquoi ? Hum ! Que t'ai-je fait pour mériter un tel accueil ?

— Qu'est-ce que tu as fait aux autres ! dit-elle froidement.

— Aux autres ? A qui ? Mais explique-toi clairement.

Martin était si calme qu'elle s'emporta. Elle se leva du fauteuil en déséquilibrant l'homme accroupi.

— Assez ! Assez ! Assez ! cria-t-elle. Cesse de jouer cette comédie ! L'inspecteur — car tu sais qu'il y a un inspecteur à Ziguinchor ? — est venu m'interroger à propos d'Inès !

— Oui, et alors ?

— L'inspecteur t'a-t-il interrogé ?

Il eut une hésitation avant de répondre : « Non, pas encore ».

— Tiens, comme c'est curieux ! fit-elle ironiquement. Tout le monde sait que tu es le dernier à avoir vu Inès vivante, tu es en quelque

sorte, le témoin n° 1, et malgré ça, l'inspecteur ne t'a pas encore rendu visite ? C'est très étrange, tu ne trouves pas ?

— Non... Il es peut-être passé en mon absence, dit-il en haussant les épaules. Qu'est-ce que ça peut faire et en quoi la mort d'Inès nous concerne-t-elle ?

— Elle nous concerne ! Et tu le sais ! Pierre, écoute, j'ai beaucoup réfléchi à toute cette histoire. Il y a beaucoup de faits contre toi..

— Francette ! — Il était scandalisé — Tu ne vas pas me dire..

— Tais-toi ! Et laisse-moi parler ! — Elle continua d'une voix lasse J'ai hésité à venir te voir ces jours-ci... à cause de... de tout ça ! D'a bord, la disparition de Jeanne, puis, celle d'Inès...

— Mais, ce n'est qu'une coïncidence ! s'exclama-t-il.

—Coïncidence ? Tu as de ces mots, toi ! L'inspecteur a essayé de me faire parler...

— Que lui as-tu dit ? l'interrompit-il.

Martin était de plus en plus mal à l'aise, Francette le sentait et reprenait de son assurance, elle tissait lentement la toile dans laquelle son amant se prendrait lui-même.

— Rassure-toi ! Je ne lui ai rien dit. — Elle lui adressa un regard désespéré. Oh, Pierre, Pierre, pourquoi ? Pourquoi tout cela ?

Il la prit dans ses bras :

— Ma chérie, ma pauvre chérie qui se torture avec ses chimères.

Il l'embrassa; elle se laissa faire et se fit plus câline.

— Je croyais devenir folle, tu sais... Tout était contre toi... — Elle posa sa joue sur le cœur de l'homme, puis redressa la tête — Mais l'inspecteur... Que lui diras-tu, s'il te demande ton emploi du temps de mardi soir ?

— Mais la vérité, mon amour. — Il lui passa la main dans les cheveux — toute la vérité, rien que la vérité ! Que je me suis couché tôt.. Evidemment, je n'ai pas de témoin, mais on ne peut pas me reprocher de coucher seul le lendemain des obsèques de ma femme !

— Non, bien sûr ! Mais, tu sais... — Elle jouait à la petite fille timide en roulant entre le pouce et l'index une touffe de poils clairs de la poitrine qui l'abritait —, je suis passée ce soir-là, vers neuf heures... Tout était éteint et je n'ai pas vu ta voiture... J'ai pensé que tu était sorti.

Il l'étreignit plus fortement :

— A présent, je comprends ce qui s'est passé dans cette tête ! — Il lui caressait la nuque — Ça m'a fait quand même plaisir de voir que tu es venue, ça prouve que tu m'aimes un peu... C'est dommage que

tu n'aies pas fait le tour... Tu m'aurais appelé par la fenêtre de ma chambre et tu aurais vu la voiture que j'avais garée derrière, précisément pour qu'on me croie absent !

Il l'embrassa, inconscient du raidissement qui venait d'envahir sa maîtresse. Elle détacha ses lèvres :

— C'est vrai, ça ? La voiture était bien derrière la maison ? — Elle conserva son air badin.

— Je le jure ! dit-il avec emphase.

— Tu le jures sur quoi ? plaisanta-t-elle.

— Sur mon amour pour toi ! clama-t-il en levant sa main droite.

Le visage de Francette se durcit.

— Salaud ! hurla-t-elle en le repoussant violemment. Salaud !

Elle se précipita sur son lit. Martin demeura les bras ballants, ne réalisant pas encore qu'il venait de se trahir. Il s'avança pour la prendre par les épaules.

— Ne me touche pas ! ordonna-t-elle, les yeux exorbités. Tu me dégoûtes ! — Il se recula, elle le regarda, le visage baigné de larmes, puis expliqua en hoquetant : mardi soir... J'ai appelé... puis, j'ai fait le tour.. il n'y avait pas de voiture, non, pas de voiture... C'est moi qui t'ai confié les soupçons d'Inès, c'est moi qui t'ai dit qu'elle irait au Cap... et tu t'es servi de moi, tu m'as fait complice de... — Elle s'effondra sur le lit.

— Francette ! ma chérie ! — Il s'agenouilla à côté du lit.

— Pourquoi avoir fait ça ? Personne ne l'aurait crue... Tout marchait si bien pour nous... avec l'accident de Jeanne — elle leva la tête et lui présenta un visage enlaidi par les coulées de rimmel, puis se moucha — Pour Jeanne, c'était... c'était bien un accident ? Dis, Pierre ?

Martin se taisait, tête basse, les épaules voûtées par le poids de ses crimes. Les yeux de Francette s'agrandirent d'horreur. Elle porta une main à sa bouche.

— Ce n'est pas possible... ce n'est pas possible. Pas Jeanne, ho non, pas Jeanne, balbutia-t-elle.

Elle ferma les yeux et une nausée l'envahit. Martin s'effondra : il posa son front sur les genoux de sa maîtresse puis les couvrit de baisers.

— Pardonne-moi ma chérie, pardonne-moi... je ne voulait pas que tu saches... j'ai fait ça pour notre bonheur, pour toi.. Je t'aime tellement... La vie avec Jeanne n'était plus possible... C'était la seule solution... Tu n'aurais jamais dû savoir. Pour Inès, c'était nécessaire... Francette, dis que tu me pardonnes ! Je t'en prie, dis-le moi...

— Tais-toi ! Mais tais-toi donc ! souffla-t-elle, le poing crispé sur sa bouche. Elle rouvrit les yeux et vit le crâne dégarni de Pierre. Elle eut l'impression d'avoir parlé à un vieillard. Quelque chose d'humide se posa sur sa main que l'homme embrassait; elle la retira vivement tant ce contact gluant lui répugnait à présent. Elle reprenait ses esprits et entendait les plaintes de son amant vaincu, mendiant son pardon. Il pleurait. Elle en eut honte pour lui. Elle ne l'avait jamais aimé et la lâcheté qu'il montrait la soulagea.

Elle s'était attendue à une violente altercation, à des menaces; elle avait tremblé de peur à l'idée de cette rencontre. Au lieu de ça elle avait mené le jeu à sa guise; au lieu d'un homme, d'un amant en colère, elle se retrouvait en présence d'un pantin psalmodiant, d'une loque bavant sur ses cuisses. Qu'était donc devenu le mâle qui lui arrachait des cris de plaisir ?

La haine et la colère grondaient en elle. Plus que les assassinats eux-mêmes, l'idée d'en avoir été l'instigatrice involontaire, la pensée d'être moralement complice, justifiait sa haine. Jamais elle n'aurait accepté de vivre avec un criminel, même pour des millions. Pourtant, cela aurait pu se passer ainsi !

Pierre était fou d'elle ! Non, simplement fou ! Fou, au point de tuer ! Elle, folle de s'être crue capable de mener son destin. La Fatalité l'avait frappée traîtreusement au moment où tout laissait présager une fin heureuse.

Comment aurait-elle réagi si elle avait vraiment été éprise de lui ? Lui aurait-elle pardonné ?

Pendant que Martin réclamait son pardon, Francette prit plaisir à s'apitoyer sur elle-même.

— Tu vas tout raconter à l'inspecteur ? chuchota Martin.

Elle baissa ses yeux encore humides sur le visage tendu vers elle, sans le voir. Il dut répéter sa question.

— Mais non, dit-elle, d'une voix étrange et forcée.

Il venait d'interrompre sa méditation. Elle aurait aimé savourer son malheur.

— Tu sais, si tu ne dis rien, tout peut encore s'arranger pour nous, reprit-il avec espoir.

— Rien ne peut plus s'arranger, Pierre, tu as tout gâché, constata-t-elle amèrement.

— Je t'aime toujours !

Il la fatiguait avec son amour ! Elle aurait aimé qu'il disparaisse brusquement, qu'il se volatilise instantanément de sa vie où il n'avait plus sa place.

— Oh, laisse-moi donc, — elle soupira et porta une main à son front —, et puis cesse de t'appuyer sur mes genoux, tu me fais mal.

— Pardon dit-il en se levant. Elle le méprisa davantage pour lui obéir aveuglément.

— Que veux-tu faire ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, je ne sais plus — Elle secoua la tête. Je partirai

— Et moi alors ? Tu m'abandonnes ? — Sa voix trahissait sa peur de la perdre.

— Tu feras ce que tu voudras !

— Après tout ce que j'ai fait pour nous !

Francette fut interloquée. La colère la reprit.

— Tu n'as rien fait pour moi, absolument rien : tu n'as pensé qu'à toi ! — Ses joues s'empourprèrent — Jamais, je n'aurais accepté cela si tu m'avais parlé... C'est toi le responsable, toi seul ! — Sa voix s'était perchée, elle dut reprendre haleine, la pause lui laissa le temps de constater le ridicule de la situation : il était trop tard pour discuter du degré de responsabilité de chacun et cela ne résoudrait rien.

— Pierre, je t'en prie, laisse-moi à présent, j'ai envie d'être seule.

— Oui, tu as raison... Il vaut mieux nous calmer, convint-il. Je pars.

Il était debout, les bras ballants. Machinalement, il se courba dans l'intention d'embrasser Francette. Celle-ci retira sa tête en la détournant. Il n'insista pas et se dirigea vers la porte. Au moment de sortir il se retourna pour murmurer : « je t'aime ».

Enfin, il était parti ! Francette soupira profondément. Quel cauchemar ! Et quel lâche ! Fidèle et obéissant comme un chien ! Elle méritait bien son nom de maîtresse : « Pierre, ici; Pierre, va-t-en », Pierre obéissait !

A présent, qu'allait-elle devenir ? Elle ne pouvait plus rester à Ziguinchor et si elle partait, il serait capable de la suivre. Le dénoncer ? A quoi bon ! Jeanne et Inès ne reviendraient pas ! Pierre n'était pas un criminel-né... Dans quelle galère s'était-elle embarquée... Mais comment n'avait-elle pas deviné que sous cette apparence servile et calme se cachait l'âme d'un comploteur ?... Allait-il la laisser libre ou la poursuivrait-il éternellement ?

La peur la saisit : si l'inspecteur découvrait quelque chose sur la culpabilité de Martin, celui-ci ne croirait-il pas qu'elle avait parlé ? Et alors ?... Non ! Il ne ferait pas cela. Il l'adorait ! Il l'avait bien prouvé !

Toutes ces idées tourbillonnaient dans sa tête à lui en faire mal. « Je vais devenir folle », se dit-elle. Elle tâta ses joues brûlantes. Elle se leva pour se servir un verre de whisky qu'elle avala d'un trait. Elle se sentit mieux malgré l'échauffement qui envahit son corps. Elle avait envie de se détendre, besoin de s'amuser pour effacer ces instants pénibles. Elle décida d'aller au bal avec N'Diaye à qui elle offrirait l'entrée.

De nouveau, elle s'enferma dans une rêverie de musique, de voix et de rires. Ce soir, elle mangerait, boirait, danserait, se collerait à un corps, elle se griserait de bruit et d'amour, elle jouirait de la vie.

« Oui... Vivre, vivre, vivre ! » répéta-t-elle.

Chaque année, à la même époque, le bar et les courts de tennis du « Cercle » se métamorphosaient en une immense salle de restaurant.

Tout était méticuleusement préparé par les membres du Lions'Club, qui établissaient au cours d'une assemblée houleuse dans les jardins de l'hôtel « Plein-Air » la liste des personnes qu'ils désiraient asseoir à leur table.

Une quinzaine de jours avant le soir « J », on découvrait avec surprise, on reconnaissait avec lassitude la virginale enveloppe aux bords dentelés, non cachetée, recelant l'immuable bristol sur lequel couraient de guingois ces inviteuses italiques : « M et Mme X... seraient très heureux de vous compter parmi leurs invités lors du dîner donné le... au Cercle, au profit des œuvres sociales du Lions'Club — Tenue de soirée » qui finissaient leur course aérienne par un terre à terre « R.S.V.P. ». Traîtreuse invitation qui prenait au piège les nouveaux récipiendaires : le bristol donnait accès au « Cercle » mais n'exemptait pas des 5 000 F. CFA de droit d'entrée. Devant la corbeille de bienfaisance, les néophytes en tenue de soirée n'osaient ni montrer leur étonnement ni cacher plus longtemps leur penchant philanthropique.

Le Club comptait beaucoup sur cette sympathie forcée pour faire de la soirée un succès.

Cette participation extérieure lui permettait de recueillir des fonds appréciables au moment même où Ziguinchor connaissait son habituelle flambée des prix.

Les commerçants profitaient amplement de la bonne aubaine annuelle. Les étiquettes valsaient illégalement pendant 48 heures dans le dos du contrôleur des prix mais sur celui des consommateurs autochtones.

Le plus étrange dans ce périodique besoin d'aider son prochain, était

l'entêtement du Club dans la préservation des intérêts de ses membres. « Charité bien ordonnée commençant par soi-même », les enveloppes et le bristol s'achetaient donc chez le libraire « Lions », avant d'être imprimées par l'imprimeur « Lions »; l'alimentation, chez l'épicier « Lions »; enfin, les mêmes épouses de « Lions » se disputaient l'honneur et l'avantage de vendre les fleurs de leur jardin pour la décoration des tables.

Et le Lions'Club survivait d'une année à l'autre grâce à la voracité pécuniaire de ses membres, tel un sphinx renaissant de ses frais.

Le plus vorace de tous était l'hôtel « Plein-Air », siège social du Club oblige !

Les tables, les chaises, les nappes, les couverts, la vaisselle et les serveurs traversaient de concert l'étroite rue, une fois l'an. Leurs frais de location s'ajoutaient à ceux du repas et du champagne dont l'appellation « importé spécialement de France » justifiait à elle seule le prix exorbitant.

Ce soir-là, l'appât du gain interrompit le lourd déplacement de Mme Paquotte.

Accoudée au bureau de la réception, l'énorme hôtelière calculait mentalement la note à présenter le lendemain matin au Président du Club.

Un sourire de satisfaction allait s'élargissant sous l'étirage des chiffres. Elle en oubliait la grande fatigue de la journée.

Soucieuse de ses intérêts, elle avait passé la matinée dans la cuisine à persuader le chef d'allonger exceptionnellement sa délicieuse sauce au vin blanc par une adjonction d'eau à raison de « trois bons verres par litre de vin », et de renverser les proportions de beurre et de margarine dans la confection des pâtisseries; puis, l'après-midi, au Cercle, à transformer ses serviteurs apathiques en transporteurs zélés. A sa grande tristesse, elle y avait laissé beaucoup de sa voix et peu de son poids.

La tempête de chiffres qui s'était engouffrée sous sa tête échevelée et grasse dut s'apaiser car ses yeux clairs s'arrondirent stupidement sur un total invisible qu'un battement de paupières enregistra. Un puissant soupir de satisfaction confirma et l'exactitude et le montant élevé de la note.

Alors, la corpulente hôtelière s'ébranla vers l'escalier de l'appartement privé : il était temps de penser à sa personne. Elle se doucha, se fit un shampoing et sécha électriquement sa filandreuse chevelure avant de s'installer à sa coiffeuse. Elle se laissa tomber sur la chaise dont le mœlleux coussin de soie verte mourut dans un couinement étouffé.

Elle lui rendit un souffle de vie 45 minutes plus tard, quand elle l'allégea de ses formes avantageuses dont l'empreinte verte disparut peu à peu sous la lente oxygénation de la rembourrure.

Soigneusement peignée, ses chairs flasques raffermies par d'énergiques frictions à l'eau de toilette, la ternissure des pommettes carminée, le contour des lèvres redessiné, les sourcils rénovés de brun sur les paupières ombrées de bleu et effilochées en noirceurs arachnéennes, elle passa une longue robe de satin noir — sa robe de soirée — au profond décolleté dorsal.

Puis, par de vibrants sautillements, de savantes contorsions, de dangereux arrêts de respiration et de fébriles tâtonnements, elle parvint è remonter la fermeture à glissière de sa housse de satin qui escamota et égalisa les multiples imperfections de l'obésité.

Essoufflée, elle se campa devant le large miroir mural qui lui renvoya une image souriante. Sans quitter celle-ci des yeux, elle pivota un peu sur sa gauche puis sur sa droite et refit face à son reflet, admirative. Ce n'était pourtant pas la première fois qu'elle mettait cette robe mais c'était toujours la même agréable surprise : le noir l'amincissait prodigieusement.

Emerveillée par sa nouvelle silhouette, elle abandonna à regret le miroir sur la pointe des pieds, persuadée d'accréditer par une démarche légère la perte soudaine de ces kilos difficilement comprimés par le tissu.

Joyeusement émue, mais pas au point de perdre conscience de la réalité, l'imaginative Sylphide prit soin de passer de biais le premier encadrement de porte.

Les Ranneau recevaient les rares amis qui avaient décliné l'invitation du Lions'. Ils avaient saisi l'occasion du dîner-dansant pour organiser un bal costumé.

Les hôtes s'étaient déguisés en Maures. Lui, portait le large pantalon noir bouffant, le gilet de cuir sans manches et le long turban indigo; une courte pipe sans foyer donnait la dernière touche de pittoresque à son accoutrement. Sa femme flottait dans un large pagne orange, tout entière drapée dans un haïk noir dont un coin supérieur lui voilait la face.

Edmonde Quenelec était en paysanne française, avec une longue robe en tissu de pagne imprimé d'ananas anachroniques et un foulard assorti, noué sous le menton. Son mari, vêtu d'une robe bleue trop courte pour lui et coiffé d'un chapeau de paille à large bord, s'était mué en une amusante créature à barbe.

Les Launay avaient fait preuve d'une originalité certaine. Ils en tirèrent un succès fort mérité.

Marie-Jo était arrivée un bandeau sur l'œil, un sabre de bois en main, la chevelure cachée sous un foulard rouge, un chemisier rayé noué sur le nombril. Un pantalon collant et des bottes noires complétaient sa

tenue de corsaire. Son mari lui avait dessiné à la craie sur la fesse gauche un cœur transpercé d'une flèche.

De son côté, le jeune homme avait pillé dans la garde-robe de sa femme le nécessaire à la conception, toute personnelle, du costume écossais : une jupe plissée pied-de-poule servait de kilt; une blouse blanche à jabot trop étroite pour lui, de chemisier. Des chaussettes blanches couvraient jusqu'aux genoux la pilosité de ses jambes; un chasse-mouche et un flacon de whisky suspendus au bout d'une ficelle lui battaient l'entre-jambes. Enfin, il s'était confectionné la petite moustache qui lui chatouillait le nez avec le crin du balai de la maison de poupée de sa fille.

Celle-ci, bien qu'elle ne participerait pas à la bamboula, avait revêtu son uniforme de majorette. C'était une libéralité accordée par des parents désireux de ne pas contrarier une enfant capricieuse afin de l'envoyer plus facilement au lit. Valérie, rouge de plaisir à l'ovation qui avait hypocritement salué son entrée, était aussitôt partie dans la chambre du petit Yann savourer son triomphe en se déshabillant.

Gilles Nunnenbugne s'était déguisé en hippie.

Jean's délavés, chemise marocaine blanche aux broderies multicolores, une tête ceinte d'un ruban bigarré, une fleur de flamboyant sur l'oreille gauche, inscriptions et divers dessins tatoués sur les joues et les avant-bras — notamment la célèbre devise « faites l'amour et non la guerre » — transformaient l'agressif gars de Paname en un luron pacifiste et gai.

Les sept travestis étaient en train de siroter leur apéritif quand Bernard Montana se présenta dans des habits ordinaires. Le garçon à court d'imagination fut d'abord conspué, puis kidnappé par les Ranneau qui l'entraînèrent dans leur chambre pour transformer sa tenue jugée excentrique et déplacée. Annie Ranneau lui prêta un pantalon de lustrine rouge vif qu'il eut quelque peine à enfiler et un soutien-gorge d'un rouge différent dont l'étroitesse lui coupa le souffle. Symboliquement revêtu de son surnom de « pute », Montana regagna la salle à manger, sous son escorte mauresque.

Le troisième et dernier élément de la « popote des célibataires » ne fit qu'une courte apparition.

Jean-Paul Loubier arriva vêtu d'une chemise neuve d'une blancheur immaculée aux poignets fermés par des boutons de manchettes en or, d'une cravatte « new-look », d'un pantalon au pli impeccable et de chaussures miroitantes.

Sa recherche vestimentaire demeurait à l'opposé de celle requise. Pourtant, il fut acclamé. Jamais on ne l'avait vu aussi net, aussi élégant; jamais on n'avait imaginé qu'un tel rustre pût un jour changer d'apparence.

Malgré la profusion de louanges qui l'accablait, il abandonna la joviale assemblée à la fin de l'apéritif. Il prisait peu ce genre de soirées desquelles, selon lui, toute improvisation, toute spontanéité étaient exclues.

L'exceptionnelle soirée de fête était l'occasion pour la jeunesse européenne de la ville de se livrer à d'exceptionnels débordements.

Les parents refusaient à leurs enfants le droit de participer à l'œuvre charitable du Lion' pour des motifs aussi divers que mensongers, et dont les véritables raisons étaient le souci de l'épargne et les conséquences de leurs écarts de conduite sur l'autorité parentale.

Les enfants le savaient et n'insistaient pas. En compensation, ils étaient autorisés à organiser une surprise-party.

Cette année, elle avait lieu chez les Lapoule.

Debout dans sa cuisine, Béatrice Lapoule finissait les préparatifs du lunch.

C'était une jeune fille de dix-sept ans, au visage agréable sans être vraiment beau, casquée d'une longue chevelure brune. Elle était fière de l'opulence et de la fermeté de sa jeune poitrine qu'elle tendait comme une carte de visite.

Elle étalait soigneusement les œufs de lump — le caviar du pauvre — sur les toasts que beurraient ses deux aides, Danièle Fanon, le flirt de Nunnenbugne dont l'absence l'attristait, et Lise Rodin, grande fille maigre aux cheveux courts et blonds, au visage émacié que des incisives trop avancées faisaient ressembler à une gueule de rat.

Béatrice et Lise s'affairaient autour de la table en caquetant joviallement. Danièle participait peu à leur bavardage. Elle était morose. Peut-être, parce qu'elle était mécontente de n'avoir pas eu le courage de répondre « non » à une soirée dont elle pressentait les incidents, pour ne pas être la risée des copains; peut-être parce qu'elle était contrariée par le port du pantalon qu'elle détestait, mais utile à freiner l'exploration des mains mâles; ou tout simplement à cause de l'absence de Gilles. Elle ne savait pas; elle ne parvenait pas à ordonner ses pensées.

Lise et Béatrice étaient loin de ces préoccupations. Leur tenue débraillée, mini-jupe et chemisier à demi-déboutonné, exprimait une farouche détermination de séduire.

Lise, consciente de la sévérité de son visage, détournait les regards sur sa poitrine en la montrant libre de soutien; les aventures que lui valaient ses seins compensaient heureusement les méfaits d'un visage qui continuait de détourner de son corps le plus entreprenant des hommes sobres.

Toutes trois terminaient la préparation des toasts, lorsque le frère de Béatrice, Alfred Lapoule, vint les rejoindre pour vérifier le travail de celles qu'il appelait ses « nanas ». C'était un garçon de quinze ans qui

n'en paraissait que dix tant il était petit et maigrichon. Inhibé par sa taille, il se libérait de son complexe d'infériorité par un franc parler et des roulements d'épaules ridicules. Il se croyait homme alors, mais demeurait nain.

Il houspilla ses « nanas » et sortit quelques bons mots grossiers. Bon public, Béatrice et Lise rirent. L'hilarité encouragea Alfred. Lise, meilleur public, fut bientôt l'unique cible du gringalet qui se virilisait au son de ses propres paroles. Lise s'étranglait de rire, la bouche ouverte et les mâchoires tremblantes. Ses dents de rongeur semblaient grignoter les dernières obscénités de l'avorton.

Un sourire passa rapidement sur le visage de Danièle Fanon. Elle songeait à son frère et à sa sœur cadette qui seraient de la fête tout en observant le nouveau manège d'Alfred Lapoule.

Pour rafraîchir de façon toute personnelle le visage empourpré de Lise, le chétif garçon s'était mis à lui abaisser et relever les deux pans de sa mini-jupe. Son originale ventilation dévoilant des chairs jusque là cachées attisa le feu que celles-ci venaient de lui mettre au ventre.

A 20 heures 30, les premiers invités franchissaient le portail du « Cercle ».

Drapée de sa longue robe des grandes occasions de soie blanche, sa chevelure brune dissimulée sous une perruque d'un blond cendré qui pâlissait davantage son teint blafard, Mme Jacqueline Molard les accueillait avec la simplicité d'une concierge endimanchée.

En tant que gérante du Cercle, on lui avait confié la tâche de percevoir les droits d'entrée. En échange, elle épinglait une fleur en papier à la boutonnière d'une veste, à la bretelle d'une robe, à l'échancrure d'un corsage.

Elle se tirait fort bien de son travail bénévole sans se départir de son naturel sourire en coin malgré une longue station debout pour une femme enceinte.

Ce soir, non seulement le « Tout Ziguinchor » mais le « Tout Ailleurs », Noirs et Blancs, allait passer entre ses mains habiles, car le Lions' établissait un calendrier très strict pour le déroulement de ses bals à travers le pays.

Les membres du Club arboraient leur insigne piqué au revers du costume de rigueur. Tous avaient préféré le nœud-papillon classique ou à pattes, porté lâche, à la cravatte étrangleuse. Malgré cela, les cols difficilement boutonnés depuis un an continuaient d'essorer leur visage écarlate.

Les femmes portaient la robe longue, en soie, en coton ou en lamé, aux décolletés dorsal et ventral plus ou moins profonds, aux fentes latérales plus ou moins hautes selon leur âge, leur beauté ou l'idée qu'elles s'en faisaient. Elles soulevaient de vives admirations, s'échangeaient de sincères compliments et des critiques tout aussi sincères, se quittaient

poliment, qui avec une fureur contenue, qui avec un sourire triomphateur.

Jacqueline Molard était toute ouïe, tout regard. Elle avait un œil sur les arrivants, l'autre sur ceux qui venaient d'entrer; elle prêtait une oreille à ceux-ci, tendait l'autre vers ceux-là.

Elle connaissait la plupart d'entre eux. Mais certains lui baisaient délicatement la main comme s'ils la rencontraient pour la première fois. On refaisait connaissance sans aller jusqu'à se présenter. Une telle soirée méritait bien qu'on oubliât le passé mais non pas le sens du ridicule. Quelques amies complimentèrent sournoisement sa toilette.

Mme Molard était heureuse et très à son aise. Habituée depuis peu aux mondanités, elle s'y replongeait avec délices après un an d'agonie sur les berges de la banalité.

Dans le flot des invités qui s'écoulaient lentement, elle revoyait avec plaisir les mêmes spécimens nageant en eaux troubles.

Sans doute à cause de la pénombre qui baignait l'entrée reconnut-elle plus facilement la tête de poisson-lune de M. Papadopoulos, le riche gros propriétaire de l'usine de crevettes où travaillait Inès Delon. Elle lui parut plus grosse et plus brillante malgré une calvitie stationnaire.

Il était accompagné de sa femme, Mélie, grecque elle aussi, mais fausse blonde. Elle s'avançait dans une robe en lamé or à longue traine, souple et hautaine, comme une sirène sortie de la cuisse de Jupiter. Elle n'en possédait pas le chant mais la voix. Son accent à l'incantation redoutable était capable de séduire tout Ulysse misogyne, libre de tout autre lien sexuel, pour peu qu'il voulût l'écouter. Et cette amante insatiable avait fait échouer plus d'un mariage, y compris le sien.

A la fin des congés d'été, elle tardait à rejoindre son mari à Ziguinchor pour vivre dans le sillage d'un mari esseulé ou d'un amant pris au piège du charme grec.

M. Papadopoulos s'accommodait fort bien de ces nécessités de frayer chez une femme qu'il avait épousée pour mettre fin à un douteux célibat.

Mélie regagnait bientôt le domicile conjugal, frustrée ou comblée, par manque d'argent. L'argent la liait à son mari. Issue d'une famille modeste, elle l'avait épousé pour s'assurer une vieillesse fortunée.

Elle l'avait découvert grâce aux annonces matrimoniales. Elle avait répondu aux plus riches prétendants. L'un d'eux lui avait expédié sa photo d'identité. Le visage était gros mais sympathique et la lettre promettait une vie aisée. Cela la décida. Elle l'épousa.

Depuis, elle n'était toujours pas parvenue à s'habituer à l'obésité de son mari. Et elle ne le cachait pas.

Quand elle contait leur première rencontre, elle s'exclamait dans son divin accent « ma, quand zé vous lé corrrps ! ».

Dans son propre intérêt, elle taisait le dégoût que lui inspirait son

mari mais avouait sans honte que « pendant que Mikis mé fait l'amourrr, moi zé lis oun librre ».

Pendant que le mari bafoué déposait trois billets de 5 000 F. CFA dans la corbeille — 10 000 CFA d'entrée plus un don de 5 000 — et se laissait épingler une fleur, elle demeura distante et muette même lorsque Mme Molard garnit sa robe. Puis, le regard toujours tourné en-dedans — peut-être vers l'Acropole de son cœur recelant les cendres de son dernier amour — l'ondulante pécheresse vogua vers la foule tumultueuse.

Tout éblouie par cette brillante apparition, Mme Molard n'en trouva que plus pâle et plus fade celle des Desloin qu'elle se força à saluer poliment.

Monsieur Desloin était directeur d'une banque où sa femme était première secrétaire. Le couple, entre deux âges, était miné par l'alcoolisme. L'abus du vin avait cuit leur visage aux chairs flasques.

En voyant la longue robe à fils d'argent qui plaquait au corps maigre et plat de Mme Desloin, Mme Molard songea d'abord à une vieille limande alcoolique; puis, réfléchissant au fait que le vin n'était pas l'élément vital des poissons et sachant la femme acariâtre et forte en gueule, elle la qualifia mentalement de « vieille morue ».

Leur dernière mésaventure rendue publique par leur propre fils et qui était encore sur toutes les lèvres de la ville, n'était pas faite pour attendrir son air revêche.

Tout avait commencé, quand Mme Desloin avait accusé son assistante, Mme Marsans. de calomnier son fils — un gros et grand garçon de vingt ans, nullement doué pour des études dont il se souciait peu, paresseux et incapable — en lui attribuant des relations coupables avec le fils d'un digne représentant local de la France.

Le ton était monté très vite entre les deux secrétaires et la « vieille morue » avait éclaboussé sa collègue d'injures saumâtres.

Mme Marsans — deuxième et innocente victime d'une cabale dont la véritable origine se perdait dans la nuit des médisances de la ville — s'estimant calomniée à son tour avait donné son préavis de cessation de fonction.

M. Desloin était intervenu. Peu soucieux de la réputation d'un fils fainéant, non seulement il lui avait préféré sa secrétaire experte mais prié sa femme de s'excuser.

Depuis, les deux femmes travaillaient toujours face à face dans le même bureau mais se regardaient comme deux dactylos de faïence.

La mine renfrognée de Mme Desloin réjouissait Mme Molard. Cette dernière aurait bien aimé la piquer de son épingle si l'antipathique alcoolique n'avait refusé la fleur d'un geste sec, pour ne point retarder l'absorption d'une boisson qui lui dessalerait la langue.

L'hôtesse continua son épinglage de fleurs sur quelques vestes et corsages portés par des Noirs et Blancs inconnus, quand arrivèrent les Marsans. Il devait être 21 heures. Elle jeta un regard, inutile, à sa montre par acquis de conscience car la ponctualité du couple était proverbiale. Elle en éprouva une petite déception : à quelques minutes près, la rencontre avec les Desloin aurait pimenté son plaisir.

Marsans lui serra vigoureusement la main en la plaisantant gaillardement.

Le smoking n'altérait point la liberté de langage ni les manières vives de ce petit homme brun, trapu et bedonnant de ses trente-quatre ans. Il lui était impossible et de se taire et de se tenir tranquille. Ses bras, ses mains, sa tête, ses jambes et surtout ses yeux bleus garnis de longs cils noirs, tout chez lui était en perpétuel mouvement.

Il aimait conter ses aventures et était le seul à avoir connaissance des ragots qui sèmeraient l'émoi dans la ville, trois jours plus tard. Il semblait avoir des « antennes ».

Mme Molard, pourtant bien placée de par sa position au Cercle pour capter les racontars, les lui enviait. Elle l'écoutait avec un sentiment d'admiration mêlé de jalousie. Plus il lui en racontait, plus elle prenait conscience de son ignorance et de la supériorité du « malin » Marsans.

« Malin », était son propre mot. Et il l'était.

Il était né dans le pays et en connaissait la mentalité. Son poste de Sous-Directeur de l'usine de traitement des arachides l'avait mis très tôt en relation avec les « huiles » de la ville. Il en tirait de gros avantages. D'ailleurs, il tirait profit de tout et violait régulièrement et impunément la loi. Mais sentimental ou violent, ivre ou sobre, farfelu ou sensé, menteur ou sincère, Marsans vivifiait l'atmosphère.

Cependant on plaignait quelquefois la femme d'un mari aussi instable.

Mme Marsans était la plus belle femme de la ville. Ce soir, sa beauté était mise en valeur par une robe de soie noire à manches longues et bouffantes, qui accentuait l'ovale cuivré de son visage dégagé des cheveux bruns roulés sur la nuque : un nez droit et fin, une bouche sensuelle à l'incarnat naturel et des yeux verts aux cils soyeux en rehaussaient la grâce.

A 24 ans, elle était à l'apogée de sa beauté. Fille du soleil, son éclat atteindrait bientôt celui d'un fruit prématurément muri à la chaleur des Tropiques.

Elle échangea quelques propos anodins avec Mme Molard puis suivit son mari vers le buffet pris d'assaut par une gente affamée.

Mme Molard commençait à se lasser. Le flot des invités s'amenuisait. Ses jambes lui pesaient.

Pourtant, au fond d'elle-même, elle sentait que quelque chose devait

se produire qui la tirerait de son ennui. Elle y pensait tout en poursuivant mécaniquement son épinglage de fleurs. Et ce fut la révélation !

Elle attendait encore l'impossible apparition d'Inès Delon ! L'apparition de celle qui, arrivant très tard pour attirer l'attention générale sur sa silhouette majestueuse moulée dans une robe-fuseau au décolleté vertigineux, à la prodigieuse découpe abdominale à géométrie variable, selon les ans, mettant à nu un nombril serti d'une perle tenue « Dieu sait comment ! », allumerait la jalousie et l'envie.

Comment avait-elle pu oublier la mort d'Inès ? Une mort aussi récente.

Son inconscience la stupéfia. Il fallait qu'elle fût bien fatiguée ou que l'esprit de la défunte eût plané un instant sur le Cercle pour avoir cru l'impossible.

Se ressaisissant, elle se dit que c'était bien dommâge qu'Inès fût morte avant le bal. Il aurait suffit seulement de quelques jours... et la soirée aurait eu son « clou ».

Mais cette année, l'extravagante Inès, Inès et son nombril à l'air, le nombril et la perle, ne viendraient pas, ne viendraient plus. La fête y perdrait beaucoup. Mais qu'y faire ? Le bal sans Inès, pensait Mme Molard, c'était un régime sans sel... des épinards sans beurre... du pain sans fromage... de...

Le télescopage de personnes qui se produisit devant elle, interrompit sa longue recherche culinaire et l'esprit de bonne ménagère en robe du soir quitta précipitamment la cuisine pour le hall d'accueil.

Les Blanchot et les Mercier venaient de se heurter à l'entrée en replongeant Mme Molard dans un salutaire bain d'adultères.

Ce coup de hasard lui arracha un sourire narquois qu'on pouvait prendre pour un sourire de bienvenue.

Les sentiments réciproques que se vouaient M. Mercier et Mme Blanchot étaient de notoriété publique. M. Blanchot apparemment n'en souffrait pas. Il serra sportivement la main de l'amant de sa femme.

Le smoking ne modifiait en rien ses manières féminines. Il plaisantait, cloué au sol, les jambes bien jointes, en se tortillant comme une anguille retenue prisonnière par la queue pendant que sa femme choisissait les couleurs de la fleur qui s'harmoniseraient le mieux avec le rose saumon de sa tunique à col Mao, portée sur un pantalon de satin noir.

Jacqueline Molard observait l'hésitante femme sans parvenir à déterminer de façon précise ce qui du visage ou de l'accoutrement lui conférait ce naturel asiatique.

Le costume original était très frappant mais demeurait ce qu'il était : un déguisement; Mme Blanchot avait toujours eu cette frange de cheveux noirs qui tombaient raides; ses joues étaient plus rouges. Les yeux

étaient outrageusement dessinés en amandes et débarrassés de leur épais verre. C'était cette absence de lunettes qui changeait tout.

Mme Blanchot les avait remplacées par des lentilles de contact qu'elle mettait rarement. La gène procurée par ce port inhabituel la forçait à plisser les yeux. Et c'étaient ces yeux mi-clos qui conféraient à toute sa personne ce naturel asiatique.

Abandonnant l'Annamite à sa quête florale, la mine amusée de Mme Molard se tourna vers les deux maris en grande discussion, et vers Mme Mercier, un peu en retrait et silencieuse.

Celle-ci n'appréciait visiblement pas la rencontre fortuite avec sa rivale. Son mécontentement et sa contrariété rendaient plus antipathique son maître visage aux cheveux très courts, aux lèvres absentes, planté à l'extrêmité d'un long cou qui s'enfonçait dans le corsage d'une robe à manches courtes et bouffantes encore trop large pour son corps squelettique. Selon ses mouvements d'épaules, sa tête était tantôt engoncée tantôt dégagée par la robe.

A cause de son attitude et de son physique, Mme Molard pensa à une tortune indécise quant à quitter sa carapace ou à s'y retirer. La présence de Mme Blanchot — qui venait enfin de trouver fleur à son goût — rendait plausibles les deux interprétations.

Les deux hommes discutaient toujours sans se soucier le moins du monde de l'embarras de leur femme. Mme Molard sentait la nécessité de détendre l'atmosphère féminine sans pour autant en trouver le moyen.

Heureusement, Solange Dupuis, la femme du Proviseur, qui depuis le bar avait aperçu ses amis Blanchot en compagnie des Mercier qu'elle détestait, fut la bouée de sauvetage préventivement lancée sur ce calme plat précurseur de tempêtes.

Mme Dupuis accourait dans le froissement des multiples volants de sa robe vert d'eau, dans le flottement d'une longue écharpe de voile, dans le cliquetis métallique de ses bijoux et dans l'entrechoquement des cinq rangées de perles qui lui battaient la poitrine.

Les Mercier, les Blanchot et Mme Molard, muets d'étonnements, regardaient bondir vers eux cette « Lionne » grimaçante de sourires.

La féline créature s'arrêta net devant les Blanchot, esquissa un garde-à-vous, leur tendit militairement la main droite, eut une inclination raide du buste, se redressa aussitôt et rit à la plaisanterie de M. Blanchot qui venait de retrouver la parole. Elle salua les Mercier par politesse mais du bout des lèvres.

Après un bref conciliabule, Mme Dupuis fit un brusque demi-tour dans un crissement d'étoffe pour regagner le bar. Son mouvement créa un tourbillon dans lequel furent pris l'Annamite saumonée et son anguille de mari.

Encore tout ébaubi par ce déploiement de belles manières, de voilage et de bijoux, le couple Blanchot frétillait dans sa hâte de rejoindre l'appât vert qui l'aiguillonnait.

Mme Molard échangea un regard lourd de sous-entendus avec les Mercier qui partirent plus calmement sur les traces du trio.

La réceptionnaire connut un instant de répit. Elle creusa ses reins douloureux. Cela lui procura une sensation de bien-être. Elle se serait bien assise un moment sur la murette de l'entrée si la crainte de salir et de froisser sa belle robe ne l'en avait dissuadée.

Son mari vint prendre de ses nouvelles en lui portant amoureusement un « whisky-Perrier ».

Il avait endossé son costume de mariage précieusement conservé dans une housse en plastique. A l'abri des ans, la relique de laine mélangée n'avait pu connaître l'évolution de son propriétaire. Elle était régulièrement retouchée par l'épouse habile aux doigts de fée.

La mode ayant supprimé le revers des pantalons, M. Molard en possédait un qui lui couvrait enfin les chevilles.

Il déposa le verre sur la table basse supportant la corbeille de fleurs et la caisse où s'entassaient pêle-mêle les billets de 5 et 10.000 CFA. A la vue de cet argent insolemment exposé, il émit un sifflement admiratif puis, après quelques ronds de jambes, regagna le buffet.

Mme Molard se désaltéra. Le Dr. Javert la surpris le verre aux lèvres.

— Attention, Jacqueline ! Vous allez en faire un alcoolique! plaisanta le médecin, son index pointé sur le ventre lactescent.

— Ou UNE alcoolique, répondit-elle du tac au tac, j'espère que cette fois-ci, ce sera une fille.

Le docteur continua de la taquiner sur ce sujet tandis qu'elle garnissait la robe mauve de sa femme.

Mme Javert avait pour chevalier servant le futur docteur Gornec, le nouvel assistant militaire de son mari.

Gornec était un grand et jeune Breton brun, au regard endormi par d'épaisses lunettes à monture d'écaille et que seule la vision des femmes réussissait à réveiller. Il arrivait tout droit de sa Bretagne natale.

Frais émoulu de la Faculté de Médecine et fort infatué de sa personne, il discutait sans cesse des maladies tropicales et de leurs symptômes que la Faculté de Rennes lui avait fait découvrir par la méthode audio-visuelle. Paradoxalement, il parlait peu de médecine générale et de chirurgie, domaines où il excellait.

Son patron se félicitait de posséder un assistant capable de lui donner un sérieux coup de scie lors des amputations qu'il pratiquait, pas

toujours nécessaires au salut du patient mais suffisantes à dissuader les autres malades de venir encombrer son service surchargé.

Tout à sa besogne, Mme Molard observait Gornec du coin de l'œil en se demandant ce qui dans sa personne pouvait attirer les femmes. Apparamment, rien.

Etait-il aussi l'amant de Mme Javert ? Elle se plut à imaginer la colère de Mme Beni-Arrach — la femme d'un riche commerçant syrien et déjà officieuse maîtresse du grand garçon — si la rumeur de cette éventuelle liaison se répandait.

La voracité de Mme Béni-Arrach pour les hommes disgracieux était aussi célèbre et aussi grande que celle de Mme Papadopoulos pour les beaux mâles.

On ne savait si cette quête de luxure était la cause ou la conséquence de la conduite de M. Béni-Arrach.

Cet heureux père de famille avait brusquement rompu les intimes liens conjugaux pour s'attacher les faveurs de jeunes Africains, noués — croyait-il — à l'insu de tous.

Connaissant le caractère des deux possibles rivales, Mme Molard pensa qu'un terrible crépage de chignons n'était pas à écarter. Mais, remarquant les cheveux courts de Mme Javert, elle se dit que Mme Béni-Arrach n'aurait pas grand'chose à arracher. L'homophonie la fit sourire malgré elle.

Mme Javert quelque peu surprise par ce soudain sourire béat, le mit sur le compte de la boisson et passa son chemin.

A l'abri des oreilles de Mme Molard, elle demanda à son mari s'il n'avait pas trouvé cette dernière « un peu grise ».

La question était si claire qu'elle enveloppa l'esprit distrait du brave homme d'une blancheur doctorale. Lui, il l'avait trouvée plutôt « palotte ». Mme Javert se contenta de hausser les épaules.

L'objet de ce quiproquo avalait une gorgée de whisky-Perrier, le coude haut, la nuque pliée Mme Molard reposa son verre et passa une main sur sa perruque qui semblait s'être déplacée.

Elle fut à peine polie avec les Daltone, de nouveaux enseignants, à cause de son antipathie pour Mme Daltone, jeune femme joufflue, vive et avide de mondanités, bavards intarissable aux intonations de « Marie-Chantale. »

Cette arriviste s'était démasquée depuis qu'une indiscrétion du Proviseur, ami intime du président du Lions'Club, l'avait rassurée dans son espoir de voir son mari élu membre du Club pour combler un poste vacant.

La perspective de cette ascension sociale purement honorifique pour elle, n'était pas faite pour tarir sa logorrhée caustique. M. Daltone, moins assoiffé d'honneurs et plus lucide que son épouse qu'il dominait

à tous points de vue, voyait dans son éventuelle intronisation le moyen de se rapprocher du Proviseur et par là, d'avantager sa situation administrative.

Contrairement à sa femme, ce garçon bien charpenté parlait avec pondération et par euphémismes.

Mme Molard avait aussitôt sympathisé avec lui mais redoutait le fiel de sa femme. Elle répondit par monosyllabes aux exclamations exagérées de celle-ci critiquant la présentation de la corbeille de fleurs, et fut soulagée de son départ.

Les haut-parleurs déversèrent soudain les premières notes d'une valse de Strauss, qui noyèrent difficilement le brouhaha qui montait des courts de tennis éclairés à giorno.

Mme Molard s'impatienta. Cela devait bien faire une heure qu'elle stationnait devant sa table. Elle estimait avoir accompli sa tâche avec amabilité et courtoisie. Elle gourmenda intérieurement le Président pour ne pas s'être encore manifesté. Il aurait pu lui prévoir une remplaçante ! Elle aurait bien aimé suivre les quelques conversations piquantes qui devaient se tenir ici et là.

L'arrivée bruyante de plusieurs couples interrompit ses pensées moroses.

C'étaient les Lapoule, les Rodin, les Celot, les Guigoz, les naïfs parents qui se rassuraient mutuellement sur la sagesse de leurs enfants laissés à eux-mêmes.

Quand elle eut fini de fleurir les corsages de toutes ces femmes gesticulantes et piaillantes, agglutinées comme des abeilles autour de la corbeille à fleurs, Mme Molard fut heureuse d'accueillir ses meilleurs amis, les Cinmer, retardés par le biberon de leur dernière-née.

Elle apprécia l'élégance de la longue robe blanche imprimée de fleurs stylisées de Mme Cinmer, gantée de blanc pour dissimuler ses doigts vergetés.

Pendant que M. Cinmer entamait une conversation avec un collègue, son épouse conta à la pâle hôtesse la visite inopinée des Ranneau et de leur bande costumée. Puis se sachant hors d'atteinte de l'oreille conjugale, elle épancha son regret de n'avoir pu les suivre.

— Si vous aviez vu cette bande, Jacqueline ! Un vrai carnaval ! Je vous assure que si ce n'était pas à cause de mon mari, j'irais les rejoindre en vitesse plutôt que de passer la soirée avec cette bande de peignezizi ! s'efforça-t-elle de murmurer en désignant de la tête le buffet encombré — Enfin... puisque nous faisons une bonne action...

Elle eut un profond soupir et se tut à l'approche de son mari qui régla les droits d'entrée.

Blessée dans sa curiosité insatisfaite par l'avantage qu'avait Mme Cinmer d'accéder la première au centre des conversations, Mme Mo-

lard étancha sa rancune d'un coup de whisky. Elle faillit s'étrangler en apercevant l'étrange couple qui se dirigeait vers elle.

Le Père Ledantec et le Père Landsen arrivaient bras-dessus bras-dessous, trouant la nuit de leur soutane blanche.

Le Père Ledantec était membre du « Lions », le Père Landsen vivait dans un village de brousse à une journée de pirogue de la ville où il venait rarement.

Mme Mollard ne s'attendait pas à leur présence qu'elle jugea d'abord déplacée. L'instant de surprise passé, elle pensa à la besogne immense qu'abattaient les deux missionnaires et refit son jugement.

Les deux Pères méritaient bien de se donner du bon temps, une fois l'an, en tout bien, tout honneur.

Aussi les accueillit-elle avec chaleur.

Elle connaissait peu le Père Landsen, un grand gaillard aux cheveux bouclés et à la barbe rousse, bâti comme un baobab. En le dévisageant, elle se dit que les bruits courant sur son goût pour les Africaines étaient peut-être fondés, d'autant plus que son ordre imposait le célibat et non la chasteté.

Tout ce qu'elle avait entendu dire sur lui, lui revint en mémoire.

Le Père Landsen habitait un village construit sur l'un des nombreux ilôts perdus dans l'estuaire de la Casamance. Il vivait comme les autochtones de fruits, de poissons et de riz. Il aidait à la survie de cette population primitive avec les rares moyens dont il disposait mais avec une opiniâtreté farouche.

Avant tout, homme de Dieu, il était aussi agriculteur, professeur, animateur, surtout médecin et bien trop souvent fossoyeur.

Quand les circonstances s'y prêtaient, il quittait le village pour la ville, où il mendiait des médicaments, quelques sacs de riz supplémentaires. Que l'on eût ou non répondu à ses prières, il repartait en pirogue, confiant en un avenir qui pouvait être pire.

Il était parvenu — on ne savait par quel miracle — à dresser une chapelle et à construire un « hôpital » rudimentaire qu'il faisait visiter avec juste fierté aux rares touristes qui s'égaraient sur son île.

Personne ne pouvait imaginer quelque chose de plus noble que ce genre d'hommes abandonnant les futilités du monde civilisé pour se consacrer aux populations malnutries et décimées par les fièvres.

Personne ne pouvait lui reprocher cette soirée en ville, où il puiserait détente et réconfort.

Ce soir, le Père Landsen boirait plus que de costume et mangerait de bon appétit, mais le plaisir serait terni par la pensée de l'éternel plat de riz qu'ingurgitaient ses protégés.

La soirée du Père Landsen serait amère. Comme l'était sa condition.

S'il avait la Foi, si son âme était attirée par les splendeurs Célestes, il avait conscience d'être homme.

Il n'était pas à l'abri de l'instinct. Quand il se retrouvait seul le soir dans sa chambre, jouxtant la chapelle, il en subissait parfois les assauts irrépressibles. Il s'y soumettait grâce à la complicité du village reconnaissant.

Celui-ci choisissait une jeune fille dont l'offrande n'aurait aucune conséquence fâcheuse.

Et dans ces étreintes salutaires, aucune violence, aucune bestialité. L'Africaine se donnait en remerciements d'un frère, d'un père ou d'un ami sauvé. Que pouvait-on lui offrir d'autre de plus sacré ?

Et la chair ne criait pas de plaisir mais se faisait toute plaisir pour l'autre.

Apaisé, le Père Landsen demandait pardon à Dieu mais avec l'ineffable conviction que son acte faisait partie d'un mystérieux dessein.

Que tout cela fût vrai ou pas, Mme Molard ne ménagea pas sa sympathie au Père Landsen. Quand à la fin de leur court dialogue ce dernier lui déclara en pointant un index sévère sur son ventre gonflé : « J'espère que de celui-là, vous en ferez un missionnaire ! C'est une race qui s'éteint ! », elle répondit sans hésiter « Et pourquoi pas ? ».

Contents de la réplique, les deux Pères échangèrent un regard complice et s'éloignèrent dans leur soutane immaculée.

Les retardataires se hâtaient à présent vers la caisse pour y jeter l'argent puis vers le buffet avec l'espoir de déguster les amuse-gueule de grande finesse.

Vêtue d'une longue tunique translucide, Francette Chalet fit une entrée très remarquée au bras de son amant Africain, N'Diaye. De tout évidence, elle ne portait pas de soutien-gorge. Dans sa démarche gauche, le tissu laissait transparaître les taches brunes des aréoles et la découpe du slip.

Les conversations s'interrompaient à son passage et les regards masculin s'accrochaient plus particulièrement à son buste et à ses reins.

Elle distribuait des bonsoirs timides de sa bouche déformée par l'émotion, les papules pourpres masquées par un épais maquillage.

Dès qu'elle était passée, les conversations reprenaient d'un ton plus bas.

Mme Molard qui avais cru un instant Mlle Chalet en chemise de nuit, brûlait d'envie de quitter sa table, sa caisse, ses fleurs et ses épingles auxquelles elle se blessait pour échanger ses impressions avec sa grande amie Cinmer.

Elle n'eut pas à abandonner son poste car le Président vint l'en libérer. Il était 21 heures 30.

Celui-ci la remercia et se montra fort satisfait de la plénitude de la

caisse qu'il emporta. Il faisait confiance aux trainards pour se soumettre d'eux-mêmes à la petite formalité en se présentant spontanément à lui.

Mme Molard trop pressée pour le désapprouver ne contredit point sa crédulité.

Les invités s'étaient ancrés devant le bar et semblaient peu disposés à voguer vers la mer de nappes blanches.

Le Président fit arrêter la musique et pria ses plus proches voisins de gagner leur table avant de faire la même prière au micro.

L'ordre de dispersion s'exécuta mollement. Celle-ci était ralentie par le contre-courant des « Lions » tentant de récupérer les personnes qui feraient l'honneur de leur table, des estomacs creux cherchant désespérement leur place, de ceux qui se rencontrant par hasard entamaient une nouvelle discussion. Le Cercle bourdonnait comme une ruche enfumée et prise de panique. Dans la bousculade, on se renseignait sur les bristols nominaux disposés devant chaque couvert, on critiquait la mauvaise organisation, on riait de se croiser pour la nième fois et on faisait connaissance.

Par bonheur, Mme Molard se retrouva assise en face de Mme Cinmer; le docteur Gornec, par malheur, entre Mmes Béni-Arrach et Javert.

Il fallut une demi-heure pour que tout ce monde trouvât un siège.

Mme Papadopoulos regardait avec intérêt le bel inconnu qui lui faisait face, ses lèvres entrouvertes n'attendant qu'une question pour laisser échapper leur envoûtante musique. M. Papadopoulos, le menton sur la poitrine, semblait dormir sous son aveuglante calvitie.

Mme Blanchot envoyait des regards oblongs en direction de M. Mercier. Francette Chalet caressait la main noire de son amant posée sur sa cuisse blanche. Mme Leminoux, dans un ensemble veste-pantalon, fumait en silence un cigarillo. Les Pères missionnaires, tournés vers le Président, les bras croisés sur la poitrine, un verre en main, finissaient leur cinquième apéritif. Mme Marsans, très droite sur sa chaise, attendait le discours en jetant d'incessants « chut ! tais-toi donc ! » à son mari qui n'en finissait plus de raconter des histoires cochonnes à ses voisins. Mme Paquotte, assise à l'extrémité d'une table pour faciliter les déplacements, s'allégeait du poids de sa poitrine en étalant abondamment celle-ci sur la nappe tandis que son fondement débordait largement des deux côtés d'un siège trop exigu. Mme Desloin, l'estomac brûlé par l'alcool, lançait des œillades meurtrières à Mme Marsans. M. Desloin parlait à sa voisine qui respirait une haleine délétère.

En rang d'oignons devant le bar, les garçons de l'hôtel « Plein-Air » roulaient des yeux fatigués.

Le Cercle avait retrouvé un semblant d'ordre sinon de calme. Le Président figé devant son micro à l'extrémité de la table d'honneur attendait patiemment le silence.

Sa femme, assise à la droite du Proviseur Dupuis, tenta de lui faire comprendre par des gestes discrets qu'il devait commencer son discours.

M. Dupuis vint au secours de la pauvre femme en martelant son verre à eau de la pointe de son couteau dans l'espoir d'attirer l'attention générale.

Solange Dupuis, assise à la gauche du Président, lui lança un poli mais ferme « Je vous en prie, Georges ! » pour qu'il cessât ce jeu commun.

Ces mots qui rappelaient de pénibles circonstances au Proviseur lui coupèrent les bras.

Cependant la table présidentielle ne fut plus que murmures, bribes et enfin mutisme. La vague de silence gagna, noya d'abord les grandes gueules puis les derniers chuchotements. Seul le coassement des crapauds survécut au naufrage.

Alors, on entendit distinctement le Président se râcler la gorge.

Mme Dupuis, les deux coudes posés sur la table, le menton appuyé sur ses doigts entremêlés, le pouce droit jouant avec une rangée de perles, leva la tête vers l'imminent speaker. Attentive, ses lèvres ouvertes suspendues à celles du Président, elle était prête à boire les paroles de bienvenue qui allaient sourdre.

Le Président ouvrit la bouche et ses premiers postillons étanchèrent aussitôt la soif de curiosité de Mme Dupuis qui baissa la tête. Le speaker, dans son émotion, dans son souci d'élocution n'articulait pas, mais vaporisait ses mots.

D'emblée, il annonça qu'il serait bref. Mme Dupuis pria pour qu'il fût de parole.

Il remercia chaleureusement l'assistance, et plus particulièrement celles et ceux venus des villes lointaines, d'avoir répondu si nombreux à son appel de solidarité.

Le docteur Gornec reçut deux chocs : l'un, sur sa chaussure gauche; l'autre, sur sa chaussure droite. Ses deux maîtresses, aussi intransigeantes l'une que l'autre, venaient d'avoir le même moyen de lui rappeler leur présence. Sachant sa réaction épiée par Mmes Béni-Arrach et Javert et ne voulant montrer sa préférence, Gornec conserva la tête droite pour leur adresser à chacune un demi-sourire de connivence.

Le Président fit une allusion discrète à l'absence des Delon.

Mmes Cinmer et Molard se tournèrent l'une vers l'autre d'un même mouvement. D'un regard, elles tombèrent d'accord sur l'inopportunité de ce rappel tragique dans une soirée de bienfaisance.

Au comble de l'émotion, le Président bafouilla, se reprit et continua de parler en crachottant.

Mme Dupuis s'inquiétait de l'état de sa chevelure. Elle devait être couverte de ses petits points blancs et spumeux qui venaient depuis peu crever sur son couvert.

Mme Paquotte souffrait au plus profond d'elle-même. C'était à croire que son siège voulait forcer son intimité la plus charnue. Pour soulager sa douleur et ses chairs ankylosées, elle remua sur sa chaise. Par contre-coup sa proéminente poitrine heurta son assiette qui heurta le verre qui, dans sa chute, heurta la salière sur laquelle il se brisa.

Le bruit cristallin porta loin. Des visages interrogatifs se détournèrent du Président pour rechercher le trouble-fête. Ce dernier, vexé par ce désinteressement général et par son origine qu'il interpréta comme un appel à la brièveté, se troubla de nouveau mais parvint à conclure honorablement.

Des applaudissements nourris le félicitèrent. Le Président s'assit en souriant à Mme Dupuis qui se tapotait délicatement le visage d'un mouchoir de dentelle.

Les regards des serveurs demeuraient braqués sur Mme Paquotte, encore rouge de confusion. Ils attendaient le signal convenu.
L'hôtelière eut un lourd hochement de tête. Les garçons se saisirent des premiers plats.

Au même instant, à deux kilomètres de là, dans la chambre obscure du Président du Rotary Club, M. Tasseur se saisissait timidement du corps de son épouse enceinte pour lui faire l'amour selon la méthode conseillée par leur gynécologue. C'était une façon comme une autre pour lui d'oublier momentanément le triomphe du LIONS'.

Le dépit décupla bientôt son ardeur.

L'épouse honorée, d'abord désorientée par cette fougue soudaine puis profondément touchée par ces marques nouvelles d'affection, remercia le mari de lui avoir interdit de se rendre au bal.

Roger Ranneau s'apprêtait à appuyer sur le déclencheur de son appareil photo.

Yves Launay, debout, dos à l'objectif, le buste plié, releva son « kilt » et baissa promptement son slip. Le flash crépita. L'exhibitionniste se reculotta au milieu du fou-rire général.

L'apéritif trainait en longueur. La visite rendue aux Cinmer n'avait pas éteint l'excitation du groupe. Pour se détendre, il décida de se rendre à pieds à la boulangerie voisine pour connaître le point de cuisson de l'agneau de lait trop gros pour être cuit dans le four de la gazinière.

L'insolite cortège sema la consternation dans le hangar à pains. Face à cette mascarade hilare, le boulanger et ses aides roulèrent d'immenses yeux étonnés.

Les identités dévoilées, l'information cherchée fut réclamée. « L'agneau cuisait pas trop » répondit le sybillin boulanger. Un coup d'œil au four renseigna plus explicitement : l'agneau commençait à dorer dans son jus.

La bande costumée remercia et s'en retourna à l'appartement des Ranneau, où elle attaqua les hors-d'œuvre.

Les crevettes et le pâté de foie gras furent engloutis en une seconde. Il fallut tuer le temps. Ils burent en s'amusant.

A tour de rôle, ils portèrent leur verre sur les différentes parties du corps qu'ils énuméraient en chantonnant la classique litanie : « frontibus, nasibus, mentibus, sexibus », puis le vidaient d'un trait pendant que les spectateurs rythmaient la déglutition de « et glou et glou » de plus en plus forts.

Yves Launay conclut son exécution en vidant le contenu de son verre dans son slip. Ranneau, prompt reporter, immortalisa la scène sur pellicule.

Montana eut le tort de plaisanter sur la virilité de Launay. Il fut soulevé de son siège par la gente masculine et porté vers la salle de bain au cri de « A l'eau, la pute » du chœur des femmes.

Maintenu de force sous la douche tiède, il se débattait en éclaboussant ses bourreaux.

Marie-Joe Launay, blessée dans son amour propre à travers le corps de son mari, eut un cri de vengeance. Mais son « A poil, la pute ! » ne trouva aucun écho.

Trempé, Montana tenta une disgression en rappelant l'agneau. Sa ruse réussit. Il sauta hors du bac à douche et Annie Ranneau lui passa une serviette.

Pendant qu'il se séchait, Ranneau, Launay et Nunnenbugne repartirent à la boulangerie.

Le trio réapparut rapidement. Ranneau et Nunnenbugne portaient la grande plaque de cuisson sur laquelle était recroquevillé Launay, vêtu uniquement de son slip, le coccyx fleuri d'un gros bouquet de persil prenant racine dans le sillon fessier.

Tandis que le faux agneau s'onguait de graisse, le vrai refroidissait à l'extérieur sur une banquette.

Les porteurs, riant à perdre haleine, durent déposer leur lourd fardeau.

L'agneau de lait fut récupéré et placé à table. Professeur de Sciences Naturelles, Launay fut naturellement chargé du découpage.

Il charcuta la viande du mieux qu'il put, en empoigna des morceaux qu'il lança dans les assiettes; la farce, malaxée puis mise en boulettes, éclata dans les couverts. Il accompagna ses gestes de plaisanteries scatologiques.

L'agneau réduit à l'état de magna fut cependant dégusté avec appétit.

La gaieté illuminait les visages et faisait déborder le vin des verres. Le vacarme était à son comble.

« Taisez-vous ! » hurla soudain Marie-Joe Launay, « vous allez réveiller la Bique ! ».

Mais la Bique-Valérie, couchée dans la chambre du fond, dormait de son profond sommeil de majorette victorieuse. Son appel au calme n'étant pas suivi, Mme Launay se remit à savourer sa portion de viande. Femme de grand appétit en général, ce soir, elle mettait les bouchées doubles. La chair ovine était si onctueuse, si dorée qu'elle allait s'en tapisser les parois stomacales sans songer aux conséquences désastreuses du vin et du dessert sur son indigestion.

Hervé Quenelec mangeait peu et buvait moins encore; il se surveillait à cause de son hépatite virale.

Placée à côté de Montana, sa femme buvait pour deux en raison du pari « du plus grand buveur » qu'elle tenait avec celui-ci. Nunnenbugne jouait au débile. Il mâchonnait un morceau de viande, qu'il laissait tomber dans son assiette pour l'aspirer ensuite de ses lèvres collées à son couvert.

Annie Ranneau, repue depuis longtemps, fut agacée par le manège de son mari donnant la becquée à Montana. Elle lui en fit la reflexion. Pour la contrarier, Launay prêta main forte à Ranneau.

Il pinça le nez de Montana pour l'empêcher de refermer sa bouche béant sur des débris alimentaires au cas où le rire aurait cessé de la maintenir ouverte.

Ranneau prit une gorgée de vin et de ses incisives resserrées en jaillit un puissant filet qui disparut dans la gorge de Montana.

En déposant bruyamment sur la table le plateau de fromages, Annie Ranneau mit fin au jeu.

YVes Launay abattit violemment son poing sur le camembert...

Chez Béatrice Lapoule, le lunch était terminé. L'électrophone hurlait une chanson « Pop ». Danièle Fanon et Lise Rodin distribuaient les verres de whisky et de vodka au sirop d'orange, acheté par les parents. Les garçons dégustaient le digestif, regroupés dans un coin de la grande salle à manger, en discutant de leurs dernières aventures.

On retrouvait Jacques Célot, jeune homme d'une vingtaine d'années musclé et bagarreur; Pierre Desloin, le fils bon à rien victime d'un penchant héréditaire pour l'alcool; Joseph Fanon, le frère de Danièle, grand coureur de jupons malgré ses quatorze ans; Frédéric Renard, le frère aîné de Catherine, aux coups de poing faciles; Albert Dantec, grand intellectuel à lunettes et cheveux courts, artiste-peintre morbide ou maître en lubricité selon les jours; Alphonse Tasseur, qui rougissait chaque fois que le chemisier de Lise baillait; Alfred Lapoule qui fumait un cigare en ricanant de ses plaisanteries; Josiane Fanon, sœur cadette de Danièle, qui dévorait des yeux le ventre de Célot; Juliette Javert fille du docteur chaperonnée par son frère Georges.

Après avoir taquiné leurs compagnes, les garçons décidèrent de passer aux « choses sérieuses ».

Mais pour masquer leur impatience, le bruit courut que les parents Lapoule pouvaient rentrer d'un moment à l'autre. Le prétexte était gros. Les Lapoule étaient connus pour partir toujours les derniers où qu'ils fussent invités. Cet attachement aux liens leur avait valu le surnom de « couple balai ». Mais on fit semblant de croire à ce retour impossible.

Un disque de slow fut placé sur l'électrophone et les lumières, tamisées.

On dansa librement, sans pudeur et sans honte.

Alfred Lapoule avait invité Lise Rodin. Beaucoup plus petit que sa partenaire, son front frottait les seins de Lise qui éprouvait un délicieux chatouillement. Se sentant ridicule, Alfred l'abandonna, insatisfaite.

Jacques Célot le remplaça. Il serra fortement Lise sur son torse puissant. Ses mains couraient le long du dos frissonnant de la jeune fille, plaquée à son corps comme une ventouse. L'atmosphère était lourde de chuchotements, de caresses, de baisers furtifs.

Lise sentit le désir de Célot.

« Attends ! je reviens » lui murmura-t-elle en se dégageant. Elle se retira dans la chambre de Béatrice pour ôter son unique sous-vêtement, avec l'idée de s'en tenir là dans l'immédiat.

Elle avait son slip en mains quand la porte s'ouvrit sur Célot. — Tu es fou ! s'exclama-t-elle, surprise, Va-t-en !

Pour toute réponse, il verrouilla la porte. Elle déboutonna son chemisier. Il avança sur elle. Elle recula vers le lit. Il se jeta sur elle.

Ils roulèrent sur le lit de Béatrice qui, prévoyant ce genre d'aparté, l'avait protégé de plusieurs épaisseurs de pagnes.

Lorsqu'Alfred s'aperçut de leur disparition, il vint naturellement frapper à la porte de la chambre. Il insista, cria, tambourina sur le battant sourd, comme un enfant capricieux. Célot ouvrit enfin la porte, l'œil brillant, le visage luisant. « T'en fais pas, mauviette, je t'en ai laissé » lui souffla-t-il en mettant de l'ordre dans ses vêtements.

Lapoule ne répondit pas. Il entra à son tour dans la chambre et ferma la porte à clé. Couchée sur le lit en désordre, la mini-jupe retroussée, Lise le regarda se dévêtir. Elle aurait aimé un garçon plus costaud. Non pas que Lapoule fût moins bien nanti qu'un autre — la disproportion de sa virilité par rapport à sa petite taille la surprenait toujours — mais elle craignait de le briser dans l'étau de ses bras au moment crucial.

Elle s'offrait à lui pour assouvir le plaisir pervers d'une longue succession de mâles.

Alfred vint se camper nu devant le lit. Face à sa « nana », le gringalet prenait des allures de « dur ». Les préliminaires habituels consistaient à écarter les jambes et à maintenir son sexe d'une main ferme pour mimer la position du Bon schériff prêt à dégainer son arme pour abattre le Méchant bandit.

« Tu en as déjà vu des comme ça ? » demanda-t-il au visage de Lise tourné vers son membre dressé.

Lise devait répondre « non ». C'était une convention entre eux. Elle répondit donc négativement bien que tous deux sussent pertinemment qu'elle en avait vu « un », un peu plus vieux, cinq minutes plus tôt.

Le temps que dura la chevauchée infernale du shériff Lapoule.

Dans la salle à manger, Alphonse Tasseur dansait avec Josiane Fanon. Il portait un pantalon gris-clair qui moulait ses rondeurs énormes. Malgré la lenteur du rythme musical, on percevait les vibrations graisseuses de sa chair, semblables à celles de l'arrière-train du bébé hippopotame courant après sa mère.

Pierre Desloin, aussi lourdaud, enlaçait la virginale Catherine Renard. Ses grosses chaussures à semelle de cuir écrasaient les pieds nus de Catherine. Il était aussi maladroit de ses pieds que de sa bouche. L'envie lui prit d'embraser sa compagne. Il mit tant de temps à former son baiser que Catherine le vit venir de loin.

Elle détourna la tête pour se préserver d'un contact déplaisant. Ses lèvres furent épargnées et le baiser finit sur son oreille. — « Ah, non ! s'il te plaît ! j'ai horreur de ça !, lui dit-elle furieuse. Ne recommence jamais ! »

Desloin se le tint pour dit. Il lui caressa les reins. Catherine leva les yeux au ciel en soupirant.

Sur le canapé, son frère Frédéric se débrouillait mieux avec Juliette Javert. Il mordillait les seins de la jeune fille hilare, sous le nez de Georges Javert, pétrissant la croupe de Béatrice.

Devant la porte de la véranda, Danièle Fanon dansait décemment avec Albert Dantec, aux verres de lunette embués.

Au Cercle, le champagne pétillait dans les flûtes. Mme Paquotte, maîtresse du ballet des serveurs en liquette blanche à boutons dorés, y veillait.

Les tables avaient été repoussées pour dégager l'aire cimentée de la piste de danse. Le Président et Mme Dupuis avaient ouvert le bal, aussitôt suivis de M. Dupuis et de la femme du Président.

Les couples usaient leurs semelles à la crépissure du sol aux notes d'un tango. Le rythme retardait la digestion d'un repas copieux.

Mme Papadopoulos était parvenue à se faire inviter par son bel inconnu. Elle se laissait voluptueusement conduire par son cavalier dans l'oreille duquel elle déversait goutte à goutte le filet d'or de sa voix chaude.

Le docteur Gornec transpirait dans la crainte d'être pris au piège de ses amours adultères. Il passait des bras de Mme Javert à ceux de Mme Béni-Arrach pour s'éviter des reproches d'abandon.

Son étrange manège n'allait pas tarder à faire naître quelques soupçons dans le cœur des deux rivales. D'autant plus que celles-ci déclinaient les invitations des autres cavaliers.

Le docteur Javert lampait flûte sur flûte mais avait un handicap de deux flûtes sur les Desloin, ses voisins de bar. Les dernières notes du tango moururent laissant place à la classique valse de Vienne. Des couples regagnèrent leur table.

Mme Paquotte fut alors entraînée par son mari dans une évolution démesurée.

De peur d'être heurtés et peut-être renversés par cet astre charnel

pourtant solidement maintenu de mains d'homme mais faisant des tours de piste à une vitesse vertigineuse, les danseurs se retirèrent hors de l'orbite dangereuse.

Ce fut un spectacle extraordinaire. On loua la poigne et la force de M. Paquotte et on s'étonna de la cohésion des rotondités de la valseuse, dûe probablement à la force centrifuge.

Une certaine effervescence régnait du côté du bar où un incident venait de se produire. Le Président s'y rendit. Mme Desloin et le docteur Javert s'insultaient comme deux poissons pourris, flottant sur une mer de champagne polluée d'injures.

Le visage de Mme Desloin avait perdu son teint de « vieille morue » pour celui plus gai d'écrevisse. Elle était à l'origine du remue-ménage qui drainait vers le bar de plus en plus de monde.

Elle avait confié au docteur qu'elle n'aimerait pas tomber dans ses mains si elle ne voulait pas se retrouver manchote ou cul-de-jatte.

Le docteur, touché par l'allusion à ses amputations, sa faiblesse, avait eu l'indélicatesse de gifler l'insolente. Et celle-ci avait eu la main aussi prompte.

Le Président parvint à raisonner les deux antagonistes qui, ravalant leurs jurons, allèrent, chacun de son côté, clamer leur bon droit.

Avachie sur son siège, Francette Chalet n'était pas à son aise. D'abord, elle était soûle de vins, de champagne, de danses, de paroles et de bruits; ensuite, la présence impensable de Pierre Martin l'inquiétait. Elle aurait fui le bal si la honte d'un départ prématuré après une arrivée remarquée ne l'avait retenue clouée à sa chaise. Elle confia son malaise à son amant. N'Diaye, encore lucide, proposa de la reconduire chez elle. Elle hésita. Elle aurait aimé changer d'ambiance sans pour autant rester seule ou presque. Le tumulte la rassurait.

Il lui proposa alors de l'emmener en brousse assister à un spectacle de danses indigènes en insistant sur sa chance de disposer de la voiture de son père.

Elle accepta. Elle se leva, buta sur sa chaise manquant de perdre l'équilibre. Elle prit congé de la tablée et soutenue par N'Diaye prit le chemin de la sortie.

Ils croisèrent Mmes Cinmer et Molard, inséparables quêteuses de ragots. Le coude de celle-ci heurta l'avant-bras de celle-là pour appuyer son jugement sur l'état de Mlle Chalet : « Elle est pompette ! »

— Si vous continuez comme ça, vous serez comme elle ! ironisa Mme Molard qui connaissait la faiblesse de son amie pour le champagne.

Mme Cinmer poursuivait sa pensée :

— Vous pensez qu'ils couchent ensemble ? demanda-t-elle, sérieuse.

Décontenancée, Mme Molard ne put que s'exclamer « Oh, Monique... ! » et hausser les épaules.

Mme Cinmer fut déçue par le peu d'intérêt que portait son amie au sujet qui avait alimenté leurs conversations durant tout le repas.

— Tiens ! Voilà l'autre coco; chuchota-t-elle à l'oreille de la blonde cendrée. Qu'est-ce qu'il peut bien faire ici ?

Mme Molard venait elle-aussi d'apercevoir Martin barrant la route au couple en fuite. Elle cessa de sourire, fort intriguée et sourde aux paroles de sa voisine.

... Quand même ! faire la fête à peine veuf... je me demande qui a bien pu oser l'inviter.. » soliloqua encore celle-ci

De toute évidence, Martin était « gris » Il tanguait sur ses jambes. La discussion semblait vive mais aucune bribe ne parvenait aux oreilles tendues des deux commères qui épiaient le trio. Pour essayer d'en savoir davantage, elles esquissèrent un contournement discret pour prendre le groupe à revers.

— Tu pars vraiment ? redemanda Martin, les pommettes rouges.

— Fous-moi la paix ! dit Francette d'une voix rauque. Et puis, qu'est-ce que tu fais ici, toi ?

Le ton autoritaire le déconcerta.

— Moi ?... je... je tue le temps, parvint-il à articuler.

— Tu tues le temps ! s'écria-t-elle d'un air mauvais. Non mais, tu entends ? (elle prenait à témoin N'Diaye planté à l'écart). Il tue le temps ! C'est très drôle ! Il faut toujours que tu tues quelque chose, toi !

Un rire hystérique la secoua. Martin pressentit le pire.

« Allons, viens... je te raccompagne ». Et joignant le geste à la parole il lui prit le bras.

Elle le repoussa brutalement :

« Je t'ai déjà dit de me foutre la paix ! Tu as compris ? ». La haine la faisait hurler. « Rentre chez toi ! et que je ne te revois plus ! Plus jamais !... jamais !... »

La discussion menaçait de tourner au scandale. Martin redouta qu'elle n'en dit trop. Il pria N'Diaye de la ramener chez elle. Elle sentit qu'il abandonnait la lutte. Elle le nargua :

— Nous ne rentrons pas ! Nous allons en brousse écouter le tam-tam ! Viens, Christian ! »

Elle passa son bras sous celui de l'Africain dans un geste de défi et le suivit plus qu'elle ne l'entraina vers la sortie.

Mmes Cinmer et Molard s'écartèrent pour les laisser passer. Ralenties dans leur curiosité par un inconscient sentiment de culpabilité, elles arrivaient trop tard et n'avaient rien entendu. Mais les visages étaient explicites.

— Ça n'avait pas l'air d'aller très bien. On aurait dû se rapprocher plus vite, dit Mme Cinmer d'un air profondément navré qui fit rire son amie.

Ne s'avouant pas vaincue, elle ajouta en toute hâte :

« Je vais voir où ils vont ! Vous, tâchez d'en savoir plus par Martin ! »

— Mais je ne peux tout de même pas lui demander... ! se défendit Mme Molard.

Mme Cinmer revint sur ses pas pour murmurer à l'oreille de la blonde blafarde :

— Faites-vous inviter à danser et branchez-le sur Francette, voyons ! »

Mme Molard eut une moue dubitative quant à sa diplomatie. Puis, piquée au jeu par l'opiniâtreté de son amie, elle partit à la découverte de Martin.

Mme Cinmer trotta vers la sortie. Elle arriva juste à temps pour voir le couple s'éloigner à pieds et tourner à l'angle de l'hôtel « Plein-Air », en direction du fleuve. Elle n'en saurait pas davantage. Elle dodelina de la tête de déception. Elle s'apprêtait à rentrer pour avouer sa défaite quand dans son mouvement elle distingua une silhouette venant calmement dans sa direction.

Elle ne reconnut l'O.P. Berthier que lorsqu'il entra dans la zone de lumière de l'hôtel. Elle l'interpela familièrement : « Vous travaillez encore à cette heure-ci ou vous courez la gueuse ? »

Berthier l'avait reconnue bien avant d'entendre sa voix qui portait loin dans la nuit baignée de musique. Il désirait rester dans la froideur polie. Son simple « Bonsoir Madame » ne blessa point Mme Cinmer qui hurla de bon cœur :

« Venez donc nous tenir compagnie ! Le champagne coule à flots ! »

Berthier n'en doutait pas. Il déclina l'invitation. Il n'aimait pas en général les mondanités et ce soir moins que de coutume. Il n'avait qu'une envie : celle d'aller se coucher après la projection des deux westerns italiens de troisième catégorie qu'il s'était imposée.

Mme Cinmer insista. A bout d'arguments, il déclara que son costume gris-bleu n'était pas de circonstances.

Mme Cinmer le rassura :

— Pensez-vous ! Personne ne s'en apercevra. Ils sont tous un peu pompette ! »

Berthier se dit que le champagne délierait peut-être les langues. « Eh bien, puisque vous insistez... »

Mme Cinmer, émit un tonitruant « Ah » de victoire. Elle ne rentrait pas bredouille. Son gibier de choix allait nourrir les conversations.

Chaperonnée par la maîtresse-femme, la consentante victime fit son entrée dans la cage au LIONS' .

Les Quenelec dansaient joue contre joue; Montana avec Mme Ranneau, M. Ranneau avec Mme Launay. Launay et Nunnenbugne attendaient leur tour.

Au changement de cavalière, Montana et Ranneau, restés libres, formèrent un couple insolite.

Mme Launay se sentit lasse. Elle se laissa tomber sur le canapé et ôta le bandeau de son œil. Malgré le recouvrement d'une vue normale, sa vision demeura troublée par l'alcool. Pour se distraire, elle se saisit d'un des verres posés sur la table basse à portée de sa main et le lança par-dessus sa tête à travers la fenêtre ouverte. Le jeu lui plut. Tous les verres voltigèrent jusque sur le sable de la cour. Une musique assourdissante découragea les danseurs : le hippie Nunnenbugne se livrait à une gesticulation forcenée.

Mme Launay cria que c'était trop fort et, passant du coq à l'âne, réclama une soupe à l'oignon.

« Tiens, c'est une idée ! » approuva Annie Ranneau qui, se tournant vers Montana ajouta : « Bernard, tu nous fait une soupe à l'oignon ? » « Ah, non ! s'écria celui-ci, assis à côté de son Maure.

« Comment : ah, non ! » répéta Launay. « Tu vas nous la faire cette soupe; et vite petite pute de mes deux ! »

Montana-la-pute maintint son refus. Launay changea de tactique.

« Roger ! Gillou ! vite... La pute accouche ! »

Les deux acolytes répondirent à son appel.

Montana fut allongé de force sur le canapé. Ranneau et Launay lui levèrent les jambes et les tinrent écartées.

Nunnenbugne, gynécologue improvisé, glissa une poupée Achanti sous les reins de la pseudo parturiente riant aux larmes.

« Poussez ! Poussez !... Encore !... Là, respirez à fond. Très bien. Poussez, maintenant », conseilla le praticien accoucheur en tirant précautionneusement à lui la poupée de bois

L'accouchement se passa sans douleurs. Et Montana tenant sur son bras replié le petit être qu'il venait d'enfanter, suffoquait de rire.

— Maintenant que tu es encore convalescent, tu vas te reposer à la cuisine en nous faisant une bonne petite soupe à l'oignon, lui dit Launay.

Remis de son émoi, Montana suivit son conseil.

L'eau bouillait dans le faitout quand Launay vint rendre une visite à la « cuisinière » de service.

Il gourmanda Montana pour sa lenteur, puis jeta les restes de camembert dans l'eau bouillante. Il empêcha la « cuisinière », écumoir en mains, de les en retirer en l'entrainant dans un slow sensuel.

Il retenait Montana plaqué à son corps par la pression de ses mains sur les reins du jeune homme en lui tenant des propos tout aussi bas.

L'irruption d'Annie Ranneau rompit cette intimité de cuisine. Montana se préoccupa de retirer du faitout les morceaux de camembert fondants tandis que Launay reprenait le slow avec la perturbatrice mais avec beaucoup moins de retenue.

A côté, dans la pénombre de la salle éclairée aux bougies, la même musique criarde excitait le même hippie, sous le regard morne de Mme Quenelec.

Dans son fauteuil, M. Quenelec esquissa un baillement puis, soulevant le bas de sa robe, il se mit à gratter avec application un mollet velu.

Mme Launay affalée dans son canapé ne savait plus si elle avait commandé une soupe à l'oignon ou si elle l'avait déjà avalée.

M. Ranneau n'osait plus bouger. Le vin et l'agneau de lait n'attendaient qu'un geste pour jaillir de son estomac. Enfin, il se précipita vers les W.C.

Chez les Lapoule, on avait délaissé la chambre à coucher pour la grande salle. On « jerkait ».

Lise Rodin momentanément sevrée d'ardeurs mâles conservait une belle énergie. Elle se déhanchait rythmiquement, le visage trempé de sueur.

L'atmosphère était surchauffée. Le sirop et les sodas coulaient peu mais, sur le buffet, la vacuité d'une bouteille de whisky mirait celle d'une bouteille de vodka. Les deuxièmes déjà bien entamées, stationnaient sur la petite table de salon autour de laquelle les garçons, aux mines de conspirateurs, faisaient un cercle chuchotant.

Ils mettaient au point un plan « vachement » diabolique avec la complicité du propre frère de la future victime : Catherine Renard.

Celle-ci devrait d'abord être soûlée puis emmenée dans la chambre de Béatrice où elle serait livrée à la merci des mâles.

Frédéric Renard réussit à endormir la méfiance de sa sœur. Tout se passa comme prévu. Catherine fut bientôt soûle à ne plus pouvoir tenir sur ses jambes. Le frère, rempli d'égards, lui conseilla de s'allonger quelques instants. Il la soutint jusqu'au lit de Béatrice.

Alfred Lapoule laissa éclater sa joie. Il avait déjà sa petite idée sur les outrages qu'il ferait subir à Catherine.

Il ignorait être la deuxième victime.

Il s'engouffra allègrement dans la chambre à la suite de ses camarades qui vérouillèrent la porte pour en interdire l'accès aux filles.

Alphonse Tasseur, abêti par l'alcool et ralenti par son poids, se heurta à porte close.

Dans l'exigu lupanar, Alfred ne riait plus. Trois de ses compagnons le déshabillaient de force. Il se débattait en les injuriant.

Frédéric Renard eut la charge de dénuder sa sœur à demi-inconsciente:

Quand les deux acteurs de la grotesque farce furent entièrement nus, Lapoule fut soulevé par ses quatre membres et tiré au-dessus du lit.

Là, les plaisantins banlançaient l'avorton Lapoule dont le sexe avait

perdu de sa suffisance, en comptant jusqu'à trois, puis le laissait choir sur le corps de Catherine.

Alfred criait de douleurs, ce qui stimulait le sadisme général. Les hurlements parvinrent aux oreilles des filles qui décidèrent d'intervenir.

Mais elles eurent beau appeler, frapper à la porte, supplier rien n'y fit. Les cris continuaient.

Béatrice, inquiète pour son frère, menaça de tout réveler à ses parents s'ils ne cessaient pas immédiatement.

Sa menace demeura vaine. Alfred souffrait toujours.

De guerre lasse, elles abandonnèrent la porte d'autant plus facilement que Catherine, la plus exposée au danger, ne disait rien.

Lise Rodin était catastrophée. La bouche ouverte, l'oreille collée au battant, elle essayait d'imaginer la scène d'après les bruits.

Elle se doutait un peu du rôle attribué à Catherine.

Et son visage ébahi semblable à la gueule d'un rat mort, exprimait la profonde stupeur de n'avoir pas été choisie pour victime.

EN BROUSSE

Dans les cases éveillées en sursauts, des corps se cambrent, gémissent, râlent et se tordent.

Des chairs innocentes coule l'espoir de revoir jamais le jour.

Berthier se reprochait l'erreur d'avoir cédé à l'invitation de Mme Cinmer.

Il n'avait encore rien appris d'intéressant mais suscité beaucoup de curiosité. Les langues fonctionnaient à son détriment. On parlait de lui mais on lui adressait rarement la parole.

Il le devinait aux regards fuyants, au mutisme qui s'établissait à son approche.

Cette fausse mondanité, cette fausse gaîté lui pesaient. Bien qu'il prisât peu la danse, il avait invité par courtoisie la responsable de son désagrément.

Présentement encadré de ses deux anges gardiens, Mmes Cinmer et Molard, qui avait échoué dans sa mission auprès de Martin, il cherchait le moyen poli mais ferme de s'échapper de cette tonitruante atmosphère.

Les haut-parleurs déversèrent le rythme syncopé d'une samba. Mme Molard pria Berthier d'être son cavalier. Elle n'attendit pas sa réponse qu'elle le poussait déjà sur la piste.

Mme Molard lésinait moins sur ses gestes que sur ses achats. Malgré son quatrième mois de grossesse, elle ne s'épargnait ni hochements de tête, ni haussements d'épaules, ni déhanchements périlleux. Elle tournait sur elle-même comme une toupie blanche.

Berthier la suivait du mieux qu'il pouvait. Il se sentait ridicule. Pourtant personne ne se préoccupait de lui. On concentrait toute son attention sur des gestes susceptibles de se faire remarquer.

Et cette folle agitation se communiquait aux insectes. Du plus pesant coléoptère au plus léger diptère, toute la gent arérienne virevoltait autour

des puissants projecteurs, cognait ses ailes aux lampes brulantes, s'en éloignait pour revenir aussitôt s'y fracasser.

Les insectes les plus fragiles y grillaient leurs membranes et s'en allaient mourir en bas sous un pied, dans une chevelure, dans un corsage.

Berthier remarqua ces petites tâches agonisantes sur la perruque de sa trépidante cavalière.

Leur évolution les amenait face au bar quand un homme bondit sur le comptoir d'une détente leste.

Des cris et des rires saluèrent la souplesse de Jean Lantier, professeur d'éducation physique.

Un mouvement de curiosité convergea aussitôt vers le bar. Mme Molard s'arrêta de danser pour y trainer son partenaire. Lantier trémoussait son petit corps trapu devant un public amusé. Les roulement de hanches tenaient plus de la danse du ventre que de la samba.

Il commença à se devêtir. Des amis intervinrent pour prévenir un striptease intégral.

En pleine ivresse, Lantier était capable de tout. Pas plus tard que la semaine dernière, son état d'ébriété l'avait poussé à quitter ses hôtes pour partir à la chasse aux phacochères en voiture, en pleine nuit et sans fusil.

« Un palmier ayant heurté sa voiture », comme il l'expliqua par la suite, il s'était enfoncé à pieds dans la brousse jusqu'à ce que le sommeil l'eût fait cheoir au pied d'un fromager. C'était endormi dans son costume de soirée que ses amis l'avaient découvert le lendemain matin.

Sourd aux appels à la décence, Lantier poursuivait un jeu frisant l'inconvenance.

Le Proviseur Dupuis dut venir rappeler son subordonné à l'ordre.

Après quelques tergiversations, l'exhibitionniste consentit à se reboutonner avec des tâtonnements menaçant son équilibre précaire. Il changea de jeu. A la stupéfaction générale, il se se sépara de son dentier qu'il fit glisser sur la surface lisse du bar.

Mme Molard voulut s'approcher. Redoutant quelques mauvais coups pour son ventre, elle se fraya un chemin jusqu'aux premiers rangs en se protégeant du corps de Berthier qu'elle poussait devant elle comme un bouclier.

Le dentier fut relancée aux pieds de son propriétaire. Lantier leva la jambe pour schooter dans sa prothèse lorsqu'il reconnut Mme Molard aux côtés de son souffre-douleur Berthier.

« Qui c'est cet Apache ? » demanda-t-il à la jeune mère.

Des cous se tendirent pour tenter d'apercevoir celui à qui Lantier venait d'appliquer son qualificatif insolite.

L' « apache » Berthier accusa le coup en toute impassibilité. Lantier, annonçant d'accomplir un nouvel exploit avec son dentier, ramena à lui l'attention générale.

Mme Molard riait, une main sur son ventre. Berthier en eut assez. Il ébaucha un mouvement de retraite à l'insu, croyait-il, de sa joviale compagne.

« Vous n'allez pas nous quitter déjà ! » s'exclama celle-ci.

Berthier savait que le seul moyen de se défaire de sa blanche sangsue était de se laisser perdre de vue. Il improvisa.

— Non, pas du tout ! Mais permettez moi de m'éloigner un instant.

Et il eut une mine gênée.

« Pourtant vous n'avez pas beaucoup bu ! » dit la perspicace Mme Molard en proie à un nouvel accès de rire, une main devant sa bouche déformée, l'autre sur sa grossesse.

« Excusez-moi » fit Berthier, heureux de la réussite de son stratagème.

Il fendait la foule compacte quand il sentit une main sur son épaule. Il se retourna :

« Je vais vous montrer où c'est » lui dit gentiment Mme Molard. Il ravala l'exclamation injurieuse qui lui était montée aux lèvres.

Mme Molard le guidait en le tenant par la manche. Il suivait en silence. Il se sentait redevenue gamin devant l'autorité de cette mère pleine d'égards. Il se demandait si elle lui donnerait la chance de s'esquiver ou si elle l'attendrait devant la porte des toilettes.

A son grand soulagement, elle s'arrêta devant l'entrée d'un long couloir plongé dans la pénombre pour lui indiquer le chemin. Il la remercia, et attendit qu'elle s'éloigne.

Elle attendait, souriante.

Furieux d'être pris à son propre piège, Berthier s'enfonça dans les ténèbres du corridor. Il tourna à droite et continua jusqu'à la porte marquée « WC ».

Il l'ouvrit et marqua un temps d'arrêt : les lieux étaient occupés. « Pardon » dit-il, mais il ne referma pas la porte aussi rapidement qu'il aurait dû tant il était décontenancé par la présence et l'attitude des deux occupants. D'ailleurs, on le rappelait.

« Hé ! Partez pas comme ça ! » dit l'homme tournant le dos à la porte, debout devant une silhouette courbée sur la cuvette.

« Elle est souffrante ! »

« Elle », tourna la tête. Malgré la faible clarté du recoin, Berthier reconnut Mme Blanchot dont le corps était secoué de spasmes. Il n'avait pas besoin de connaître Mercier pour se rendre compte que l'homme était ivre.

« Elle est souffrante » répéta Mercier qui se mit à donner des coups des reins au corps courbé sous lui.

Revenu de sa surprise, Berthier chercha le moyen de se tirer honorablement de cette situation scabreuse.

« Puis-je vous aider ? » propose-t-il innocemment.

Mercier s'exclaffa de rire :

— T'as entendu ? Il veut nous aider ! ah, ah !... Ça te plairait hein ?.. Hein, que ça te plairait ?

Il ricanait en continuant ses furieux coups de reins dans le corps de Mme Blanchot dont la tête menaçait de cogner le mur.

Berthier s'avança pour s'interposer. « Allons, je vous en prie... » Il découvrit l'étrange manège du couple quand le pantalon de la femme glissa à terre.

D'abord stupéfait, puis écœuré, il tourna les talons et claqua la porte.

Peu lui importait que Mme Blanchot ou une autre se fasse sodomiser dans des toilettes publiques, mais il leur en voulait d'avoir accru sa mauvaise humeur par un spectacle aussi obscène.

Il sortit du couloir sans prendre la précaution de vérifier l'éventuelle présence de son cicérone en perruque et gagna l'hôtel.

Mme Molard avait dû abandonner son guet pour répondre à la demande du Président de comptabiliser la recette de la soirée.

Celle-ci s'avérait nettement supérieure à celle de l'année précédente.

Le Président s'en félicitait. Un rapide calcul lui laissa espérer que la somme, déduction faite des frais énormes, permettrait l'achat de sacs de riz supplémentaires mais aussi, et c'était exceptionnel, l'achat de sacs de blé pour varier l'alimentation d'une partie des misérables enfants de la région.

Grâce au Club, ces petits privilégiés connaîtraient une fois dans leur vie le goût du pain, un peu dédaigné ce soir et dont quelques tranches jonchaient le sol.

L'heureux Président songeait déjà à la très courte allocution qu'il ferait à la cloture du bal pour remercier ces cœurs désintéressés d'avoir si généreusement répondu à son appel.

Tout à son émotion, il se fit apporter une bouteille de champagne bien frappé qu'il sabla avec Mme Molard son « si cher et si dévoué bras-droit. »

Francette Chalet butait à chaque pas contre l'inégalité du sable. N'Diaye la tenait par la taille.

Malgré les nuages, la nuit demeurait peu profonde. A travers les roniers, se dessinait la forme plus sombre des cases désertes. Tout le village s'était rassemblé sur la grande clairière de laquelle leur parvenaient des cris et le battement sourd des tam-tam.

Ils s'y dirigèrent à travers le dédale des cases rondes au toit bas et saillant.

Ils débouchèrent sur un espace couvert de silhouettes compactes.

Plus près, ils constatèrent que les indigènes formaient une gigantesque chenille humaine repliée sur elle-même, délimitant une grande surface circulaire vide.

Tirant Francette derrière lui, N'Diaye s'ouvrit un passage à travers les corps bruns. Quelques-uns lui souhaitèrent la bienvenue dans un dialecte qu'il connaissait peu. Il répondait par des longues et rituelles formules de politesse.

Des jeunes filles lançaient des regards admiratifs et envieux sur leurs beaux habits et sur leur frère de race qui ne laissait rien paraitre de son orgueil.

L'annonce de leur venue fit le tour de la clairière. De partout, des faces sombres se tendaient pour les apercevoir. Dès qu'elles les avaient distingués, elles éclataient comme des noix de coco, sur la blancheur d'un rire.

Francette se retrouva au premier rang entre deux bancs chargés de vieillards. Sur l'un, des femmes dénudées aux longues mamelles frippées; sur l'autre, des hommes décharnés à la tête grisonnante. Leurs chairs usées dégageaient une odeur rance.

Des enfants des deux sexes, nus et au ventre gonflé, venaient la regarder un instant et repartaient en courant, dans un nuage de poussière.

Francette s'accoutumait à l'obscurité. Elle prenait conscience de l'ampleur spectaculaire de la scène.

En face d'elle, enfouies dans la nuit, des ombres accroupies frappaient sur des tam-tam, encadrées des deux côtés par un groupe de trois ou quatre hommes percutant probablement un tronc d'arbre évidé.

L'ensemble était complété par un chœur de femmes frappant des mains ou heurtant des cylindres de bois sec.

Le tout manquait de synchronisme. L'entrechoquement des bois, les tam-tam et les cris créaient une cacophonie irritante.

Francette eut un malaise. Elle vacilla, se reprit; malgré la légère brise, elle avait chaud. Le sang bourdonnait à ses oreilles, battait à ses tempes, oppressait son corps. Chancelante, elle appuya sa joue sur la poitrine de son amant. Il baissa les yeux vers elle.

— C'est fini au ça commence ? demanda-t-elle d'une voix endormie.

— Ça va commencer.

— Quand ? murmura-t-elle en cherchant à enfouir davantage son visage dans la torse puissant.

— Quant on verra la lune.

Elle émit un « Ah ! », résignée.

N'Diaye cachait son inquiètude. Il s'était trompé sur le genre de la fête. Il avait cru à un divertissement organisé par et pour la jeunesse du village, mais la profusion de vieillards laissait présager une manifestation solennelle et sacrée.

Il était peut-être sur le point de découvrir une cérémonie dont on lui avait beaucoup parlé et à laquelle il n'avait jamais assisté.

Il était inquiet et curieux. Curieux de surprendre une partie des mœurs étranges de cette ethnie et inquiet de la réaction de Francette.

Celle-ci avait mis son bras en écharpe autour du cou du jeune homme, pour mieux presser sa joue contre lui, pour se sentir protégée d'un danger inconnu que la clameur semblait annoncer. Elle ferma les yeux. Elle s'assoupissait, rompue par le tumulte.

Soudain, se fut le silence. Rêvait-elle ? Elle ouvrit les yeux. De la nuit surgit la même masse de silhouettes. Non, rien n'avait changé si ce n'était ce silence et la quasi-immobilité des corps.

Alors, elle se crut sourde. Elle tourna un visage apeuré vers N'Diaye. « Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda-t-elle, angoissée. Mais le son de sa propre voix l'avait déjà rassurée.

« La lune »répondit laconiquement celui-ci, le menton pointé vers le ciel.

Les nuages laissaient transparaitre un halo laiteux. Dans leur fuite

vers l'Est, ils s'amincissaient, se déchiraient, s'effilochaient, semblaient fondre sous la lueur blanchâtre.

La lune, impatiemment guettée, se dévoilait lentement comme pour augmenter sournoisement l'attente générale. Et brusquement, elle apparut nue, énorme et froide.

Les yeux blessés par la pâle clarté, Francette fronça les sourcils et frissonna. Son regard demeurait rivé à l'astre, magnétisé par lui. Elle perdit conscience des lieux.

La tension lui devint insoutenable. L'angoisse lui serra la gorge. Un cri inhumain lui brisa les tympans, résonna longuement dans la nuit.

Ce signal la ramena sur terre.

La clairière s'animait. Là-bas, les mains s'abattaient mollement sur les tam-tam et les batteurs tiraient des sons espacés de leur cylindre de bois.

Les femmes entonnèrent un chant grave, bientôt repris en chœur par la foule. Le murmure chevrotant des vieillards y ajoutait une note frêle et nostalgique.

Francette se remettait de son émotion. Adossée à N'Diaye, elle se laissa bercer par la mélopée plaintive, les yeux clos.

Puis le chant faiblit, s'éteignit. Quelques battements, et ce fut encore l'épais silence.

Francette sortit de sa léthargie. « C'est fini ? » demanda-t-elle, étonnée. Un doigt sur la bouche, N'Diaye lui fit signe de se taire.

Les tam-tam reprirent plus forts, plus rapides, plus impérieux, remplissant la clairière de chocs sourds. Une certaine nervosité s'empara des corps.

Sur le pourtour du cercle, des femmes se déhanchaient en larges ondulations; des bras, à l'extrémités desquels papillonaient des mains aux doigts raidis, montaient et descendaient dans la chaleur de la nuit; des pieds piétinaient le sol, des têtes virevoltaient; les troncs grondaient, le bois crépitait, le chant s'amplifiait et dégénérait en hurlements, en gémissements plaintifs.

En quelques secondes, la scène avait perdu son atmosphère de fête pour celle plus mystérieuse et menaçante d'un rite secret.

Francette sursautait à chaque cri, tournait la tête en tous sens, s'effrayait de ne plus être maitresse de ses réactions.

Un femme bondit au milieu du cercle, se mit à piétiner sauvagement le sol. Une autre la rejoignit, puis une troisième... Elles étaient une vingtaine maintenant à se livrer à une gymnastique endiablée, le corps parcouru de convulsions, la tête folle, les seins ballotants

Celles qui ne portaient qu'un cache-sexe, fléchissaient sur leurs jambes écartées, sautillaient sur quelques mètres, se redressaient et recommençaient leur manège en sens inverse; les autres, empêtrées dans leur pagne noué à la ceinture, tortillaient furieusement de leur croupe saillante.

Le bronze des colliers et des bracelets scintillait sous la lune et zébrait d'éclairs fauves la noirceur des chairs.

Une clameur rauque salua l'entrée des guerriers. Aussi nombreux que les danseuses, ils brandissaient un énorme coupe-coupe d'une main, un bouclier ovale en peaux de serval de l'autre. Ils étaient nus à l'exception d'un morceau de pagne retenu sur leur bas-ventre par une ceinture végétale, les bras chargés de gris-gris et les chevilles, de métal tintant.

Ils tournoyaient sur eux-mêmes en décrivant une ellipse autour du groupe des danseuses, s'accroupissaient parfois, tranchaient l'air de leur arme sifflante.

Les spectateurs se balançaient en frappant des mains. Le tintamarre montait à l'assaut des palmiers noirs.

Francette regardait, médusée. Elle fut bousculée. Elle se retourna. C'était bien N'Diaye, mais un N'Diaye transformé, inconnu. Il ne s'excusa pas. Les machoires serrées, il ne la regardait pas. Ses yeux exorbités étaient braqués sur le fascinant spectacle. Il semblait l'avoir oubliée. Elle se détourna de lui.

Elle fut de nouveau bousculée mais par ses voisins; pour prévenir tout nouveau choc, elle se mit à osciller en mesure.

Sous le piètinement constant, la terre semblait trembler. Les vibrations du sol et l'oscillation de son corps endormaient sa volonté. Elle se sentit moins étrangère à la communauté. Le rythme créait entre elles un lien invisible mais puissant. Elle était trop faible pour résister à l'envoûtement qui la gagnait.

Derrière elle, N'Diaye avait perdu de sa raideur et retrouvé ses esprit. Ses mains se posèrent affectueusement sur les épaules de Francette.

Les joueurs de tam-tam et les batteurs se livrèrent alors une course folle. Une femme tomba à genoux, tête ballante, les bras au ciel; une bave abondante filtrait de ses dents serrées. Francette fit un pas en avant. Des mains la retinrent. N'Diaye l'attira à lui en la faisant pivoter pour lui parler.

« Lâche-moi » dit-elle d'une voix atone, le regard vide.

Son état d'hébétude le déconcerta.

« Reste ici ! Ne bouge pas ! ». Il criait non seulement à cause du bruit mais pour que ses paroles brisassent l'apathie dans laquelle elle s'enfonçait.

« Il ne faut pas bouger ! Tu as compris ? » Il répéta les mêmes mots en la secouant violemment jusqu'à ce qu'elle clignât des yeux. Alors,

il la remit face au cercle sans lui lâcher les épaules. Il croyait l'avoir tirée de sa léthargie.

Quelques instants après, une nouvelle bousculade se produisit qui lui fit perdre l'équilibre et relâcher son étreinte. On aurait dit que Francette n'attendait que cela pour s'avancer vers le centre du cercle. N'Diaye voulut s'élancer mais la foule freina son élan. Au bout de son bras tendu, ses doigts accrochèrent le haut de la tunique. Francette continuait sa marche aveugle. La fermeture « Eclair » s'ouvrit, la libérant des griffes de son amant.

« Francette ! Francette ! Reviens ... Tu es folle... » N'Diaye avait beau hurler, elle n'entendit rien. Il la voyait déjà assommée, piétinée ou égorgée par l'arme d'un guerrier excité. Il suivait, impuissant, la marche insensée de Francette vers la dangereuse ellipse des guerriers-tourneurs.

Personne n'intervint. Francette, perdue dans son songe, ne voyait pas les menaçants tournoiements des lames éclairant la nuit. Dans quelques secondes, elle allait atteindre la périlleuse limite.

N'Diaye s'était tu et retenait son souffle, les muscles tendus. Francette avançait toujours et fut à la portée des coupe-coupe. Dans leur chute accélérée, deux lames lui barrèrent un instant le passage, reprirent leur ascension circulaire et revinrent trois secondes plus tard trancher l'espace que Francette venait de franchir.

N'Diaye se détendit; son corps sembla se dégonfler dans un long soupir de soulagement.

Le regard éteint de Francette tomba sur le corps convulsé de la danseuse à terre, la poitrine maculée de bave.

Les autres femmes vinrent l'encercler de leurs gesticulations désordonnées.

Les mains de Francette se heurtèrent mécaniquement et son corps ondula souplement. Puis, sous la fièvre ambiante, ses mouvements s'accélérèrent pour atteindre le rythme déchaîné de ses compagnes.

Sa tunique glissa à terre, dévoilant la blancheur de son corps et le roulement de ses seins.

Elle dansait, claire et nue, en parfait accord avec les corps bruns.

Fut-ce l'apparition de cette chair blanche qui éveilla l'instinct des hommes ? Ou ne fit-elle que précipiter le cours des évenements ? Quoiqu'il en fût, l'excitation des guerriers s'accrut aussitôt. Les pagnes trop étroits ne dissimulèrent bientôt plus l'érection d'organes tanguant de façon grotesque.

Un guerrier interrompit son évolution pour venir se planter face à Francette. Le bouclier et le coupe-coupe maintenus au bout de ses bras levés et largement écartés, il creusait tour à tour son ventre et ses reins, la tête renversée. Un râle inhumain jaillit de sa bouche béante. Satisfait, il reprit sa place dans la sarabande.

Enhardi par son compagnon, un autre guerrier tenta de glisser son sexe entre les cuisses mobiles de Francette tandis que son coupe-coupe tournait au-dessus de leur tête.

La plus grande débauche régnait au centre du cercle. Les femmes au visage bestial, aux yeux révulsés offraient leur croupe ou leur ventre aux guerriers qui venaient s'y accoler, le temps d'une jouissance cruelle. Une violence jusque là maitrisée rapprochait les corps dans un accouplement obscène.

C'était la fête de la Chair, la fête de la Vie.

Les vieux suivaient avec intérêt les préliminaires de la cérémonie de la fécondation. Ils étaient fiers de leurs enfants et petits enfants, contents de voir que le tam-tam faisait abondamment jaillir d'eux ces étincelles de vie qui brûlaient de leurs lactescences les chairs saines de leurs filles avant de raviver leurs entrailles.

N'Diaye se rassurait sur le sort de Francette momentanément délaissée et à l'abri des souillures derrière le rempart des indigènes.

Il éprouvait une profonde répulsion pour ses frères de race. Ces rites ancestraux avaient réveillé en lui les principes de la morale chrétienne. La cérémonie avait perdu son caractère sacré pour devenir une gigantesque manifestation des instincts les plus bas.

Il ressentait dégoût et honte à la vue de ces femmes lubriques et insatiables et de ses hommes livrés au rut.

Deux danseuses s'écroulèrent sur le sol, épuisées, le corps parcouru de spasmes. Leur pubis portait les marques honorifiques de leur guerrier respectif.

De l'assistance se détachaient peu à peu des femmes aux cris hystériques, au corps possédé. Elles arrachaient leur pagne pour aller, nues et en transes, recevoir les dignes hommages des ardents guerriers.

Pierre Martin se rendit en voiture à l'appartement de Francette. Il s'était éclipsé du bal à la vue de Berthier. Il s'était soustrait jusqu'à présent à ses questions et voulait s'en tenir éloigné le plus longtemps possible. De plus l'indiscrète insistance de Jacqueline Molard sur ses relations avec Francette avait accru son désir de revoir celle-ci.

La maison était plongée dans l'obscurité. Le jardin était vide de tout véhicule. Les Launay étaient probablement absents.

Il se dirigea vers les escaliers en titubant. Il tatonnait le mur à la recherche de la minuterie quand il se souvint de la défectuosité de l'installation électrique. Il revint à la 2CV pour se munir de la lampe de poche qui y était laissée en permanence.

Il grimpa au premier étage. Aucun bruit ne parvenait de l'appartement. Il frappa discrètement aux volets clos. N'obtenant aucune réaction, il récidiva son appel par des coups de poing impératifs. Aucune réponse ne vint combler son attente.

Elle ne lui avait donc pas menti; elle était partie en brousse.

Une rage soudaine l'envahit. Depuis quand connaissait-elle ce N'Diaye, pour se permettre de vagabonder avec lui, la nuit ? Qu'était-elle pour lui ? Et surtout qu'était-il pour elle ? Non ! Il ne l'abandonnerait pas aux mains de ce sauvage !

Il fit demi-tour et dans sa fureur et son ébriété manqua de débouler dans l'escalier. Il regagna sa voiture dont il claqua violemment la portière. Il mit le moteur en marche et appuya à fond sur l'accélérateur. La 2CV bondit en avant en conservant longtemps son tangage.

Elle prit le route du Cap Skirring jusqu'au premier bac, revint en ville, repartit vers le Sud-Est, rebroussa chemin, retraversa Ziguinchor pour s'engager sur la piste Est. Après plusieurs kilomètres de course folle, elle stoppa.

Martin en descendit et ausculta une nouvelle fois la nuit. De la droite, lui parvint un martèlement sourd. Il approchait du but. Il se remit au volant et prit une piste transversale en direction de la rumeur. Quelques centaines de mètres plus loin, il tomba sur un croisement. Il hésita un instant, puis prit à gauche. Le chemin se terminait sur un marigot.

Jurant et suant, il accomplit une brutale marche arrière. Les roues s'embourbèrent. Il descendit glisser quelques branches de ronier sous les pneus enlisés.

Il revint à la bifurcation et s'engagea sur la seconde piste. Malgré le ronronnement du moteur, il perçut bientôt le roulement des tam-tam.

Il s'arrêta à l'entrée du village et marcha vers la rumeur. L'acuité inhabituelle des cris indiquait une extrême excitation. Il rejoignit des silhouettes enveloppées par un vacarme assourdissant qui lui résonnait douloureusement dans la tête.

De l'autre côté de ce sombre mur humain, s'élevait un nuage de sable qui retombait en volutes légères.

Son regard errait à la recherche de la tunique de Francette. Il se doutait bien qu'elle devait être au premier rang. Il avançait pour fendre la masse des spectateurs quand une forme familière retint son attention. Il la reconut sans vouloir y croire vraiment, tant cela le stupéfiait. Pourtant, c'était bien elle qui se déhanchait au milieu des danseurs dont la totale nudité venait soudain de lui apparaître !

Il essaya de briser l'amas humain qui la séparait de lui. Il avait beau pousser, bousculer, il n'avançait pas d'un pas; les chairs souples cédaient sous sa pression puis reprenaient leur position première.

Il se mit à souhaiter le secours de N'Diaye. Si, lui, ne pouvait différencier son visage parmi des centaines d'autres identiques, N'Diaye ne devrait pas tarder à le repérer. Pour attirer l'attention, il se mit à sautiller. Mais le ridicule de son acte augmenta son antipathie pour N'Diaye jusqu'à la haine.

Il se souvint de ne pas avoir remarqué de voiture en arrivant. Il fut alors certain que le noir chevalier-servant s'était enfui pour ne pas être témoin, et donc rendu responsable, des éventuels désagréments dont pouvait être victime Francette. « S'il se montre, je l'étrangle », se promit-il.

De colère, il abandonna tout scrupule. Il s'ouvrit une brèche dans la haie des spectateurs à coups de pieds et de coudes.

Son irruption inattendue à l'intérieur du cercle, lui attira les faveurs des danseuses. Il fut entouré d'une meute braillante qui se refermait lentement sur lui. Il tenta de la repousser de mains fermes. Son geste déclencha l'offensive des femmes.

Un revers de main fit voler ses lunettes dans la poussière; des ongles griffèrent sa veste et la déchirèrent; des coups de poings, de coudes, de genoux lui labourèrent le corps sans qu'il pût les parer; une bourrade dans le bas-ventre lui coupa le souffle.

Le corps douloureux et la vision réduite, il devinait plus qu'il ne voyait, là-bas, les silhouettes de Francette et des guerriers-tourneurs.

Les femmes le cernaient de plus près, s'agglutinaient à lui, paralysant ses mouvement. Il les insulta en Français puis en Wolof. Mais ces injures ne parvenaient même pas aux oreilles hystériques.

Sa chemise était complètement déchirée et des griffes meurtrissaient son cou, son ventre.

Il appella Francette. Il hurla le prénom pour tenter une diversion, montrer qu'il la connaissait, qu'il n'était pas un étranger ordinaire.

Il fut bientôt à bout de souffle et de patience.

Il s'était retenu de cogner dans ces figures horribles parce qu'elles appartenaient à des femmes. Mais il en avait assez d'elles et du reste. Assez de leurs tortures et de leur stupidité; assez de ces cris, assez de ces tam-tam; Assez ! Assez ! C'étaient des bêtes, il allait les traiter comme telles.

Il donna du poing dans les ventres puis sur les faces horribles qui se tournaient vers lui. Sa défense accrut la folie de ses assaillantes.

Leurs cris redoublèrent d'ampleur et leurs ongles se firent d'acier.

Ce tollé soudain détourna de Francette le regard de N'Diaye qui reconnut Martin.

En un éclair, il se rendit compte du danger auquel Martin s'exposait et exposait Francette.

Il maudit la bêtise du toubab risquant de se faire écharper à tout instant.

Le seul moyen de ramener le calme était de faire taire les tam-tam. Mais, il lui était impossible d'accomplir une telle chose à lui tout seul; comme de faire entendre raison à ces furies, si tant est qu'elles en eussent encore.

Et cet imbécile de Blanc qui se battait dans un corps à corps perdu d'avance pour lui et duquel il ne sortirait pas indemne ! Restait la solution d'aller quérir de l'aide à la gendarmerie.

N'Diaye courut à sa voiture en espérant ramener les gendarmes avant que le toubab eût commis l'irréparable.

Martin luttait de toutes ses forces. Un doigt s'enfonça dans son œil droit. Un cri de douleur lui échappa et il relâcha le rythme de ses coups.

Sa chemise était en lambeaux; des ongles lui lacérèrent les omoplates; sa poitrine était déjà couverte de longues estafilades sanglantes et son arcade sourcilière gauche saignait abondamment.

Il reprit sa lutte désespérée. Il comprenait trop tard que personne n'interviendrait. Il avait eu tort de déclencher un combat dont l'enjeu était sa propre vie.

Cependant, il luttait avec acharnement. Tant qu'il parviendrait à se tenir debout, il avait une chance de s'en sortir, car une fois à terre, il serait piétiné à mort.

Paradoxalement, celles-là mêmes qui semblaient en vouloir à sa vie, le maintenaient sur ses jambes par leur cohésion. Il n'avait même plus la place de prendre du recul pour donner plus de force à ses coups de poings car ses coudes heurtaient tantôt un ventre tantôt des seins.

Il combattit alors comme ses adversaires, de ses doigts et de ses ongles. Il griffait les corps, pinçait des chairs grasses, enfonçait ses index dans les nez épatés. Sa myopie l'empêchait de jouir des blessures qu'il leur infligeait et dont elles ne souffraient pas.

Brusquement, ce fut la trêve. Elles s'écartèrent. Il se débattit quelques instants dans le vide puis s'immobilisa, haletant et hagard, le visage tuméfié. Il crut à un piège. Il se tint sur la défensive, les poings serrés, les muscles bandés.

Les démentes étaient aussi furieuses, farouches et trépignantes mais semblaient se désintéresser de sa personne.

Il fit un pas prudent en avant, puis un autre. Aucune hostilité ne se manifesta.

Alors, reprenant espoir, il s'élança vers la forme trouble et dansante de Francette.

Il franchissait la ligne des guerriers-tourneurs quand la lame effilé d'un coupe-coupe malhabile s'abattit sur sa nuque dans un lugubre sifflement.

Martin fut violemment projeté en avant tandis que son cou éclatait en sang. Mais il avait cessé de vivre quand son corps à demi-décapité toucha le sol.

Déséquilibré par le choc, le guerrier homicide se remit prestement sur ses pieds et poursuivit sa danse.

Lorsque les gendarmes arrivèrent, ils durent tirer plusieurs salves en l'air du côté des batteurs pour les ramener à la raison.

La panique s'empara aussitôt de la foule qui se dispersa en hurlant.

Au centre de la clairière demeurèrent quelques guerriers hébétés et quelques femmes en transes.

Deux gendarmes prirent soin de Francette toujours inconsciente et

deux autres restèrent sur place pour garder la dépouille piétinée et sanglante de Martin.

Au départ du convoi, les moteurs des véhicules brisèrent l'étrange silence du village encore plongé dans la nuit.

Fermant le cortège au volant de sa 2CV, N'Diaye ruminait de confuses pensées.

Trois jours après cette tragédie, Berthier prenait le chemin de l'aérodrome avec dans ses bagages un rapport rédigé en quatre exemplaires.

Sa mission était finie. Son enquête s'achevait par la mort de Martin.

Les révélations de Mlle Chalet, dont il ne mettait aucunement en doute la bonne foi, lui avaient grandement facilité la tâche.

Il lui avait rendu visite le lendemain du drame alors qu'elle était confiée aux bons soins de Sœur Marie-Thérèse.

Dans la tiède chambre du nouvel hôpital, la jeune femme se remettait lentement de ses émotions.

Elle se souvenait de peu de choses : de N'Diaye, des tam-tam, des cris, puis... le vide, jusqu'à son réveil dans cette chambre, le visage souriant de la religieuse penché vers elle.

Il lui avait fait le récit des événements et de ses débordements. Elle en avait été horrifiée et s'était inquiétée de sa situation, et du scandale.

Il l'avait aussitôt rassurée sur ces deux points et l'avait interrogée.

Francette lui avait répondu d'autant plus franchement que la disparition de Martin lui ôtait toute crainte. Mais elle avait éludé les questions intimes.

Il n'avait pas insisté, se doutant de la façon dont se conclurait l'enquête.

Martin ayant payé ses crimes avant d'en être inculpé officiellement, une accusation posthume n'apporterait aucune satisfaction supplémentaire ni à Delon ni à la justice.

En conséquence, la thèse de l'accident serait retenu pour le meurtrier et ses deux victimes.

Il avait quitté la jeune femme en lui souhaitant un prompt rétablissement pour se rendre au commissariat.

Le commissaire avait plus particulièrement insisté sur la discrétion qui devait entourer les circonstances de la disparition de Martin. Une publicité morbide pouvait porter préjudice au développement touristique de la région.

Il n'avait pas partagé son point de vue, confiant en la curiosité malsaine universelle, mais il l'avait assuré du tact des autorités françaises.

Berthier avait quitté le commissaire avec soulagement. Il avait hâte de rejoindre Dakar où sa femme se morfondait probablement.

Tandis que le taxi roulait vers la sortie de la ville, il repassait le film des événements et se dit qu'il avait eu beaucoup de chance. Son enquête aurait piétiné pendant des jours et des jours si le sort ne s'en était mêlé.

Enfin... tout était fini, mort et enterré...

Enterré, comme Martin dont le corps avait rejoint pour l'éternité, sous le sable chaud du cimetière européen, celle dont il avait voulu se séparer trop prématurément

Le taxi termina sa course brimbalante devant l'escalier des « Départ et Arrivée ».

Berthier régla le chauffeur et, valise en main, s'achemina vers l'enregistrement. Le hall était presque désert. Les formalités furent rapides.

Le préposé lui rendait son billet quand il s'entendit appeler par son nom. Il se retourna et reconnu tout au fond du bar, les visages souriants des Quenelec, des Ranneau, de Montana, de Mmes Cinmer et Molard, confortablement installés autour d'une table jonchée de verres et de bouteilles.

Mme Molard qui venait de l'interpeller lui faisait signe de les rejoindre. Il se demanda si leur présence était fortuite ou bien si le plaisir ou la curiosité de le saluer une dernière fois les avait conduits quotidiennement dans ces lieux jusqu'à complète satisfaction.

Il se dirigea à contre-cœur vers le groupe attablé. Les récents événements devaient délicieusement chatouiller leur langue et meubler leurs conversations vespérales. Ils en auraient certainement pour des semaines, des mois même, à se repaître du drame, à se confier rétrospectivement leurs soupçons et les regrets d'une conclusion aussi rapide.

Malgré ces pensées, Berthier serra les mains tendues avec un aimable sourire.

On lui offrit de boire à son départ. La gorge sèche, il déclina poliment l'invitation dans sa hâte de fuir toute question. On insista. Gêné, il allait accepter quand le commandant de bord annonçant l'embarquement immédiat, le tira d'embarras. « Oh, mais on vous accompagne jusqu'à l'avion ! » s'exclama Mme Molard quand Berthier lui tendit

la main pour prendre congé. Il n'eut pas le courage de noyer un si bel enthousiasme.

Comme une mère-poule suivie de ses poussins piaillants, Berthier marcha vers l'aire d'embarquement accompagné de ses compatriotes.

Sur le parking, l'habituel D.C. 3 faisait face au « Dove », bi-moteur de moindre capacité mais suffisant au transport des rares passagers du samedi, qui étaient en train d'embarquer.

Le bagagiste referma la soute à bagages, le pompier de service dirigeait distraitement la gueule d'un extincteur sur le moteur gauche du « Dove » et Berthier serra une dernière fois des mains moites.

Depuis la cabine de pilotage, le commandant fit signe au mécanicien de lancer l'hélice.

Les pales tournaient sous l'élan et s'arrêtaient aussitôt. Malgré les efforts répétés du mécanicien, le moteur refusait de partir.

De toute évidence, le « Dove » était en panne.

— Vous n'êtes pas encore parti, M. Berthier ! dit Mme Cinmer en riant. Ici, la plus petite panne, ça demande des heures !... De plus, la piste n'étant pas éclairée, le décollage doit se faire de jour.

Berthier ne partageait pas l'hilarité générale que venait de déclencher l'incident technique. Il attendit les conclusions du mécanicien et du co-pilote qui s'affairaient sur le moteur récalcitrant.

Peu à peu les passagers abandonnaient la carlingue surchauffée dans laquelle on les laissait mijoter.

La cause mystérieuse de la panne conservant son secret, le commandant décida l'abandon du « Dove » et l'utilisation du DC 3.

Il fallut prendre le temps de transférer passagers et bagages avec excuses et indolence dans le nouvel appareil.

Ce fut plus facile pour les premiers qui se déplaçaient d'eux-mêmes que pour les seconds qui requerraient l'aide d'un bagagiste.

Or, il n'y en avait qu'un. Et il était « trop fatigué ». Il commença par rechigner devant la tâche supplémentaire sous prétexte de l'avoir déjà accomplie. Il avait donc exécuté son travail quotidien.

Le mécanicien, le co-pilote et le commandant l'accablèrent d'injures. Le bagagiste répondit. Et ils en vinrent tout naturellement aux mains sous les regards amorphes des passagers, amusés des spectateurs et meurtrier de Berthier.

Le bagagiste eut le dessous. Il se remit au travail. Mais, soit les conséquence des coups reçus, soit vengeance froide, soit bêtise naturelle, il transféra les bagages non pas à l'aide de son chariot mais par une lente et pénible navette pédestre.

Berthier n'appréciait pas du tout le comique de la situation. Il était 17 heures et le vol avait été annoncé pour 16 h 30.

Le bagagiste acheva son transfert. Tout semblait en ordre. Pourtant, une certaine effervescence régnait du côté de l'équipage.

Le commandant était lancé dans une longue diatribe contre le mécanicien qui répondait aux invectives en imageant ses insultes de gestes obscènes.

On comprenait mal les propos échangés par les deux antagonistes, mais le ton virulent promettait une imminente et nouvelle bagarre.

Berthier se gardait bien de saluer ses admirateurs avant d'être sûr d'embarquer.

Le motif de la querelle fut bientôt connu : le plein de l'appareil s'était volatilisé.

C'était très grave car l'aérodrome ne disposait pas de carburant. Le seul qui existât appartenait à l'Aéro-Club.

Le DC 3 remplissait ses réservoirs à Dakar et le combustible suffisait amplement à l'aller-retour.

La volatilisation du carburant demeurait « inexplicable » pour le mécanicien mais « très explicable » pour le commandant qui l'accusait de vol.

La discussion aurait duré jusqu'à la nuit et, partant, bloqué les passagers jusqu'au lendemain, si le co-pilote n'avait rappelé aux deux adversaires que l'important était l'envol de l'appareil et non le vol du carburant. Sa solution était de récupérer le combustible du « Dove ».

En regimbant, le mécanicien effectua la délicate opération. Quand les réservoirs du « Dove » furent vides, ceux du DC 3 demeurèrent insuffisamment pleins pour un appareil plus lourd et donc, de consommation plus grande.

Restait à aller crier « carburant » à la pompe de l'Aéro-Club, hors d'atteinte du DC 3.

Les passagers étaient redescendus de leur nouvelle étuve et palabraient, nonchalamment groupés autour de l'appareil. Ils paraissaient peu touchés par leur infortune et fort habitués à l'élasticité des horaires.

Berthier écoutait d'une oreilles les commentaires plaisants qui l'entouraient. Il transpirait à grosses gouttes sous l'effet de la chaleur et d'une fureur grandissante.

Il regarda passer le mécanicien s'en allant quémander le carburant, un jerricane dans chaque main, des injures dialectales aux lèvres.

Le pauvre homme revint quelques minutes plus tard, suant et soufflant, sous le poids du combustible qu'il alla vider dans un réservoir du DC 3, pour repartir à l'approvisionnement sous l'œil blasé des passagers.

Dans sa rancune, il n'eut même pas l'idée d'utiliser le chariot du bagagiste qui, redevenu souriant, discutait à l'ombre d'un arbre avec le pompier de service...

Enfin, à 18 heures 15, Berthier se laissa tomber sur un siège surchauffé du DC 3, secoué par deux moteurs vrombissant d'impatience.

A travers le hublot, il voyait des mains le saluant joyeusement. Il sourit. Il partait !

Une secousse, une vibration intense et son angle de vue changea le DC 3 s'ébranlait vers la piste de décollage.

Il ne put voir passer le magnifique véhicule du service d'incendie, étincelant de cuivre et les portières enjolivées de deux gardes à casque d'or, gagnant son poste d'observation fixé, une fois pour toutes, à mi-piste.

Son utilité première n'avait heureusement pas encore été éprouvée. Ses principales attributions consistaient à klaxonner pour chasser de la piste les quelques vaches tompées par l'avarice de la terre et par la floraison d'un bitume mal entretenu, ou à empêcher un cycliste quelque peu pressé de couper à travers piste au moment d'un décollage.

Entre-temps, la pourpre métallique du camion présidait les départs et arrivées quotidiens dans une aveuglante immobilité.

De sa place, Berthier apercevait toujours dans le lointain les silhouettes au bras levé.

Les moteurs grondèrent, les tôles vibrèrent, l'avion se redressa et Berthier soupira d'aise. Puis, le grondement diminua de façon inquiétante.

Suffisamment échaudé, l'inspecteur pria pour qu'on ne lui annonçât pas l'annulation du vol. Ses compagnons de voyage échangeaient leurs impressions en Wolof. Ils étaient souriants et cela n'inquiéta que davantage Berthier.

Le co-pilote vint faire une annonce dans leur dialecte. Les passagers devinrent très gais et se livrèrent à une spectaculaire gymnastique de la tête pour mieux voir l'espace qui les séparait du bâtiment de l'aérodrome.

Berthier regarda. Un motocycliste fonçait vers eux. Il reconnut le bagagiste à son survêtement bleu.

L'homme accourait réparer sa très grave faute professionnelle. Dans sa mauvaise humeur, il avait omis de vérouiller à fond la porte de la soute à bagages, qui pendait à présent d'une façon fort disgracieuse sous le ventre de l'appareil.

L'hernie métallique résorbée par un double vérouillage, le DC 3 put s'élancer.

Berthier songea aux rires que le nouvel incident avait dû faire naître chez les spectateurs assidus.

N'avaient-ils rien de mieux à faire que de rester au soleil ? Qu'atten

daient-ils ? Que l'avion s'écrase ? Pour assouvir leur délectation morbide ?

Par hasard ou par télépathie, il venait de découvrir le secret désir de ceux dont l'apparition fugitive remplit une seconde le hublot.

De là-bas, on suivait l'appareil d'un regard inquisiteur. Tant qu'il n'aurait pas décollé, tant qu'il ne survolerait pas la forêt de Djibélor, on ne bougerait pas. Et même si le DC 3 s'envolait en emportant beaucoup de déception, on guetterait les nouvelles de son atterrissage à Dakar, selon lesquelles l'appareil avait écrasé une jeep imprudente, ou roulant sur la voie de garage, la défectuosité des freins lui avait fait terminer sa course dans l'immense verrière de l'aérogare. Un incident, un rien serait avidemment dévoré par la monotonie quotidienne.

Berthier vit venir à lui la forme rouge du service d'incendie; le sol parut se dérober sous lui, son dos fut plaqué au siège et le hublot devint bleu.

Il y colla le front. Le DC 3 survola une épaisse forêt, puis à la suite d'un virage sur l'aile, les larges méandres du fleuve parsemés d'îlots verdoyants. L'appareil piquait droit au Nord.

Berthier détourna le regard. Si tout se passait bien, il lui restait une heure à tuer. Et il n'avait pas prévu de lecture.

De l'autre côté de l'allée, un enfant lui lançait des œillades craintives, sagement assis sur les genoux de sa mère, au profit d'ébène sculptural.

Il suçait son minuscule index, une coulée de morve éclairant sa lèvre supérieure. Berthier lui sourit.

L'enfant, interdit, cessa de sucer son doigt. Il leva un regard apeuré vers sa mère dont il essayait de saisir le menton de sa main tendue.

« Toubab » chuchota-t-il si bas que Berthier lut plus qu'il n'entendit le mot, sur les lèvres tremblantes.

Rassuré par la réaction de Berthier, le gamin devint sociable. Ses grands yeux ronds fixés sur l'étranger, il se mit à répéter « toubab » d'une voix forte et chevrotante mais séparant nettement les deux syllabes.

La mère adressa un sourire d'indulgence à Berthier qui, après le lui avoir rendu, s'arracha à ce touchant spectacle familial.

Il pensa à sa femme...

Il fut tiré de son rêve par l'obsédante litanie de son intarissable petit voisin. Son « tou-bab » n'arrêtait pas. Le vacarme n'étouffait plus l'inlassable ânonement.

Le cœur de Berthier battait au rythme de ce « tou-bab ». Une migraine atroce l'élançait sur le même rythme. Une bouffée de chaleur lui monta à la tête. Il crut à un malaise. Il orienta la bouche d'aération sur son visage. L'air tiède lui procura un soulagement.

Il demeurait tendu, essayant de ne plus prêter l'oreille à cet enfant stupide.

Il ne sut combient de temps dura son assoupissement mais quand il revint à lui l'enfant s'était tu. Un regard le rassura sur sa tranquillité immédiate : le gosse dormait.

Il se redressa pour observer la région survolée. La forêt se raréfiait et laissait place à des zones de sable de plus en plus grandes. Plus on allait vers le Nord, plus le sable dévorait la végétation.

Il n'arrivait pas à imaginer comment une population pouvait survivre sinon vivre avec une terre aussi ingrate, aussi aride.

Il se demanda ce qui se passerait si les pluies venaient à manquer ou à diminuer.

Les populations affamées de l'intérieur reflueraient vers l'Ouest, vers l'océan et vers le Sud, vers la verte Casamance.

Mais dans cet exode, combien de cadavres abandonneraient-elles, qui blanchiraient au soleil implacable ? Dans le même instinct de conservation, les charognards et les hommes ne se disputeraient-ils pas les lambeaux de ces chairs putrides ? Et à quels autres horribles excès, la peur de mourir ne conduirait-elle pas ?

« L'absence de pluies serait catastrophique pour eux... Un véritable génocide naturel » pensa Berthier.

Et installé le moins inconfortablement possible dans son siège exigu, il ferma les yeux.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE S. E. G.

Numéro d'éditeur : 2042
Numéro d'imprimeur : 359
Dépôt légal 2e trimestre 1977